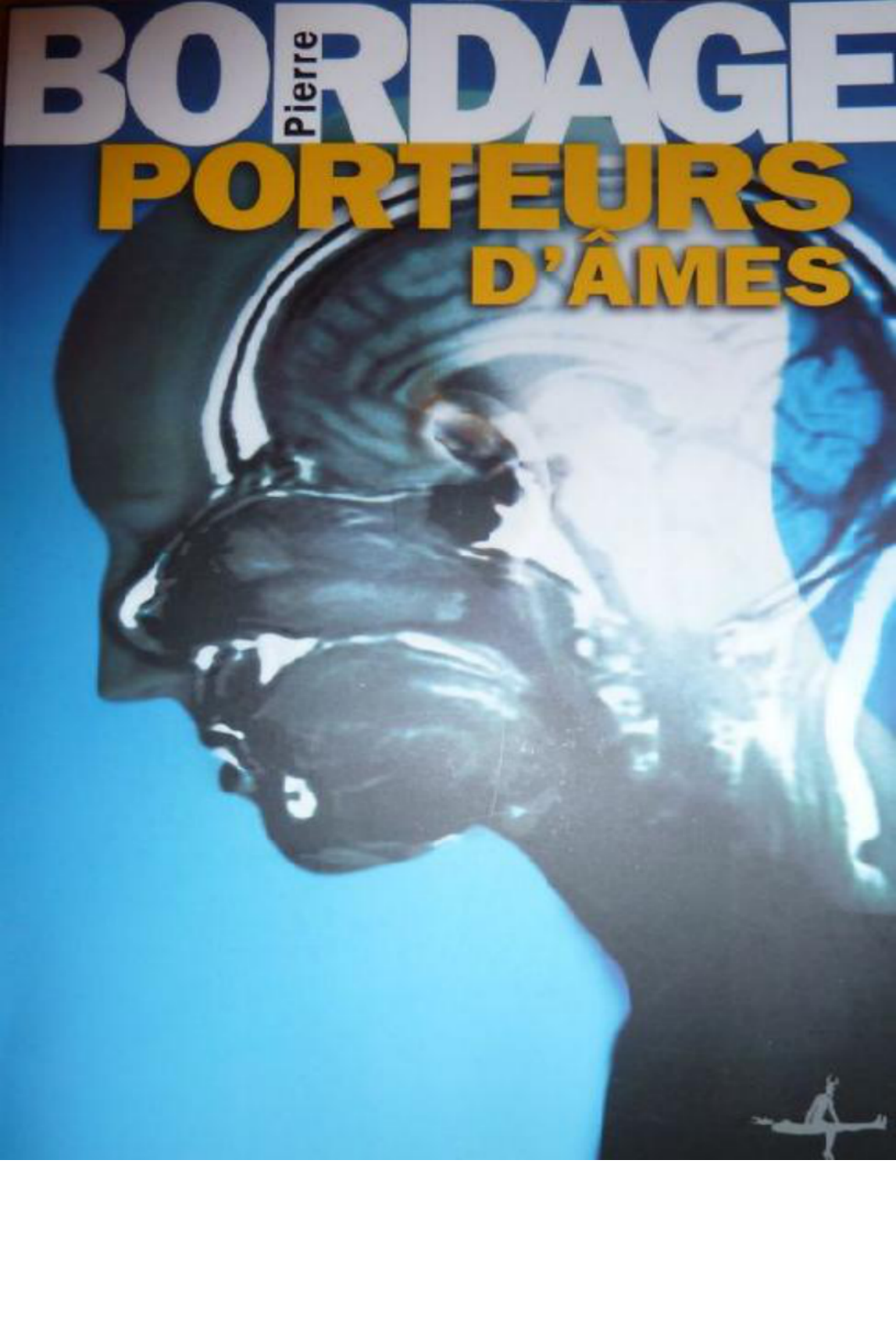


Porteurs d'âmes

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BORDAGE

Pierre

**PORTEURS
D'ÂMES**



PIERRE BORDAGE

PORTEURS D'AMES

© Éditions Au diable vauvert, 2007
Au diable vauvert
www.audioble.com
La Laune BP 72 30600 Vauvert

La voix, à nouveau.

Le sang de Léonie se figea. Les deux techniciens en blouse blanche lui avaient assuré qu'elle ne courait aucun risque : la nouvelle molécule avait été testée sur les rats, sur les chimpanzés, puis sur des milliers d'enfants bengalis, les effets secondaires étaient négligeables, sensation de dédoublement, légère tendance à la schizophrénie, elle n'avait que quatre jours à tenir, mille cinq cents euros pour quatre jours, ça valait le coup de supporter de menus désordres pp (psychophysiologiques), non ?

Sa vie, la chienne, avait apporté bien plus que de menus désordres à Léonie. Elle s'était enfuie quelque temps après que tante Destinée lui avait rendu ses rognures d'ongles. Elle avait pensé, avec sa candeur habituelle, qu'elle en avait terminé avec son cauchemar ininterrompu de douze années, qu'une nouvelle vie commençait à l'aube de ses vingt ans, mais tante Destinée, la hyène, avait probablement gardé d'autres bouts d'elle, des poils, une fiole de son sang menstruel, les trois dents brisées par les poings ou les pieds des clients sadiques, bref, tout ce qu'il fallait pour se rendre chez un marabout et jeter sur elle une malédiction.

Bien que lointaine, la voix résonnait en elle avec une netteté dérangeante, comme si une étrangère – un étranger ? – lui parlait du fond de ses tripes. Rien à voir avec les effets secondaires évoqués par les techniciens du laboratoire : un esprit mauvais la possédait, une araignée emberlificotait son âme, elle mourrait bientôt dans d'atroces souffrances et la médecine des Blancs ne pourrait pas empêcher son agonie, pas même l'adoucir.

Léonie craignait également que l'esprit mauvais ramène dans son sillage tante Destinée, la mangeuse d'hommes, et Lucius, le paon, son amant aussi élégant que cruel. À la première faute d'inattention de ses deux geôliers, elle s'était enfuie dans la nuit glacée, nue sous une chemise de laine, stupéfiée par sa propre audace. Ils avaient tellement bu après le départ du dernier client qu'ils s'étaient assoupis à même le sol en oubliant de tirer le verrou de la porte de sa chambre. Elle les avait contournés, craignant d'être trahie par les frôlements de ses pieds sur le carrelage, les battements de son cœur, les clignements de

ses cils. D'eux, elle gardait l'image d'épaves échouées sur le tapis du salon, fils de salive et de vomi dégouttant des mentons, rondeurs luisantes et sombres sous le fouillis des vêtements, relents d'alcool flottant dans la pièce comme des remords fielleux. Habitué à son odeur, les deux dobermans de Lucius l'avaient accompagnée sans un grondement jusqu'à la grille d'entrée. Elle les avait remerciés d'une caresse sur le museau.

Léonie avait marché jusqu'à l'épuisement dans les rues désertes, s'était terrée, petite chose effrayée et tremblante, dans la cave d'un pavillon abandonné, emmitouflée dans des sacs de jute crasseux et humides, puis, chassée de son abri au matin par la faim et le froid, alors qu'elle envisageait de revenir tête basse, genoux tremblants et ventre en vrac, dans l'ancre de tante Destinée, une femme aux yeux éteints l'avait abordée et emmenée dans son minuscule appartement. Monique, la femme aux yeux éteints, lui avait servi un petit déjeuner copieux et offert des vêtements de sa fille, morte deux ans plus tôt d'anorexie, avant de la conduire dans un centre d'accueil pour les sans abri ni papiers.

Bien qu'elle parlât un français approximatif, Léonie avait réussi à se faire comprendre de ses interlocuteurs – les clients, avec leurs mots orduriers, leurs exigences salaces et leurs couinements, avaient été ses seuls professeurs de français, les porcs. Les éducateurs avaient décidé de mettre des kilomètres entre sa tante et elle, de la transférer dans un foyer de la lointaine banlieue est en attendant que la commission d'évaluation des immigrés statue sur son sort. Elle n'avait pas d'existence légale pour l'instant. Selon les nouveaux critères du ministère de l'Immigration, elle se verrait proposer la nationalité française, un grand honneur, ou serait embarquée dans un charter à destination du Liberia, un pays qu'elle avait quitté à l'âge de huit ans et dont elle gardait des souvenirs approximatifs. L'interminable claustration dans la chambre obscure du pavillon de tante Destinée avait brouillé sa mémoire.

Elle dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, tant d'années de privations à rattraper. D'un peu moins de quarante kilos au sortir du pavillon de tante Destinée, elle était passée à plus de soixante, c'est du moins ce que lui avait certifié madame la docteure du foyer. Ses hanches, ses seins, ses fesses, son ventre, ses joues gonflant comme des ballons, elle s'était sentie à l'étroit dans ses vêtements d'anorexique, on avait dû lui en fournir de nouveaux, deux, puis trois tailles au-dessus. Phénomène encore plus étonnant que les vingt kilos pris en quelques semaines, Léonie avait grandi de trois ou quatre centimètres dans la même période : madame la docteure, une femme sèche à l'odeur fanée et aux mains rêches, disait qu'en général les filles ne grandissaient plus après leurs vingt ans, mais allez savoir l'âge exact

d'une Africaine entrée clandestinement en France – il fallait bien reconnaître, également, que la médecine n'avait pas encore déchiffré tous les mystères du corps humain.

Un mois après l'évasion de Léonie, une autre pensionnaire du foyer, Lia, une gamine à la blancheur, à la maigreur et à la blondeur éblouissantes, lui avait parlé d'un boulot hyper bien payé, pas vraiment un boulot, juste jouer les cobayes pour de nouveaux médicaments, mille cinq cents euros, ouais, j'déconne pas, tu t'y rends deux fois, la première pour prendre le médicament, la seconde trois ou quatre jours plus tard pour les analyses de sang, t'as rien d'autre à faire que t'allonger sur un pieu propre et dégager ton bras, t'es pas obligée de baiser ou de sucer, y a pas de mains baladeuses, pas de saloperies, une toute petite piqûre de rien du tout dans la veine, tu palpes les mille cinq cents balles en liquide, pas de reçu, pas de bulletin de salaire, pas de charges, pas d'impôts, tu te casses avec les thunes, ni vu ni connu, le super bon plan, quoi !

Après quatre jours d'hésitation, Léonie avait appelé d'une cabine publique le numéro de téléphone que lui avait refilé Lia. Pas facile de parler avec des inconnus qu'on ne voyait pas, impossible de s'exprimer avec le visage, avec les yeux, avec les mains, on ne pouvait se raccrocher à rien d'autre qu'à ses pauvres mots ; elle transpirait entre les seins et les omoplates, le corps pétrifié par la concentration.

Elle avait obtenu le rendez-vous.

Elle se demande, lorsqu'elle arrive à l'adresse indiquée, si elle ne s'est pas trompée : l'aspect lugubre du quartier et le délabrement du bâtiment n'ont rien de médical, rien de rassurant. Elle finit par pousser la porte. Les deux techniciens, lunettes, blouses blanches, l'accueillent avec des sourires professionnels, les hiboux. Leur jeunesse l'étonne. Ils la questionnent un long moment, voulant s'assurer que rien ne l'empêchera d'être présente au second rendez-vous, fixé quatre jours plus tard, à 15 heures précises.

« La précision fait partie du protocole, vous comprenez ? »

Elle acquiesce avec une application d'écolière passant un oral. Ils lui ordonnent de s'allonger sur un lit, plutôt un cercueil métallique qu'un lit, non, pas besoin de vous déshabiller, ils lui posent sur la tête une sorte de casque vibrant et criblé de points lumineux, lui injectent une solution pour la détendre, puis, tandis qu'elle sombre dans une torpeur rêveuse, ils lui font une deuxième piqûre. Elle ne ressent rien de particulier, l'impression, peut-être, d'être traversée par une vague dont elle perçoit toujours l'écume. Les effets du sédatif s'estompent, elle peut se lever. Les techniciens lui recommandent de ne parler de l'expérience à personne : une guerre sans merci est déclarée entre les laboratoires pharmaceutiques, on travaille dans le plus grand secret, presque dans la clandestinité, raison pour laquelle on a choisi de

s'installer dans des bâtiments frappés d'alignement. À personne, hein, sauf à quelqu'un qui, comme elle, consentirait à jouer les cobayes – elle recevra dix pour cent de mille cinq cents euros pour chaque candidat venant de sa part.

Les hiboux lui avaient remis un acompte de trois cents euros. Elle toucherait le solde après le second rendez-vous. Ils l'avaient observée un long moment avant de la relâcher, guettant les premiers signes de rejet. Peut-être aussi qu'ils la trouvaient bandante, la salope, comme disaient les clients dingues de peaux noires, allez savoir avec les Blancs. Quelques-uns affirmaient même qu'elle était jolie. Elle ne les croyait pas, elle détestait le visage réfléchi par le miroir fendu et piqué de sa petite chambre du foyer, nez trop large, lèvres trop charnues, front trop haut, cheveux trop crépus, joues trop rondes, yeux trop noirs, air trop triste.

Le souffle court, les jambes cotonneuses, Léonie jeta un coup d'œil en arrière. Elle n'aurait pas dû sortir du foyer d'accueil. Elle avait entrevu un pan de ciel bleu par la fenêtre de sa chambre, une irrésistible envie de sentir la caresse du soleil sur son crâne et son dos l'avait poussée dehors. Lumière aveuglante, chape brûlante sur la nuque et les épaules, odeurs violentes, ensorcelantes, réminiscences du Liberia. Elle avait respiré avec avidité la tiédeur sucrée de l'air, les parfums soyeux qu'une brise sournoise dérobait aux arbres en fleur pour les disperser dans les ruelles bordées de pavillons, puis la peur avait chassé son ivresse comme les nuages le soleil. L'esprit mauvais avait certainement prévenu tante Destinée, la hyène, et Lucius, le paon, qu'elle errait désormais seule et sans défense dans une rue déserte de la banlieue est.

Elle tressaillait à chaque grondement de moteur, à chaque bruit de pas. Les deux charognards l'enfermeraient dans le coffre de leur grosse voiture noire, la ramèneraient dans sa chambre aux volets toujours clos, la battraient avec un ceinturon ou un bâton de bambou jusqu'à ce que sa peau se déchire, la laisseraient croupir quelques jours dans son sang et sa souffrance avant de la rendre à nouveau présentable et de lui envoyer des clients, des Blancs, exclusivement. Tante Destinée et Lucius ne voulaient pas d'embrouilles avec les nègres de leur espèce. Ceux-là, avec leur manie de discuter les prix et de mendier des faveurs, les rats, leur faisaient perdre un temps et un argent précieux. Les Noirs préféraient de toute façon les filles blondes et défoncées venues des pays de l'Est qui abattaient leurs cinquante clients par jour dans les baraquements insalubres tenus par les mafias russe, serbe, albanaise et turque. Léonie, elle, n'avait jamais reçu plus de trois clients par jour, des cinglés qui pouvaient disposer d'elle à leur guise pendant une ou deux heures. Les tarifs allaient de trois cents à mille euros selon les exigences, trois cents pour les fantasmes ordinaires, six

cents pour les amateurs de coups ou les adeptes du pipi-caca, mille pour les tarés qui mêlaient leur femme ou leurs amis à leurs ébats. Plusieurs films avaient été réalisés dans la chambre à cauchemars de Léonie. Tante Destinée disait avec son rire d'ogresse que, grâce à elle, la négrellonne du Liberia était devenue une vraie star de cinéma. Elle avait un jour montré à sa nièce aux fesses d'or un petit bout de film tourné quelques jours plus tôt avec une minuscule caméra DV. La honte et la douleur avaient submergé Léonie quand elle s'était vue livrée comme un quartier de viande carbonisé aux assauts conjugués et frénétiques de trois hommes roses et gras. Les porcs.

« Tu as perdu beaucoup de ta valeur maintenant que les nichons et les poils t'ont poussé, avait déclaré tante Destinée. Tu as remboursé ta dette. Enfin, presque. Il va falloir songer à te remplacer. Les Blancs, il leur faut de la fraîcheur, une chatte et un trou du cul bien serrés pour leurs petits engins ! »

À son rire hystérique s'était mêlé le rire acéré de Lucius, et leurs deux rires avaient dansé un long moment au-dessus de Léonie. En attendant l'arrivée de la nouvelle petite nièce aux fesses d'or arrachée à la terre rouge d'Afrique, tante Destinée n'avait pas redonné son indépendance à Léonie, elle lui avait seulement rendu ses rognures d'ongle, un simple gage, pas folle, la hyène.

L'inquiétude enfonçait des milliers d'épines dans la chair et les os de Léonie. Maintenant qu'elle avait goûté à la liberté, maintenant qu'elle avait pris l'habitude de dormir dans une pièce lumineuse qui ne suintait ni le parfum agressif, ni les sécrétions d'hommes, elle n'aurait pas supporté de retourner dans la chambre souillée par les désirs obscènes des clients. Elle rebroussa chemin. La voix de l'esprit mauvais s'était tue, ou plutôt changée en un fredonnement à peine perceptible. Une présence sournoise, obsédante. Elle enfila les rues au hasard, incapable de s'orienter. Elle ne reconnaissait plus les façades des pavillons, ni les commerces, ni les haies, ni les petites places inondées de soleil.

Léonie n'avait pas eu à réfléchir pour se rendre au laboratoire deux jours plus tôt : Lia lui avait donné des instructions précises et l'avait accompagnée jusqu'à la première station de métro. Mais, dans cette banlieue anonyme où les rues se ressemblaient comme les peaux et les haleines des clients, elle n'avait plus aucun point de repère. Ivre de chaleur et d'odeurs, elle s'était éloignée du foyer bien davantage qu'elle ne l'avait cru.

Une voiture noire aux vitres teintées déboucha d'une ruelle perpendiculaire et s'avança au ralenti. Léonie la regarda s'approcher sans réagir, aucune pensée ne traversait son cerveau lapidifié. Un déluge sonore se déversait de la vitre passager entrouverte, un mélange de rap, raga, slam, muffin, funk, le genre de musique dont

raffolait Lucius, le paon. La voiture s'arrêta à moins de deux mètres d'elle. Elle eut l'impression de hurler bien qu'aucun son, pas même un gémissement, ne franchît ses lèvres. Au fond de son ventre, l'esprit mauvais remuait une barre chauffée à blanc.

« Tu veux pas faire une virée avec nous, baby ? »

Ce n'était pas Lucius, mais un jeune Noir en tee-shirt blanc coiffé d'une casquette américaine à l'envers. Un peu en retrait dans la pénombre, le visage plus clair du conducteur, un métis aux yeux luisants et aux tresses serrées. Leurs énormes chaînes et leurs croix de platine proclamaient que, malgré leur jeune âge, ces deux-là se vautraient déjà sur un épais matelas de fric. Leur inconscience, leur frime leur vaudraient tôt ou tard de passer quelques années à l'ombre. Ou alors ils étaient protégés par les flics. Comme certains clients de tante Destinée, qui se vantaient, les coqs, d'avoir des relations au ministère de l'Intérieur. Quelques-uns s'amusaient même à glisser un pistolet entre les cuisses de Léonie en roulant des yeux fous et en crachant des menaces : ils avaient déjà flingué des gens, hein, et personne, aucun petit juge à la con, aucun flic à la noix n'était venu leur réclamer des comptes. Qui se souciait de la vie d'une pauvre négresse ?

« Dégaine ta langue, baby, et j'te montrerai où la fourrer. »

Un ricanement ponctua la proposition du jeune Noir. Léonie ne bougea pas, coincée entre le muret et un lampadaire.

« Gagedé, Ritchie, c'est une guedin. »

— Trop nul ! Son cul, c'est d'la bombe ! »

La voiture démarra en trombe et s'éloigna dans un hurlement de pneus. Léonie resta un moment figée sur le trottoir avant de se remettre en marche, cœur disloqué, jambes en papier. Elle ne sut comment elle retrouva le chemin du foyer, elle aperçut soudain, au sortir d'une rue, le bâtiment familier, aux murs gris, ceint d'une haute grille métallique.

Les chuchotements de l'esprit mauvais s'étaient changés en tapage dans la tête et le ventre de Léonie. Il squattait son esprit, reléguant ses pensées au second plan. Elle ne pouvait en parler à personne, surtout pas aux éducatrices du foyer d'accueil. Elles la traiteraient de « guedin », comme les deux lascars dans leur voiture noire, elles penseraient que ses histoires étaient des mensonges, l'expédieraient au Liberia sans attendre la commission d'évaluation, ou, pire, la renverraient dans la gueule fétide de la hyène. Pour les Blancs, ce qui était invisible n'existait pas. Elle aurait pu se confier à Lia, mais la blondinette n'avait pas remis les pieds au foyer après avoir touché le solde de ses mille cinq cents euros. Elle s'était sans doute envolée vers le sud, entre Montpellier et Perpignan, une région où elle avait

toujours rêvé de s'installer.

Léonie ne comprenait pas les pensées de l'esprit mauvais. Elle captait des impressions, des émotions, des éclats de colère et de désespoir, un peu comme si son corps était une cage renfermant un fauve tantôt surexcité, tantôt abattu. La tension était parfois tellement forte qu'elle se levait d'un bond et se secouait un long moment, nue, en sueur, bouche ouverte, jambes écartées, espérant que son tourmenteur s'échapperait par l'un de ses orifices. Chienne cherchant à se débarrasser de ses puces, chienne de vie, comportement de chienne.

Elle se raccrochait à l'idée que le médicament inoculé par les deux hiboux était responsable de son état, qu'elle serait délivrée dans deux jours, mais elle n'y croyait pas. Ils parlaient de réactions psychophysiologiques inhabituelles, pas de pensées superposées, pas de remue-ménage – elle n'avait pas compris tout de suite la signification du mot psychophysiologique, elle n'avait pas osé demander aux hiboux, déjà qu'ils la regardaient comme une bête, elle avait interrogé à son retour une éducatrice du foyer d'accueil, qui, avec un agacement mal dissimulé, avait successivement désigné sa tête, psycho, et son corps, physio.

Sûr, la hyène avait filé un gros paquet de fric à un marabout pour ensorceler sa nièce aux fesses d'or. De la peau, de l'urine, des excréments, des aisselles de Léonie s'exhalaient des odeurs pestilentielle. Si elle ne remettait pas rapidement les pieds dans le pavillon de tante Destinée, elle deviendrait une charogne vivante, elle pourrirait de l'intérieur jusqu'à ce que la vie se dégoûte d'elle.

« Il reste une... dernière petite épreuve avant l'admission... »

La peau de Cyrian se hérissait quand Johannes, l'un des éléments les plus brillants de l'EESS, donc de l'Europe, donc de la planète, parlait avec ce ton flegmatique qui accentuait son accent teuton. Il s'était déjà inquiété de voir surgir la grande carcasse de l'Allemand dans la classe à la fin du cours et fondre sur lui comme un faucon sur un pigeon.

En deux ans, Cyrian avait eu le temps de se familiariser avec les « petites épreuves » concoctées par son parrain. Brimades et humiliations s'étaient enchaînées depuis qu'il était entré à l'École européenne supérieure des sciences et avait sollicité son admission dans la confrérie secrète des Titans. Johannes l'avait par exemple obligé à traverser le campus entièrement nu sous les regards interloqués ou hilares de centaines d'étudiant(e)s et de professeurs sortant des cours du matin. L'exhibition, un gros succès aux dires de ses condisciples, aurait dû valoir à son auteur une exclusion définitive, mais le conseil de discipline l'avait condamné à un vague travail d'intérêt général de six mois (plonge un jour sur deux au restaurant, nettoyage une fois par semaine des couloirs et des allées), la sentence ne serait pas mentionnée dans son dossier, ni communiquée à ses parents. Selon Johannes, cette clémence inespérée illustre de manière éclatante la puissance occulte de la Confrérie dont le symbole, les douze anneaux entrelacés représentant les douze Titans de la mythologie, figurait en excellente place dans la salle de réception officielle de l'EESS – Cyrian avait fini par le repérer au-dessus des noms des fondateurs et des donateurs gravés en lettres d'or sur la grande plaque de marbre noir.

« Quelle épreuve ? »

Le sourire de Johannes, renversé sur sa chaise, les bras croisés, les pieds sur le bureau, ne présageait rien de bon. Cyrian s'évertua à ne pas trahir son inquiétude. Pas le moment de perdre son sang-froid, hors de question d'échouer si près du but. Le professeur et les autres élèves avaient déserté la salle de classe quelques instants plus tôt. Le brouhaha s'estompait peu à peu dans le couloir. Sur le tableau s'étaient étalées des formules mathématiques superposées et en partie effacées.

« Tu as choisi ton nom d'initié ? » demanda Johannes.

Cyrian acquiesça en silence. Le nom de Prométhée s'était imposé à lui depuis le début : son intronisation ferait de lui un nouveau voleur de feu, un héros qui défierait les dieux poussiéreux et grinçants, un explorateur qu'aucune frontière n'arrêterait dans sa conquête des territoires humains. Il espérait que personne n'y avait songé avant lui. Il avait entendu parler des Titans quelques mois avant d'envoyer ses dossiers d'inscription aux grandes écoles européennes. Son informateur, le fils d'un vague secrétaire d'État croisé lors d'une réception donnée par ses parents, ne lui en avait pas dit beaucoup, ligoté par le secret, mais ses sous-entendus avaient suffi à déclencher en Cyrian une envie brûlante et tenace. Il avait tout mis en œuvre après son bac pour intégrer l'École européenne supérieure des sciences bien que son père, PDG du groupe NATECNO, marquât une nette préférence pour l'École des hautes études commerciales ou Sciences-Po. Cependant, puisque l'EES avait été la première à renvoyer une réponse favorable, et puisque Cyrian pourrait changer d'orientation après une ou deux années sacrifiées sur l'autel de l'immaturité, ses parents avaient exaucé son désir et l'avaient installé à Paris dans l'un des appartements de l'immeuble qui appartenait à sa mère.

La règle interdisant d'être admis dans la Confrérie avant la deuxième année, Cyrian s'était consacré avec application à son premier cycle de biotechnologie appliquée. Outre ses capacités intellectuelles, l'aspirant devait démontrer sa force de caractère et son opiniâtreté. Passer des nuits entières à satisfaire les caprices de son parrain ; apprendre par cœur des pages du code civil ou du Bottin ; rédiger le devoir d'un étudiant d'une année supérieure et, dans le cas où ce dernier récoltait une mauvaise note, manger un rat ou porter des vêtements, des chaussures et une perruque ridicules pendant une semaine ; organiser une descente punitive contre l'un des rebuts d'humanité qui hantaient les rues sombres de Paris et rapporter un trophée de l'expédition, une photo du corps ensanglanté par exemple ; se mettre minable en buvant cul sec un litre de vodka accompagné de deux pilules de MDMA – ecstasy – combinées avec de l'acide ; supporter diverses tortures, brûlures de cigarettes sur le bras ou sur le ventre, aiguille chauffée à blanc enfoncée sous un ongle, sans proférer une seule plainte.

Bien que révolté par la barbarie et la stupidité des rituels, Cyrian n'avait craqué ni mentalement ni physiquement, contrairement à bon nombre de postulants. De vingt-trois la première année, ils étaient passés à quinze au bout d'un trimestre, puis à onze au début de la deuxième année, enfin à cinq à quelques semaines de l'intronisation. Dont deux filles, plus résistantes que la plupart de leurs condisciples masculins (bénéficiaient-elles de passe-droits en échange de leurs

faveurs ? Remplaçait-on, dans leurs verres de vodka, l'ecstasy par du Rohypnol, la drogue du violeur ?). Beaucoup d'appelés, peu d'élus, un processus classique dans le recrutement des élites, les places sont chères au sommet de la pyramide. La plupart des écoles prestigieuses possédaient leurs sociétés secrètes calquées sur le modèle des mythiques Skull and Bones de l'université de Yale, affiliés parfois aux loges maçonniques ou à d'autres ordres plus ou moins ésotériques. La Confrérie des Titans, fondée une cinquantaine d'années plus tôt, devait se distinguer du lot par la qualité de ses membres, son indépendance, sa solidarité et sa résolution. Les anciens occupaient tous des postes importants, qu'ils aient persisté dans la voie scientifique ou qu'ils en soient sortis. Disséminés dans les commissions européennes, dans les gouvernements et les parlements nationaux, dans l'armée, dans les médias, dans la recherche fondamentale, dans les circuits financiers, les Titans propageaient chacun à leur façon le grand dessein de la Confrérie, l'avènement d'une ère de progrès, l'émergence d'une nouvelle humanité enfin débarrassée de ses oripeaux religieux et moraux.

Johannes se redressa et remit un peu d'ordre dans sa tenue avant de dévisager son interlocuteur.

« Es-tu vraiment disposé à devenir un... seigneur, Cyrian ? »

Fin psychologue en dépit de ses apparences de rustre, l'Allemand savait s'insinuer dans les failles de son filleul : Cyrian détestait son prénom, dont la signification, *Seigneur*, le prédisposait à l'existence dorée ou glorieuse des privilégiés. Il exérait également son physique de grand blond au visage fade, aux yeux bleus et au corps lisse. L'ensemble, craquant aux dires des filles, manquait de mystère et de testostérone à son goût. Au grand jeu de la répartition des gènes, il avait tiré les numéros de sa mère, grande blonde maigre aux yeux clairs, tandis qu'Odaline, de deux ans sa cadette, avait hérité le caractère brun, ténébreux, magnétique, de son père. Il avait beau multiplier les séances de musculation et d'UV pour donner un minimum de relief à l'ensemble, il continuait de se trouver affligé de banalité, transparent. Le regard brun or d'Aurelle, sa petite amie, glissait sur lui avec une étrange indolence, comme s'il ne trouvait aucune aspérité où s'accrocher. Elle affirmait l'aimer pourtant, mais, à leur âge, dans leur milieu, quel sens donner au mot aimer ? Elle aimait la sueur et l'odeur de Cyrian, il aimait les seins et la saveur d'Aurelle, ils aimaient se blottir l'un contre l'autre après s'être étourdis de plaisir, et, en cette époque où proliféraient les déficiences et les artifices sexuels, c'était une définition comme une autre, et plutôt satisfaisante, de l'amour. Elle ne s'intéressait ni de près, ni de loin aux Titans. Tant mieux : il n'aurait pu supporter de coucher avec une fille avilie par les épreuves de la Confrérie.

« Comment ça se passe avec ta chère Aurelle ? »

Ah, Johannes était au courant de leur liaison bien qu'ils n'en eussent parlé à personne et qu'ils eussent pris, du moins le croyaient-ils, toutes les précautions. Les coucheries étaient mal tolérées dans l'enceinte de l'EESS. Un article de la charte précisait que les rapports sexuels entre élèves, dénoncés ou découverts, pouvaient valoir une exclusion définitive s'ils correspondaient à une baisse significative des résultats. La vague de puritanisme venue de l'Atlantique léchait déjà les rives des vieux pays européens humanitaires et débauchés. Les petites affaires, innombrables, se concluaient donc dans la clandestinité, ce n'était pas le moindre de leur charme. Johannes et ses confrères semblaient en tout cas mieux informés que le conseil de surveillance.

« Plutôt bien. »

Johannes déplia son double mètre pour se diriger d'un pas lent et lourd vers l'une des fenêtres donnant sur la cour intérieure de l'école. Sa veste, sa chemise, son pantalon noirs et chiffonnés, ses bagues baroques, le duvet ombrant en permanence ses joues hâves, ses cheveux emmêlés, crasseux, les cernes bleuâtres soulignant ses yeux couleur d'eau sale lui donnaient une allure vaguement gothique : il n'était visiblement pas concerné par l'article 7 c de la charte exigeant une tenue correcte en toutes circonstances.

« Vous faites un couple charmant, tous les deux. » Un temps. « Vraiment charmant. » Un temps. « Et puis elle accepte des trucs que la plupart des filles refusent. »

Le sang de Cyrian se glaça. Comment il savait ça, l'Allemand ? Il se souvint de conversations avec Johannes où il était question d'espionnage, de surveillance informatique et vidéo. Il n'y avait pas prêté attention sur le moment, il prenait conscience tout à coup que les paroles de son parrain n'étaient pas de simples rodomontades ou de purs délires paranoïaques : une microcaméra avait été planquée dans son appartement du 6^e arrondissement, et les voyeurs qui l'avaient installée n'avaient pas perdu une miette de ses ébats avec Aurelle... Lui revenaient en mémoire les masturbations machinales sous la douche ou frénétiques devant l'écran plat de l'ordinateur, les expériences un peu tordues qu'on fait quand on se croit seul, la manie qu'il avait par exemple de s'observer sous toutes les coutures dans les divers miroirs placés de manière à multiplier les reflets. À la première réaction de colère et de dégoût succédait maintenant un sentiment cuisant de honte, d'humiliation. Et une immense fatigue.

« Il ne suffit pas d'habiter en dehors de l'école pour échapper aux regards, reprit Johannes. Rassure-toi, Cyrian, vous êtes plutôt dans la norme, Aurelle et toi. J'ai vu des trucs nettement plus zarbis, crois-moi. »

Cyrian ne se sentit ni rassuré ni soulagé. Il fixa quelques secondes la nuque épaisse de Johannes, puis son regard s'évada par les fenêtres d'où tombait la lumière rasante et sale du crépuscule. De l'autre côté de la cour se dressaient les constructions de verre et d'acier qui, bien que surnommées le *Foutoir* ou le *Machin*, formaient un ensemble relativement harmonieux avec le classicisme symétrique des bâtiments du XVIII^e siècle. Enfouie dans le cœur du 5^e arrondissement, l'EESS avait son Beaubourg, sa pyramide du Louvre, l'œuvre qui frappait les imaginations et suscitait des commentaires dithyrambiques ou scandalisés ; la controverse se propageait dans les médias, sur le Net, équivalant pour l'école à des millions d'euros de publicité.

« Une fois initié, Cyrian, tu auras accès à des secrets, à des expériences dont tu n'as pas la moindre idée. »

Si Johannes se croyait ainsi obligé de vanter les mérites de la Confrérie, c'était que l'épreuve, la dernière épreuve, s'annonçait redoutable.

« Tu feras des voyages qui ne sont vendus nulle part, poursuivit l'Allemand, le nez écrasé sur la vitre, les yeux rivés sur les silhouettes dispersées dans les allées de la cour intérieure. Je ne parle pas de virées dans un quelconque désert, d'ascensions de l'Everest, de plongées dans les abysses ou de toute autre connerie touristique, je parle de voyages inconnus, réellement extrêmes, ultimes... »

Cyrian ne commit pas l'erreur de poser les questions qui se pressaient dans sa gorge. Garder le silence, la maîtrise des émotions. Tant qu'il n'aurait pas reçu l'adoubement de ses pairs, il demeurerait à la merci de son parrain, et Johannes, le « Teuton », la « Saucisse de Francfort », le provoquerait jusqu'au bout, exploiterait la moindre faille pour lui claquer au nez la porte de la Confrérie.

L'Allemand se retourna avec une vivacité surprenante. Face à deux mètres trois et cent quinze kilos de férocité, Cyrian se sentait minuscule avec son mètre quatre-vingt-neuf et ses quatre-vingt-trois kilos.

« Ton initiation est prévue dans quelques semaines. Quelques semaines, Cyrian, et tu seras un membre à part entière de la confrérie des Titans. Voici la condition, maintenant... »

Il s'interrompt. Cyrian avait déjà constaté à ses dépens que son parrain savait ménager ses effets. Il dissimula son impatience dans la contemplation forcenée de la salle de classe. Johannes se rapprocha en louvoyant entre les chaises et les tables.

« Je t'introduirai dans la Confrérie si, d'une manière ou d'une autre, avec ou sans son consentement, tu m'amènes Aurelle dans ma chambre. »

Coup de poing au plexus. Souffle coupé.

Pendant quelques secondes, Cyrian fut incapable d'émettre la

moindre pensée. Imaginer la délicate Aurelle, *son* Aurelle, dans les bras de ce... boucher, impossible. Impossible.

« Il me la faut pour une nuit, Cyrian, une seule nuit. »

Le bâtard ! Le salaud ! Qu'il aille se faire foutre ! Envie terrible de lui fracasser la gueule, de lui arracher la gorge avec les dents. Respirer. Éviter de croiser son regard. Du calme. Du calme. Pas de connerie. Pas le moment. Il n'y a qu'un passage vers la Confrérie, il y a plein d'autres Aurelle sur terre, plus jolies, plus bandantes encore, la Saucisse de Francfort profite de la situation pour sauter des filles qui, en temps ordinaire, ne lui auraient pas fait l'aumône d'un regard, comment pousser Aurelle dans son lit ? elle refusera, sûr et certain, elle aura raison, je ne suis qu'un sale con, je ne devrais même pas y penser, putain, il finira par me rendre dingue, ce mec, pourquoi tu t'accroches à elle comme ça ? d'accord, d'accord, ça se passe plutôt bien entre nous, c'est juste physique, pas si mal remarque, notre histoire ne durera pas, il a parlé de voyage, de voyage inconnu, ultime, qu'est-ce qu'il a voulu dire ? c'est quoi, ces expériences dont je n'ai pas la moindre idée ? je ne peux pas passer à côté de ça, merde, s'il la touche, je ne pourrai plus jamais baiser avec elle, Bon Dieu, tu n'iras pas loin si tu te laisses gouverner par tes désirs, comment la pousser dans son lit ? elle ne voudra jamais, jamais, il a bien dit avec ou sans son consentement, il y a peut-être une solution...

« Réponse ? »

Rohypnol, dégueulasse, mais ce salaud ne lui laissait pas le choix...

Le regard de Cyrian se posa sur les mains de Johannes croisées sur son bas-ventre. De grandes et fortes pattes d'ours, du genre à vous arracher la tête d'un revers négligent. Comment un corps aussi rudimentaire pouvait-il renfermer un cerveau aussi brillant, aussi pervers ? Mystères de la génétique, là encore.

« D'accord. »

Cyrian avait prononcé ce mot d'une voix blanche. Il le regrettait déjà, mais il savait, enfin il supposait que ses regrets ne dureraient que le temps d'oublier l'odeur d'Aurelle, tandis que s'il restait maintenant à la porte de la Confrérie, l'impression, la certitude d'avoir manqué sa chance le hanterait toute sa vie.

« Tu peux disposer », conclut Johannes avec un sourire.

Edmé signifie riche protecteur en vieil allemand. Edmé était bien protecteur, puisqu'il bossait à la Crim', mais il n'était pas riche, puisqu'il bossait à la Crim'. Edmé, c'était seulement une lubie de mère défoncée par son accouchement (vingt-quatre heures de travail : écolo tendance pure et dure, elle avait refusé toute camisole chimique, voilà comment on se retrouve avec un prénom à la con, aux prises avec une instabilité émotionnelle chronique).

Le cadavre flottait entre les racines qui s'échappaient de la berge et déployaient leurs formes torturées dans l'eau boueuse de la Marne. Une femme, dont les vêtements déchirés dévoilaient une peau blême et gonflée. Le cœur de la nuit, serré par le jour livide, s'était retranché derrière les murailles épaisses et frissonnantes des frondaisons qui bordaient l'île aux Loups et masquaient en grande partie les maisons alignées. Les grondements des voitures sur l'échangeur proche fendaient le silence de plomb.

Un vrai paradis, songeait Edmé en arrivant sur les lieux. À deux pas de Paris, pas de passerelle ni de pont, pas de promeneurs, pas de joggeurs, pas de démarcheurs, pas d'emmerdeurs, seulement de la verdure, des oiseaux et des embarcations qui se balançaient mollement contre les pontons de bois. Un rêve pour bobos et artistes. Son collègue et lui avaient traversé la Marne à bord d'une antique barque appartenant à l'habitant de l'île qui avait découvert le corps. Marrant, d'ailleurs, de voir un jeune type en costume cravate – cadre bancaire ? Assurances ? – diriger son cercueil flottant avec la main sûre et la mine blasée d'un vieux marin d'eau douce.

Une petite troupe, ameutée par la femme du costume cravate et encadrée par quatre gardiens de la paix, les avait accueillis sur la berge dans un curieux assortiment de robes de chambre, peignoirs, pyjamas et survêtements enfilés à la hâte. Les visages encore chiffonnés de sommeil ressemblaient à des masques de tragédie dans la lumière sale de l'aube.

« On touche surtout à rien, messieurs dames, on reste sagement à l'écart, on attend les techniciens. »

Paul Sérignon, le collègue d'Edmé, avait prononcé la phrase rituelle avant même de poser le pied sur le ponton. Des mots inutiles puisque

les gardiens de la paix, parfaitement dressés, avaient tracé un premier périmètre de sécurité autour de la scène de crime. Paul, un prénom passe-partout, un vrai bonheur, trente-cinq ans, cheveux noirs et drus déjà parsemés de fils blancs, récemment intégré à l'équipe, sixième de groupe, costaud, énergique, motard, originaire du Lot, accent du Sud-Ouest, un poil flambeur pour un nouveau.

Edmé observa la morte : type européen, plutôt forte, cheveux châtain clair et mi-longs, assez jeune, la trentaine peut-être. Strangulation, proclamait la trace sombre autour de son cou. On ne peut pas s'étrangler soi-même, on ne tombe pas comme une conne sur un fil d'acier ou une cordelette, ce n'était ni un suicide, ni un accident. À première vue, ses vêtements imprégnés d'eau et de boue n'étaient pas de bonne qualité. Jean déchiré, baissé sur ses cuisses, chaussures de toile sans lacets, pull vert pomme élimé et passé par-dessus un tee-shirt noir. On ne l'avait certainement pas assassinée pour son fric ou son téléphone portable dernier cri. Son bas-ventre à l'air indiquait plutôt une affaire de viol. Il y avait de fortes chances que les fouineurs et les légistes trouvent du sperme et du sang sur le cadavre, même dilués par un séjour prolongé dans l'eau. Un meurtre des bas-fonds, comme il s'en produisait régulièrement dans une métropole hantée par les hordes de miséreux. Une cinquantaine par an, règlements de comptes entre affreux, sales et méchants, massacre pour un litre de pinard, un sandwich rance, une sordide histoire de cul... Les femmes s'y mettaient maintenant : le mois dernier, sur les douze meurtres commis dans le secteur de la Crim', trois restaient à élucider, cinq avaient été perpétrés par des hommes et quatre par des femmes. L'une avait égorgé son compagnon avec un tesson de bouteille, la deuxième avait massacré un sac à vin un peu trop entreprenant avec un flingue déniché Dieu sait où, la troisième avait étouffé son gosse de six mois avec un bout de plastique, la quatrième avait découpé une rivale en petits morceaux qu'elle avait disséminés dans les poubelles du quartier. La criminalité se déplaçait vers le terrain de la précarité. Rien d'étonnant. Depuis que le pays s'était converti au darwinisme social made in USA, la précarité, comme une lèpre, envahissait les rues et les places. C'est du moins le discours qu'aurait tenu Edmé, ex-militant de la Ligue Communiste Révolutionnaire, une trentaine d'années plus tôt. La plupart de ses collègues et de ses relations s'accommodaient de la situation. Tant qu'ils n'incorporaient pas l'armée des ombres se déployant chaque nuit sur les trottoirs, ils fermaient les yeux et cadennaient leur conscience. Edmé mangeait comme eux à sa faim, disposait comme eux d'un logement chauffé l'hiver, d'une voiture, de vêtements de rechange, de quelques meubles, d'un écran à plasma et même d'un plan d'épargne fourgué un soir frileux par la nouvelle attachée de clientèle de sa banque aux

arguments soudain convaincants (95 D), mais il était de temps à autre rongé par les remords, ce qui distingue le gauchiste repentí du commun des mortels. Il vivait seul dans un minuscule deux piéces du 19^e arrondissement aprés une tentative catastrophique de vie en couple dans un deux piéces un peu plus grand du 11^e arrondissement. Il était sorti de ces dix années d'enfer conjugal avec une grande amertume, une sévère ponction sur son compte en banque et une misogynie affûtée. Sylvaine Teillard, la troisième du groupe, la procédurière, l'avait d'ailleurs surnommé *Le Miso*, un sobriquet repris par l'équipe, puis par l'ensemble de la brigade.

« Qu'est-ce que t'en penses ? » demanda Paul.

Sa pâleur n'était pas due à la seule lumière de l'aube. Il avait beau donner dans la mâchoire carrée, Paul Sérignon, il était toujours aussi mal à l'aise devant un cadavre. Et encore, celui-ci n'avait pas trop vilaine allure malgré ses boursouflures. Les gardiens de la paix, les bras ballants, levaient des yeux à la fois envieux et agacés sur leurs collègues. Les flics en uniforme n'avaient jamais pu blairer les frimeurs ingérables de la brigade criminelle.

« Comme toi, je suppose, répondit Edmé à voix basse. Dire qu'on était à deux petites heures de la fin de la permanence. J'irais bien me pieuter, moi. »

Le regard en biais que lui jeta Paul était chargé de réprobation. Connu pour déverser régulièrement les fonds vaseux de sa pensée, Edmé prenait un malin plaisir à entretenir sa réputation. Il ne tirait aucune fierté de trimer dans l'une des brigades les plus prestigieuses de Paris, il répétait à l'envi que dans l'expression « fonctionnaire de police », c'était le mot fonctionnaire qu'il préférerait. Il manquait d'ambition, raison pour laquelle sans doute il lui avait fallu douze ans pour être muté à la Crim' et quinze pour se voir attribuer la place de deuxième de groupe. Il était resté lieutenant tandis que ses collègues entrés dans la maison en même temps que lui étaient tous passés capitaines, voire commissaires, hormis deux, morts en service, les cons.

« Si je te comprends bien, on devrait laisser l'Urbaine s'occuper de cette merde », marmonna Paul avec une moue.

Edmé s'accroupit sur la berge pour mieux examiner le corps prisonnier des racines. La mort de cette femme était à l'image de sa vie, anonyme, misérable. Si son meurtrier était de son monde, du monde des ombres, les éventuelles traces ADN dégottées par les fouineurs de la scientifique ne suffiraient pas à le retrouver. La banque de données ne contenait pas les empreintes génétiques de tous les SDF et autres marginaux d'Europe. On allait vers un fichage général de la population, paranoïa terroriste oblige, volonté affichée de marquer les troupes, mais la tâche, herculéenne, ne serait sans doute pas

achevée avant cinquante ou soixante ans.

« Cette merde, comme tu dis, va nous faire perdre du temps. »

Pourtant, pendant qu'il prononçait ces mots, une impression, non, une certitude émergeait du fouillis de ses pensées : cette scène de crime n'était pas aussi limpide qu'elle y paraissait. Il se secoua, on s'en tient aux faits, aux constatations, l'imagination est la meilleure ennemie d'un flic. Il scruta le visage de la morte, ses traits figés, sereins, ses yeux grand ouverts, comme s'ils pouvaient lui confier le secret de sa mort. Lui non plus, finalement, n'avait jamais réussi à s'habituer aux cadavres qui pavaient son existence de flic.

« On doit pas se bouger le cul pour des pouilleuses de son genre, c'est ce que tu penses, hein ? » lança Paul.

Edmé se retourna, comme piqué par un frelon, et décocha un regard venimeux à son collègue.

« Qu'est-ce qui te fait penser que c'est une pouilleuse ?

— Ben, ses fringues, son allure...

— Ils ne t'ont jamais appris, à l'école de police, à ne jamais tirer de conclusions hâtives ? » Edmé parlait pour lui-même. Parler dispersait la brume emmitouflant ses pensées. « Rien ne dit que ces fringues lui appartiennent. Le meurtrier a pu lui enfiler pour brouiller les pistes. Attendons les conclusions des fouineurs.

— Avoue que tu penses comme moi, Le Miso, reprit Paul après un moment de silence. T'aurais pas dit, sinon, que l'enquête allait nous faire perdre notre temps. »

Edmé se releva. Une douleur vive monta de son genou gauche et le maintint quelques secondes plié en accordéon. Rotule bloquée. Son corps se déginguait. Il repoussait l'opération depuis plus de six ans. Le toubib le menaçait d'être acculé à la prothèse, voire au fauteuil roulant, s'il s'obstinait à fuir le billard. Sa santé lui échappait, comme sa vie : il avait recommencé à fumer un an après le départ de sa femme, éclusait ses trois ou quatre verres de cognac le soir avant de se mettre au lit, mangeait n'importe quoi n'importe quand sans tenir compte de son taux de cholestérol ni de l'état de ses coronaires, avait cessé toute activité physique. Par miracle, il ne grossissait pas. Sans ses tempes blanches, sans ses rides profondes, sans son allure légèrement voûtée, son imper gris, sa veste grise et sa cravate grise, on aurait pu le confondre avec le jeune homme dont il était le souvenir affaîssé, brouillé par les litres de café et de cognac, cabossé par les nuits d'insomnie et les incessants conflits avec le genre humain. Misanthrope lui aurait paru plus juste, et plus flatteur, que misogynie.

Edmé sortit son paquet de cigarettes, en proposa une à Paul, qui refusa d'un mouvement de tête exaspéré, en alluma une, inhala une longue et âpre bouffée, la recracha avec une lenteur quasi masochiste par les narines et la bouche, fut aussitôt secoué par une violente

quinte de toux.

« Quatre-vingt-dix chances sur cent que c'est une SDF violée et étranglée par un autre SDF, marmonna-t-il après s'être éclairci la gorge. Mais on ne peut pas éliminer les dix pour cent restants. Elle peut avoir été tuée par un habitant de l'île, par exemple. »

Paul remua sa main en éventail devant son visage.

« Tu devrais arrêter cette saloperie avant qu'elle te...

— Je sais, les clous du cercueil. »

Paul harcelait sans cesse les fumeurs du groupe, cinq sur six, et ouvrait été comme hiver les fenêtres des bureaux du 36, quai des Orfèvres pour combattre, disait-il, le génocide sournois du tabagisme passif. Sans compter l'interdiction totale de fumer dans les locaux publics. Que le chauffage, c'est-à-dire l'argent du contribuable, fiche le camp par les fenêtres, le sixième de groupe s'en cognait totalement.

« Quand je parlais de perdre notre temps, c'était pas par rapport à elle, ajouta Edmé avec un sourire narquois. Je craignais seulement qu'on prolonge un peu trop nos heures de permanence.

— Y a personne qui t'attend, non ?

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Tout le monde le sait. »

Edmé faillit lui balancer une saillie virile du style : elle peut pas m'attendre chez moi puisque je vais la voir chez toi, grand con ! Il se contenta de tirer avec une colère rentrée sur son clope. Personne ne l'avait jamais attendu. Ni ses parents, toujours perdus dans d'improbables ailleurs, ni ses petites copines, toujours barrées les premières, ni sa femme, toujours sortie quand il rentrait, ni ses collègues, toujours mieux placés que lui.

« Et alors ? On n'a pas le droit d'être crevé ? »

L'équipe rappliqua au complet une demi-heure plus tard, soit une heure avant la fin de la permanence. Sylvaine Teillard avait pris au passage trois fouineurs au bureau de la police technique et scientifique. Deux tours de barque furent nécessaires pour transporter tout ce petit monde sur l'île aux Loups. Ils s'affairaient maintenant en silence autour de la scène de crime. Les uns prenaient des photos, les autres fouillaient méthodiquement les herbes et les feuilles en quête d'objets, d'indices, de traces de pas. On avait prié les habitants de l'île de rentrer chez eux, on les interrogerait plus tard au besoin. Le cortège des robes de chambre, peignoirs et pyjamas, s'était dispersé avec la gravité compassée d'une procession funèbre.

Le cadavre barbotait toujours dans l'eau glauque. Le soleil naissant le révélait plus gonflé, plus abîmé, plus obscène qu'Edmé ne l'avait estimé. On le maintiendrait dans sa prison végétale tant que les environs n'auraient pas été passés au peigne fin. Y compris la rivière que Gransard, le quatrième du groupe, inspectait à bord de la vieille

barque en compagnie d'un gardien de la paix visiblement peu rassuré. Ils laissaient aller l'embarcation à la dérive en espérant qu'elle les conduirait à l'endroit où le courant, violent en cette période de l'année, déposait les détritiques, les bouts de bois et les autres objets.

« Si le meurtrier est un SDF ou qu'il vienne d'un autre secteur, il n'a sûrement pas piqué une coquille de noix pour transporter la victime, vivante ou morte, avait déclaré Patrice Giovani, le chef de groupe. Il aurait eu peur d'être surpris par des passants ou le propriétaire de la barque. »

Restaient donc deux possibilités : que le coupable soit un habitant de l'île, ou que le crime ait été perpétré en amont et que le corps, emporté par les remous, ait fini sa course dans les racines des arbres de l'île aux Loups.

« Faudra sûrement faire l'expérience de jeter un truc de même taille et de même poids en amont, avait suggéré Blachon, un technicien aux yeux de chien battu. On saura d'où il est parti. »

Edmé consulta son téléphone portable. 8 h 20, vingt minutes de temps supplémentaire, merde, il avait passé une nuit cauchemardesque au quai des Orfèvres, l'une de ces nuits où le sommeil s'agrippe à vos cheveux, à vos os, à vos cellules, et où le café, le tabac et l'ennui vous maintiennent des heures durant dans une torpeur hallucinée.

On ne trouva rien de franchement exploitable sur la berge, vieux paquets de cigarettes, bouteilles de bière vides, sacs plastique, qu'on disposa par acquit de conscience dans les scellés. On résolut donc de libérer le corps des tentacules végétaux et de l'expédier à l'autopsie. L'hypothèse du meurtre commis en amont frôlait la certitude absolue, mais, puisqu'on était déjà sur l'île, puisque l'autre équipe ne prendrait pas la relève avant une quarantaine de minutes, Giovani envoya les cinq membres de l'équipe interroger les riverains.

Flanqué d'Hassan Morceli, le cinquième de groupe, Edmé, d'une humeur de dogue, se chargea des quatre habitations de l'extrémité ouest de l'île, coincées entre les piles d'un vieux viaduc réservé aux trains de marchandises. Trois maisons anciennes aux jardins bien entretenus, une baraque de bois et de tôle enfouie dans une végétation proliférante.

« Ça doit être tout le temps inondé, ici », marmonna Morceli.

Il avait une manie, Hassan Morceli, c'était de laisser son blouson de cuir entrouvert pour, disait-il, pêcher son SIG Pro 2022 plus vite que le tireur d'en face. Edmé aurait compris si son équipier avait bossé aux Stups ou à l'Antigang, mais à la Crim', on intervenait *après* les meurtres et on n'avait presque jamais l'occasion de jouer les cow-boys. Lui, par exemple, avait tiré cinq ou six coups de feu en quinze années de carrière à la brigade, et encore, trois fois en l'air pour

impressionner de pauvres bougres surpris dans leurs trous à rats. Sans doute Hassan était-il fier d'exhiber la jolie petite bête qui dormait sous son aisselle dans son étui de cuir ? Il avait fréquenté, adolescent, les milieux extrémistes musulmans de Seine-Saint-Denis, davantage fasciné, à ses dires, par le trafic d'armes que par l'étude des sourates coraniques. Il était maintenant habilité à porter un flingue, et pas n'importe lequel, une merveille de technologie, fabrication suisse, précision et fiabilité garanties.

Edmé gardait un fond de méfiance envers Hassan, vieux réflexe islamophobe d'un individu élevé dans les principes chrétiens et converti à l'âge de dix-huit ans à la foi révolutionnaire. L'un comme l'autre, l'ancien chrétien et l'ex-militant d'extrême gauche, faisaient partie de l'écrasante majorité silencieuse qui, confortée dans ses certitudes par le 11 Septembre 2001 et la litanie des attentats terroristes, pensait que la religion musulmane n'était pas compatible avec les principes démocratiques occidentaux. L'ex-membre de la LCR savait pourtant qu'il fallait se méfier des raisonnements simplistes, que les fanatismes religieux dissimulaient presque toujours des enjeux politiques, économiques et stratégiques, mais il devenait paresseux avec l'âge, il se laissait couler dans le marécage du crétinisme ambiant. Fatigué de nager à contre-courant. Son cerveau usé lui paraissait désormais incapable de produire ses propres pensées. La réflexion de Hassan était en tout cas frappée au coin du bon sens : le petit bout de paradis était sans doute régulièrement inondé par les crues de la Marne, rien n'est parfait sur cette planète.

Ils sonnèrent à la première des maisons, dressée à deux pas d'une pile du viaduc. Une jeune femme traversa le jardin d'une allure fatiguée et leur ouvrit le portail de bois à la peinture écaillée. Dans le berceau de ses bras, un nourrisson qu'elle venait tout juste d'allaiter. Des gouttes blanchâtres débordaient de la bouche du bébé, le tee-shirt de la mère était souillé et rabattu à la hâte sous sa robe de chambre entrouverte. Elle eut la très bonne idée d'offrir du café aux deux flics. Elle ne se fit pas prier pour répondre à leurs questions. Seule avec son enfant depuis une dizaine de jours, son mari étant en déplacement à l'étranger, elle avait besoin de rompre une solitude et un silence qui commençaient à lui peser. Elle ne se maquillait plus, ne se changeait plus. Elle n'avait rien vu, rien entendu, rien remarqué, elle ne savait même pas qu'on avait trouvé un cadavre sur l'île. Hassan lui demanda comment on faisait pour acheter une maison sur l'île aux Loups. Une affaire de famille, répondit-elle, la maison appartenait à la tante de son mari, elle la leur avait cédée à un très bon prix lorsqu'elle était devenue trop âgée pour manœuvrer sa barque sur la Marne et qu'elle s'était installée dans une maison de retraite. Edmé mit fin au flot torrentiel en se levant, en la remerciant pour le café et en lui disant

qu'on reviendrait l'interroger au besoin.

« Elle m'a saoulé grave, grommela Hassan dans l'allée du jardin.

— Fallait pas lui parler de sa maison, lâcha Edmé.

— Heureusement que je l'ai pas relancée sur son gosse ! »

Ils suivirent le chemin de terre qui longeait la rivière et menait vers la baraque de tôle et de bois. Ils ne distinguaient pour l'instant que le toit rouillé et la haute antenne râteau au milieu du chaos végétal mal contenu par une clôture de barbelés. La barrière défoncée de l'entrée donnait sur un passage étroit grossièrement taillé entre les buissons et les arbres. Ils n'eurent pas le temps de la pousser : un coup de feu retentit. La balle miaula à quelques centimètres de la tête d'Edmé. Un choc sourd retentit derrière lui, suivi d'un gémissement étouffé, puis du froissement prolongé d'un corps s'affaissant comme un sac de chiffons sur la terre du chemin.

Léonie tremblait chaque fois que les regards des hommes la prenaient pour cible. Ils lui rappelaient les clients de tante Destinée, les porcs. On ne lui avait jamais dit que les choses qu'ils l'obligeaient à faire étaient dégoûtantes, mais, au fond d'elle, elle l'avait toujours su. À cause de la méchanceté, du vice, de la culpabilité qu'elle entrevoyait dans leurs yeux, à cause de la douleur aiguë qui s'étirait de son bas-ventre jusqu'au sommet de son crâne, à cause de la honte inexpiable qui l'accompagnait tout au long des nuits, à cause de l'attitude incompréhensible de la hyène et du paon qui la battaient parfois jusqu'au sang tout en la gardant enfermée dans sa chambre comme le plus précieux des trésors. Elle avait cru que c'était le lot des enfants dans le pays des Blancs, elle voyait maintenant des bambins jouer et courir dans les squares ou les parcs publics, en déduisait que tante Destinée et Lucius lui avaient confisqué son air et son espace pendant douze ans, leur en voulait davantage pour ça que pour les clients et les coups.

Léonie commençait à s'habituer à sa liberté. Elle n'avait pas encore reçu l'avis de la commission d'évaluation des émigrés. La réponse ne tarderait pas, certainement positive selon Mabel, une éducatrice du foyer d'accueil. Le français de Léonie s'améliorait de jour en jour. Elle tenait désormais de vraies conversations avec les autres pensionnaires du foyer, des Africaines, des Asiatiques, des Roms, des ressortissantes de l'Europe de l'Est, en attente comme elle de la décision de la commission, mais aussi des Françaises de souche, des mineures retirées à leurs familles ou des femmes battues par leurs conjoints. Elles parlaient de leurs malheurs à Léonie d'un air morne, mais jamais elles ne lui demandaient d'où elle venait ni comment elle était arrivée là. Puisque le temps lui était donné sans compter, elle ne rechignait pas à le partager avec ses sœurs de détresse, à les écouter jusqu'à ce que l'obscurité les escamote et qu'elles tombent de sommeil.

Léonie se disait, une fois seule dans sa chambre, que ses propres malheurs n'étaient rien en comparaison des leurs. Même s'ils l'avaient frappée à coups de ceinture et de bambou, la hyène, le paon et les clients ne l'avaient pas amputée d'un sein ou d'un membre, ils ne l'avaient pas excisée, elle n'avait jamais attrapé d'autres maladies que

des rhumes et des fièvres, elle n'avait jamais dormi dans le froid – excepté la nuit où elle s'était évadée –, les rations servies par tante Destinée n'avaient pas assouvi sa faim, mais, au moins, elle avait mangé tous les jours. Et puis la plupart des femmes hébergées par le foyer d'accueil avaient été brutalisées elles aussi par les hommes. Les uns payaient, les autres se servaient gratuitement, c'était la seule différence entre les clients de tante Destinée et les autres, les porcs.

Léonie se coulait alors dans un sommeil apaisé, presque joyeux. L'esprit mauvais avait cessé de la harceler après son deuxième rendez-vous chez les hiboux. D'eux, elle n'avait jamais eu peur. Avec leurs blouses blanches, leurs lunettes, leur air savant, leurs mots rassurants et leurs manières douces, ils ne pouvaient pas appartenir au monde des hommes cruels. Ils lui avaient demandé de s'allonger dans leur drôle de cercueil métallique, ils l'avaient coiffée du casque vibrant et criblé de points lumineux, lui avaient fait une piqûre pour la détendre, elle avait aussitôt plongé dans une profonde hébétude, elle avait cru ressentir un mouvement furtif au-dessus d'elle, comme une ombre s'échappant de sa tête et de son corps, puis, une fois revenue à la conscience, ils lui avaient retiré le casque et l'avaient aidée à se lever.

Les hiboux se déclarent satisfaits : la science progresse grâce à des gens comme vous, affirme l'un d'eux avec un sourire un rien solennel. Ils lui remettent le solde de l'argent promis, mille deux cents euros en billets de vingt, soixante billets. Jamais elle n'a vu autant de fric. Ils lui demandent ce qu'elle compte en faire, elle ne leur répond rien, parce qu'elle n'y a pas réfléchi, déjà qu'elle ne parvient pas à dépenser les cinquante euros octroyés chaque semaine aux résidentes du foyer. Ils lui suggèrent de s'équiper d'un téléphone portable : ils pourront ainsi la joindre au cas où ils auraient à nouveau besoin d'elle – et si elle-même a besoin d'argent. Les occasions sont rares sur la place de Paris de gagner mille cinq cents euros sans aucune formation en un laps de temps aussi court.

Le monde des téléphones portables n'était pas totalement étranger à Léonie. Lucius, le paon, passait des heures à parler dans le sien, vautre sur le canapé devant la télévision, les pieds croisés sur la table basse. Un jour qu'il était de bonne humeur et que tante Destinée, la hyène, était sortie de la maison, il s'était glissé dans la chambre de Léonie et lui avait proposé de lui montrer son... dernier bijou technologique en échange d'une... petite faveur, pas la peine de te déshabiller, juste avec la bouche. Après avoir obtenu ce qu'il voulait et obligé Léonie à déglutir le tout, il l'avait laissée jouer un moment avec les touches de son appareil en lui faisant promettre de ne rien dire à tante Destinée, tu comprends, Léonie, Destinée serait bien capable de m'arracher les... quoi ? Léonie n'avait jamais su.

Elle avait suivi le conseil des hiboux en achetant un téléphone

mobile dans une minuscule boutique située près de la bouche de métro. Elle s'était embrouillée dans ses explications, mais le vendeur, un jeune Blanc aux cheveux rouges et au débit frénétique, s'était montré aimable et patient avec elle.

« Pas la peine de me refiler votre numéro, avait-il murmuré, je l'aurai de toute façon, je m'appelle Théo, je pourrai vous rappeler ? »

Encore un dingue de peaux noires, sans doute. Il lui avait recommandé un tout nouveau modèle, photo, vidéo, MMS, MP3, Bluetooth, carte bancaire en option, quarante-neuf euros seulement si elle le prenait avec une carte prépayée d'une valeur de cinquante euros. Elle n'avait pas compris le quart de ce qu'il lui avait raconté, mais, de peur de passer pour une bête, elle avait hoché la tête d'un air entendu. Si elle savait à peine lire et écrire, vagues réminiscences d'une scolarité balbutiante, elle reconnaissait les chiffres et elle avait passé des heures au foyer à se façonner une signature acceptable. Elle avait paraphé d'une main ferme les papiers posés sur le comptoir. Le vendeur avait installé la carte SIM dans le téléphone, il avait pianoté comme un marteau-piqueur sur le clavier de son ordinateur, puis il lui avait confirmé son numéro d'une voix soudain ralentie, presque mélancolique, comme s'il cherchait par tous les moyens à la retenir dans la boutique quelques instants supplémentaires. Pas de chance pour Théo, elle avait mémorisé du premier coup les dix chiffres de son numéro.

Avant de s'engouffrer dans la station de métro, Léonie avait appelé les hiboux pour les informer qu'elle était désormais reliée au monde. Elle s'était aperçue tout à coup qu'elle ne captait plus la présence de l'esprit mauvais. La voix à la fois lointaine et proche, inconnue et familière, s'était tue. Plus un seul murmure, plus une seule trace d'agitation, seulement un silence radieux, vertigineux, où s'ébattaient ses propres pensées incroyablement nettes, légères, euphoriques. Les hiboux avaient bien dit que la sensation de dédoublement disparaîtrait après le deuxième rendez-vous. Elle ne les avait pas crus sur le moment, persuadée que tante Destinée et Lucius avaient lancé sur elle un fétiche, elle se rendait maintenant à l'évidence, elle n'était pas envoûtée, elle ne pourrissait pas de l'intérieur, elle avait seulement ressenti les effets indésirables du médicament. La hyène et le paon n'avaient pas de cheveux, ni de rognures d'ongles, ni aucun autre morceau d'elle à confier à un marabout. Ils avaient perdu sa trace. Elle souriait aux anges quand elle imaginait les deux charognards en train de se lamenter sur la disparition de leur prisonnière aux fesses d'or.

L'appétit d'ogresse de Léonie diminuait peu à peu. Elle avait perdu une partie du poids qu'elle avait gagné les premiers temps de sa liberté. Aux dires de ses compagnes du foyer, elle était devenue une belle plante avec des rondeurs placées aux bons endroits. Elle en

doutait : elle avait beau scruter son image dans les miroirs, elle ne trouvait toujours aucune grâce à son visage, à son nez large, à ses joues pleines, à ses cheveux crépus, à sa peau brûlée aux reflets bronze, à ses seins haut perchés en forme de pointes de sagaie, à ses fesses rebondies, à ses hanches et ses cuisses larges. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi certains hommes avaient dépensé entre trois cents et mille euros pour passer une ou deux heures en sa compagnie. Ni pourquoi les autres hommes, jeunes ou vieux, croisés dans la rue la déshabillaient du regard. Leurs yeux plus blessants que des lames soulevaient en elle des tourbillons de souvenirs nauséeux. Ils la renvoyaient dans la chambre obscure de la maison de tante Destinée, petite chose crispée sur son lit dans l'attente des coups et autres lubies des clients. Elle croyait que tous les mâles se rendaient le soir dans des pavillons où l'on soumettait à leurs caprices des fillettes arrachées de la terre rouge d'Afrique ou d'autres terres lointaines.

« Tous des salauds, sûr et certain ! soupirait Alberte, une Malienne d'une trentaine d'années, menacée de mort pour s'être opposée à l'excision de ses filles. Rien ne ressemble plus, crois-moi, à un homme noir qu'un homme blanc ou qu'un homme jaune. Tous commandés par la misérable baguette qui se lève entre leurs cuisses ! »

Assise sur une chaise en fer, le boubou remonté jusqu'aux genoux, Alberte entrecoupait ses paroles de rires fracassants qui la renversaient régulièrement sur le dossier. Elle gardait le moral bien qu'elle fut sans nouvelles de ses filles depuis une quinzaine de jours et que sa famille eût lâché à ses trousses une petite troupe chargée de la ramener à la maison après lui avoir flanqué une bonne rouste. Entrée clandestinement en France, Alberte n'avait pas de papiers elle non plus. Son aventure risquait fort de s'achever par un aller sans retour à destination de Bamako, Mali. Si le ministère de l'Immigration la renvoyait dans son pays natal, elle se débrouillerait pour revenir en France, elle enlèverait ses filles à leur père et à son horrible belle-mère, elles s'enfuiraient toutes les trois dans une région d'Europe un peu plus accueillante – il n'en restait plus beaucoup, les partis d'extrême droite conquéraient un à un les pays européens en commençant par le Nord et l'Est.

« Et toi, Léonie, qu'est-ce que tu feras quand tu auras reçu ton avis de régularisation ? »

Léonie ne répondit pas. Elle n'en avait aucune idée, elle n'avait pas l'habitude de parler d'elle. Alberte et elle s'étaient engagées dans le couloir qui desservait les vingt chambres du 1^{er} étage. Un tumulte inhabituel montait de la salle commune du foyer, des éclats de voix, des lamentations, des protestations.

« Tu pourrais me prêter un peu d'argent, dis ? » demanda Alberte.

La plupart des résidentes s'étaient présentées dans la chambre de

Léonie pour lui soutirer un peu d'argent. Elle n'avait pas cherché à planquer les billets remis par les hiboux. Elle les avait volontiers partagés avec ses sœurs de souffrance. Elle ne voyait pas pourquoi elle les aurait gardés pour elle alors qu'elle n'en avait pas vraiment l'usage. Tante Destinée la hyène, elle, les serrait avec une telle force entre ses griffes vernies que personne, pas même Lucius le paon, n'aurait pu les lui arracher.

« Combien tu veux ? »

— Donne-m'en donc trois, répondit Alberte avec un sourire crispé. Quatre, plutôt... »

Léonie l'invita dans sa chambre. Elle ouvrit le tiroir de la table de chevet où elle entreposait les billets. Demeura figée quelques secondes quand elle constata que le tiroir était vide.

« Y a... y a plus rien ! »

Alberte vint à son tour jeter un coup d'œil au tiroir où ne subsistaient que des emballages de bonbons et de barres chocolatées, vestiges de la période boulimique de Léonie.

« Tu les as pas mis ailleurs, t'es sûre ? »

Léonie secoua la tête.

« Alors, ma vieille, quelqu'un te les a volés.

— Volés ? »

Absurde ! On volait les gens qui enfermaient leurs trésors dans des coffres, comme dans les films de bandits qui passaient à la télévision, on volait les mauvaises personnes qui refusaient de partager leurs richesses, on ne volait pas quelques billets destinés de toute façon à être distribués ; on ne se volait pas entre sœurs de souffrance.

« Ça t'apprendra à faire attention, chérie, lâcha Alberte d'une voix dure. T'es plus dans ton bled du Liberia ! »

Elle sortit de la chambre d'un pas rageur et claqua violemment la porte derrière elle. Léonie resta un moment debout près de son lit, pétrifiée. Elle se souvint que la plupart des résidentes du foyer fermaient leurs portes à clef. Elle s'était demandée pourquoi elles faisaient preuve d'une telle méfiance, elle tenait maintenant sa réponse, et la réponse ne lui plaisait pas : les hommes et les femmes comme tante Destinée, la hyène, étaient supposés être les salauds, pas les autres femmes, encore moins les sœurs de détresse. Elle se souvint de l'air tragique de Lia, la première qui lui eût adressé la parole dans le foyer. Les yeux de la petite blonde anorexique ne cessaient de voleter d'un point à l'autre comme des oiseaux en cage. Lia, si menue, si angélique, s'était déjà frottée aux aspérités de l'existence. Alberte avait raison : Léonie devait apprendre la méfiance.

On frappa à sa porte. Elle n'eut pas le temps d'aller ouvrir que Mabel s'engouffrait dans sa chambre, brandissant une feuille blanche barrée de bleu et de rouge.

« La réponse de la commission ! »

Mabel, l'autruche, corps volumineux, petite tête posée sur un long cou flexible, crête de cheveux dressée comme un plumeau au-dessus de sa tête, peau laiteuse et marbrée de veinules bleues, une gentille femme qui compatissait bruyamment à l'infortune des résidentes, remuait sans cesse sa grande carcasse, courait, l'air affolé, d'un coin à l'autre du foyer, sorte de mère collective débordée par les tâches et les bons sentiments.

Léonie comprit, à l'air tragique de l'éducatrice, que l'avis était négatif. Elle n'en pensa pas grand-chose sur le moment, elle ne se sentait pas concernée. Les deux femmes s'assirent sur le petit lit et restèrent un moment silencieuses, les yeux rivés sur le lino moucheté. L'idée commença à faire son chemin dans l'esprit de Léonie. Mabel ne pouvait pas se tromper. Elle allait donc repartir pour le Liberia, le pays de sa naissance qu'elle ne connaissait pas. Elle serait une étrangère là-bas comme elle était une étrangère ici. Elle n'avait plus aucun souvenir de ses parents. S'ils avaient été de vrais parents, ils l'auraient arrachée des griffes de la hyène. Peut-être même avaient-ils vendu leur fille, les rats, ou bien avaient-ils touché une partie de l'argent amassé par la captive aux fesses d'or ? Comment on appelait ça, déjà ? Un placement. Le soleil brillait de tous ses feux dehors, et, pourtant, la lumière s'était éteinte dans les yeux et dans le cœur de Léonie.

« Ils ont fixé la date de départ, ajouta Mabel d'une voix défaite. Dans trois jours, pas un de plus. Ils viendront te chercher demain matin à 8 heures. Ils t'emmèneront dans le sas de l'aéroport de Roissy. Je... » Elle secoua la tête, au bord des larmes. « Je n'y comprends rien. Rien ! J'étais persuadée que tu serais régularisée. Si les dossiers comme le tien ne passent pas, c'est qu'il n'y a vraiment plus rien à espérer de la commission. Je suis dégoûtée. Écœurée. »

Les journaux télévisés abordaient quotidiennement le sujet « sensible », « brûlant », de l'immigration. Les élections présidentielle et législatives approchant, les partis politiques se lançaient dans d'incessantes surenchères pour appâter l'électeur farouche, celui qui ne se montrait nulle part, mais qui faisait et défaisait les gouvernements dans le secret des isoloirs. « Immigration zéro » était devenu le slogan principal des partis de droite et de gauche. Les frontières européennes se fermaient, les expulsions se multipliaient, l'extrême droite, revancharde, goguenarde, s'en réjouissait. Les douaniers et les gardes-côtes des régions les plus exposées avaient reçu l'ordre de tirer sans sommation sur les clandestins qui essayaient par tous les moyens de s'introduire dans le bunker paradisiaque européen. Alberte la Malienne avait raconté que quatre de ses compagnons avaient été tués par les douaniers espagnols sur les côtes andalouses.

Blessée à la jambe, elle avait réussi à se traîner dans les rochers en compagnie de celui qui allait devenir son mari – ils n'auraient pas dû le rater, celui-là, le chien ! Léonie se souvenait que tante Destinée et elle étaient passées sans encombre à la douane de l'aéroport de Roissy. Elle avait cru se retrouver, à son arrivée en France, dans le ventre d'une termitière géante propre et parfaitement cohérente malgré le désordre apparent.

« Faut que j'y aille, reprit Mabel. Si tu as le moindre problème, n'hésite pas à venir me voir dans mon bureau. Je devrais t'enfermer normalement, mais je ne suis pas une gardienne de prison. Et puis je te fais confiance. Je te laisse l'avis. »

Elle se leva dans un grincement de ressorts martyrisés et sortit de la chambre avec une brusquerie qui trahissait son embarras et son soulagement. L'autruche n'avait parfois plus de compassion à épancher.

Léonie resta assise sur son lit jusqu'au petit matin, prise dans un tourbillon de pensées qui l'emmenait loin en elle. Quelques souvenirs du Liberia crevèrent la surface de son esprit, enfants demi-nus jouant sur une piste de terre rouge parsemée de flaques boueuses, dispute bruyante entre un homme et une femme dans une pièce aux murs lépreux, soldats aux allures de fantômes et aux yeux brillants traversant la petite ville, têtes de poissons flottant dans l'eau bouillante d'une marmite, cadavre couvert de mouches dans un fossé, tante Destinée en grande conversation avec une autre femme éclairée par un rayon oblique et rougeâtre... Il n'y avait pas de cohérence entre eux, du moins elle n'en voyait pas, ils fusaient dans son esprit à la vitesse d'étoiles filantes, pièces éparses et fugaces d'un impossible puzzle.

Elle n'avait pas sommeil. Les flics allaient bientôt venir la chercher. 8 heures, avait dit Mabel. Léonie consulta l'écran de son téléphone portable. 6 h 32. La décision surgit en elle, brutale, suffocante.

Elle n'irait pas au Liberia.

Elle se leva, comme propulsée par les ressorts de son lit.

Elle n'irait pas au Liberia. On l'avait emmenée en France sans lui demander son avis, elle y resterait, ombre parmi les ombres. Elle savait où trouver de l'argent. Elle dégourdit ses membres ankylosés, retira sa robe, enfila un jean, un tee-shirt et des chaussures de sport, entassa ses maigres effets dans le petit sac à dos acheté quelques jours plus tôt, puis elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui, contrairement à celles du rez-de-chaussée, n'était pas munie de barreaux, enjamba le rebord et se glissa dans l'entrebâillement. Des traînées roses et mauves enflammaient les nuages effilochés. Des lumières encore éparses criblaient les façades des immeubles proches.

Elle sauta, se réceptionna trois mètres plus bas sur l'herbe tondue la veille par le jardinier du foyer. L'air était frais, presque froid. Il lui fallait encore escalader la grille. Un poids sur sa nuque. Elle se retourna. Le visage d'Alberte collé contre la vitre de sa chambre. Ses yeux brillaient comme deux étoiles tragiques dans un carré de nuit. Elle craignit que la Malienne n'ameute les éducatrices du foyer, mais Alberte se contenta de lui adresser un petit signe de la main accompagné d'un sourire triste. Léonie lui rendit son salut avant de se diriger d'un pas résolu vers la grille.

« Franchement, Cyrian, je croyais que tu te dégonflerais... »

Johannes traînait un air fatigué dans le minuscule café fréquenté par une poignée d'étudiants de l'EESS. L'épuisement se traduisait chez lui par un affaissement général de sa grande carcasse qui plissait ses vêtements, ses traits, et lui donnait un air encore plus machiavélique que d'habitude. Il n'avait pas dû dormir beaucoup. Cyrian n'avait pas fermé l'œil de la nuit lui non plus.

Dans le clair-obscur matinal du café, quelques silhouettes aux regards mornes échouées sur le comptoir, des entrelacs de fumée bleutée au-dessus des têtes malgré l'interdiction totale de fumer, des odeurs entremêlées de tabac, de café et de détergent. Le quartier habituellement animé n'était pas encore réveillé. Une altercation opposait un peu plus loin le conducteur d'un camion de livraisons et un chauffeur de taxi.

Johannes vida sa tasse dans un bruit de siphon.

« Tu lui as filé du Rohypnol, n'est-ce pas ? »

Cyrian acquiesça d'une moue crispée. Le plus difficile avait été de convaincre Aurelle de se rendre dans la chambre de l'Allemand, dont elle détestait les manières de rustre. Tu ne le connais pas, avait argumenté Cyrian, tu ne devrais pas te fier aux apparences, il nous invite juste à boire un verre, il y aura plein de monde, on s'en ira si on s'emmerde. Aurelle avait fini par accepter, pour lui faire plaisir. Elle s'était étonnée, en entrant dans la piaule bordélique de Johannes, de se retrouver en comité restreint : deux pelés et une tondue, ce n'est pas ce qu'on appelle « plein de monde ». Cyrian lui avait dit que les autres allaient bientôt arriver et lui avait servi un verre de vodka orange dans lequel il avait versé une bonne dose d'un mélange de Rohypnol et de MDMA. Le produit n'avait pas tardé à faire son effet. À demi inconsciente, elle s'était allongée sur le lit de Johannes, elle avait ri comme une démente, elle avait commencé à se caresser, toute inhibition levée, elle n'avait pas repoussé l'Allemand lorsqu'il s'était approché d'elle pour l'embrasser, elle avait répondu à ses avances avec une lascivité, une ardeur que Cyrian ne lui connaissait pas. Il s'était révolté de tout son être, il avait failli se jeter sur eux pour les séparer, puis il avait pris conscience qu'il se trouvait en ce moment

même dans l'ultime et douloureux passage qui menait à la Confrérie des Titans, et, craignant de tout foutre en l'air, il s'était enfui.

Traversant les couloirs déserts et sombres du bâtiment de l'EESS surnommé l'Auberge – l'école hébergeait les étudiants qui ne disposaient pas de logement à Paris, des étrangers pour la plupart –, il était rentré chez lui à pied après une longue errance dans les rues balayées par un vent cinglant et une pluie battante. Il s'était couché tout habillé et mouillé, en rage contre lui-même, harcelé par les remords. L'image de Johannes et d'Aurelle enlacés l'avait martelé jusqu'à l'aube. Ce salopard d'Allemand l'avait transformé en salopard. C'était donc ça, la société secrète des Titans, une assemblée de salopards qui se la jouaient futurs maîtres du monde, des minables qui exploitaient le prestige de la Confrérie pour assouvir leurs pulsions. Il avait sorti d'un tiroir de la commode le petit pistolet à la crosse nacrée de sa mère. Il avait vérifié qu'il était chargé et failli retourner à l'EESS pour cribler de balles la grande carcasse de Johannes. Aurelle également. Elle n'était en rien responsable, mais il ne pourrait plus la regarder en face, elle lui renverrait inlassablement, comme un miroir sale, sa propre crasse. Il n'avait pas bougé de chez lui, le pistolet à la main, cuit à l'étouffée par le dépit et la jalousie.

La mine satisfaite de Johannes lui faisait regretter d'avoir laissé le flingue chez lui après le coup de fil matinal de l'Allemand.

« Qu'est-ce que tu as fait d'elle ? »

— Elle dort chez moi. Comme tu as eu l'excellente idée d'ajouter du MDMA dans sa mixture, je te dis pas la nuit qu'on a...

— Elle saura que tu l'as baisée quand elle se réveillera. »

Johannes commanda un autre café.

« Évidemment, qu'elle le saura. Elle doit le savoir. Ou l'épreuve n'aurait aucune valeur.

— Elle devinera qu'elle a été droguée, merde ! C'est quoi, ton but : qu'elle me haisse ? »

Johannes joua un petit moment avec un sachet de sucre vide.

« Un Titan, Cyrian, se place au-dessus de tout. Au-dessus de la morale, au-dessus de lois, au-dessus des sentiments, au-dessus des émotions. Un Titan tranche sans pitié les nœuds gordiens, les liens qui l'empêchent de s'élever au-dessus de sa condition.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec Aurelle.

— Elle ne compte pas. Il s'agissait de toi, de mettre à l'épreuve ta résolution. Dans quinze jours tu l'auras oubliée.

— On n'a pas le droit d'être amoureux quand on est un Titan ? »

Johannes se renversa sur sa chaise et alluma, sans tenir compte des panneaux d'interdiction, l'une de ces longues cigarettes noires qu'il fumait de temps à autre avec une volupté horripilante. Cyrian remarqua sur son cou une large corolle bleuâtre, un suçon sans doute.

Le dealer qui lui avait vendu le mélange Rohypnol-MDMA lui avait garanti un résultat explosif : y a que des avantages, mec, les meufs refusent rien et se souviennent de rien. Aurelle n'avait apparemment rien refusé à Johannes.

« Bien sûr que si ! Rien ni personne ne peut empêcher un être humain de tomber amoureux. Mais la différence entre le Titan et l'homme ordinaire, c'est que le Titan place la Confrérie au-dessus de tout, qu'il sacrifiera sans la moindre hésitation celles et ceux qu'il aime si ses frères, sa véritable famille, l'exigent. La Confrérie, Cyrian, n'est pas un aimable cercle d'anciens de l'EESS où l'on cause du bon vieux temps, c'est un ordre secret, un atome, un noyau autour duquel gravitent, comme des électrons, les Titans. Il me revient à moi, ton parrain, de déterminer si tu peux être l'un de ces électrons, si tu as assez de force en toi pour ne pas mettre en danger la structure. Tu dois être prêt à tout. Ma responsabilité est engagée, tu comprends ? Laisse les chimères sentimentales et familiales au troupeau, aux esclaves de ce bon vieux Nietzsche. Combien d'hommes et de femmes ont été détruits par un esprit et un cœur faibles ? Par la culpabilité ? Par les remords ? Je ne t'ai pas imposé cette dernière épreuve par sadisme. Sans vouloir t'offenser, des filles comme Aurelle, on peut en baiser autant qu'on en veut. Tu as réagi comme je l'espérais, tu l'as sacrifiée, tu es allé par-delà tes sentiments, par-delà la morale. Ta volonté a reflété ta puissance, mon vieux. Nous ne nous sommes pas trompés sur ton compte. »

Les paroles de Johannes apaisèrent la colère grondante de Cyrian. Ses remords s'envolèrent en même temps que les gouttes d'eau des ramures chahutées par les bourrasques. Il lui fallait accepter sa maigre souffrance, explorer ses contrées secrètes et labyrinthiques à la seule lumière de sa volonté. À son réveil, Aurelle prendrait conscience qu'elle avait fait l'objet d'un troc sordide entre Johannes et lui, elle pleurerait, enragerait, le rayerait de sa vie, l'oublierait, se rabattrait sur un homme à sa mesure, un homme ordinaire, et tous les deux, lentement, sûrement, se couleraient dans une existence morne et bercée de rancœur. Cyrian regretterait quelque temps son odeur, sa sensualité décomplexée, mais il ressortait de l'épreuve régénéré, lavé de ses doutes, plus fort.

« J'espère que tu es libre dans une semaine, reprit Johannes. Je viendrai te chercher à 22 heures. À cet endroit. »

Il tendit à Cyrian un bout de papier sur lequel il avait griffonné une adresse. Il vida sa tasse d'une traite, grimaça, se leva, s'étira et ajouta :

« Dans sept jours. Pas la peine d'emmener quoi que ce soit. Sauf ton nom d'initié, évidemment, Surtout, ne sois pas en retard. »

L'Allemand sortit du café et s'éloigna dans la grisaille matinale.

La Confrérie n'attendait pas la fin de l'année pour introniser Cyrian. Il passa une partie de sa journée à se demander si le statut de Titan n'aidait pas les étudiants à réussir leurs examens. Jamais il n'avait vu bûcher Johannes, et l'Allemand était toujours passé en année supérieure avec les félicitations du conseil.

Aurette se présenta à l'appartement de la rue Dauphine en fin d'après-midi. Ses yeux brillaient d'un éclat métallique au milieu d'un visage de papier mâché. Des sons vaguement technoïdes dégouлинаient en grappes de l'étage supérieur. Chaque jour à la même heure, le fils presque pubère des Maugrelier, amis et locataires des parents de Cyrian, se croyait obligé de partager ses dernières créations musicales avec les autres occupants de l'immeuble. De temps à autre crépitaient les protestations électriques de sa mère.

Cyrian ne parvint pas à soutenir le regard perçant d'Aurette. Il s'effaça pour la laisser entrer. Elle se planta au milieu du vestibule sans retirer son imperméable mouillé et remit un peu d'ordre dans ses cheveux détremvés avant de laisser éclater sa fureur.

« C'est quoi, le plan que vous m'avez fait tous les deux ? T'étais où cette nuit, merde ? Tu te rends compte que je me suis réveillée dans le lit de Johannes ? Que j'ai passé la nuit avec Johannes ? »

Elle lui parut particulièrement désirable dans la lumière ocre de cette fin de journée. La fatigue, la détresse et la colère appuyaient la sensualité de ses traits. Si elle s'était fâchée plus souvent, Cyrian n'aurait jamais eu le courage de la brader à Johannes, il aurait continué de se réchauffer à son feu. Les regrets, à nouveau, s'abattirent sur lui, volée de rapaces aux becs et aux serres affûtés. Il s'était préparé mentalement à la confrontation, il avait envisagé toutes les possibilités, de la rupture radicale à la réconciliation sur l'oreiller, il n'avait pas prévu un tel chavirement des sens et des émotions. Les yeux d'Aurette ne le lâchaient pas, l'empêchaient de se ressaisir.

« Je me suis fait baiser, et je sais pas par qui ! Je me souviens de rien. De rien. C'était pas toi en tout cas, j'ai pas reconnu ton odeur. »

Elle écarta son imper, dégrafa deux boutons de son chemisier et dévoila une marque rouge vif en haut de son sein gauche. Des traces de dents, profondes, un double arc de cercle.

« Et puis t'es pas du genre à faire ça ! J'en ai plein d'autres sur le ventre, sur le dos, sur les fesses. Je voudrais juste savoir ce qui s'est passé, Cyrian. Savoir quel dégénéré m'a fait ça. Après, je disparaîtrai de ta vie, je te jure. »

Cyrian recula et s'affala sur le vieux fauteuil en cuir tapi dans un recoin du vestibule. La franchise, il en était conscient, était la seule issue honorable, il lui fallait trancher le nœud gordien selon les mots de Johannes, ne laisser aucune trace, aucun lien, derrière lui, mais il n'était pas du genre à provoquer les conflits. Il avait secrètement

espéré que le Rohypnol, la drogue de l'oubli, ménagerait la sensibilité d'Aurelle et lui épargnerait une pénible confrontation, Johannes en avait décidé autrement.

« Tu t'étais endormie sur le lit, j'ai cru que... enfin, je suis parti... »

Il se consola en se disant que le courage lui viendrait après son admission dans la Confrérie. Que son vrai moi, son moi guerrier, glorieux, lui serait alors révélé et supplanterait enfin ce moi chétif, mesquin, qui répondait si mal à ses aspirations profondes. En attendant, il lui fallait se nourrir de ses faiblesses, de ses miettes.

Aurelle s'approcha du fauteuil et s'accroupit devant lui. La rumeur de la ville et les sons saturés du génie Maugrelier junior s'échouaient dans le vestibule plongé peu à peu dans le clair-obscur du jour agonisant.

« On m'a sans doute refilé une saloperie dans ma boisson. Je suis allée faire une prise de sang, Cyrian. J'aurai les résultats dans deux jours. Tu as intérêt, intérêt tu m'entends, à me dire la vérité. »

Il réagit comme tous les faibles en pareille circonstance, il s'enferma dans ses mensonges, l'esclave de Nietzsche dans toute sa splendeur, emberlificoté dans sa culpabilité, dans ses remords.

« Puisque je te dis que je suis parti... »

Aurelle se releva, revint se placer au centre du vestibule et, sans quitter Cyrian des yeux, retira son imper, son chemisier, sa jupe et ses sous-vêtements. Une fois nue, elle tourna sur elle-même avec une lenteur insupportable. Difficile de ne pas voir les plaies profondes qui parsemaient son corps. On aurait dit qu'elle avait été agressée par un chien enragé. Cyrian se mordit la lèvre inférieure pour s'empêcher de hurler.

« Celui qui m'a fait ça est un dingue, reprit Aurelle d'une voix vibrante de colère rentrée. Tu m'as livrée à un psychopathe, Cyrian, un vampire, dis-moi au moins ce que tu as gagné dans l'affaire.

— C'est quoi, cette connerie ! Je t'ai livrée à personne, putain ! À personne ! »

Souvent Cyrian se demandait pourquoi sa vie lui était tombée dessus, pourquoi il percevait le monde par ses sens et non par les sens d'un autre. En ce moment, le monde se réduisait à un vestibule plongé dans la pénombre et une conversation avec sa maîtresse au corps splendide et meurtri. Le monde se réduisait pour Aurelle à un ancien amant recroquevillé dans un vieux fauteuil en cuir, ratatiné dans ses fringues, cisaillé par les remords, empêtré dans ses contradictions. Pour d'autres le monde se réduisait à une décharge publique, à une rue sale, à une maison volatilisée par une bombe, à un bureau froid dans une tour, à un film dans une salle climatisée, à une chambre rafraîchie par les pales bruyantes d'un ventilateur, à une cible dans la lunette d'un viseur, à une femme blessée et abandonnée sur le trottoir,

à un conciliabule avec d'autres conspirateurs, à un camion bourré d'armes, à un hall sinistre de maison de retraite ou d'hôpital, à une pointe de seringue dans les yeux, à un couloir de la mort, à un champ labouré et survolé de mouettes, à une vague énorme sur le point de s'abattre sur la proue d'un bateau, à l'intérieur d'un char d'assaut, à un désert ocre et silencieux, à la bouche caressante d'un amant, à une rame de métro, à une assemblée fervente, à une forêt inextricable, à un ciel étoilé... En ce moment même quelqu'un se noyait, une femme accouchait, un couple s'aimait, un grabataire gémissait, deux gamins s'arrachaient les cheveux, un homme hurlait au milieu d'une foule, un voyeur se masturbait, un chirurgien opérait, un désespéré se pendait, une assemblée riait aux éclats, des gens sortaient en courant de leurs maisons secouées par un tremblement de terre... Un puzzle infini qu'on ne pourrait jamais reconstituer, un kaléidoscope dont aucun être humain n'appréhenderait un jour la complexité. Quelle était sa place là-dedans ? Pourquoi était-il lui et pas un autre ? Est-ce qu'il pourrait vraiment un jour changer de moi ? Est-ce que c'était ça, le voyage fabuleux promis par Johannes, le prix de sa trahison ?

« Au moins, le mec qui m'a baisée a eu des couilles, reprit Aurelle avec un sourire amer. Les flics n'ont eu aucun mal à recueillir son sperme, il en avait laissé des litres. Au fait, j'ai porté plainte. Deux toubibs ont désinfecté les plaies et m'ont prise en photo sous toutes les coutures. Humiliant, mais nécessaire. Tu sais que le viol, ça va chercher dans les douze ans de tôle ? »

Le monde se réduisait à une cellule minuscule et lugubre pour des milliers d'individus. Elle se rhabilla avec une brusquerie telle qu'un bouton de son chemisier sauta.

« Écoute, Aurelle... »

Elle se figea et le fixa avec une attention soudaine. Cyrian aurait probablement reconquis une bonne partie de son estime en déballant la vérité, mais les mots ne venaient pas. Était-ce l'ombre de Johannes qui planait au-dessus de lui ? Le sentiment qu'il n'en avait pas encore fini avec la dernière épreuve ? Son penchant naturel pour la veulerie ?

« Non, rien, je suis désolé pour toi... Désolé. »

Elle le couvrit d'un dernier regard de mépris avant d'enfiler ses chaussures et son imper. Il se rendit compte que la contemplation de son corps, même maltraité et souillé par Johannes, avait éveillé son désir.

« La vérité, je finirai par la connaître, Cyrian, ajouta-t-elle, la main posée sur la poignée de la porte. Et j'espère pour toi qu'elle ne t'éclaboussera pas. En attendant, évidemment, c'est fini entre nous. »

Tenaillé par l'envie de se lever et de la rattraper dans l'escalier, il ne bougea pas, resta un long moment face à la porte entrouverte, les yeux perdus dans le vague.

Le monde se réduisait en cet instant à un enchevêtrement de lignes fuyantes.

À une abstraction.

Il se décida à fermer la porte quand la voisine de palier, une vieille femme que sa mère logeait presque gratuitement pour soulager sa conscience de privilégiée, apparut dans son champ de vision. Visage blafard, tête de gorgone, petits yeux fouineurs, doigts aux ongles recourbés, vêtements aux couleurs et aux formes indéfinissables, une parfaite Érinye.

Il avait failli y passer, Hassan Morceli.

Tiré comme un lapin sans avoir eu le temps de dégainer son SIG Pro flambant neuf. La balle s'était engouffrée sous la clavicule gauche et avait touché le haut du poumon. Une fusillade nourrie s'en était suivie. L'homme dans la cabane était du genre surarmé, fusil d'assaut Herstal, revolver Smith & Wesson .357 magnum, carabine Gévarm semi-automatique. Par chance, il n'avait pas eu l'idée de se servir des grenades offensives entassées dans une caisse planquée sous son lit. Tandis qu'on évacuait Morceli, les cinq membres restants du groupe assistés des gardiens de la paix avaient donné l'assaut à la baraque. Passant outre les consignes, ils s'étaient occupés du forcené avant l'arrivée de la section du RAID. Question d'honneur : le cinquième du groupe avait été blessé par le tueur, on n'allait pas laisser le boulot à d'autres.

Edmé avait participé à l'assaut avec un détachement et une efficacité dont il ne se croyait plus capable. À aucun moment, il n'avait craint d'être fauché par une rafale ou une balle perdue, tendance suicidaire peut-être. Il suggère de passer par l'arrière de la maison de la jeune mère qu'Hassan et lui ont interrogée quelques minutes plus tôt. Sylvaine Teillard se porte volontaire pour l'accompagner dans la manœuvre de contournement. Patrice Giovani accepte leur proposition à condition qu'ils ne s'exposent pas : on compte déjà un blessé, il ne s'agit pas de ramener un ou deux morts.

Sylvaine et Edmé se glissent dans la maison où le bébé, affolé par les coups de feu, pousse des vagissements à fendre l'âme. Effrayée, morte d'angoisse, la jeune femme conduit les deux flics dans le petit jardin situé à l'arrière. Le comportement de Sylvaine, qu'il croyait vouée à la paperasse et à la procédure jusqu'à la fin des temps, étonne Edmé. Pourquoi se croit-elle ainsi obligée de braver sa peur ? Quoi qu'il en soit, elle n'est pas dépourvue de charme en déesse de la vengeance. Coupant à travers les buissons, ils se heurtent à la clôture de barbelés prise d'assaut par la végétation et abandonnent chacun un bout de tissu et de peau sur les pointes métalliques. Le reste de l'équipe accapare l'attention du tueur en arrosant la cabane. Edmé et Sylvaine s'en approchent sans difficulté, il prend le risque de coller

son œil à une petite fenêtre aux vitres tellement sales qu'elles en paraissent opaques, repère une silhouette décharnée tapie près de la fenêtre opposée. Elle ne regarde pas dans leur direction. Edmé lève son flingue et vise un long moment avant de presser la détente. Une seule balle suffit : touché à la tête, le forcené sursaute et parcourt trois ou quatre mètres en battant des bras avant de s'affaler lourdement sur le parquet vermoulu.

« Neutralisé ! » hurle Edmé.

Les autres cessent le tir.

« Il ne bouge plus ? » crie Giovani.

Sylvaine fracasse la vitre à coups de crosse et jette un coup d'œil à l'intérieur de la cabane.

« Je crois bien qu'il a son compte.

— On arrive. »

Mort sur le coup. La balle lui avait fracassé la nuque et perforé le cerveau. Il fallait maintenant attendre les conclusions des techniciens pour savoir pourquoi il avait tiré sur Hassan et Edmé. Si les traces génétiques retrouvées sur la femme étranglée correspondaient au code du forcené, il y avait de fortes chances qu'il fut le meurtrier de la SDF et que, pris de panique en voyant les flics s'approcher de son abri, il eût ouvert le feu. Si on ne trouvait aucun lien entre les deux affaires, il faudrait essayer de comprendre pourquoi cet homme, non répertorié dans les fichiers, avait ainsi pété les plombs. Les citoyens ordinaires ne canardent pas les flics sans une bonne raison. Des premières enquêtes de voisinage, il ressortait qu'il s'était installé là cinq ou six ans plus tôt, qu'il ne se mêlait jamais aux autres et n'adressait la parole à personne. On ne connaissait même pas son nom. Un type pas franchement aimable, mais pas vraiment dérangeant – le profil type, ou presque, du tueur en série. Comment aurait-on pu savoir qu'il cachait chez lui un tel arsenal ? On ne l'avait jamais vu avec une arme. Il se ravitaillait environ tous les quinze jours à l'aide d'une petite barque de plastique jaune. Le logement ne lui appartenait pas, et pas davantage le terrain, mais la baraque avait probablement été construite sans permis, et les occupants successifs s'étaient débrouillés pour pirater l'électricité des maisons voisines.

« Pas étonnant que je paye de telles factures », soupira la jeune voisine, terrorisée, après coup, d'avoir vécu seule en compagnie de son bébé tout près d'un tel monstre.

On découvrit également un grand nombre de DVD et de cassettes porno sur les étagères de la baraque, des bouquins sur Hitler, un exemplaire de *Mein Kampf*, des photos du moustachu et d'Eva sa blonde, des insignes nazis ainsi qu'une vingtaine d'exemplaires d'*Europe Chrétienne*, une revue d'extrême droite. Avait-il ouvert le feu sur Hassan parce qu'il était d'origine algérienne ? Peu probable : de

type berbère, Hassan ne se différenciait pas vraiment de ses collègues français de souche. On avait passé la cabane et les alentours au peigne fin, on n'avait pas trouvé grand-chose, des bouts de tissu accrochés aux ronces, des canettes de bière, un tas de pierres de l'autre côté de la pile du viaduc, des maillons de chaîne rouillés et tordus, bref, rien de très excitant.

Comme Edmé avait eu l'honneur de porter le coup décisif, première fois qu'il tuait un homme, tu parles d'un honneur, et qu'une nouvelle série de meurtres requéraient la quasi-totalité des effectifs de la Crim', Giovanni lui confia la responsabilité de l'enquête et lui adjoignit Sylvaine Teillard, qui aurait ainsi l'occasion d'élargir son champ de compétences.

« Je sais pas ce que t'en penses, mais j'ai la nette impression qu'il nous fout sur la touche », grommela Edmé.

Il lut dans le regard noisette de Sylvaine de l'étonnement et un autre sentiment qu'il ne parvint pas à déchiffrer. Elle aurait pu être jolie sans la carapace de dureté qui accentuait les angles de son visage. Ils n'étaient plus que deux dans le bureau du 3^e étage du 36, quai des orfèvres. Un vent mordant s'engouffrait par la fenêtre ouverte par Paul Sérignon quelques minutes plus tôt. Les rafales n'avaient pas réussi à chasser le plafond de fumée alimenté avec fureur par les cinq tabagiques du groupe. Edmé vida sa sixième tasse et tenta de chasser l'amertume du café avec sa dixième cigarette.

« Pourquoi sur la touche ? demanda Sylvaine.

— Tout le monde se fout de l'affaire de l'île aux Loups. Et pourtant...

— Pourtant ?

— J'ai... comment dire ? l'intuition, je vois pas d'autre mot, si, l'instinct peut-être, enfin je crois pas qu'elle soit si banale que ça.

— Tu sais ce qu'on pense de l'intuition, à la Crim'... »

Comment l'ignorer ? Giovanni, les autres chefs de groupe et le commissaire principal enfonçaient le clou à chaque réunion, à chaque occasion : on jette l'intuition aux orties, on s'en tient aux faits, aux données scientifiques, et, si l'affaire se révèle compliquée, on compte beaucoup sur les erreurs du meurtrier et un peu sur la chance, ils n'étaient pas des flics de littérature ou de cinéma, des penseurs immobiles qui se frappaient tout à coup la paume en s'exclamant : bon sang, mais c'est bien sûr ! ou des super-héros qui défouraillaient à tout-va en cavalcant derrière une bagnole, ils étaient des collecteurs de données, des fourmis qui ramassaient tout ce qu'elles trouvaient et le rapportaient à la fourmilière en espérant qu'on en tirerait quelque chose d'utile, voilà, des fourmis. Patrice Giovanni n'avait d'ailleurs rien trouvé de plus intelligent que rebaptiser son équipe, autrefois les cobras, les fourmis. La hiérarchie avait, bien entendu, passé un savon

au groupe pour avoir voulu venger un collègue blessé en mission.

« Peut-être que le Corse t'a refilé le bébé parce qu'il a l'intuition, lui aussi, que ça cache une grosse affaire », avançait Sylvaine.

Elle alluma à son tour une cigarette et, pendant quelques secondes, mêla sa fumée à celle d'Edmé. Elle avait été admise dans le groupe six ou sept ans plus tôt et ils n'avaient pas souvent eu l'occasion de travailler en tête à tête. Elle était vêtue aujourd'hui d'un blouson de cuir, d'un tee-shirt gris, d'un jean noir légèrement délavé et de bottines montantes semblables à des chaussures de boxe. Comme chaque jour, elle avait rassemblé ses cheveux châtain clair en une courte queue-de-cheval qui, serrée très haut sur la nuque, étirait ses yeux et remontait ses pommettes. Il ne se souvenait pas l'avoir vue un jour avec du maquillage et les cheveux défaits.

« Giovanni ? Le syndicat m'a dit qu'il a demandé plusieurs fois à me changer de groupe. Le patron a refusé, parce qu'il estime qu'on doit le moins possible chambouler les équipes, mais je suis dans le collimateur.

— Faut dire... »

Sylvaine s'interrompit et rejeta un volumineux nuage par la bouche avant d'écraser sa cigarette dans sa tasse et de lever sur Edmé un regard hésitant. D'un coup de menton, il l'encouragea à poursuivre.

« ... que t'y mets pas toujours du tien, avoue. Tu donnes presque toujours l'impression de te foutre de tout. »

Elle avait de jolies lèvres, pleines, lisses, qu'elle humidifiait fréquemment de la pointe de la langue.

« Avoir l'air, c'est pas forcément avoir la chanson, lâcha Edmé d'un ton pincé. Faudrait qu'on y aille, maintenant, ou on va encore me prendre pour un fumiste. »

Elle avait raison, évidemment, mais, aujourd'hui, il n'était pas d'humeur à recevoir ses vérités en pleine face.

« Même signature génétique : le sperme trouvé sur le corps de la victime appartient bien au type qui vous a allumés sur l'île aux Loups. »

Blachon, le technicien aux yeux de cocker, fixait ses deux vis-à-vis avec une ironie à peine dissimulée. Un bourdonnement discret, presque recueilli, s'échappait des bureaux de la police scientifique. Edmé disait souvent que la science avait supplanté la religion en Occident, que les types comme Blachon étaient devenus les nouveaux prélats d'un culte tout aussi dogmatique que l'ancien. Les techniciens perçaient les secrets de la matière, délivraient leurs informations comme une parole divine et ne négligeaient aucune occasion de rappeler leur importance à leurs collègues. La plupart des affaires se résolvaient grâce à leurs investigations. Les progrès fantastiques de la

science avaient modifié la hiérarchie au sein de la PJ. Informatique, Net, GPS, cartes bancaires, téléphones portables, caméras de surveillance, biométrie, génétique, balistique, le petit monde de la technologie s'était organisé pour ne laisser aucune place au hasard. Peut-être était-ce l'une des raisons pour laquelle Edmé s'était peu à peu désinvesti de son métier de flic ?

« Ce type a violé la femme, l'a étranglée, il a pris peur quand il a vu les flics débouler chez lui, il a tiré, vous l'avez flingué, ajouta Blachon. Fin de l'histoire, on dirait, hein ? »

Content de lui, Blachon. Comme tout se savait dans la maison aux grandes oreilles, il avait certainement entendu dire qu'Edmé, ce j'em'en-foutiste d'Edmé, refusait pour une fois d'accepter l'évidence. Les analyses ADN coupaient court à toute hypothèse farfelue.

« L'ADN prouve qu'il est le violeur, pas le meurtrier, marmonna Edmé en allumant une cigarette malgré l'énorme panneau interdiction de fumer suspendu au-dessus de la chaise de Blachon.

— Sûr, il a trouvé une morte devant sa porte et il lui a fait un gosse avant de la remettre à l'eau ! » s'esclaffa le technicien en adressant un regard de connivence à Sylvaine.

Possible, et même probable, qu'Edmé eût tort, mais c'est fou comme l'attitude de Blachon lui donnait envie de se crispier sur ses positions.

« La victime n'habitait pas sur l'île aux Loups. Il a fallu qu'il l'y emmène, vivante ou morte. Ensuite, il l'aurait violée, étranglée, puis il serait rentré chez lui en l'abandonnant dans la Marne. Ça fait un paquet d'occasions de se faire remarquer, tu crois pas ?

— Il l'a peut-être baisée avec son consentement. On n'a pas retrouvé de traces de violence sur son corps, enfin, mis à part l'étranglement.

— Pourquoi l'aurait-il tuée, alors ? »

Blachon hausse les épaules.

« Ce type est un cinglé, vu l'arsenal qu'il planquait chez lui. Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête d'un fêlé de son genre, je ne suis pas profileur.

— Il y a donc des choses qui vous échappent, à vous, les techniciens ? »

Blachon désigna le panneau au-dessus de sa tête et se leva pour ouvrir la fenêtre de son bureau.

« Tu n'as pas vu le panneau ? »

Edmé se fendit d'un soupir enfumé, s'approcha de la fenêtre, tira une dernière taffe et jeta sa cigarette, qui s'écrasa six mètres plus bas, entre deux voitures, sur les pavés luisants de la cour intérieure. Des trouées d'un ciel bleu, délavé, s'agrandissaient entre les nuages.

« Rien d'autre ? »

— Rien d'intéressant. On cherche toujours l'identité de la femme et de l'homme, mais l'ADN, lui, a déjà parlé et fourni le mobile. Je ne

vois pas pourquoi on gaspillerait l'argent du contribuable à poursuivre les investigations. » Blachon lança un nouveau coup d'œil furtif à Sylvaine, assise sur le coin de son bureau, comme pour s'assurer définitivement de sa complicité. « Laisse tomber, Le Miso. Pas la peine d'aggraver ton cas. »

Edmé se retourna avec vivacité.

« Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a, mon cas ?

— Ah, t'es bien comme le cocu dans un couple : le dernier à être au courant... »

Edmé fut tarauté par la brève mais violente envie de tirer son flingue et de cribler de balles ce serpent de Blachon. Sentant que leur discussion risquait de tourner au vinaigre, Sylvaine le prit par le bras et l'entraîna fermement vers la sortie du bureau.

Une lumière radieuse baignait l'île aux Loups. En début d'après-midi, les trouées bleues s'étaient agrandies et avaient fini par se rejoindre en escamotant les nuages. Des éclats dorés scintillaient dans le vert tendre des frondaisons agitées par la brise.

Au cours du déjeuner à Saint-Michel, Sylvaine avait convaincu Edmé de laisser tomber l'affaire. Quelle importance, après tout, que la femme noyée et le forcené aient eu des relations consenties ou forcées ? On tient un coupable, on a neutralisé un type dangereux, on ne va pas en plus reconstituer son emploi du temps, seconde par seconde. D'accord, c'est frustrant de boucler une enquête sans parvenir à éclairer toutes les zones d'ombre, mais, comme on ne pourra jamais obtenir d'aveux, il faut s'en contenter. Edmé avait acquiescé d'un hochement de tête. La moutarde extraforte n'avait pas rehaussé le goût de sa viande, il y avait bien longtemps qu'il ne trouvait plus de goût aux aliments. Les pensées roulaient en torrent sous son crâne. Pourquoi tout à coup s'accrocher comme un con à une affaire dont la banalité crevait les yeux ? Qu'est-ce qu'il espérait ? Bientôt cinquante-cinq ans, il filait à grands pas vers la fin de sa vie. Le vide s'était fait autour de lui, ses parents étaient morts, il ne voyait sa sœur, installée dans le Sud, qu'une ou deux fois par an, il errait comme un astre presque mort dans un ciel vide. Il savait au fond de lui qu'il ne survivrait pas longtemps à son départ à la retraite ; il n'avait aucune envie de campagne, de voyages en groupes, de parties de cartes au bistrot du coin, d'activités débiles destinées à retarder l'Alzheimer, aucune envie de pourrir comme un légume dans une colonie de grabataires. À la fin du repas, il avait demandé à Sylvaine de retourner une fois, une seule fois, sur l'île aux Loups, juste histoire de. De toute façon, ils n'avaient rien d'autre à faire de la journée, les autres étaient mobilisés par la série de crimes qui ensanglantaient les quartiers chics de l'Ouest parisien. Le ministre de l'Intérieur avait

vitupéré devant les caméras de télé, la PJ avait lancé tous ses limiers ou presque sur la piste brûlante du ou des tueurs en série, les brigades se livraient l'habituelle compétition acharnée, les croche-pieds et autres vacheries se multipliaient, coups de pied dans la fourmilière, fourmis affolées, rien de très nouveau sous le soleil de Paris.

« On traverse ? »

Sylvaine acquiesça sans enthousiasme. Un riverain obligeant avait mis une barque en bon état à la disposition des enquêteurs. Le courant assez violent charriait des branches de différentes tailles arrachées par les bourrasques. Même si les flics, novices dans l'art de la rame, se mirent à deux pour manœuvrer l'embarcation, ils ratèrent lamentablement les deux premiers pontons et réussirent de justesse à aborder le troisième.

Une femme surgit du sentier et vint à leur rencontre à peine eurent-ils posé le pied sur les planches de bois. Une artiste peintre d'une soixantaine d'années, une excentrique qu'Edmé avait déjà interrogée et qui, sans doute, passait le plus clair de son temps à surveiller les allées et venues sur la Marne. Elle portait une tunique de soie bariolée et légère au travers de laquelle se devinaient ses sous-vêtements couleur chair et ses formes lourdes. Des mèches de ses cheveux teints en acajou dépassaient de son bandana noir. Elle piqua droit sur Edmé et lui tendit la main.

« Bonjour, inspecteur. »

Edmé lui serra la main avant de se tourner vers Sylvaine.

« Je vous présente l'officier Teillard. Ah, il n'y a plus d'inspecteurs dans la police, mais des officiers. Nous sommes tous les deux lieutenants. »

Les chants d'oiseaux dégringolaient des branches en grappes serrées. Comme à chaque fois, Edmé fut frappé par l'atmosphère paisible, enchanteresse, des lieux. La femme au bandana dévisagea un petit moment Sylvaine, comme si elle hésitait à la classer dans la catégorie des personnes de confiance.

« J'ai oublié de vous dire quelque chose, l'autre jour...

— Dites toujours », maugréa Edmé.

Elle essayait sans doute de se rendre intéressante, une manie chez la plupart des témoins.

« Le tueur, celui qui vous a tiré dessus, je l'ai aperçu à plusieurs reprises dans un coin paumé de l'île. Il avait l'air occupé, mais je n'ai pas réussi à voir ce qu'il fabriquait.

— Il y a des coins paumés sur cette île ?

— Derrière sa cabane. La Marne s'avance dans la végétation. Ça fait comme une petite crique. C'était chaque fois en pleine nuit. »

Edmé alluma une cigarette pendant que Sylvaine enroulait la chaîne de la barque autour de l'un des poteaux de la rambarde.

« Qu'est-ce que vous fichiez là-bas en pleine nuit ?

— Je peins toujours la nuit et je sors parfois pour chercher l'inspiration. Je me laisse guider, je vais là où me portent mes pas, je cherche, comment dire, les bonnes vibrations, une forme subtile de communication. Enfin, je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça... À force je connais l'île comme ma poche.

— Et l'autre, il ne vous a pas entendue ?

— Je ne crois pas. Heureusement, d'ailleurs, vu ce qu'on sait sur lui maintenant. Une seule fois il a tourné la tête dans ma direction, j'étais cachée par un buisson, il ne m'a pas repérée.

— Et cet endroit, vous pouvez nous y conduire ?

— Certainement. »

Ils se rendirent près de la baraque de tôle et de bois ceinturée d'un ruban fluo de sécurité. La femme contourna la barrière du jardin pour s'enfoncer sans hésitation dans la végétation qui se dressait un peu plus loin comme une infranchissable muraille. Un passage y avait été pratiqué, pas large, mais suffisant pour se glisser sans dommage entre les ronces et les branches. Dingue de se retrouver dans une telle jungle au cœur de la région parisienne. Du sol de plus en plus mou, montait une odeur de vase infiltrée par les senteurs d'herbe humide et les parfums des arbres en fleur. Ils marchèrent environ une minute avant de déboucher sur la minuscule crique dont avait parlé leur guide. Au bord de l'eau s'étendait une grève de terre de trois ou quatre mètres de long et de deux mètres de profondeur. Un endroit effectivement tranquille, reculé, protégé des regards par les frondaisons et les herbes hautes.

La première chose qui frappa Edmé, ce fut l'amoncellement des branches brisées déposées par le courant sur les bords de la crique.

La deuxième, les petits bouts de chaîne rouillée qui traînaient un peu partout dans la boue.

La troisième, une forme allongée qui flottait entre les herbes.

Un corps.

Le squat se terrait dans le ventre du 20^e arrondissement, l'un des derniers îlots de Paris encore épargnés par les rapaces immobiliers. Les entreprises et les promoteurs se battaient bec et ongles pour récupérer un marché estimé à plusieurs milliards d'euros. La mairie exploitait leur rivalité pour faire gonfler les pots-de-vin, par ici la monnaie, c'est ce qu'avait expliqué Michael, le Bull, à Léonie.

Michael ne portait que deux tenues : le maillot rouge ou le maillot blanc des Chicago Bulls, le numéro 23, celui du mythique Jordan. Quand il faisait froid, il enfilait le maillot par-dessus un tee-shirt ou un sweat. Personne ne se moquait de sa Bull attitude : on ne se moquait pas d'un mètre quatre-vingt-dix-sept de muscles bardés de tatouages, ni d'un regard perçant qui se posait sur ses vis-à-vis avec la vivacité et la férocité d'un aigle. Michael et sa bande, son cinq majeur comme il disait, régnaient en monarques absolus sur la population du squat. Tous grands et costauds, Noirs, Blancs, métis, ils répartissaient les piaules, de un à vingt lits, partageaient les ressources et arbitraient les conflits. Si des squatteurs s'opposaient à leurs décisions ou transgressaient leurs lois, ils se chargeaient de les expulser avec perte et fracas. Quelques coups bien sentis, une arcade éclatée, deux ou trois dents brisées, une mâchoire fracturée, suffisaient en général à tenir les indésirables à l'écart.

Personne n'ayant de travail régulier, il y avait plusieurs façons de régler son « loyer », la mendicité ou la tchatche dans le tromé, la vente de journaux SDF, les combines, les petits boulots au noir... On avait également la possibilité de payer en nature en rapportant de la bouffe, des fringues, des téléphones portables, des articles de sport, en consacrant des heures au ménage et à l'entretien des bâtiments, ou encore, si on était une meuf à peu près bien gaulée, en devenant la régulière, l'officielle, d'un Bull. L'immeuble datait du XIX^e siècle et comptait une centaine d'occupants. Il avait appartenu à l'EDF avant d'être cédé à un groupe immobilier qui projetait de le remplacer par un bunker de luxe avec jardins suspendus et technologie de pointe. Par chance, un promoteur évincé avait attaqué la mairie et le groupe immobilier pour corruption et, comme la procédure traînait en longueur, les squatteurs avaient encore quelques mois, voire quelques

années de tranquillité devant eux. Les autorités avaient bien essayé de les déloger à trois reprises, mais, avertis par leur réseau ZZ – zyeux/zoreilles –, Michael et les siens avaient eu le temps de poser des doubles grilles devant les entrées. Les charges des CRS s'étaient fracassées sur les barreaux épais. Ils s'étaient retrouvés comme des cons, les molosses de la République, avec leurs casques, leurs grenades lacrymogènes, leurs matraques et leurs Tasers X 26 inutiles. La préfecture ne leur avait pas accordé la permission d'utiliser des engins de démolition pour défoncer les grilles, pas assez de place dans les rues, trop dangereux pour les immeubles environnants. Depuis, les Bulls organisaient des tours de garde à la plus petite des portes. Équipés de bombes paralysantes, de combinaisons rembourrées, de casques et de masques à oxygène, les pit-Bulls filtraient les entrées avec un zèle féroce. Le visiteur inconnu n'avait aucune chance de passer s'il ne se pointait pas avec une tête connue qui se portait garante pour lui. Il devait se soumettre à une fouille corporelle humiliante, acquitter une caution de cent euros et déposer ses armes, s'il en portait, à la consigne. Les pit-Bulls avaient repéré plusieurs flics dans le lot. Trop pourris, les keufs. Ils se croyaient malins en draguant une squatteuse ou en se déguisant en SDF, on les flairait à plus de cinq kilomètres, les blaireaux. On les avait renvoyés sans ménagement dans leur fosse à ordures, mais, ordre formel de Michael, on ne les avait pas amochés : les autorités n'attendaient qu'un prétexte pour démolir l'immeuble à coups d'explosifs ou de bulldozers.

Léonie avait donc trouvé un toit. Le deuxième jour après son évasion du foyer d'accueil, elle avait été abordée par deux mecs alors qu'elle essayait de se faufiler dans un parking pour la nuit. Deux jours de clandestinité avaient suffi à la rendre méfiante de tout et de tous. La baguette piquée à l'étal d'un marché n'avait pas calmé sa faim. La ville était devenue une jungle peuplée d'ombres prédatrices. Elle avait passé sa première nuit de liberté sur un banc de la gare Montparnasse, anonyme parmi les anonymes, dans un sommeil fébrile. Elle s'était réveillée avec un mal de dos atroce, juste à temps pour échapper à la volée de militaires qui s'était déployée au matin dans l'immense hall du départ, plan Vigie Pirate 3, contrôle des identités et des bagages, rafle des sans-papiers. Elle avait marché toute la journée au hasard, rebroussant chemin ou se jetant dans une rue traversière dès qu'elle apercevait un uniforme.

La porte du parking s'était refermée derrière Léonie.

« Faut pas avoir peur, frangine ! s'était exclamé l'un des deux hommes.

— Si t'es perdue, on peut te proposer un toit », avait ajouté l'autre.

Sortant de l'obscurité, ils s'étaient avancés vers elle, un Noir et un Blanc, jeunes, grands et baraqués tous les deux, portant les mêmes

baskets et les mêmes survêtements blancs avec une tête de taureau rouge sur le côté de la veste. Elle s'était plaquée contre le mur, terrorisée. Leurs yeux et leurs manières n'étaient pourtant pas blessants.

« Viens avec nous, avait proposé le Noir.

— T'as juste à nous suivre, t'as rien à craindre, avait ajouté le Blanc.

— Eh ben, on t'a coupé la langue, 'tite sœur ? »

N'obtenant pas de réponse, ils s'étaient éloignés d'une allure nonchalante dans la rue baignée de ténèbres. Elle avait hésité, puis elle les avait suivis en maintenant une distance de vingt pas. Ils s'étaient retournés de temps à autre pour l'encourager d'un regard ou d'un sourire.

Voilà comment Léonie s'était retrouvée dans le squat. Michael et les siens avaient écouté son histoire avant de lui allouer une piaule minuscule au 5^e étage sous les toits. Ils ne lui demandaient rien pour l'instant, ils lui laissaient le temps de s'installer, de prendre ses marques. Elle verrait ensuite comment se rendre utile à la communauté. La chambre sentait le renfermé, le moisi, mais elle aimait bien s'y retirer et contempler le ciel étoilé ou nuageux par la lucarne au-dessus de son lit. Elle y dormait seule. Dennis, l'un des deux Bulls qui l'avaient abordée dans le parking, le Noir, lui avait confié qu'ils étaient peu nombreux à bénéficier d'une chambre individuelle, qu'elle devait se montrer digne de son privilège. Elle avait cru qu'il allait lui réclamer le même genre de faveur que Lucius le paon ou les clients de tante Destinée, et elle s'y était préparée malgré sa soudaine douleur au ventre, mais il n'avait rien exigé, il ne s'était pas montré vicieux ni brutal et s'était éclipsé avec une discrétion étonnante pour un keum de sa taille. Les hommes n'étaient donc pas tous des salauds, comme l'affirmait Alberte, la Malienne.

L'électricité était revenue dans le bâtiment. Les spécialistes, un garçon de dix-sept ans et un autre de dix-huit qui avaient plus ou moins suivi un CAP d'électricien, s'étaient glissés par les égouts dans les caves d'un immeuble du quartier pour repiquer un câble sur son alimentation. Un branchement rudimentaire et dangereux : Chuky, le plus jeune, avait failli griller comme un moustique sur le verre surchauffé d'une lampe. Il s'en était tiré avec une grosse secousse et une vilaine brûlure au bras. Le squat serait dorénavant alimenté jusqu'à ce que l'EDF, alertée par la surconsommation, ne découvre l'installation pirate. Ça laissait aux occupants entre trois semaines et deux mois. Quand on leur couperait le jus, ils attendraient une dizaine de jours avant de se mettre en quête d'une nouvelle source, le temps que la milice privée et armée à la solde de l'EDF cesse ses rondes dans le réseau souterrain des égouts.

Le retour de la Fée électricité marquait le coup d'envoi de plusieurs

jours de réjouissances. Dominées par les basses saturées et les battements sourds des grosses caisses, des musiques de toutes sortes dégouлинаient des chaînes et des amplis, des torrents d'images déferlaient sur les écrans de télé et d'ordinateurs, les imprimantes crachaient leurs feuilles avec des bourdonnements de machines obstinées, des dizaines de lampes restaient allumées jour et nuit, les douches, enfin chaudes, coulaient à flot, les frigos, les congélateurs, les machines à laver, les machines à coudre, les grille-pain, les cafetières, les fours se remettaient à tourner, les lumières des chargeurs des téléphones portables luisaient comme des yeux de fauves dans les recoins sombres, et il se trouvait même des extrémistes pour orner les murs et les plafonds des guirlandes clignotantes. Noël était célébré environ huit fois par an dans le squat.

Les autres ne faisaient aucun reproche à Léonie, mais le temps était venu pour elle de payer sa dette à la communauté. Certaines filles la fixaient d'un sale œil. Comme elle ne fichait rien, qu'elle ne ramenait rien, elles la soupçonnaient de se donner discrètement à un ou plusieurs Bulls, peut-être même à Michael. Une rivale avec des rondeurs placées aux bons endroits n'était pas la bienvenue dans un microcosme où chaque place se conquerrait aux forceps. Un physique avantageux offrait une petite longueur d'avance sur les autres, même si on ne séduisait pas un Bull d'un simple roulement de hanche et de seins. Michael et les siens étaient du genre exigeant, voire vertueux : aucune came, aucun alcool n'était autorisé à l'intérieur du squat, ils ne considéraient pas les filles comme des mouchoirs jetables, ils observaient une morale tirée des trois religions du Livre, la chrétienne pour le partage et la défense des faibles, la musulmane pour l'hygiène alimentaire, corporelle et sexuelle, la juive pour l'application de la justice, la loi du Talion. À ces trois-là il convenait d'ajouter le culte des Bulls et de l'esprit d'équipe.

Léonie ressentait de temps à autre la nécessité de sortir de l'ambiance confinée, étouffante, du squat. De respirer l'air du dehors. Trop longtemps cloîtrée dans la chambre à cauchemars du pavillon de tante Destinée. Comme elle avait besoin d'une pièce d'identité, Dennis lui présenta le fabricant de faux papiers, Vinci Code, un homme aux cheveux blancs et filasse, aux paupières lourdes, aux rides si profondes que son visage semblait reconstitué avec différents morceaux récupérés dans une morgue. Léonie l'aurait bien vu dans l'un de ces vieux westerns dont raffolaient Michael et les Bulls. Vinci Code estima qu'il lui en coûterait au moins cinq cents euros, parce que, avec son physique d'Africaine, elle serait sans cesse contrôlée dans les rues, qu'il fallait lui confectionner un vrai faux, une identité qui soit déjà répertoriée dans les fichiers informatiques des keufs, que c'était plus risqué, donc plus cher.

Un beau foutoir régnait dans le réduit de Vinci Code et de Lucy, son apprentie, une adolescente d'une quinzaine d'années. La lampe au néon arrosait de lumière crue les divers outils et feuilles de papier de toutes couleurs entassées sur le bureau ; dans un angle, un minuscule studio de prise de vue, carré de tissu clair, projecteurs, déflecteurs, reflex numérique posé sur son trépied ; à droite de la porte d'entrée, une imprimante grondante connectée à un vieil ordinateur portable gris de poussière ; odeurs éparses et piquantes de produits chimiques, de cire, de colle. Affairée à découper une photo, Lucy leva un regard furtif et complice sur Léonie, museau pointu, yeux ronds, curieux, gestes vifs d'écureuil.

« Elle a pas encore le fric, argumenta Dennis. Elle sait où en trouver, mais, pour ça, il faut qu'elle ait ses papiers, tu piges, Code ?

— Règle n° 1 de la maison : pas de fric, pas de papiers. »

Le Code avait pris son air buté pour prononcer la sentence. Il savait, l'ancien faux-monnayeur aux quinze années de cabane, que les squatteurs ne pouvaient pas se passer de ses compétences. Même s'il avait entrepris de former son successeur, Lucy la méticuleuse, il n'était pas disposé à lâcher sa place, estimant qu'on ne lui chercherait pas d'embrouilles tant qu'il serait utile à ceux qu'il appelait ses fils.

« Tu vas quand même pas m'obliger à te les avancer, tes thunes, Code ! »

La face ronde, bonhomme, de Dennis s'était métamorphosée en un masque dur, presque effrayant. Il avait signé un contrat pro à l'âge de seize ans avec un club de basket de la banlieue est et avait caressé l'espoir de jouer un jour en NBA, la mythique ligue américaine, mais une vilaine blessure au genou avait foutu sa carrière en l'air. Tu vois, 'tite sœur, je ne suis plus qu'un pauvre nègre incapable de courir et de sauter, avait-il confié un soir à Léonie d'une voix grave et nostalgique. Je vaux plus rien, j'ai pas de diplôme, pas de compétence, pas l'envie, non plus, de bosser comme un con ni de retourner aux Antilles, alors me reste plus qu'à zoner.

Les rideaux empesés de ses paupières s'abaissèrent sur les yeux délavés de Vinci Code. Peut-être que Lucy avait désormais les capacités de le remplacer, peut-être qu'on pouvait se dispenser de lui, mieux valait transiger, un précepte taoïste enseigné par un compagnon de cellule et mille fois appliqué pendant ses quinze années de détention, reculer pour continuer d'avancer, perdre un peu pour continuer de gagner, mourir un peu pour continuer de vivre.

« Si tu te portes garant pour elle, alors c'est différent, bien sûr. »

Léonie eut une petite contraction de terreur en apercevant la façade de l'immeuble délabré. Elle avait retrouvé l'adresse sans difficulté. Les hiboux lui avaient fixé un rendez-vous pour le lendemain 18 heures,

même endroit, même protocole, mêmes conditions. Son corps se souvenait brutalement des sensations désagréables éprouvées au long des quatre jours de la première expérience. Les effets secondaires avaient failli la rendre folle. Elle était prévenue désormais, elle ne prêterait plus attention aux voix et autres manifestations bizarres, elle ne s'affolerait pas, repartirait tranquillement avec les mille cinq cents euros, paierait Vinci Code et donnerait enfin sa part à la communauté des squatteurs. Elle avait toujours un pincement aux entrailles lorsqu'elle croisait un flic ou un soldat, mais, avec le passeport de l'ancien faussaire, elle se sentait plus forte. Elle avait ri en découvrant son nouveau nom : Josy Lafleur, née à Pointe-à-Pitre d'un père prénommé Lilian et d'une mère née Stella Marie-Rose. C'est mieux que tu sois antillaise, ils sont beaucoup plus méfiants avec les Français d'origine africaine, avait expliqué Vinci. T'inquiète pas, ils feront pas la différence, aux Antilles, y a toutes les nuances du noir au blanc.

Elle esquissa un mouvement de recul lorsque l'un des hiboux vint la chercher dans la salle d'attente meublée de deux fauteuils et d'une table basse jonchée de vieilles revues : elle ne le connaissait pas. Jeune, très jeune. Un gamin. Sa blouse blanche et ses lunettes ne parvenaient pas à lui donner un air sérieux. Elle faillit tourner les talons, puis elle songea à Dennis, aux Bulls, ils n'avaient pas été salauds avec elle, elle ne devait pas trahir leur confiance.

« Vous êtes Léonie ? »

Elle hocha la tête. Remarquant la crispation de la visiteuse, il se hâta de préciser :

« On ne s'est pas encore rencontrés : on a remplacé l'autre équipe. Je ne peux pas vous donner mon nom. Question de sécurité, vous comprenez ? Rassurez-vous, le protocole et les conditions sont strictement les mêmes. »

Léonie sourit, pas vraiment rassurée. Quel âge pouvait-il avoir ?

« Veuillez me suivre. »

Ils parcoururent un premier couloir que Léonie ne reconnut pas, tellement inquiète et nerveuse à sa première visite qu'elle n'avait prêté aucune attention aux locaux. La distance lui avait paru moins longue, par exemple, entre la salle d'attente et le laboratoire. Là où elle pensait n'avoir franchi qu'une seule porte blindée, elle se rendit compte qu'il y en avait trois, trois panneaux épais qui coulissèrent en silence après que le hibou eut saisi des codes sur des claviers sertis dans les cloisons métalliques. Qui aurait pu soupçonner que les murs lépreux de cet immeuble voué à la démolition abritaient un tel arsenal technologique ? Qui aurait pu imaginer que la mise au point d'une nouvelle molécule requît un tel luxe de précautions ?

Léonie ne connaissait pas non plus le deuxième hibou, celui-ci un peu plus âgé et nettement plus grand, presque un géant, blouse

blanche, pas de lunettes, cheveux châtain clair coiffés en pétard, joues ombrées de barbe, yeux d'une couleur indéfinissable, sourire froid. La pièce et le matériel, en revanche, n'avaient pas changé : trois murs blancs, le quatrième couvert d'une matière noire alvéolaire, la table centrale et ses deux pieds métalliques scellés dans le carrelage, le cercueil métallique posé dessus, le casque lumineux juste à côté, le petit escabeau mobile, l'autre table, plus petite, couverte de matériel médical, flacons, seringues, compresses, tensiomètre, les deux chaises en plastique gris, les deux ordinateurs portables sur le bureau... Léonie remarqua les linéaments d'une porte dans le mur noir alvéolaire. Se demanda ce qu'il y avait dans l'autre pièce.

Le plus grand des hiboux désigna le cercueil.

« Vous connaissez le protocole : vous vous allongez là-dedans, on vous pose le casque, on vous fait une première piqûre pour vous détendre, une seconde pour vous injecter le médicament, on observe quelques instants les effets de la molécule sur vous, puis on vous renvoie chez vous pour quatre jours. Quatre jours, pas un de plus. Nous sommes... Il consulta sa montre. ...le 12. La question rituelle, d'abord : rien ne vous empêchera d'être ici le 16 à 18 heures précises ? »

Léonie ne parvenait pas à se détendre devant le grand hibou. Était-ce son léger accent ? Son regard malsain ? Il lui rappelait les clients de tante Destinée, il réveillait son mal au ventre. Elle secoua la tête.

« Pas très causante, hein ? reprit le grand hibou. Aucune importance : vous n'êtes pas venue ici pour nous confier vos états d'âme. On se contentera de vos analyses. »

Il recommanda à Léonie de ne parler de l'expérience en cours à personne, sauf à des gens de confiance intéressés par une éventuelle participation, énonça brièvement les effets secondaires de la molécule, le principal étant une tendance à la paranoïa et la schizophrénie, puis il rapprocha l'escabeau de la table centrale et invita la visiteuse à s'installer dans le cercueil. Les deux hiboux la coiffèrent du casque lumineux. Léonie crut que deux soleils aveuglants s'allumaient à l'intérieur de ses rétines, que des milliers de lames chauffées à blanc criblaient son cerveau. La sensation ne dura pas longtemps, heureusement. Ils l'allongèrent entre les parois métalliques, lui dégagèrent le bras, posèrent le garrot, lui demandèrent de serrer le poing et procédèrent à la première injection. Les pensées de Léonie se dispersèrent dans un vide cotonneux, puis, au bout d'un temps qu'elle aurait été incapable d'évaluer, elles revinrent à elle, transformées, méconnaissables, comme si elles ne lui appartenait plus.

Des pensées parasites, étrangères, prenaient possession d'elle.

Elle tenta de se débattre pour les disperser, pour défendre son territoire intime, sans parvenir à esquisser un geste, paralysée, esprit

et corps ouverts à tous les vents. L'esprit mauvais s'emparait à nouveau d'elle.

Tante Destinée, la hyène, et Lucius, le paon, avaient retrouvé sa trace.

Cyrian ne pouvait pas apercevoir Aurelle sans un pincement au cœur. Bien qu'elle eût opté pour une autre spécialité que lui – physique des particules –, il la croisait un peu trop souvent à son goût dans les couloirs de l'école. Lorsqu'il venait à rencontrer le sien, le regard de son ancienne maîtresse exprimait colère, mépris et horreur. Elle avait probablement reçu les résultats de ses analyses de sang, elle savait qu'on – son propre mec – lui avait administré une forte dose d'un mélange de Rohypnol et de MDMA pour la contraindre à des relations sexuelles avec un type qui la répugnait. On pouvait donc parler de viol, un crime dont les auteurs et complices étaient passibles de dix à douze ans de prison. Syrian ne s'en était pas ouvert à Johannes, de crainte de passer pour un faible et de lui fournir un prétexte pour surseoir au dernier moment à son intronisation, mais il doutait fort que la Confrérie des Titans eût la capacité d'enrayer la marche de la justice lorsque Aurelle aurait porté plainte – si elle ne l'avait pas déjà fait. Chaque fois que son téléphone sonnait, chaque fois qu'on frappait à sa porte, Syrian tressaillait. Les flics pouvaient débouler à tout moment dans sa vie et l'emmener au poste menottes aux poings. D'un seul coup lui revenaient tous ses conditionnements, les chaînes de l'esclavage selon Johannes. Il avait grandi dans le silence feutré de la grande bourgeoisie de province, celle qui se nourrit de la peur et de la sueur des hommes sans jamais se départir de ses oripeaux humanistes. Celle qui met sur la paille plusieurs centaines ou milliers de salariés sans donner l'impression de s'en laver les mains. Celle qui fournit en armes les deux belligérants d'un conflit tout en organisant des charters humanitaires pour les survivants. Les parents de Syrian étaient de ceux-là : le groupe NATECNO fabriquait, entre autres, des missiles à nano-téléguidage et des bombes à phosphore, interdits par la Convention de Genève mais discrètement commercialisés par les États européens. Tandis que son père vendait ses merveilles technologiques conçues pour massacrer des milliers d'inconnus, sa mère présidait une association qui expédiait des soignants dans les régions du globe ravagées par les guerres. L'une s'appliquait à réparer ce que l'autre pulvérisait. Ils ne lui pardonneraient pas de briser leur harmonie, d'être un fauteur de

scandale. L'assommante presse provinciale sautait sur tous les prétextes pour verser dans le ragot et atteindre les tirages de ses confrères spécialistes ès profanations intimes ou des tabloïds anglais. Son père avait eu des maîtresses, sa mère l'avait su, et jamais la moindre dispute n'avait filtré de leur chambre à coucher, jamais Cyrian n'avait vu sa mère verser une larme ou émettre la moindre plainte. C'est dire avec quel enthousiasme ils accueilleraient une inculpation de leur fils pour complicité de viol. Un coup à être renié, déshérité, et Cyrian, qui avait toujours baigné dans le luxe et la facilité, était battu par la peur soudaine et atroce de tout perdre. Une chose était de se révolter, adolescent, contre un milieu jugé à la fois superficiel et figé, de hurler sa révolte, de claquer quelques portes, de se retirer dans sa chambre pour ruminer des pensées suicidaires, une autre était de se retrouver banni de son monde, privé de ressources, avec pour seule perspective un enfermement de plusieurs années dans une cellule sordide en compagnie de vrais criminels. Ce salaud de Johannes l'avait foutu dans une sacrée merde. Et puis le souvenir d'Aurelle ne s'estompait pas, il gagnait en force, en consistance, au fur et à mesure que s'égrénaient les jours, il devenait obsédant, épuisant. Il ne se passait pas une heure sans qu'il pense à elle. Il regrettait amèrement de l'avoir livrée sans défense à son parrain allemand comme il aurait attaché une chèvre à un piquet pour le bon plaisir du seigneur tigre. Il mesurait maintenant ce qu'il avait perdu, il était déchiré, amputé, exposé à la morsure des regrets, il repoussait chaque instant l'envie de se jeter sur son téléphone, d'appeler Aurelle, d'implorer son pardon.

Le jour et l'heure du rendez-vous fixé par son parrain approchaient. Cyrian espérait que la cérémonie d'intronisation le délivrerait définitivement de ses « chimères sentimentales », mais il n'y croyait pas, il avait poursuivi un leurre pendant deux ans. La Confrérie, les Titans et leur futoir initiatique étaient les véritables chimères. Les examens de fin d'année approchaient eux aussi. Les cours s'achèveraient dans une semaine, les étudiants auraient deux semaines pour réviser, puis ils seraient bouclés pendant trois jours sous la surveillance des professeurs. Viendraient ensuite la litanie des oraux, des soutenances, les délibérations, et enfin les résultats, expédiés directement au domicile des étudiants et de leurs parents. Cyrian ne s'estimait pas prêt. Un échec de sa part serait interprété comme un second scandale et la preuve formelle qu'il n'avait rien à faire dans les sciences. On ne repiquait pas à l'EESS, on était prié de vider les lieux le plus discrètement possible et d'aller tirer sa flemme dans une université publique ou une école de seconde zone.

Cyrian avait réussi à repérer la microcaméra de surveillance installée dans son appartement. Pas plus grosse qu'une tête de

punaïse, glissée au-dessus de la porte de sa chambre, enfoncée dans une minuscule cavité, pointée comme un doigt accusateur sur son lit, système WiFi, un petit bijou de technologie relié à sa propre borne Internet. Pendant presque deux ans, il s'était exhibé sans le savoir sur le réseau comme la plus naze des amatrices s'effeuillant devant une webcam. Aurelle et lui avaient la plupart du temps baisé la lumière allumée parce qu'ils aimaient tous les deux jouer du spectacle du corps de l'autre, mais, même dans l'obscurité la plus totale, la minuscule caméra n'aurait rien perdu de leurs ébats. Il avait brandi son trophée en poussant un rugissement de triomphe, s'était placé devant l'objectif et, puéril, avait baissé son pantalon pour montrer ses fesses aux mateurs. Il avait ensuite planqué la caméra dans une boîte en carton et enfoui le tout dans un tiroir. S'ils voyaient encore quelque chose avec ça, c'était que leur matériel était vraiment extraordinaire. Il avait décidé de la garder. Il l'avait payée de ses exhibitions, elle pourrait peut-être lui servir. Le chantage, après tout, était une source de pouvoir comme une autre.

Deux jours plus tard, il reçut un courriel assorti d'une pièce jointe de 40 mégas. Le correspondant avait rédigé le message suivant : *Tes fesses, on les connaissait déjà* : o) Cyrian ouvrit la pièce jointe, un petit film d'une dizaine de minutes. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître Aurelle en gros plan sur l'écran, pas démaquillée. Elle barbouillait de rouge à lèvres le phallus lisse et luisant qu'elle tentait de fourrer entièrement dans sa bouche. Elle le recrachait par instants, secouée de petits spasmes vomitifs. L'image s'élargit et révéla le visage de son partenaire. Contrairement à certains de ses camarades, Cyrian n'avait jamais filmé ses ébats, et il fut à la fois choqué et fasciné de se découvrir en acteur porno. Celui ou ceux qui avaient expédié le courriel avaient monté le film et relié les différentes scènes par des fondus enchaînés. Ils l'invitaient à devenir son propre voyeur. Les images l'enflammaient, réveillaient des sensations oubliées depuis peu. Il constata avec dépit qu'Aurelle prenait le plus souvent l'initiative, qu'il se contentait de suivre le mouvement avec des gestes hésitants, gauches. La caméra, impitoyable, ne manquait aucune de ses maladresses. Le film s'acheva par l'orgasme tapageur d'Aurelle et l'éjaculation saccadée de Cyrian sur le ventre et la poitrine de sa partenaire, volonté de la maculer de son sperme, la signature d'une œuvre pas aussi brillante qu'il l'avait cru.

Cyrian resta un long moment figé devant son ordinateur, anéanti par ses piètres performances d'amant, ravagé par le souvenir brûlant d'Aurelle, conscient que la Confrérie pourrait à tout moment diffuser ce bout de film sur le Net s'il lui prenait la fantaisie de la trahir. Johannes l'avait prévenu : la Confrérie est un ordre secret, un atome, les Titans la placent au-dessus de tout.

Les jours s'allongeaient. Des flots de pâleur subsistaient dans la nuit naissante, peu à peu absorbés par les nuages couleur d'ardoise qui déferlaient en hordes pressées au-dessus de Paris. Temps maussade depuis une semaine, pluie, vent, froid, un printemps ordinaire, pourri. Cyrian resserra pour la dixième fois son nœud de cravate. Il s'était muni du pistolet nacré de sa mère avant de sortir. Un réflexe stupide : il ne partait pas en guerre contre les Titans, il avait la ferme intention de devenir l'un d'eux, mais l'épisode du film envoyé à son adresse l'avait rendu méfiant, et la présence du pistolet le rassurait. Son exaltation se teintait déjà de désenchantement.

Il ne regrettait pas d'avoir passé un imper par-dessus sa veste. Il n'attendit pas longtemps à l'adresse indiquée par Johannes. Le Quartier latin n'était pas aussi animé que d'habitude, sans doute à cause du mauvais temps et des examens, quelques touristes mornes, quelques SDF harassés, quelques voitures aux phares fuyants...

Johannes surgit d'une ruelle adjacente, rasé de frais, vêtu de ses éternels veste, pantalon, cravate et bottes noirs.

« Le grand soir est arrivé... »

Il entraîna son filleul dans un dédale de ruelles plongées dans les ténèbres. Cyrian contint son envie de lui parler d'Aurelle et de l'inculpation pour viol qui pesait sur eux. Il le ferait après son intronisation, quand il serait un Titan à part entière et qu'il traiterait d'égal à égal avec Johannes. La pluie se remit à tomber quelques secondes avant qu'ils ne s'engouffrent sous un porche. L'Allemand pressa les touches d'un digicode rétro-éclairé, la porte s'ouvrit avec un double déclic, ils traversèrent une cour d'immeuble semblable à des milliers d'autres, se dirigèrent vers une autre porte, blindée celle-ci, elle aussi équipée d'un digicode, qui se referma automatiquement derrière eux dans un claquement prolongé. Ils entrèrent dans un hall vide, gravirent un escalier tournant éclairé par des veilleuses disséminées toutes les cinq marches, s'arrêtèrent au 1^{er} étage et patientèrent quelques instants devant une troisième porte. Un léger grésillement incisa le silence, le panneau s'escamota sans un bruit et dévoila, de l'autre côté, un vestibule où deux hommes vêtus de costumes gris surveillaient une dizaine d'écrans de contrôle. Cyrian repéra au passage la cour de l'immeuble et l'escalier que Johannes et lui venaient de franchir. Il n'eut pas le temps d'en observer davantage, l'Allemand le prit par le bras et le conduisit dans une vaste salle. Une centaine de personnes, peut-être plus, s'y pressaient, réparties par petits groupes. Des projecteurs éclairaient une estrade munie d'un pupitre, pour l'instant déserte. Le reste de la pièce baignait dans une pénombre qui empêchait de discerner les visages.

Johannes conduisit son filleul près de l'estrade, lui ordonna

d'attendre et se fondit dans la foule. Les conversations étaient animées, bien que chuchotées et discrètes. Cyrian retira son imperméable, le posa sur le dossier d'une chaise, resserra son nœud de cravate. Deux silhouettes immobiles près de lui. Il reconnut l'une des filles de son groupe, assez jolie dans la robe noire qui soulignait la finesse de sa taille et l'arrondi de sa poitrine. Il avait déjà croisé l'autre, un garçon d'une vingtaine d'années, dans les couloirs de l'école, mais il ne se souvenait pas lui avoir adressé la parole. Johannes revint vers lui au bout d'une bonne heure, une heure à se morfondre, à se demander ce qu'il foutait là. Il avait imaginé une cérémonie mystérieuse, empreinte de solennité, vaguement ridicule, il se retrouvait dans une soirée guindée et ennuyeuse comme ses parents en donnaient une bonne douzaine par an.

« Ça va être à nous. »

Johannes l'invita à monter sur l'estrade. Ils s'y installèrent en compagnie des deux autres nouveaux membres et de leurs parrains. Le silence descendit peu à peu sur la salle.

Le cerveau embrumé de Cyrian ne retint pas grand-chose de son intronisation : le discours de Johannes, amphigourique comme à son habitude, bourré de références à Nietzsche et à l'homme nouveau, le rappel des mérites du postulant, ses différentes épreuves (rires, applaudissements nourris), ses propres mots, effrayants de banalité, la révélation de son nouveau nom de Titan, Prométhée (applaudissements tièdes), la promesse de se vouer corps et âme à la Confrérie, de la placer, selon les mots de Johannes, au-dessus de tout (applaudissements polis), la sensation déstabilisante d'être scruté, jugé, par des dizaines de regards anonymes, les discours des deux autres parrains, des deux autres nouveaux Titans (applaudissements enthousiastes pour elle et plutôt maigres pour lui), un hourra général, puis, pour fêter les impétrants, un buffet rapidement pris d'assaut, la farandole habituelle des petits fours, vins, champagne, cigares, le défilé des présentations harassantes : un tel, directeur de la succursale française de la Banque européenne, un tel, responsable du CNRA, un tel, patron d'une chaîne de télé, une telle, *la Murène*, PDG d'une multinationale dont les activités allaient de l'agroalimentaire à la fabrication des moteurs d'avion, vous ressemblez à votre mère, je connais très bien votre père, un homme remarquable, et si... séduisant (elle en parlait comme d'un ancien amant), un tel, sénateur, un tel, ancien candidat recalé à la présidence de la République et actuel candidat à la présidence de l'Unesco, une telle, ministre en exercice, un tel, préfet en retraite, une telle, *la Sultane*, une intrigante originaire du Moyen-Orient faisant et défaisant les réputations et les alliances, un tel, haut magistrat... Tous membres actifs de la Confrérie. Piques virulentes sur les loges maçonniques, leurs tabliers, leurs symboles,

leurs hiérarchies, leurs bavardages futiles, piques assassines sur les autres sociétés secrètes, piques vénéneuses sur les cercles vertueux qui gardent comme des spectres grinçants les archaïsmes judéo-chrétiens, piques sur tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, dans un camp ou dans l'autre, restent aveuglés par la poussière des siècles. Cyrian poussé de groupe en groupe, acquiesçant de mouvements de tête pénétrés de gravité, riant de leurs saillies, s'émouvant de leurs compliments, s'émerveillant de leurs promesses.

Un tel, commissaire divisionnaire de la police judiciaire, la cinquantaine élégante, qui le prend par le bras, le tire à l'écart et lui dit, les yeux dans les yeux :

« Pour ton affaire...

— Mon affaire ?

— Ton ex-copine... Elle a porté plainte. »

Tressaillement de Cyrian, qui renverse un peu de champagne sur la manche de sa veste.

« T'en fais pas. Ton parrain m'a expliqué ce qui s'était passé. On s'est débrouillés pour qu'elle retire sa plainte.

— Comment ?

— Nous avons des moyens de pression, figure-toi. Tu n'as pas reçu un petit film, récemment ? »

Cyrian se troubla et rougit comme un gosse pris la main dans la boîte de bonbons. Tout Paris se délectait visiblement de ses ébats avec Aurelle. Peut-être fallait-il se montrer dans son intimité pour être admis par ces hommes et ces femmes comme l'un des leurs ?

« Pas de honte à avoir, reprit le commissaire avec un petit sourire. T'es bien foutu, pas mal monté, on a vu nettement pire. Bon, mais t'es pas seul sur les images. Quelqu'un a envoyé le même film à l'adresse e-mail de ta copine en lui disant que, si elle ne retirait pas immédiatement sa plainte, il serait balancé un peu partout sur le Net, à ses parents, à l'EESS, à ses amies... Elle s'est présentée le lendemain à la première heure au commissariat pour retirer sa plainte. Tu vois, ce que tu as pris pour une violation de ta vie privée n'était finalement qu'une précaution. Autre intérêt de l'affaire : te prouver que tu peux compter sur l'aide des Titans en toutes circonstances. En toutes circonstances. N'oublie jamais ça, Prométhée. Un beau nom. Je m'étonne que personne n'y ait songé avant toi. »

Le commissaire lui donna une tape sur l'épaule avant de se mêler à l'une des grappes agglutinées devant le buffet. Cyrian se sentit délesté d'un poids de plusieurs tonnes. Son cerveau retint encore qu'une femme d'âge mûr, une certaine Albane, blonde platine, lèvres refaites, seins refaits, fesses refaites, s'agrippait à lui comme une noyée à une bouée de sauvetage. Comment parvint-il à se débarrasser d'elle ? Mystère. Toujours est-il qu'il se retrouva beaucoup plus tard à moitié

déshabillé dans la rue avec un Johannes hilare. Une pluie fine déposait une mantille aux mailles serrées sur leurs crânes et leurs épaules.

« Tu avais le ticket avec cette chère Albane. Elle ne voulait plus te lâcher.

— Qui c'est ?

— Oh, elle représente seulement plusieurs milliards d'euros. Si tu t'étais montré un peu plus coopératif, elle aurait été capable de te refiler un million. Juste pour le plaisir.

— Je me vois mal fourrer ma...

— Tu as tort. Ne te laisse jamais, jamais, berner par les apparences. C'est toujours intéressant de compter une femme comme elle dans ses relations. Je t'ai parlé de voyages extrêmes, ultimes, tu te souviens ?

— Évidemment, que je me souviens. »

Johannes s'arrêta malgré la pluie pour dévisager Cyrian. Une voiture fila à vive allure non loin d'eux en soulevant une gerbe d'eau. Les yeux de l'Allemand brillaient, deux étoiles dans la nuit qu'aucune lumière n'égayait.

« Est-ce que tu peux trouver rapidement quinze mille euros ?

— Quinze mille ? »

Une somme, même pour quelqu'un comme Cyrian, mais il avait davantage, bien davantage, sur un compte placé qui grossissait à chaque fête, à chaque anniversaire, à chaque examen réussi.

« Alors ?

— Possible. »

Johannes eut un sourire carnassier.

« Préviens-moi quand tu seras prêt. Je te garantis un voyage réellement fabuleux.

— Après les exams, alors... »

Johannes secoua sa chevelure à la façon d'un chien mouillé.

« Tu n'as pas été très brillant ce soir. Tu manquais de feu. C'est con pour quelqu'un qui a choisi Prométhée pour nom d'initié. Tu crevais de trouille d'être inculpé pour complicité de viol, pas vrai ? »

Johannes lisait en Cyrian aussi clairement que dans un livre ouvert.

« Alors ne t'en fais pas pour tes examens », ajouta l'Allemand.

Ils marchèrent en silence jusqu'au boulevard Saint-Michel peuplé d'ombres silencieuses et furtives.

« N'aie plus peur de toi, Cyrian. Tu es un Titan désormais. »

Le corps flottant dans les roseaux de l'île aux Loups était celui d'une femme. Étranglée et violée. La trentaine, cheveux longs prématurément gris. Une SDF à en croire son allure, son blouson et son tee-shirt lacérés.

La tête de l'artiste peintre lorsque Edmé avait tiré le corps à demi dénudé sur la berge... Gonflé par son séjour dans l'eau, la jambe gauche brisée formant un angle insolite avec le genou, des seins lourds, un ventre arrondi – les techniciens avaient trouvé un fœtus de cinq mois dans l'utérus de la victime. Ils avaient également prélevé des traces de sperme, mais pas le même que celui identifié sur la première victime. On avait donc affaire à deux violeurs. En revanche, elles avaient été tuées de la même manière, avec le même filin, acier ou autre. Deux violeurs, sans doute un seul meurtrier. Cela n'innocentait pas le forcené abattu quelques jours plus tôt, mais autorisait le doute. Sylvaine et les autres du groupe penchaient pour un double viol et un double crime commis en même temps par le forcené et un complice. L'hypothèse ne satisfaisait pas Edmé. Il aurait mis sa main au feu que les cadavres n'étaient que la partie émergée d'un iceberg, les deux premiers d'une liste nettement plus longue. Il avait essayé d'en convaincre le commissaire adjoint et le chef du groupe, Giovanni, mais la Crim' avait d'autres chats à fouetter, on ne demanderait pas de commission rogatoire, Edmé et Sylvaine devraient se débrouiller seuls avec les informations dont ils disposaient. S'ils n'apportaient aucun élément nouveau et probant dans les huit jours, on bouclerait l'enquête, point barre.

Edmé se demandait pourquoi la hiérarchie refusait d'entendre ses arguments.

« Ça ne dérange personne que les miséreux se bouffent entre eux, rétorqua Sylvaine. Ça arrange même beaucoup de monde.

— D'accord, tout le monde s'en fout, grogna Edmé. Mais moi, j'ai pas l'intention de lâcher... »

Même si elle ne lui avouait pas, Sylvaine en voulait à son équipier : à cause de lui, de ses lubies, de ses foutues « intuitions », elle se retrouvait écartée d'une enquête médiatique qui mettait toute la police de Paris sur les dents. Engluée dans une affaire sordide d'où elle

ne retirerait aucun avantage, aucune gloire. La gloire, Edmé s'en cognait, mais elle avait encore du temps devant elle, elle était ambitieuse, elle pouvait progresser, réussir le concours interne d'accession au grade de capitaine par exemple. Elle coopérait donc de très mauvaise grâce avec le deuxième de groupe, si bien qu'il abattait le boulot quasiment seul, et lui aurait préféré être vraiment seul plutôt que de traîner derrière lui un boulet à l'humeur massacrate.

Ils avaient passé du temps à examiner la deuxième scène de crime. Le courant déposait sans cesse les branches brisées par les bourrasques sur les rives de la petite crique. Puis, quand les pluies grossissaient la Marne, le courant gagnait en violence, finissait par les reprendre et les emporter plus loin sur d'autres berges.

L'artiste peintre était tombée en dépression : elle avait surpris le forcené en plein travail et elle n'avait rien vu, rien entendu, rien deviné, elle avait seulement risqué de finir étranglée et violée, comme les deux malheureuses. Une atmosphère de désolation planait sur l'île aux Loups. Les habitants erraient tête basse dans leur petit paradis profané. La cruauté du monde avait fini par les rattraper alors qu'ils avaient dépensé des fortunes pour se tenir hors de ses atteintes. On n'était plus en sécurité nulle part, même entouré d'eau, même protégé par des murailles ou des caméras de surveillance. L'enfermement, le fantôme sécuritaire n'avaient jamais empêché les crimes et les émeutes. Un peu partout sur terre se dressaient des murs censés interdire les invasions, les immigrations clandestines, les mixités. L'ex-gauchiste Edmé pensait que tout ça, c'étaient juste des pièges à cons.

Son regard tomba pour la trentième fois sur les maillons rouillés, tordus, à demi enfoncés dans la boue. Des bouts de chaînes dont se servaient les occupants de l'île pour amarrer leurs bateaux. Leur présence n'avait rien de surprenant et, pourtant, ils continuaient d'intriguer Edmé. Assise sur une souche derrière lui, le visage tourné vers le ciel, Sylvaine tirait avec rage sur sa cigarette. Des panaches furibonds s'échappaient de sa bouche entrouverte et allaient grossir les nuages bas qui roulaient, noirs, menaçants, au-dessus des cimes et des toits. Les grondements de l'autoroute proche fissuraient le silence. Les pointes affûtées de deux embarcations propulsées par quatre rameurs rayaient la surface frissonnante et sombre de la Marne.

« On va rester longtemps là comme des cons ? Je commence vraiment à me les geler. »

Edmé se retourna et, après avoir lancé un coup d'œil venimeux à sa consœur, alluma à son tour une cigarette. Il patageait depuis une bonne heure dans la terre gorgée d'eau. L'humidité froide commençait à imprégner le cuir de ses chaussures et la laine de ses chaussettes (sainte horreur des matières synthétiques). Il laissa errer son regard sur les environs, l'ombre gigantesque du viaduc, l'eau qui s'avancait à

la façon d'un éperon dans la végétation foisonnante, les grèves vaseuses et envahies d'herbes folles, l'amas de pierres un peu plus loin, en partie recouvert de lierre, de feuilles et de brindilles.

« Qu'est-ce qu'on attend pour foutre le camp ? »

La lumière grisâtre du jour accentuait la dureté de Sylvaine. Autant Edmé lui avait trouvé du charme les jours précédents, autant elle lui semblait maintenant peu attirante, presque laide. Si la beauté est dans l'œil de celui qui contemple, comme le dit le sage, alors l'œil d'Edmé était en cet instant très sale.

« Qu'est-ce que t'espères en restant là, Le Miso ? insista Sylvaine. On pourrait aller interroger des habitants de l'île. On n'en apprendrait pas plus, mais, au moins, on serait au chaud. »

Il ne fallait pas compter sur elle pour prendre la moindre initiative. Elle ne se montrerait coopérative que lorsqu'il tendrait un mouchoir sur son stupide orgueil et qu'il se rangerait à l'avis du groupe. Le deuxième violeur courait encore dans la nature, certes, mais, son ADN n'étant pas recensé dans le fichier, on ne pouvait compter que sur la chance ou le hasard pour le serrer. Il ne restait plus qu'à confier l'affaire à la mémoire de la machine. Un jour, peut-être, quand on aurait gavé le fichier central d'une orgie d'empreintes génétiques, elle cracherait un nom, un portrait, un coupable.

Edmé hocha la tête. Sylvaine avait probablement raison, mais il lui en coûtait d'abandonner. Pas seulement par orgueil : il n'avait pas envie d'étouffer la voix qui lui commandait de poursuivre, de creuser, de dénuder la vérité. Pas envie de se trahir. Il n'avait jamais rien éprouvé de tel en quinze années de Crim'. Il aurait traité de mytho ou d'escroc quiconque lui aurait parlé de cette exigence soudaine, de cet appel intérieur qui dominait le tumulte des pensées et ne lui laissait aucun répit. Il aurait pu, il aurait dû continuer de rouler des années mornes jusqu'à ce que la vie finisse par se lasser de lui. Qu'est-ce qui lui arrivait, Bon Dieu ? Est-ce qu'il n'était pas tout simplement en train de devenir dingue ? Il frappa les herbes d'un coup de pied rageur, heurta une grosse pierre, étouffa un juron. Un détail attira son attention : un segment de chaîne était fixé sous la pierre légèrement soulevée par le choc, scellé et consolidé par un fil de fer. Il oublia sa douleur au pied, s'accroupit et tira lentement sur la chaîne afin de l'extirper de la vase. Elle mesurait un mètre vingt environ, et des reliefs sombres étaient restés accrochés à quelques maillons. Edmé les palpa du pouce et de l'index : la consistance en était souple, des fils s'en dégagèrent, agglutinés par la boue. Il eut besoin d'une bonne trentaine de secondes pour se rendre compte que c'étaient des cheveux, semblables à ces touffes qui bouchent les évacuations des douches ou des lavabos, peut-être les cheveux de cette femme dont ils avaient trouvé le cadavre entre les herbes.

Peut-être les cheveux d'une autre femme.

Il se releva avec un peu trop de vivacité pour son genou récalcitrant. La douleur, virulente, faillit le déséquilibrer. Il resta debout en s'agrippant in extremis à une branche proche et flexible. Sylvaine le fixait avec une expression sarcastique. Elle désigna la boule de cheveux qu'il serrait dans sa main libre.

« Tu t'intéresses à la boue, maintenant ? »

Il haussa les épaules. Il doutait que la hiérarchie lui accorde une nouvelle investigation génétique. Il entendait déjà le bla-bla habituel : le budget n'est pas extensible, le ministère nous a encore sucré des crédits, on ne gaspille pas l'argent du contribuable... Ça aurait été bougrement intéressant, pourtant, de savoir si ces cheveux appartenaient ou non à l'une des deux mortes.

Il étala la touffe sur la souche aux côtés de Sylvaine et dégagea de leur gangue de vase les poils, châtain clair à première vue, dont certains atteignaient une longueur de trente centimètres.

« Ils étaient pris dans la chaîne elle-même accrochée à cette pierre », dit-il d'un ton neutre.

Sylvaine planqua son étonnement derrière le rideau de fumée de sa cigarette.

« Comment se fait-il qu'on ait raté cette putain de chaîne ? »

— Si mon pied ne l'avait pas cognée, elle serait restée planquée dans la boue jusqu'à la fin des temps, répondit Edmé.

— Une pierre, une chaîne, c'est exactement comme ça que quelqu'un de ma famille s'est noyé... »

Le regard d'Edmé se porta aussitôt sur la surface ridée de la Marne.

L'eau, évidemment. Le tas de pierres, les maillons de chaîne, la personnalité du forcené, tout indiquait que ce coin reculé de l'île aux Loups abritait une intense activité d'immersion. Edmé aurait parié que la propriétaire de ces cheveux reposait dans les profondeurs de la Marne, et sans doute en bonne compagnie. Il pointa l'index sur la rivière.

« Y a du monde là-dessous. »

Sylvaine écrasa sa cigarette, se leva, s'approcha du bord de l'eau, garda un moment les yeux rivés sur les remous soulevés par le passage bruisant d'une péniche.

« Ils nous accorderont jamais de plongeurs, murmura-t-elle.

— Si je suis le seul à les demander, sûrement pas, mais si on est deux... »

Il comprit, au regard navré qu'elle lui jeta, qu'on la lui avait collée dans les pattes pour le surveiller, pour l'évaluer. Les paroles du technicien Blachon lui revinrent en mémoire : il était le cocu de l'affaire. Il n'avait pas deviné que la hiérarchie cherchait à se débarrasser de lui et que, à cet effet, elle lui avait mis un mouchard

sur le dos, quelqu'un qui guettait sa première erreur, sa première faute, pour le pousser dans un placard poussiéreux de la République. C'était l'une des façons les plus courantes, et les plus minables, de se débarrasser d'un flic en bout de course. On se bousculait au portillon d'une brigade aussi prestigieuse que la Crim', les places s'arrachaient, et, pour complaire à une vague relation du ministre de l'Intérieur, du préfet ou du responsable de la PJ, on essayait de faire place nette pour un fils, un neveu, une maîtresse.

« Je... je t'appuierai », murmura Sylvaine.

Le pilote de la péniche, tout de bleu vêtu, lui adressa un signe amical derrière les vitres sales de sa cabine.

Ils obtinrent deux plongeurs. Un luxe. Comme elle l'avait promis, et même s'il lui en coûtait de prendre parti pour Edmé devant Giovanni et le commissaire adjoint, Sylvaine avait soutenu son équipier dans sa requête. Les éléments trouvés dans la petite crique de l'île aux Loups, le témoignage de l'artiste peintre mentionné sur le rapport rédigé trois jours plus tôt, la personnalité du forcené abattu laissaient raisonnablement penser que la Marne recelait d'autres corps.

Deux plongeurs, mais aucun gardien de la paix. Pas la peine de rameuter tout le quartier. On se ferait minuscule, muet, discret et si d'aventure on mettait la main sur d'autres cadavres, on les ramènerait par voie fluviale à l'institut légal, dissimulés sous des bâches. On avait assez d'un tueur en série dans Paris et sa région. Les élections approchaient. Surtout, surtout, éviter d'attirer la curiosité des fouillemerde de la presse. Hors de question, hors de question, vous m'entendez, de donner l'impression que les rues de la capitale regorgent de tueurs de la pire espèce. L'ex-gauchiste avait failli demander à ses interlocuteurs s'il entrerait dans les attributions de la police de ménager les intérêts du parti au pouvoir, l'homme mûr, le senior sur le chemin de l'oubli y avait renoncé, par crainte d'attirer des ennuis à son équipière, enfin, c'est ce qu'Edmé s'était plu à penser.

Les plongeurs enfilèrent leurs tenues une fois à l'abri des regards dans la végétation cernant la petite crique. Ils avaient rejoint Edmé et Sylvaine avec toute la discrétion requise par la hiérarchie, à bord d'un bateau à moteur dont la coque, en grande partie immergée, servirait à entreposer les éventuels cadavres. Ils avaient jeté l'ancre tout près de la crique. Aucun riverain ne s'était précipité à leur rencontre pour leur demander ce qu'ils foutaient là. Le soleil matinal, un peu fade, brillait dans un ciel bleu délavé. Une petite brise frissonnait dans les ramures et les herbes, empêchant la chaleur de s'installer. La végétation filtrait les bruits et maintenait les lieux dans une bulle de paix.

Une embarcation profilée fila au large, les quatre rameurs ne leur prêtèrent aucune attention. Les plongeurs s'enfoncèrent dans l'eau.

Edmé et Sylvaine tuèrent le temps en fumant. Les regards furtifs de son équipière le prévenaient qu'elle ne lui pardonnerait pas un échec. Elle s'était mouillée pour lui. Il valait mieux, pour lui et pour elle, dénicher quelque chose dans le fond de la Marne. Les yeux de Sylvaine exprimaient un autre sentiment qu'il ne parvenait pas à déchiffrer, quelque chose comme de la mélancolie, des regrets.

Les plongeurs réapparurent au bout d'une demi-heure. Ils remontaient une forme blanchâtre qui se révéla être un corps démembré. Un corps de femme à qui il manquait un sein, les yeux et le nez. Morte depuis un bon bout de temps. Une chaîne était enroulée autour de son cou, reliée à une grosse pierre.

Les plongeurs tirèrent le cadavre sur la berge et l'installèrent entre les herbes. L'un d'eux retira son embout et son masque.

« Vous aviez raison. Y a un putain de charnier là-dessous. Que des nanas à première vue, enchaînées par le cou à une pierre. »

Edmé dévisagea Sylvaine.

« Combien à votre avis ? »

Le plongeur secoua la tête. Des gouttes d'eau scintillèrent autour de sa chevelure noire et mouillée. L'espace de quelques secondes, Edmé envia sa jeunesse et sa santé, insolentes.

« Quinze, vingt, je sais pas au juste. Elles sont coincées dans les herbes. Il va falloir du temps pour les remonter toutes. »

— Ça va finir par se voir, dit Sylvaine. Où est-ce qu'on va les ranger en attendant ?

— On peut pas non plus toutes les foutre dans le bateau, renchérit le plongeur. Faudra faire plusieurs tours. »

Edmé montra les buissons et les arbres environnants.

« Glissons-les là-dessous en attendant. »

Ils réussirent à sortir une douzaine de corps avant midi. Exclusivement des femmes. La plupart étaient nues et mutilées, quelques-unes avaient gardé des lambeaux de vêtements et un corps intact. Aucune cohérence apparente entre les tortures infligées aux malheureuses, comme si leur bourreau avait tenté sur elles diverses expériences. Ou que le bourreau était différent pour chacune. Un tueur en série, presque toujours motivé par le désir de reconnaissance, signait ses crimes. Rien de tel ici, une sorte de foutoir des horreurs. Une seule avait été décapitée. La chaîne qui la maintenait au fond de la rivière avait été passée autour de sa cheville. Les marques des maillons étaient imprimées sur les cous des autres. Certaines portaient des traces de strangulation, comme les deux femmes découvertes sur les rives de l'île.

« On a les crocs, lança le plongeur brun. On a besoin d'une pause pour aller bouffer. »

Le soleil commençait à chauffer. Edmé retira sa veste, desserra sa

cravate, goûta la fraîcheur de l'air au travers de sa chemise. Les cadavres étalés sous les branches ressemblaient à des quartiers de viande mal équarris.

« On peut pas laisser les corps comme ça.

— Je reste là pour les surveiller, proposa Sylvaine. Moi, j'ai vraiment pas faim. »

Edmé accepta l'offre de son équipière : les macabres découvertes ne lui avaient pas coupé l'appétit.

« C'est mieux que le bateau reste ici, il dissimule la crique. J'emmène les plongeurs en barque. Personne ne te dérangera de toute façon. Avec les scellés, les habitants de l'île ne viendront pas fourrer leur nez dans le coin. On sera pas loin. Si t'as le moindre problème, téléphone-moi. »

Il attendit que les plongeurs se soient rhabillés pour les conduire au ponton où était amarrée la vieille barque. Il n'avait pas encore la sûreté d'un vieux marin d'eau douce, mais il savait désormais jouer avec les courants. Au fond de lui, et malgré une matinée placée sous le signe de l'épouvante, il ne pouvait s'empêcher de jubiler. Non pas parce qu'il avait eu raison envers et contre tous, mais parce que, pour une fois, il avait écouté sa voix intérieure et qu'elle l'avait mené plus loin qu'il n'était jamais allé.

« Qu'est-ce que t'as ? T'es un peu... comment dire ? ouais, zarbie, ces temps-ci. »

Tombant de presque deux mètres, le regard de Dennis enrobait Léonie dans son infinie douceur. Allongée sur son lit, elle avait espéré que la contemplation du ciel bleu par la lucarne lui apporterait un peu de paix. Il avait fait beau aujourd'hui, une journée vraiment printanière, et Dennis avait tombé la veste blanche de son survêtement pour exhiber un maillot rouge, le 34, d'où débordait une impressionnante musculature.

Léonie ne pouvait pas lui révéler que des hiboux en blouse blanche lui avaient injecté un produit chimique – ou une autre saloperie – qui lui donnait l'impression de s'être dédoublée. Les hiboux l'avaient prévenue, elle avait résolu de ne pas se laisser avoir comme la première fois, mais ils avaient probablement forcé la dose, parce que la voix résonnait en elle avec une force parfois effrayante, comme si quelqu'un hurlait trois ou quatre centimètres à l'intérieur de ses oreilles. Et la voix l'implorait de retourner au laboratoire pour mettre fin à l'expérience. À la terrible expérience. La tonalité dominante était la souffrance, une souffrance indicible, une sensation d'étouffement, d'oppression. De temps à autre, la voix se calmait, n'émettait plus qu'un murmure désolé, et Léonie pouvait enfin se détendre, dormir, avec un peu de chance.

Elle comptait les heures. Plus qu'un jour et demi avant le deuxième rendez-vous, avant la délivrance. Un jour et demi avant de toucher le solde des mille cinq cents euros. Elle pourrait payer les deux cents euros restant à Vinci Code et le loyer à Michael et ses Bulls. Elle avait remis l'intégralité du premier acompte à l'ancien faussaire.

« Il en manque deux cents, putain ! » avait vitupéré Vinci Code.

Comme Dennis n'était pas là pour l'intimider, il avait joué les coqs ébouriffés sous le regard désapprobateur de Lucy et vomi un flot d'insultes qui n'avait eu sur Léonie aucun effet – elle avait entendu bien pire dans la bouche des clients de tante Destinée. Elle s'en était tirée en lui promettant de lui remettre le reste dans quatre jours.

« Quatre jours, pas un de plus. »

Elle n'avait pas parlé aux Bulls de l'attitude de Vinci Code, elle ne

voulait surtout pas être source de conflits. Elle était bercée de drôles de sensations quand Dennis s'approchait d'elle. Rien à voir avec les réactions suscitées par les hommes qui s'étaient succédé dans la chambre à cauchemars du pavillon de tante Destinée. Dennis avait le pouvoir de retirer les épines que ceux-là, les porcs, lui avaient plantées dans le cœur, dans les tripes, entre les cuisses. Elle ne tressaillait pas, elle ne tremblait pas, elle ne se crispait pas en sa compagnie, elle devenait au contraire plus tendre et molle que du chocolat fondu. Elle adorait se rouler dans le velours sombre et tendre de ses yeux. Lui-même ne semblait pas indifférent à ses charmes. Il se débrouillait pour venir la voir ou la croiser plusieurs fois par jour, et s'asseyait à ses côtés lors des repas pris en commun dans la grande salle à manger. Michael les fixait d'un air complice, comme s'il encourageait leur rapprochement. Les regards vénéneux que jetaient les filles à Léonie montraient en tout cas qu'elles la considéraient déjà comme l'officielle de Dennis. Un Bull de moins à pêcho, les bonnes places étaient de plus en plus rares dans le squat. Elles se demandaient visiblement ce qu'elle avait de plus qu'elles, cette petite négresse aux grands yeux naïfs arrivée la dernière avec des fringues de grand-mère, même pas le ventre et les jambes à l'air, même pas maquillée, même pas les ongles peints, même pas la moue ou la fesse provocante, à vous dégoûter de vous mettre en quatre pour piéger les regards.

« C'est rien, rien du tout, ça m'arrive des fois, ça va passer... »

Dennis s'accroupit près du lit et enfouit la petite main de Léonie dans sa gigantesque paluche. Le parfum du Bull répandait ses senteurs agréables et discrètes dans l'atmosphère confinée de la chambre. L'or des médailles accrochées à la chaîne passée autour de son cou soulignait le bronze de sa peau. Il lui avait expliqué que la première médaille représentait la vierge de Fatima, qu'un extrait de la première sourate du Coran était gravée sur la deuxième et qu'on pouvait lire sur la troisième deux mots de la Kabbale hébraïque, *Ensof*, la lumière, et *Tsimtsoum*, le retrait. Il portait sur lui les symboles des trois religions parce qu'elles étaient sœurs, issues du même Livre, et que les temps étaient venus de les rassembler, de prendre ce qu'il y avait de meilleur en elle. Faut pas non plus oublier le culte des Bulls, avait-il ajouté en riant. L'idéal serait d'organiser de grandes cérémonies œcuméniques dans une salle de basket.

« Tu dois surtout pas jouer avec la santé, 'tite sœur. Tu veux que je fasse venir un médecin ? »

Léonie se redressa avec une telle brusquerie que ses lèvres se suspendirent à quelques centimètres de celles de Dennis. Elle ne recula pas, interdite, perchée dans son souffle chaud. Elle n'avait jamais embrassé d'homme. Les clients de tante Destinée avaient réservé sa bouche à bien d'autres usages. Elle avait vu la hyène et le paon

s'embrasser avec une étrange voracité sur le divan, elle avait cru qu'ils se rongeaient l'un l'autre avant de se recracher mutuellement, comme écœurés, lèvres et mentons barbouillés, yeux troubles, elle avait trouvé ça encore plus répugnant que les manies des clients, surtout les bruits de chair mouillée, de suction.

Dennis se rapprocha d'elle et la frôla des lèvres. Elle eut un mouvement de retrait. Un réflexe idiot. La certitude brutale, suffocante, qu'un baiser scellerait leur union jusqu'à la fin des temps. Elle s'immergea dans les yeux noirs du grand Bull pour s'assurer qu'il mesurait également l'importance, la gravité de leur pacte. La voix parasite s'était tue en elle.

« Je sais les saloperies qu'ils t'ont fait subir, murmura Dennis. J'attendrai que tu sois prête. T'inquiète pas : c'est toi que je kiffe, toi que je veux. Les autres meufs, t'as ma parole, elles m'intéressent pas. »

Il se leva dans un concert de craquements et de froissements. Léonie, soudain privée de sa chaleur, envahie d'un grand froid, regretta sa dérobade. C'était peut-être mieux dans le fond, ils avaient parcouru une bonne partie du chemin l'un vers l'autre, mais elle était un oiseau meurtri, farouche, prêt à s'envoler à la moindre alerte, elle n'était pas encore apprivoisée.

« Tu veux vraiment pas que j'appelle un médecin ? » demanda-t-il, la main sur la poignée de la porte.

Rares étaient les médecins qui acceptaient de s'aventurer dans le squat. Bien qu'ils fussent payés deux ou trois fois plus qu'une consultation ordinaire, les praticiens du quartier refusaient de se compromettre avec des hors-la-loi. On en avait quand même déniché deux, un homme et une femme, anciens de Médecins sans frontière, qui exerçaient dans le cœur du 9-3 et se déplaçaient pour les urgences. Les pit-Bulls leur épargnaient la fouille réglementaire à l'entrée. Les dicmés, comme on les appelait, restaient quelquefois après les consultations pour papoter avec les squatteurs, boire un jus de fruit, manger un morceau ou écouter de la musique. Elle, blonde, mince, ultraclassique, pâle, les yeux presque entièrement blancs, paraissait échouée par erreur dans un univers de jupes au ras des fesses, de couleurs hurlantes, de strings, de piercings, de tatouages, de nombrils à l'air, de cuir, de baskets, de casquettes, de chaînes, de croix et d'énormes bijoux. Lui était du genre baba cool, pulls torsadés, pantalons de velours, barbe et queue-de-cheval. Ils n'étaient ni amants, ni même amis, seulement des confrères qui, partageant la même vision de la médecine, avaient décidé de s'associer et d'exercer dans les quartiers difficiles. Ils n'avaient diagnostiqué que peu de maladies graves en trois années de visites régulières, une hépatite C, une péritonite, deux amibiases, un problème cardiaque (Vinci Code) et un ulcère variqueux. En cas de nécessité, ils organisaient eux-mêmes

le transfert à l'hôpital en veillant à ce que les flics ne sautent pas sur l'occasion pour envahir le squat. Pour les maladies ordinaires et saisonnières, grippez, gastro-entérites, angines et autres petits bobos, ils livraient eux-mêmes les médicaments.

« Ça ira mieux dans un ou deux jours... »

Léonie supplia intérieurement Dennis de se pencher sur elle et de la frôler de nouveau de ses lèvres. Elle ne reculerait pas cette fois, elle lui offrirait ce qu'elle avait de plus précieux, elle signerait le pacte.

« Tu passes peut-être trop de temps à apprendre. Dennis pointa l'index sur la tête de Léonie. Ça se bouscule là-dedans. Tout ça va un peu trop vite. Faut que tu mettes le frein. »

Elle consacrait une grande partie de ses journées à rattraper ses retards. Halyah, une fille d'une vingtaine d'années originaire du Pakistan et réfugiée dans le squat pour échapper à un mariage forcé, l'aidait à combler ses lacunes en lecture. Léonie avalait les lettres, les mots, les phrases avec une boulimie qui étonnait les autres. Elle parvenait maintenant à déchiffrer les livres pour enfants et même certains ouvrages pour adultes et brûlait d'explorer les mondes vertigineux qui s'entrouvraient devant elle.

« Je reviens te voir dans un moment. Au fait, j'ai pas du tout apprécié la façon dont Vinci Code t'a causé l'autre fois. C'est Lucy qui me l'a raconté. Tout finit par se savoir dans le squat. Je suis allé lui dire le fond de ma pensée, au Code. Crois-moi : il ne te manquera plus de respect. Et puis, t'inquiète pas pour le fric, t'auras toujours ce qu'il faut, même si tu peux pas bosser. »

Il l'enveloppa d'un regard déjà baigné de nostalgie avant de sortir. Des larmes roulèrent sur les joues de Léonie. Et la voix, la voix qui ne les avait pas dérangés dans leur intimité, se remit à parler.

Faites-moi sortir de là, faites-moi sortir de là...

Léonie s'était endormie après le départ de Dennis, brisée de fatigue. La complainte, lancinante, l'avait réveillée au cœur de la nuit. Elle avait cru entendre un cri déchirant et se réveiller dans la chambre à cauchemars du pavillon de tante Destinée, la hyène. Prise de panique, elle s'était débattue dans les draps et avait repoussé le porc allongé contre elle jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il n'y avait personne dans son lit, qu'elle était seule dans sa petite piaule sous les toits. Elle haletait, transpirait. Un pan de ciel étoilé se découpait sur le plafond. La lumière douce de la lune saupoudrait d'or pâle les bords de la lucarne. Elle s'était détendue, puis la voix avait de nouveau retenti, si nette et forte qu'elle avait sursauté. Pour la centième fois elle s'était demandée s'il s'agissait réellement d'un effet dû au médicament des hiboux ou si elle n'était pas possédée. Elle s'était documentée sur les maladies mentales, sur la schizophrénie en particulier, un drôle de

mot qu'elle avait du mal à lire et à prononcer. Désagrégation psychique selon le vieux dictionnaire gisant sur les étagères défoncées de la pièce sombre abusivement baptisée bibliothèque, ambivalence des pensées, des sentiments, conduite paradoxale. Ambivalence ? Qui comporte deux valeurs contraires. Double. Comme deux personnes en une. Comme deux voix. Rassérénée, Léonie avait essayé de ne plus prêter attention aux manifestations de son double.

Un nuage s'étiolait au-dessus de la lucarne, un voleur, un songe imprégné de la lumière de la lune et de la paix nocturne. La voix prenait une résonance inquiétante dans le silence du squat. Léonie avait le plus grand mal à croire qu'elle provenait d'une zone inconnue d'elle-même. Elle semblait si... différente, on aurait juré qu'elle appartenait à un garçon. Elle prononçait des bribes de phrases qui, dans l'esprit de Léonie, résonnaient à la façon de pensées étrangères : je n'aurais pas dû accepter ça, mon Dieu, je ne vais pas pouvoir revenir, elle ne retrouvera jamais le chemin, je suis perdu, perdu...

Elle se leva, s'étira en veillant à ne pas faire craquer les lattes rugueuses du plancher, souleva la lucarne et, la main sur la poignée de fer, respira l'air chargé d'odeurs de la ville. Son attention s'égara un instant dans le lent étirement du nuage qui vêtait la lune de voiles vaporeux. Elle reprit courage en se répétant qu'elle n'avait plus que quelques heures d'attente. Elle n'aurait jamais imaginé que le médicament expérimenté par les hiboux réveillerait en elle une personnalité inconnue et rebelle, une autre Léonie engendrée par les années de claustration dans le pavillon de tante Destinée, une Léonie secrète et haineuse qui se révoltait contre la Léonie offerte, innocente, résignée, aux hommes s'invitant dans la chambre aux cauchemars. C'était sans doute cette Léonie-là, humiliée, rageuse, qui s'était dérobée quand les lèvres de Dennis avaient effleuré les siennes.

« Tu sors ? »

Les pit-Bulls de faction avaient noué des foulards en bas de leurs visages. Un soleil radieux luisait sur les pavés lisses de la rue. Il faisait encore frais dans le squat, et la chaleur extérieure exerçait sur Léonie une irrésistible attraction.

« On voit rôder des keums pas clairs dans le coin, reprit l'un des pit-Bulls en tournant sa casquette sur le côté. Y a sans doute une attaque qui se prépare. Aujourd'hui, tu f'rais peut-être mieux de rester peinarde dans le squat.

— Je dois absolument sortir », dit Léonie.

Les pit-Bulls la détaillèrent avec des nuances de regret dans les yeux. Même s'ils la trouvaient à leur goût, même si les filles de son genre n'étaient pas si courantes dans le squat, ils n'oublieraient pas qu'elle était réservée à Dennis, le Bull, et que, par conséquent, elle

leur était strictement interdite.

« Pas de problème, frangine. Si y a du baston quand tu reviens, barre-toi et attends que les choses se tassent avant de rentrer, d'accord ? »

Dennis lui avait parlé après le petit déjeuner d'une offensive probable des flics. Peut-être qu'ils auraient un engin de démolition cette fois, qu'ils essaieraient de défoncer l'entrée, qu'ils balanceraient leurs saloperies de gaz lacrymogènes pour obliger tout le monde à sortir. On procéderait à la distribution de masques à gaz, on amasserait des sacs de ciment et de gravats devant l'entrée principale, puis, si les keufs réussissaient malgré tout à entrer, on condamnerait les couloirs et les autres issues jusqu'à ce qu'on ait la possibilité de reconquérir l'espace perdu. Les flics se lassaient plus rapidement que les squatteurs : il suffisait de leur résister quelques jours, voire quelques heures, pour qu'ils abandonnent la partie. Michael et les Bulls n'étaient pas inquiets, ils avaient déjà repoussé quatre ou cinq attaques, ils étaient rodés.

Elle marcha d'une allure joyeuse dans la rue, se gorgeant de chaleur printanière. Elle avait passé des vêtements pratiques au cas où elle devrait courir, un sweat-shirt, un jean large et des chaussures de sport. Elle s'était munie d'un sac de cuir dans lequel elle avait entassé son porte-monnaie, sa fausse carte d'identité, son téléphone portable, des mouchoirs en papier et un tas d'objets incongrus. Halyah l'avait convertie au sac à main quelques jours plus tôt, tu verras, tu seras une vraie femme avec ce truc, c'est à la fois pratique et classe. La vitesse à laquelle il se remplissait était pour elle une source sans cesse renouvelée d'étonnement. La voix de l'autre Léonie ne résonnait plus que de manière sporadique. Elle frémissait de joie, la joie d'en avoir bientôt fini avec l'expérience des hiboux, la joie de revenir à Dennis délivrée de son double, la joie procurée par la chaleur revigorante du jour.

Elle se rendit en métro à l'adresse du laboratoire. Les hiboux l'accueillirent avec la même politesse professionnelle que les autres fois, le grand aux cheveux en pétard et l'autre au visage enfantin. Ils lui posèrent les questions d'usage, se montrèrent attentifs lorsqu'elle leur parla de la voix et des pensées qu'elle croyait entendre, puis ils l'allongèrent dans le cercueil, lui installèrent le casque lumineux et lui firent la piqûre d'usage. Elle plongea en quelques secondes dans une torpeur rêveuse. Eut une vague sensation de mouvement au-dessus d'elle, comme le frôlement d'une ombre.

Lorsqu'elle revint à elle, elle sut instantanément que l'autre Léonie, la secrète, la rebelle, s'était retirée dans sa lointaine caverne. Elle occupait de nouveau seule son espace intérieur. Si elle n'avait pas été aussi cotonneuse, elle aurait éclaté de rire. Les hiboux attendirent

encore quelques minutes avant de lui retirer le casque lumineux et de l'aider à se relever.

Ils lui remirent les mille deux cents euros restants, douze billets de cent, et lui dirent qu'elle serait la bienvenue si elle souhaitait renouveler l'expérience. Les sujets comme elle, réactifs, réceptifs, étaient de plus en plus rares. Elle serait payée au même tarif. Elle connaissait le numéro de téléphone et l'adresse, il lui suffirait de prendre rendez-vous. Elle fourra les billets dans son sac et les salua avant de sortir. Pressée de retrouver Dennis. De se montrer à Dennis sous son vrai jour. De s'abandonner à lui. Elle s'engouffra en courant dans la bouche de métro.

Elle courut encore pour sortir de la station, impatiente, tracassée par une sourde inquiétude. Elle déboucha, hors d'haleine, dans la rue qui donnait sur le squat.

L'attaque avait eu lieu. Une dizaine de camions bleu nuit et grillagés stationnaient de chaque côté de l'entrée défoncée, enfumée, comme frappée par un missile. Des CRS casqués et armés de Tasers enfermaient sans ménagement des hommes et des femmes dans les paniers à salade. Léonie reconnut la petite Lucy parmi les squatteurs arrêtés, mais ne vit pas la haute silhouette de Dennis.

« Ce... truc fait vraiment ce que tu dis ? »

Cyrian contemplait la machine, une sorte de grand caisson métallique criblé de points lumineux et connecté par WiFi à deux ordinateurs. Une rampe sertie dans le plafond inondait d'une lumière brutale la pièce étroite et basse. Des capitons gris et luisants tapissaient trois murs, le quatrième était tendu d'une matière alvéolaire au travers de laquelle on distinguait la deuxième pièce, plus vaste, plus claire, meublée d'une table centrale, d'un cercueil métallique plus petit, d'une étagère tendue d'un drap blanc où étaient alignés un casque sombre, des seringues et d'autres accessoires de médecine.

« Ce truc, comme tu dis, a été conçu par deux des plus brillants cerveaux du XX^e siècle, lâcha Johannes, les sourcils froncés. Ils avaient un siècle d'avance sur leurs confrères. »

Ils avaient franchi un nombre incalculable de sas et de portes protégés par des codes avant d'arriver dans la pièce que l'Allemand appelait la Translation. Cyrian avait tenté de mémoriser les combinaisons saisies par les doigts agiles de Johannes sur les touches des digicodes, mais, comme elles étaient chaque fois différentes, il avait fini par renoncer. Pourquoi le laboratoire secret de la Confrérie se terrait-il dans ce quartier pourri de Paris ? Le bâtiment et la plupart de ses voisins étaient frappés d'alignement, il faudrait déménager avant d'être enseveli sous des tonnes de gravats. Ils sont promis à la démolition depuis des décennies, avait expliqué Johannes. Nos amis, à la municipalité, s'arrangent pour tenir à l'écart les élus curieux et les rapaces immobiliers. La vétusté est une garantie de tranquillité. Personne ne vient voir ce que nous fabriquons dans le coin. Le luxe de précautions observées par Johannes depuis qu'ils avaient franchi l'entrée dérobée du bâtiment donnait à Cyrian l'impression de s'être introduit par effraction dans une centrale nucléaire, un bunker technologique interdit ou un vaisseau spatial échoué sur Terre. Les couloirs habillés de métal, les sources lumineuses réparties tous les cinq ou six pas, les salles annexes aux portes munies de hublots circulaires accentuaient cette sensation de déambuler à l'intérieur d'un engin spatial. On n'entendait pas d'autre bruit que les souffles discrets

des ventilateurs.

« Ça paraît incroyable, à première vue », murmura Cyrian.

La veille, il avait remis quinze mille euros en espèces à son parrain. Il doutait maintenant du bien-fondé de son investissement. Rassure-toi, ce fric n'est pas pour moi, lui avait assuré Johannes avec un rictus, il ira grossir la caisse secrète de la Confrérie. Nous devons sans cesse lever des fonds pour poursuivre les recherches. Nos membres influents s'y emploient, mais nous ne devons pas négliger pour autant l'argent rapporté par les voyages. Un Titan ne se fie pas aux apparences, mais au fait, à l'expérience. Tu ne pourras juger que lorsque tu auras essayé.

Cyrian se rapprocha du grand caisson, l'examina avec attention, ne remarqua rien de notable sur ses flancs et son capot métalliques.

« Comment ça marche ? »

Johannes marqua un temps avant de répondre. Sa nuit n'avait pas été reposante : yeux cernés, striés de rouge, joues ombrées de barbe, cheveux ternes et gras. Il se définissait volontiers comme un oiseau nocturne, un rapace à l'affût d'expériences en tout genre, un être dionysiaque, un homme capable d'être tous les noms de l'histoire selon la définition de Nietzsche.

« Tu connais le principe de la NDE ? finit-il par demander d'une voix embrumée.

— L'expérience de mort imminente ? »

Johannes acquiesça d'un signe de tête las.

« Il existe une multitude de thèses contradictoires sur le sujet. La plupart des scientifiques ont opté pour la voie des hallucinations produites par les réactions chimiques du cerveau. Mais d'autres, dont les deux inventeurs de cette machine, ont suivi un chemin différent : celui de la conscience indépendante des fonctions cérébrales. Séparée du cerveau. Une autre définition de l'âme. Dans ce cas, le cerveau n'est plus le producteur de la pensée, mais son simple moyen d'expression, son vecteur. L'expérience de mort imminente crèverait un plafond, ouvrirait une porte vers la conscience qui transmet à travers son interface cérébrale, elle serait un bref passage de l'autre côté du miroir. Tous les sujets qui ont expérimenté la NDE témoignent de cette sensation soudaine d'être décorporés, comme extirpés de leur organisme, de filer à vive allure le long d'un tunnel plus ou moins brillant, d'atteindre ensuite un état agréable et reposant. La mort imminente provoquerait donc un brusque saut de la conscience vers une conscience élargie, une réalité plus vaste. Nos deux chercheurs, un Tchèque et un Français, ont mené inlassablement leurs expériences sur la NDE, utilisant des produits comme la kétamine pour reprogrammer artificiellement les étapes de la mort imminente. Il s'agissait pour eux de recréer les conditions qui entraîneraient la conscience, ou l'âme, à

sortir du corps, puis de la piéger et de la diriger vers un organisme de substitution. Les applications sont gigantesques comme tu peux t'en douter. C'est la Confrérie qui a financé leurs travaux, ainsi que les expériences de leurs successeurs. Ce n'est ici qu'un banc d'essai, le lieu où quelques Titans privilégiés peuvent expérimenter in vivo les possibilités du voyage extracorporel.

— Tu veux dire... Cyrian effleura de l'index le métal lisse du cercueil... qu'on est pratiquement mort quand on est là-dedans ?

— Disons qu'on simule une expérience de mort imminente pour le voyageur jusqu'au moment où son âme se sépare de son corps.

— Et qu'est-ce qu'il devient, le corps, pendant que son âme se promène ailleurs ?

— Il végète dans un état cataleptique, une sorte de coma provoqué par injection d'un produit dérivé de kétamine et interrompu dès le retour de sa conscience.

— Et si... s'il ne se réveille pas ? »

Johannes balaya l'air de ses mains.

« Ça n'est jamais arrivé en trente années de pratique. Nous maîtrisons parfaitement le processus : on pourrait dire qu'il s'agit d'une anesthésie prolongée.

— Et le transfert de l'âme dans le corps d'emprunt ? Il ne rate jamais non plus ?

— Ça arrive. La conscience du voyageur est parfois prise de panique et revient aussitôt dans son organisme d'origine. Le seul inconvénient, dans ce cas-là, c'est que le voyage est annulé et que le voyageur n'est pas remboursé. Mais tout le monde connaît les règles du jeu. »

L'excitation se manifestait chez Cyrian par des frissons et des tremblements. Il savait déjà, malgré ses doutes et ses inquiétudes, qu'il confierait bientôt son corps et son âme au translateur, qu'il partirait pour le voyage ultime promis par Johannes. Il espérait que l'expérience répondrait en partie à ses interrogations sur la perception du monde à partir du point focal et minuscule qu'était le moi, l'ego. Pendant quelques jours, il vivrait avec les sens de quelqu'un d'autre.

« Est-ce qu'on peut choisir son corps d'emprunt ?

— Je ne te le conseille pas : tu risques d'attendre longtemps. Et même de ne jamais partir. Pourquoi choisir ? Tous les voyages se valent. Choisir est une forme inconsciente de peur, de refus. Pars avec le premier qui se présente.

— Qui se présente, justement ? Qui est assez dingue pour prêter son corps à la conscience d'un autre ? »

Johannes s'assit sur un coin de la table qui supportait le cercueil. Il n'avait probablement pas retiré ses vêtements, sales et chiffonnés, depuis plusieurs jours. Des lueurs furtives traversaient les écrans sombres des ordinateurs.

« Personne, dit l'Allemand avec un sourire. Personne n'accepterait un colocataire dans son corps. Sauf s'il ne le sait pas.

— Tu veux dire que...

— Les voyages sont clandestins. Les vaisseaux, les corps d'emprunt, ne savent pas qu'ils triment un hôte pendant quatre jours. Ils croient qu'ils ont été payés, largement d'ailleurs, pour expérimenter un nouveau médicament, une nouvelle molécule. Nous leur racontons que le médicament risque de déclencher des effets secondaires de type schizophrénique. D'où leur impression de percevoir une deuxième présence en eux. Certains, les sujets plus réceptifs, entendent même les pensées de leur hôte. Ce qui a déjà permis de constater qu'un cerveau peut servir d'interface à plusieurs consciences. »

Une nuée de questions se levait dans l'esprit de Cyrian. Les yeux couleur d'eau sale de Johannes brillaient d'un éclat étrange, métallique.

« Putain... et si le corps d'emprunt ne se présente pas au deuxième rendez-vous ? »

L'Allemand se releva et traîna sa grande carcasse vers le mur tendu de la matière alvéolaire.

« C'est le risque majeur, dit-il, les yeux rivés sur la deuxième pièce. Nous essayons de prendre toutes les précautions, mais un vaisseau peut toujours se perdre dans la nature. Et même mourir.

— Qu'est-ce qui se passe alors ? »

Johannes se retourna et fixa son filleul avec froideur.

« Nous réveillons le voyageur. Il continue de vivre, mais il est... comment dire, réduit à ses fonctions primaires, il peut penser, parler, et même s'insérer dans la société, mais il ne prend plus aucune initiative, il n'a plus d'individualité, plus de personnalité. Ça ressemble à une lobotomie. Son destin personnel est brisé, il épouse le destin de l'espèce. On pourrait parler d'instinct pour un animal.

— La conscience ne peut pas revenir d'elle-même dans le corps d'origine ?

— Si, en théorie. Le problème est que l'âme du voyageur s'identifie à son corps d'emprunt si on l'y laisse plus d'une semaine et qu'elle oublie son corps d'origine. Il se produit alors une séparation définitive entre l'âme et son porteur originel, et une sorte de dédoublement de la personnalité dans le corps d'emprunt. C'est ce que disent les statistiques en tout cas.

— D'où le délai strict de quatre jours entre le premier et le deuxième rendez-vous ? »

Johannes tira de la poche de sa veste un paquet de cigarettes et en glissa une entre ses lèvres sans l'allumer.

« Ça se passe très bien avec la plupart des vaisseaux, d'autant que nous leur remettons la plus grosse partie de l'argent au deuxième

rendez-vous, mais, encore une fois, il arrive que, pour une raison ou une autre, ils ne puissent pas venir. Nous nous débrouillons alors pour les récupérer, de gré ou de force.

— Vous savez où les retrouver ? »

Johannes joua un instant avec sa cigarette au papier noir et au filtre doré.

« Nous affectons un quart des quinze mille euros à leur surveillance. Nous les faisons suivre, nous savons où ils crèchent, nous les empêchons de partir au besoin. La plupart d'entre eux sont des fauchés, des SDF, quelques-uns des clandestins, quelques-uns des étudiants. Beaucoup de femmes dans le lot.

— Tu as fait combien de voyages, Johannes ?

— Deux seulement. Question de fric, tu comprends ? Toi... » L'Allemand alluma enfin sa cigarette et disparut un instant derrière le nuage de fumée. Une odeur de tabac sucré et de papier brûlé se diffusa dans la pièce. « On n'a pas le droit de fumer ici, mais tant pis. Toi qui n'as pas de problème de fric, Cyrian, tu risques de tomber dans le piège de la fascination, de la dépendance. Les voyages sont des expériences intenses, des drogues dures. Parfois ils se passent mal, parfois le voyageur est pris de panique, mais, une fois revenu dans son corps, il ne songe plus qu'à recommencer. Une drogue dure, je te dis, la défonce. La Confrérie a dû établir une règle stricte : un voyage par trimestre, pas un de plus. Et jamais dans le même corps d'emprunt, pour éviter toute identification. »

Cyrian tremblait maintenant de tous ses membres. Il avait éprouvé la même émotion la première fois qu'il avait invité Aurelle au restaurant, la première fois qu'il l'avait emmenée dans son appartement, la première fois qu'il l'avait embrassée, la première fois qu'il l'avait déshabillée, la première fois qu'il l'avait caressée. Il lui tardait maintenant de se lancer dans l'aventure malgré les dangers évoqués par Johannes – à cause des dangers évoqués par Johannes ? Il se tenait tout près, du moins il en avait l'impression, de la source secrète d'où jaillissait la vie, tout près du feu primordial, comme le Prométhée du mythe. Il se félicitait d'avoir suivi la voie étroite et douloureuse des Titans. En sacrifiant son amour de jeunesse, il s'était extrait de la masse des êtres ordinaires, il avait gagné un billet pour une fabuleuse odyssée.

« Quand... quand le prochain voyage est-il prévu ?

— Dès qu'on aura trouvé un vaisseau fiable. Tu as payé, Cyrian. Tu es le premier sur la liste.

— Au fait, Johannes, tu ne m'as pas encore révélé ton nom de Titan... »

Des éclats de rire s'échappèrent de la volumineuse écharpe de fumée rejetée par l'Allemand.

« Dionysos étant pris, j'ai choisi Hœnir, l'un des dieux de la trinité primitive Scandinave. Il passe pour avoir donné à l'homme son intelligence... »

Cyrian eut la surprise de découvrir Aurelle sur son palier, provocante, magnifique, dans sa courte robe fleurie. La nuit était tombée depuis un bon moment, l'obscurité n'avait pas encore chassé la tiédeur du jour.

Il avait renoncé à réviser au milieu de l'après-midi, incapable de se concentrer sur ses cours, se demandant qui serait son vaisseau, comment se passerait le voyage, s'il reviendrait indemne d'un tel périple. Les formules et les chiffres alignés sur les livres et les cahiers n'éveillaient en lui aucun intérêt. Ils avaient pourtant servi à fabriquer la machine du laboratoire secret des Titans. Les doutes l'assaillaient par vagues. Il ne croyait pas le translateur capable d'extraire une conscience d'un organisme et de la projeter dans un autre organisme. La machine aurait été mondialement connue si elle avait été vraiment fonctionnelle. Comme le disait Johannes, les applications étaient énormes : il suffisait de produire des clones – des succès dans le domaine du clonage humain étaient signalés un peu partout dans le monde – pour déménager de son vieux corps usé et se réinstaller dans une copie neuve et saine du modèle originel. Un pas de géant en direction de l'immortalité. Pourquoi la Confrérie n'avait-elle pas cherché à tirer un plus grand profit de la fantastique machine qu'elle abritait dans son antre secret ? Il en discuterait avec Johannes ou avec d'autres Titans lors de la prochaine assemblée trimestrielle. Il l'aurait expérimentée d'ici là, et, si elle tenait toutes ses promesses, il pourrait en parler en connaissance de cause.

« Je peux te voir ? »

L'agressivité criblait d'échardes la voix d'Aurelle. Cyrian s'effaça pour l'inviter à entrer. Il la soupçonna d'avoir passé cette robe courte pour l'aguicher. Il se tint sur ses gardes, fermement décidé à juguler le désir qu'il sentait déjà monter en lui.

« Tu veux boire quelque chose ? »

Elle s'assit à la place qu'elle avait l'habitude d'occuper, sur le fauteuil en cuir en face du divan, tira nerveusement sur sa robe pour couvrir ses jambes nues et déclina l'offre d'un mouvement de la main. Cyrian regretta de ne pas avoir pris le temps de faire un peu de rangement. La femme de ménage ne passerait que dans deux jours. Ses chaussettes, ses caleçons, ses frusques tire-bouchonnées traînaient sur la moquette, les tasses et les restes de petit déjeuner s'entassaient à côté de l'évier, les papiers, les journaux et des épluchures d'orange s'épalaient dans le plus grand désordre sur la table.

« Désolé pour le bordel.

— Je m'en fous, coupa-t-elle d'un ton impatient.

— Qu'est-ce que tu veux ? »

Aurette changea de position et garda un instant les yeux fixés sur la moquette.

« Je voudrais comprendre, dit-elle sans relever la tête.

— Comprendre ?

— Fais pas l'innocent. Pourquoi tu m'as vendue à Johannes ?

— J'ai rien vendu du tout.

— Pardon, c'est vrai : je ne vaux même pas un minimum de fric, tu m'as donnée à Johannes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne sais même pas ce qui s'est passé. »

Elle se redressa, le regard chargé de colère.

« Te fous pas de ma gueule, Cyrian ! Dis-moi seulement ce que tu as gagné dans l'affaire. Ça me mine, ça me ronge, tu comprends ? Il faut que je sache. »

Cyrian repoussa l'envie brutale de briser le mur du silence, de lui déballer la vérité. Il aurait voulu être elle en cet instant, savoir ce qui se passait dans sa tête, explorer le monde par ses yeux, mais elle ne serait jamais un corps d'emprunt, un vaisseau, elle n'était pas de ces êtres misérables que la nécessité poussait à faire n'importe quel boulot, à subir n'importe quelle expérience, imbue d'elle, de sa beauté, de son intelligence, des certitudes de son milieu, en elle il pourrait seulement introduire un bout de sa chair.

« Tu ne pourrais pas comprendre.

— Parce que je suis trop conne, c'est ça ? C'est ça ? »

Des cris tombèrent des étages supérieurs en écho à son éclat de voix. La mère Maugrelier se déchaînait contre son musicien de rejeton. Elle avait confié à Cyrian qu'elle l'avait surpris en train de fumer la veille, fumer, vous vous rendez compte, à son âge ! Il n'avait pas osé lui répondre qu'il l'avait vu à plusieurs reprises tirer sur autre chose qu'une simple cigarette.

« Parce que je ne peux pas parler.

— Est-ce qu'il y a un rapport avec... tu sais, le petit bout de film que j'ai reçu sur mon mail ? D'où il vient, au fait ? C'est toi qui nous as filmés ? »

Il secoua la tête.

« Ils voulaient, ceux qui ont filmé, le diffuser sur le Net si je ne retirais pas ma plainte contre toi, poursuivit-elle, oppressée. Putain, mais c'est quoi ce truc, c'est qui ces mecs ? Dans quel merdier tu t'es foutu ?

— T'occupe pas de ça. Je suis désolé pour tout ce qui est arrivé. Tu n'as plus rien à craindre, c'est tout ce que je peux te dire. »

Elle se leva, défroissa sa robe et, alors qu'il s'attendait à la voir se

diriger vers la sortie de l'appartement, elle s'avança vers lui.

« Je ne pensais pas que... tu me manquerais à ce point. »

Elle s'assit à ses côtés sur le canapé et le dévisagea avec une intensité douloureuse.

« Quelque chose a changé en toi. Est-ce qu'un jour nous pourrions oublier tout ça, Cyrian ? »

Il avait envie d'elle, mais il ne l'aimait plus. Il n'était plus emberlificoté dans les émotions, il avait tranché les liens, il était enfin un Titan.

Vingt-sept corps tirés de la Marne, et un fait surprenant : on comptait six hommes parmi les victimes. Deux d'entre eux avaient la cinquantaine, trois la trentaine, et le dernier n'avait sans doute pas atteint ses dix-huit ans. Eux aussi avaient été mutilés et probablement torturés avant d'être tués. De certains corps, très anciens, il ne restait que des ossements. Il avait fallu toute la journée aux plongeurs pour remonter à la surface leur macabre butin. On avait disséminé les cadavres dans la végétation en attendant de les transporter par bateau à l'institut légal, situé depuis moins d'un an sur les rives de Seine. Quatre voyages avaient été nécessaires. On avait achevé le travail aux alentours de minuit. Edmé avait passé une combinaison isotherme pour aider les plongeurs à charger les corps tandis que Sylvaine surveillait les environs. Les deux flics avaient passé la crique au peigne fin et glissé dans des sacs plastique les maillons de chaîne, les bouts de ferraille et les autres objets susceptibles de contenir des empreintes digitales ou génétiques.

Vingt-sept cadavres.

Les élections avaient beau approcher, le gouvernement avait beau planquer les scories sous les tapis de la République, l'affaire de l'île aux Loups ne tarderait pas à éclater dans les médias. Conducteurs des trains de marchandises qui filaient sur le viaduc, piétons et joggeurs déambulant sur les berges de la Marne, habitants de l'île, rameurs, il se trouvait certainement parmi eux un fouineur, un curieux, qui avait aperçu les nombreux corps remontés à la surface et alerté les radios, les journaux ou les télé. Edmé et ses collègues avaient réussi à transférer tous les cadavres avant l'intrusion des journalistes. Ce serait désormais aux chargés de communication de la Crim' de se débrouiller avec les chiens enragés du fait divers. À ceux-là, il était pratiquement impossible d'écarter les mâchoires lorsqu'ils les refermaient sur un os.

On attendait les résultats des investigations des techniciens. Blachon, la grande gueule, se faisait étrangement discret lorsqu'il croisait Edmé au self-service ou devant la machine à café. Le charnier de l'île aux Loups éclipsait dans les conversations l'affaire du tueur en série qui œuvrait dans les quartiers huppés de la capitale. On savait que ce dernier agissait seul, choisissait toujours le même type de

victimes – des adolescentes qu’il enlevait sur le chemin entre le lycée et le domicile et qu’il torturait à mort avec un sens du raffinement terrifiant –, on avait établi son portrait-robot, brun, yeux clairs, entre vingt et trente ans, plutôt beau gosse et athlétique, on se livrait à l’habituelle chasse à l’homme dans les rues de Paris. Le meurtrier finirait par s’emberlificoter dans le filet : à force de provoquer, de flirter avec les limites, les tueurs les plus coriaces, les plus pervers, commettaient un jour ou l’autre l’erreur minuscule qui précipitait leur chute. On restait donc dans une banalité relative, même si, comme les victimes se recrutaient dans les beaux quartiers, le microcosme politique et médiatique bramait à chaque occasion sa colère et son impatience. L’affaire de l’île aux Loups était en comparaison beaucoup plus intrigante et excitante : l’importance du charnier, l’anonymat des victimes, leur disparité, la différence des sévices et des modes d’exécution formaient un écheveau complexe, difficile à démêler. Le divisionnaire avait décidé de donner pour l’instant la priorité absolue à la neutralisation du tueur en série de l’Ouest parisien, histoire de calmer le gouvernement et les médias. Dès qu’on aurait réussi à serrer ce salopard, on lancerait l’ensemble des équipes sur l’affaire de l’île aux Loups. En attendant, puisqu’ils avaient fait un excellent travail, Edmé et Sylvaine restaient chargés de l’enquête. Le juge leur avait accordé une commission rogatoire et ils pourraient compter sur la coopération pleine et entière des services techniques.

Le vent répandait une odeur indéfinissable, entre puanteur d’égout, effluves de poisson pourri et senteurs des arbres en fleur.

« Je suis désolée, Le Miso. »

Assise sur la planche centrale de la barque, Sylvaine fixait son équipier au travers de ses mèches qui, pour une fois détachées, lui balayaient le front et les yeux. Debout à l’arrière, Edmé se contentait de placer la rame en opposition sur le côté pour maintenir l’embarcation dans le courant. La traversée de la Marne lui réclamait de moins en moins d’effort et de moins en moins de temps, signe qu’il progressait à pas de géant dans l’art de la navigation fluviale. Le temps était mi-figue mi-raisin, un zeste de soleil et quelques rosaces bleutées dans un plafond de nuages clairs et lents.

« Désolée pour quoi ? »

Sylvaine remonta quelques-unes de ses mèches d’un geste mécanique. Elle était nettement plus féminine, nettement plus jolie avec ses cheveux défaits. Edmé ne savait pas si son chouchou avait glissé par accident ou si elle avait pris l’initiative de le retirer.

« Cette saloperie que le Corse m’a obligée à faire, tu sais, lui rapporter tes faits et gestes. J’aurais jamais dû accepter de faire ça à un équipier, surtout à toi, mais... »

Edmé l'interrompit d'un geste de la main. Une rafale s'engouffra dans son imper et faillit le renverser.

« T'inquiète pas pour ça. On a tous nos petites compromissions.

— Ils voulaient te virer de l'équipe. Te muter dans un quelconque bureau. Je devais passer deuxième de groupe. J'en ai un peu marre de la procédure, tu comprends ? Marre de me cogner les rapports et tout le boulot administratif.

— Pourquoi ils voulaient ? Ils veulent plus ?

— Sans doute que si, tu les connais, mais ils auront plus de mal maintenant. Sans toi, on n'aurait jamais trouvé ce charnier.

— Je ne sais pas si c'est un bon point pour moi : l'affaire de l'île aux Loups tombe plutôt mal dans le climat actuel. Je m'en fous. C'est peut-être ma dernière affaire sur le terrain, et j'ai bien l'intention de la conduire jusqu'au bout.

— Je t'aiderai, Edmé. Tu sais, j'avais vraiment pas envie de te voir partir du groupe. Et si j'ai accepté de surveiller tes faits et gestes, c'était surtout pour... enfin, pour...

— T'inquiète pas de ça. »

Le sourire franc de Sylvaine le réchauffa mieux que les pâles rayons du soleil printanier.

Sur le ponton, un homme âgé chargeait des sacs-poubelle dans une embarcation étroite et plate qui semblait sur le point de sombrer à la moindre risée. Les deux flics explorèrent encore une fois la crique en quête d'un indice qui aurait échappé à leurs précédentes investigations. Ils élargirent le cercle en fouillant assez profondément dans la végétation, ne trouvèrent rien d'autre que des bouts de tissus ou des sacs plastique déposés par le vent et les courants. Découragés, légèrement essoufflés, ils s'assirent sur la large souche qui leur servait de banc pour fumer. Ils n'avanceraient pas sans les rapports des légistes – rien ne garantissait non plus que les conclusions des techniciens leur soient d'une quelconque utilité.

« Ce que je me demande, soupira Sylvaine, c'est comment tous ces corps sont arrivés là.

— Les tueurs ont sans doute fait comme nous : ils les ont transportés par bateau. »

Mais Edmé n'y croyait pas. Sur l'île, on aurait inmanquablement repéré les manœuvres fréquentes d'un bateau n'appartenant pas à l'un de ses habitants. Il ne pensait pas non plus que les victimes étaient arrivées vivantes. Là encore, quelqu'un aurait remarqué leur présence. Son regard vogua sur la Marne et dériva sur le courant, qui charriait son lot habituel de branches et de déchets balancés dans l'eau par des riverains indéclicats. Ils voguaient en procession, au même rythme, comme portés par un tapis roulant, et s'échouaient dans les herbes de la crique où ils demeuraient un moment avant d'en être expulsés par

les contre-courants.

Le regard d'Edmé remonta jusqu'au premier méandre de la Marne, distant d'environ deux cents mètres et bordé de pavillons ensevelis sous les arbres. Son attention fut attirée par un éclat de lumière, puis par deux silhouettes minuscules et sombres perchées sur un toit en terrasse. Elles restèrent immobiles quelques secondes avant de disparaître avec une précipitation qui l'intrigua. Son regard les avait-il dérangées ? Son esprit, en berne depuis quelque temps, se remit à frémir. À nouveau, il perçut un murmure qui, bien que lointain, assourdissait le tumulte ordinaire de ses pensées.

« On devrait aller faire un petit tour là-bas, dit-il en tendant le bras vers l'amont de la rivière.

— Pourquoi ? T'as remarqué quelque chose ?

— C'est sûrement une connerie, mais, comme on n'a pas d'autre piste... »

Ils retraversèrent la Marne, amarrèrent la barque à la bitte de béton et se rendirent à pied à l'endroit indiqué par Edmé en suivant la route en mauvais état qui longeait la rivière, flanquée d'un côté par les modestes pavillons, de l'autre par des arbres et des hangars. Ils croisèrent quelques promeneurs et deux femmes adeptes de la marche et de la conversation rapides, vêtues de brassières et de shorts moulants maculés de transpiration. Au bout de cent mètres, Sylvaine haletait comme un chien après une course folle.

« Je devrais arrêter de fumer, maugréa-t-elle. Je suis même plus capable de faire cinquante mètres sans avoir un point de côté. »

Edmé avait lu quelque part que son équipière était âgée de trente-six ans, célibataire et sans enfants. L'Europe, en phase terminale, comptait de plus en plus de branches mortes. La population vieillissait, et il n'y avait déjà plus assez de bras pour la nourrir. Les anciens étaient de plus en plus nombreux à reprendre un boulot humiliant après leurs soixante-dix ou leurs soixante-quinze ans. Edmé, lui, n'avait pas l'intention de faire de vieux os quand on l'aurait mis à la retraite. Pas question d'arrêter de fumer maintenant : il ne disposait pas d'autres clous pour fermer le couvercle de son cercueil.

« Alors, Le Miso, qu'est-ce que tu as vu ? demanda Sylvaine entre deux quintes de toux.

— Tu tousses comme une petite vieille ! »

Les habitations du quartier dataient à vue des années 1940 à 1960. En piètre état pour la plupart, construites de brique et de broc dans une hâte et une incohérence impensables aujourd'hui. Quelques-unes, à l'abandon, attendaient les pelles des bulldozers pour donner naissance à l'une de ces propres résidences de trois ou quatre étages dont raffolaient les promoteurs immobiliers.

« Occupe-toi de tes fesses, Edmé ! »

Il la considéra un petit moment avec une moue sceptique.

« Toi, tu as encore un avenir.

— T'es pas si vieux que ça ! »

Il lui répondit d'un petit rire rauque.

« Je prends ça pour un compliment. »

Il crut déceler une lueur d'intérêt et de complicité dans les yeux noisette de son équipière, se dit aussitôt qu'il était victime d'une illusion d'optique.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Edmé fouilla les environs du regard.

« Faut que je retrouve ce pavillon avec le toit en terrasse. J'y ai vu deux quidams qui se sont carapatés quand je les ai repérés, et, juste avant, un éclat de lumière. Comme s'ils nous observaient avec des jumelles ou un appareil photo.

— Plutôt mince...

— J'ai rien d'autre. Je me raccroche, tu sais... Il se tamponna le crâne de l'index... à des lubies, quoi ! »

Il leur fallut une demi-heure pour repérer le pavillon au toit plat, seul de son espèce, planté au bord de la Marne, entouré d'un jardin en friche et de deux hangars de tôle rouillée. Les volets défoncés et entrouverts révélaient des fenêtres au bois écaillé et aux vitres brisées. Le crépi des murs partait en lambeaux, dénudant des pans entiers de moellons en mâchefer. Le soupirail arrondi du sous-sol évoquait l'œil mi-clos d'un saurien. Edmé grimpa sur un tas de gravats pour jeter un regard par-dessus le mur haut de deux mètres cernant le jardin situé à l'avant de la construction. Un portail en fer donnait directement sur un immense ponton de béton fissuré et jonché de feuilles mortes qui dominait la rivière. C'était la seule bâtisse des environs construite au ras de l'eau. Son sous-sol et son rez-de-chaussée risquaient l'inondation à chaque crue. Elle avait probablement abrité une activité liée aux bateaux ou aux sports nautiques.

Sylvaine désigna la porte d'entrée perchée en haut d'un petit escalier sous une marquise au verre craquelé.

« On va voir qu'est-ce que cette baraque a dans le bide, Le Miso ? »

Sans attendre la réponse de son équipier, elle gravit les six marches, chercha la sonnette et, n'en trouvant pas, frappa du poing sur le bois de la porte. Edmé se tendit, étreint par une inquiétude soudaine, suffocante.

« Fais gaffe, Sylvaine ! »

Elle écarta les bras, les lèvres déformées par une grimace.

« Qu'est-ce que je risque ? T'es avec moi, non ? On dirait qu'elle est abandonnée. On essaie d'ouvrir ? »

Il la rejoignit sous la marquise et donna un premier coup d'épaule dans la porte pour en évaluer la résistance. Elle n'était pas aussi

délabrée qu'elle paraissait, elle ne se laisserait pas facilement ouvrir. Edmé n'avait jamais été un as du crochetage des serrures. Hassan Morceli, l'ancien gosse des cités, l'aurait forcée en un tournemain.

« Je sais pas si ça vaut le coup, marmonna Edmé. Les deux ombres que j'ai aperçues sur la terrasse étaient peut-être seulement des gamins en train de fumer un pétard.

— Moi, maintenant, elle m'intrigue, cette baraque. Sylvaine avait pris son air buté. Quelque chose me dit qu'elle cache un tas de trucs intéressants. Si la porte veut pas s'ouvrir, on passera par la fenêtre. Par le soupirail, plutôt : j'ai cru voir qu'il était ouvert. »

Ils dévalèrent le petit escalier et se rendirent devant le soupirail dont le volet métallique plein, avec un petit cœur percé au centre, était effectivement entrebâillé. Sylvaine le poussa du pied. Il s'écarta dans un grincement horripilant, libérant un passage étroit dans lequel pouvait se glisser un visiteur de faible corpulence. Une odeur de moisissures et de pourriture se diffusa dans l'air frais.

« Je crois que je passe, murmura Sylvaine.

— T'es sûre ?

— Eh, me dis pas que tu me trouves grosse !

— T'es conne. C'est juste que j'aime pas l'idée de te laisser aller toute seule là-dedans. »

Sylvaine lui posa la main sur la joue. La douceur, la tendresse de son geste le surprirent.

« C'est qu'il s'inquiéterait pour une faible femme, mon Miso ! T'en fais pas. » Elle écarta son blouson et tapota la crosse de son pistolet enfoui dans son étui. « Je sais me servir de ça. »

Elle s'introduisit en commençant par les jambes dans la bouche sombre et arrondie du soupirail.

« Attends-moi devant la porte, Edmé, je monte t'ouvrir. »

Lorsque l'obscurité du sous-sol l'eut avalée, il revint près de la porte d'entrée. Pas un bruit ne retentissait dans les environs, pas un ronronnement de moteur, pas un chant d'oiseau, pas un clapotis. Les sons se brisaient sur une invisible barrière. Les nuages s'éloignaient, convoyés par le vent, et dégageaient un ciel d'un bleu pâle frangé d'or. Le soleil transformait la Marne en un long miroir argenté et scintillant.

« Qu'est-ce qu'elle fout, Bon Dieu ? »

Une éternité s'était déjà écoulée depuis que Sylvaine s'était faufilée dans le sous-sol. Edmé plongea machinalement la main dans la poche de son imper, saisit son paquet de cigarettes, renonça à fumer, s'empara de son SIG Pro sous sa veste, le tira de son étui et l'arma, de plus en plus nerveux. Trop vieux pour ce genre de connerie, merde. L'arme au poing, il colla l'oreille au bois de la porte, crut discerner un gémissement lointain, étouffé, se demanda si cette plainte n'était pas le fruit de son imagination. La tension rendait ses muscles plus durs

que de la pierre. Il tenta de se décontracter. Peine perdue. L'angoisse continuait de monter en lui, une vague puissante et glacée qui engloutissait ses pensées.

Qu'est-ce qu'elle foutait, nom de Dieu ?

Il donna un deuxième coup d'épaule à la porte. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Elle était sans doute renforcée ou blindée de l'autre côté.

Le soupirail.

Si son équipière était passée, il passerait lui aussi. Il n'était pas beaucoup plus corpulent qu'elle. Il dévala l'escalier en deux bonds. Le volet métallique était resté grand ouvert. Il se glissa dans le soupirail. Ses hanches et ses épaules frottèrent contre les pierres taillées, son imper et sa veste accrochèrent des crochets métalliques et d'autres excroissances, mais, se tortillant dans tous les sens, il réussit à franchir l'ouverture.

Ses cheveux frôlaient la voûte de la cave, tellement basse qu'elle l'obligeait à garder la tête rentrée dans les épaules. Une odeur lourde, écœurante, se mêlait à celle de moisissures et de charbon. Il attendit que ses yeux s'accoutument à la pénombre pour avancer entre les murs de moellons qui, de chaque côté d'une allée centrale, divisaient l'espace en compartiments. Il entrevit une forme claire dans un recoin. S'en approcha. Faillit se cogner à la poutre de béton qui soutenait le sous-sol sur toute sa largeur.

Un corps.

Une femme. Nue, enchaînée par les pieds et les mains à des anneaux métalliques scellés dans les murs. Il se pencha sur le cadavre. Puanteur caractéristique de chair en putréfaction : elle était morte depuis plusieurs jours. Surmontant sa répulsion, il lui posa par réflexe le pouce et l'index sur ses jugulaires. Des estafilades profondes, bourgeonnantes, couraient sur ses bras, ses jambes, son cou, ses seins, son ventre et sa vulve. Celui qui s'était occupé d'elle n'avait laissé intacte aucune parcelle de son corps, hormis le visage. Du sang avait séché de part et d'autre de ses lèvres entrouvertes et de son menton. On lui avait tranché la langue pour l'empêcher de hurler. Elle avait connu l'enfer dans cette cave sinistre. Un gémissement monta dans le silence de tombe.

Sylvaine.

Edmé se releva un peu trop brusquement. L'arrière de son crâne heurta la poutre de béton. La douleur, féroce, le tétanisa. Des flocons duveteux et tièdes s'écoulèrent derrière son oreille et dans son cou. Du sang. Pas le moment, merde. Il plaqua sa main libre sur la plaie.

Un cri, bref, perçant. Ça venait de plus haut. De l'escalier reliant la cave au rez-de-chaussée.

« Ça a dégénéré. Les keufs ont sorti leurs flingues, ces enculés ont tiré à balles réelles, ça a été la boucherie, putain de leur mère, une saloperie de putain de vraie boucherie. »

La fille, une métisse, parlait sans émotion apparente. Les mots jaillissaient sans se bousculer de sa bouche, neutres, impassibles, comme anesthésiés par la fumée de ses clopes. Elle avait rejoint Léonie au début de la nuit dans le minuscule troquet dont la vitrine sale donnait sur l'entrée principale du squat. Elle faisait partie des panthères surexcitées et surexcitantes qui rôdaient jour et nuit autour de Michael et des Bulls. Une belle plante d'un mètre quatre-vingts avec une peau dorée, des seins arrogants, des jambes, des ongles, des lèvres et des dents immenses, sapée par tous les temps de jupes à ras la touffe et de talons de douze centimètres, lippe boudeuse, regard hautain, chevelure bouclée et partiellement tressée. Elle s'appelait Tania, des petits malins l'avaient surnommée *Ver Solitaire*, et grillait cigarette sur cigarette. Le patron du troquet, un rebelle à bedaine et moustache tombantes, refusait d'appliquer l'interdiction de fumer – il fumait lui-même des cigarillos qui transformaient l'atmosphère de son établissement en une sorte de purin olfactif.

Tania en avait pincé pour Dennis, puis, ayant admis qu'il ne lui accordait pas la moindre parcelle d'intérêt, s'était rabattue sur des Bulls de moindre envergure, parfois même plus petits qu'elle. Elle reconnaissait qu'elle abusait de son meilleur atout, son corps, et que les keums en profitaient, les bâtards, les enculés de leur race. Elle avait tenu Léonie dans le plus parfait mépris depuis son arrivée dans le squat, mais, après l'offensive des keufs, elle n'avait plus personne à qui se raccrocher, d'autant qu'elle n'avait plus un centime d'euro, dépensant dans les sapes, les chaussures et les bijoux le fric qu'elle glanait à droite à gauche. Jamais les squatteurs n'avaient réussi à savoir quel genre de taf elle faisait à l'extérieur : les uns affirmaient qu'elle la jouait tepu dans les quartiers chicos, les autres qu'elle se la pétaït starlette de ciné dans des pornos crades diffusés sur le Net.

Cela faisait trois heures que Léonie et Tania observaient le ballet incessant des brancardiers qui chargeaient des corps inertes dans les ambulances, la plupart entièrement recouverts d'un drap ou d'une

bâche plastique. Les gyrophares et les clignotants sabraient l'obscurité, découpaient des morceaux de rues, de trottoirs et de façades.

« On dirait qu'les cognes ont décidé de r'mettre enfin un peu d'ordre », grogna le patron du troquet.

Il n'appréciait pas que le gouvernement lui impose la loi antitabac dans son établissement, mais il appréciait encore moins que des dealers et autres branleurs s'installent dans un bâtiment qui ne leur appartenait pas et bafouent les règles élémentaires de la propriété. À la prochaine élection, dans moins de deux mois, il voterait pour le Salut Français, le parti d'extrême droite qui avait rejeté les anciens Front pour la France et Préférence Nationale au centre gauche. Il avait pourtant servi sans sourciller, et même avec une certaine grâce, les filles mal blanchies entrées dans son troquet. Il aimait peut-être se frotter aux peaux noires, comme les clients de tante Destinée.

« Vous en étiez, vous deux, pas vrai ? Pas vrai ? J'vous ai vues en sortir des fois. »

Il désignait Léonie et Tania d'un œil soudain injecté de sang. Il trinquait avec chacun des clients qui se succédaient au comptoir, l'anisette commençait à lui monter à la tête, il avait éclusé au moins douze verres en moins de deux heures. « Vous étiez avec les grands nègres qui faisaient la loi dans ce gourbi, pas vrai ? » Les trois hommes accoudés au bar s'étaient retournés et, à leur tour, fixaient par-dessus leurs épaules les deux filles assises à l'une des six tables circulaires disposées le long de la vitrine. Leurs regards offensaient Léonie. À nouveau, le buisson d'épines poussait dans son ventre, dans ses seins, dans sa tête. La douleur se mêlait maintenant à l'inquiétude. Pas moyen de savoir ce qu'était devenu Dennis. Elle attendait que l'agitation cesse devant l'entrée du squat pour aller à la pêche aux renseignements. Elle espérait que les Bulls avaient eu le temps de se réfugier dans une planque et qu'ils s'en tireraient indemnes une fois l'alerte passée. Tania n'avait pas reconnu les corps, oh, tu rigoles ou quoi ? j'ai pas eu le temps de regarder, j'ai entendu des cris, des coups de feu, j'ai vu de la fumée, des cadavres criblés de balles, du sang partout, je me suis barrée en courant, totale panique, je suis passée avec deux autres filles par les souterrains, j'me suis tordu la cheville, j'me suis paumée dans le labyrinthe, j'ai suivi une galerie au hasard, j'me suis retrouvée dehors, un vrai miracle, j'y crois pourtant pas, à Dieu, aux religions, à toutes leurs conneries.

« C'est vrai que les nègres, ils ont des grosses queues ? lança un client, rigolard.

— Plus grosse que ta p'tite bite rose et molle de Blanc, en tout cas », rétorqua Tania.

Elle n'aurait pas dû dire ça. Léonie décela, dans le regard du client, un homme d'une trentaine d'années aux épaules larges et au ventre

replet, une lueur semblable à celle des hommes qui se pointaient dans la minuscule chambre du pavillon de tante Destinée, une lueur démoniaque qui annonçait une pluie de coups ou des exigences humiliantes.

« On va te faire voir, sale pute, si on a des bites molles. »

Ils se déployèrent avec une rapidité et une cohésion surprenantes dans l'espace enfumé du café. L'un d'eux alla se placer devant la porte, les deux autres s'avancèrent vers les filles d'une allure menaçante, le patron pressa derrière lui l'interrupteur qui commandait le volet métallique de la vitrine. Tétanisée, incapable de se lever, de prendre ses jambes à son cou, Léonie suivit des yeux la descente silencieuse, hypnotique, du volet métallique, l'inexorable disparition de la façade du squat et des autres immeubles, des bagnoles stationnées, des ambulances, de la rue, du trottoir... La cage s'était refermée sur elles. Tania restait imperturbable, comme si cette scène ne la concernait pas. Seule une légère pâleur trahissait sa tension. Elle ne bougea pas davantage quand le type qu'elle avait insulté s'approcha d'elle et agita son bassin à hauteur de son visage. « Alors, petite pute, on fait moins la fière ? On ferme sa grande gueule ? » La gifle partit avec une telle force que la tête de Tania parut se détacher de son cou. Un filet de sang s'écoula des commissures de ses lèvres, une corolle rouge vif s'épanouit sur sa joue, ses yeux larmoyèrent, elle ne proféra pas une plainte. « Tu peux me ramoner tant que tu veux, enculé de ta race, je sentirai rien, cracha-t-elle. J'ai l'habitude d'être fourrée par des mecs qui en ont une bonne, une vraie. » Le mec lui assena une deuxième gifle, aussi sonore et puissante que la première, sur l'autre joue. « Quand j'en aurai terminé avec toi, pétasse, tu pleureras toute ta putain de race, fais-moi confiance. » Il se pencha sur elle, saisit l'ourlet de sa minijupe et la tira d'un coup sec. L'étoffe se déchira dans un crissement. Tania perdit l'équilibre et tomba de sa chaise. Sa jupe acheva de se dégrafer, dévoilant des fesses rondes et brunes soulignées d'un string de dentelle blanche. Soufflant comme un bœuf, son agresseur lui posa le pied entre les omoplates pour l'empêcher de se relever. Léonie, pétrifiée, se rendit compte que la métisse n'avait pas lâché son sac à main dans sa chute, qu'elle l'avait glissé sous son ventre. « Reste donc comme tu es, petite pute, le cul bien à l'air. » Le type déboutonna son jean, le baissa sur ses cuisses, se tourna vers Léonie avec un rictus. « Ton tour viendra après, noireau. On va jouer avec vous deux toute la nuit. Toute la nuit. » La main de l'autre, un grand maigre, se posa, moite, répugnante, sur la poitrine de Léonie. Elle aurait dû s'en foutre, ils n'étaient que des porcs de plus sur une longue liste, il lui suffirait d'attendre patiemment qu'ils en aient terminé avec leurs désirs minables, elle s'en laverait, elle s'en relèverait comme après chaque offense, mais, depuis qu'elle s'était

enfuie du pavillon maudit, depuis qu'elle avait fait la connaissance de Dennis, le 34 des Bulls, elle ne supportait pas l'idée d'être touchée, souillée, elle avait reconquis sa liberté, regagné sa virginité, décidé de confier son âme et son corps à Dennis, et à lui seul, de se reposer sur lui jusqu'à ce que la mort les sépare. L'haleine chaude du porc lui caressa le cou, sa main s'insinua sous son sweat-shirt, rampa sous son soutien-gorge, s'empara de son sein, lui pinça le mamelon. Elle gémit, la douleur la plia en deux. Les larmes aux yeux, elle entrevit la chemise tire-bouchonnée et flottante de l'homme qui se penchait en grognant sur Tania, ses fesses molles et roses.

« Dégage, enculé ! »

Tania s'était retournée avec une vivacité de panthère et avait pointé un flingue sur la tête de son vis-à-vis. « Dégage, ou je t'explose ta sale tronche d'enculé de ta race. » Ahuri, le type se redressa et recula d'une allure titubante en direction du bar. « Dis à ton copain de virer ses sales pattes de ma copine. Vite. »

Le grand maigre retira précipitamment la main du sweat-shirt de Léonie. Tania se releva à la seule force de ses jambes, bras tendus, pistolet pointé à hauteur de son visage, les yeux exorbités par la colère.

« T'es tellement con, fils de pute, que t'as même pas pensé à fouiller mon sac. »

Sa voix frémissante lacérait le silence de plomb tombé sur le troquet. Elle tourna le canon de son flingue en direction du patron, figé derrière le comptoir.

« Toi, le gros enculé, tu bouges pas d'un millimètre. Ou plutôt si, tu rouvres tout de suite ton rideau de fer. Attention, je veux voir tes mains. Vous trois, allez vous mettre devant le bar. Remuez-vous, putain, on a pas toute la nuit ! »

Ils s'exécutèrent avec docilité, les traits crispés, les yeux rivés sur le pistolet. Le rideau de fer se souleva dans un grincement continu. Le pantalon de celui qui avait entrepris de violer Tania lui tombait sur les chevilles.

« Belle brochette d'enculés, hein. Léonie, mon sac et ma jupe, s'il te plaît. »

Léonie parvint à rétablir la coordination entre son cerveau et ses muscles. Tremblante, elle glissa la bretelle de son propre sac sur son épaule, ramassa celui de Tania ainsi que le bout de tissu déchiré qui lui servait de minijupe, enroula l'étoffe autour des hanches de la métisse, la fixa tant bien que mal en glissant deux fils dans la ceinture du string et les nouant avec un bout effiloché. Au passage, elle admira les formes parfaites, la fermeté et la douceur de la peau de Tania, la panthère. Elle s'étonna encore que Dennis l'ait choisie, elle, plutôt que l'une des ensorcelantes beautés qui pullulaient dans le squat.

« Les enculés de leur race, poursuivit Tania, ils comprennent que la force. C'est pour ça qu'ils votent pour les enculés d'extrême droite, tu comprends ? »

Elle s'avança d'un pas nonchalant vers les trois hommes alignés devant le comptoir. Ses talons claquèrent sur le carrelage.

« Ils adorent se faire mettre par les gros cons qui leur promettent de virer les nègres et les bougnoules de leur putain de beau pays, on est tellement mieux entre enculés de la même race, entre alcooliques et dégénérés. »

Elle s'avança à moins de deux pas des trois hommes. Léonie faillit lui hurler de revenir en arrière, elle n'aimait pas les lueurs sournoises et menaçantes dans leurs yeux. Des yeux de fauves guettant leur proie.

« Merci pour la soirée p'tites bites, les mecs. »

Tania braqua le canon du flingue sur le bas-ventre de celui qui avait tenté de la violer. Un réflexe le poussa à reculer, mais il se heurta au bar et se replia sur lui-même, livide, les yeux écarquillés, plongés dans l'orifice métallique et noir qui flottait à hauteur de son bassin.

« Déconne pas, merde !

— C'est toi qui me demandes ça, enculé ? Toi qui voulais me poinçonner avec ta teub de Mickey ? J'ai pas encore payé ma tournée, mec. »

Elle sourit avant de presser la détente. Il y eut comme un coup de tonnerre. Une odeur de poudre. Le cri étouffé de l'homme frappé au bas-ventre. Son lent affaissement contre le comptoir. La mare de sang s'échappant du fouillis de ses vêtements, se répandant sur le carrelage. La stupeur horrifiée des trois autres.

« Si quelqu'un veut remettre ça, qu'il me le dise avant qu'on se tire. Pas d'amateur ? »

Les bras tendus, le doigt crispé sur la détente du pistolet, elle se dirigeait à reculons vers la porte. Pas un des hommes ne s'avisa de bouger, hormis le blessé qui se tordait de douleur sur le sol en poussant des gémissements déchirants. Léonie passa la première dans la rue balayée par un souffle chaud. Un tel vacarme régnait dehors que personne n'avait entendu le coup de feu. Le vent dispersait les hurlements des sirènes, les grondements des moteurs, les glapissements des ambulanciers. La métisse sortit à son tour du troquet, prit son sac des mains de Léonie pour y fourrer son flingue.

« Faut dégager de là, maintenant.

— Sans savoir ce que sont devenus les autres ? objecta Léonie.

— Tu fais ce que tu veux, ma vieille, moi je reste pas une seconde de plus dans le coin. L'enculé de patron doit déjà être en train d'appeler les keufs.

— Je sais pas où aller...

— Moi, je sais, t'en fais pas. On reviendra plus tard, dans deux jours

peut-être. On passera par les souterrains. Tu viens ? »

Tania s'éloigna d'un pas rapide dans la direction opposée à celle du squat, maintenant d'une main sa jupe effilochée. Léonie hésita quelques secondes avant de se lancer sur ses traces. La métisse lui adressa un sourire complice quand elle l'eut rattrapée.

« T'inquiète pas pour ton Dennis, frangine. Michael et les Bulls ont la peau dure. »

Tania disposait d'un deuxième logement dans le 13^e arrondissement de Paris. Un trois pièces en parfait état qui appartenait à un copain à elle, un blanc-bec qui faisait de vagues affaires avec la Chine et l'Indonésie. Comme elle lui rendait service de temps à autre, il lui permettait d'occuper son appartement lorsqu'il s'absentait. Et même lorsqu'il était là, le service en question consistant à coucher avec lui. Il lui refilait un peu de fric ou des fringues, des copies de marques qu'il ramenait d'Orient. Quand il partait, parfois pour plus de trois mois, la métisse préférait se réinstaller dans le squat, elle déprimait si elle restait seule trop longtemps. Léonie gardait la vague impression que Tania ne lui racontait pas la stricte vérité, mais lui était reconnaissante de lui offrir un refuge provisoire en attendant de retrouver Dennis. L'appartement était agréable, la salle de bains grande et lumineuse, la douche régulière et chaude, le lit de la chambre d'amis large et confortable, les draps frais et doux.

Léonie mit cependant du temps à s'endormir, inquiète pour Dennis, hantée par les images du mec flingué par Tania gisant dans son sang, du visage de la métisse lorsqu'elle avait pressé la détente, un masque implacable, un sourire cruel, démoniaque, comme si la vie n'avait pour elle aucune importance. Impossible de sonder les abîmes de l'âme humaine. Les porcs qui s'étaient présentés dans la chambre à cauchemars de tante Destinée s'étaient conduits en monstres, et pourtant, lorsqu'il leur arrivait de s'assoupir, terrassés par leurs propres démons, on voyait émerger de la pureté sur leurs visages détendus, on voyait affleurer l'enfance.

Elle se leva au milieu de la nuit pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine. Assise sur un tabouret, accoudée au bar, la tête renversée, les yeux mi-clos et collés au plafond, Tania fumait un pétard. Ses interminables jambes s'échappaient d'un peignoir entrouvert et nettement trop large pour elle.

« Toi non plus t'arrives pas à dormir ? »

L'odeur piquante de l'herbe étourdit Léonie. Elle prit une bouteille d'eau fraîche dans le frigo et se servit un verre.

« J'suis une putain d'insomniaque, reprit Tania d'une voix traînante. J'dors jamais avant 3 ou 4 heures du mat', alors j'ai un peu de mal à me lever avant 2 heures de l'après-midi. Logique, non ? »

Elle se tourna vers Léonie et lui tendit le joint.

« Tire là-dessus, c'est de la bonne. »

Léonie n'avait jamais vu quelqu'un fumer dans le squat. Michael et les Bulls auraient viré avec fracas le premier qui se serait adonné à ce genre d'activité : la came pourrit les rapports humains, disait Dennis, celui qui se défonce la tronche met en danger toute la population du squat. En revanche, tante Destinée, la hyène, tirait régulièrement sur les énormes cônes préparés par Lucius, le paon.

Léonie prit le pétard, ce qu'il en restait, et l'examina quelques secondes. Elle avait toujours eu envie d'essayer, par curiosité, mais l'occasion ne s'était pas encore présentée. Elle porta le pétard à ses lèvres et aspira de toutes ses forces au point que l'extrémité incandescente lui brûla les lèvres. Une quinte de toux la secoua de la tête aux pieds. Elle lâcha le bout de pétard et se raccrocha au coin du bar pour ne pas perdre l'équilibre. Les lignes rouges et grises de la cuisine se mirent à tourner, aussi vite que ses pensées. Elle crut qu'elle allait se répandre sur les carreaux blancs comme l'eau de la bouteille. Une eau noire. Envie de rigoler et de pleurer en même temps. Dennis. Il était peut-être mort. Étalaé dans une mare de sang. Elle ne pourrait pas vivre sans lui. Dire, dire qu'elle lui avait refusé le baiser qu'il désirait. Elle voulut parler, ses mots se gonflaient dans sa bouche, trop volumineux pour sortir. Le visage de Tania s'était transformé en un masque diabolique, des éclats de rire blessants fusaient de ses lèvres entrouvertes.

« De la bonne, je te le disais... »

Besoin de s'allonger. Léonie marcha d'une allure titubante vers le couloir qui desservait les deux chambres et la salle de bains. S'écroula au bout de deux pas. Pas moyen de remettre la main sur ses pensées. Elles lui échappaient, anguilles se faufilant entre les mailles détendues de son filet. Des mains se glissèrent sous ses aisselles et l'aidèrent à se relever. Tania, l'ancienne rivale tout en jambes et en fesses, la panthère. Elle la soutint jusqu'à la porte de la chambre, puis l'aida à s'allonger sur le lit. Léonie remarqua au passage que son sac à mains était resté entrouvert sur la table de chevet, qu'on entrevoyait les tranches des billets de cent euros remis par les hiboux. La flemme de le refermer. Baisser les paupières, vite, interrompre l'incessant tourbillon, impression de flotter, de se dissoudre dans un gouffre sans fond, gorge et poumons en feu, coups de marteau dans la tête.

« Celle-là, elle est pas pour les gonzesses, hein ! Fais un gros dodo, 'tite sœur. »

Le visage de Tania penché au-dessus du sien, la même impassibilité, la même froideur cruelle que lorsqu'elle avait tiré sur son agresseur dans le troquet.

La lumière du jour entrant à flots par la fenêtre de la chambre réveilla Léonie. Chaque battement de son cœur cognait sur sa cage thoracique comme sur un gong. Un silence sournois, annonciateur de tempêtes, rôdait dans les lieux. Elle repoussa les draps et se releva avec difficulté. Elle portait un ample tee-shirt blanc qui ne lui appartenait pas, qu'elle ne se souvenait pas avoir passé. Son regard heurta son sac à main renversé sur la table de chevet. Divers objets en débordaient. Inquiète tout à coup, elle en vérifia le contenu. Constata que les billets remis par les hiboux n'y étaient plus. Et pas non plus la carte d'identité fabriquée par Vinci Code. Elle se rua dans l'autre chambre. Aucune trace de Tania. Le lit n'avait même pas été défait. Elle ne trouva pas non plus la métisse dans la cuisine, ni dans le coin salon, ni dans la salle de bains. La frangine s'était envolée avec son fric et sa carte d'identité.

La panthère.

Le transfert s'était révélé nettement plus angoissant que prévu.

Une peur atroce s'était emparée de Cyrian. Il avait cru mourir après la double piqûre exécutée par Johannes, happé par un courant inexorable, hélé par l'au-delà. Ses souvenirs défilent tous en même temps, une cascade d'images et de sensations furtives, entremêlées, précises, de la petite enfance aux événements des jours derniers, il se remémore les visages de sa mère et de son père penchés sur son berceau, une succession de scènes totalement occultées de sa mémoire, son récent oral de biologie moléculaire, sa dernière étreinte, brûlante, presque douloureuse, avec Aurelle... Il veut crier, aucun son ne sort de sa bouche. Les liens sont tranchés entre sa conscience et sa chair, il va crever comme un rat de laboratoire sous le regard froid de Johannes. Il se retrouve soudain un mètre au-dessus de son organisme, première étape de la simulation NDE, un phénomène parfaitement normal donc, mais la découverte de son propre corps allongé dans le cercueil le saisit d'épouvante : coupé de lui-même, scindé en deux, il baigne dans une solitude et une angoisse indicibles, expulsé de la matière, âme errante, inutile. La tentation le taraude de redescendre dans son corps en catalepsie, puis il perçoit les présences de Johannes et d'Hilaric, l'autre Titan, de chaque côté du cercueil, il se rappelle qu'il s'agit d'une séparation provisoire, d'une expérience volontaire, contrôlée, il se déplace en direction de la matière noire et alvéolaire qui sépare la salle Translation de la deuxième pièce. Étonnante, enivrante également, la sensation de se déplacer avec une légèreté et une fluidité infinies, délivré de la pesanteur, voguant sur les seuls courants de la volonté. Étrange de constater que la mémoire et l'intelligence fonctionnent sans le cerveau avec une acuité et une profondeur accrues. Le cerveau, selon la définition de Johannes, n'est que l'interface avec l'organisme, la porte d'entrée dans la matière. Plus de corps, plus besoin de porte, plus besoin de cerveau. De même, une conscience séparée de la chair ne présente aucun intérêt en ce bas monde. L'âme et le corps sont indissociables. Privé de l'une, l'organisme se borne à reproduire les comportements primaires, communs, de l'espèce ; privée de l'autre, l'âme devient une observatrice impuissante, une présence inutile.

Après avoir traversé la matière alvéolaire, Cyrian survole un moment le cercueil sans se décider à descendre, à s'installer dans son corps d'emprunt. Le futur vaisseau qui repose dans l'autre pièce, une femme d'une cinquantaine d'années au visage fané et aux vêtements de mauvaise qualité, lui inspire méfiance et dégoût. Il refuse de séjourner quatre jours dans un organisme aussi répugnant... Il souhaite en outre jouir quelques instants supplémentaires de sa liberté nouvelle, grisante. ... Il se souvient que les analyses morphopsychologiques ont estimé la candidate parfaitement fiable, que l'aventure, la fabuleuse aventure, ne se représentera pas de sitôt... Johannes lui a recommandé de ne pas perdre de temps, ou son âme, prise de panique, se réfugiera automatiquement dans son corps d'origine... Il se rapproche de la femme avec une lenteur circonspecte, jusqu'au moment où, capturé par son attraction, exactement comme un satellite par la gravité d'une planète, il se projette en elle et plonge dans une obscurité totale...

Reprise de connaissance déplaisante : il était piégé dans un organisme délabré, à la dérive. La peur, à nouveau, s'était emparée de lui : et si son corps d'emprunt n'avait pas la possibilité d'assurer le deuxième rendez-vous, s'il tombait malade, s'il mourait, s'il lui prenait la lubie de foutre le camp à des centaines de kilomètres... Il avait sous-estimé les dangers du voyage. Dans ces conditions, quatre jours équivalaient à une éternité. Il s'était révolté, avait tempêté, rué comme un fauve en cage en espérant que son âme s'échapperait de son vaisseau comme elle s'était envolée de son corps quelques heures plus tôt. Une rage inutile, il n'avait plus de prise sur la matière, il faudrait leurrer la chair, endormir sa résistance pour opérer le transfert retour. Il s'était rendu compte en tout cas que sa vaine agitation perturbait la femme. Elle s'était arrêtée de marcher, attentive soudain. Les pensées de son hôtesse n'étaient pas claires, il devinait ses réactions, ses émotions, ses changements d'humeur. Il devait apprendre à se servir de sens qui n'étaient pas les siens. Pour l'instant, il ne discernait pas avec netteté ce qu'elle voyait, sentait, entendait, touchait, goûtait, il n'avait que des bribes de perceptions, les hublots de son vaisseau étaient embués. Il lui fallait un peu de temps, sans doute, pour opérer la symbiose avec son organisme d'emprunt. Elle était montée dans un train et, au bout de quelques minutes, s'était endormie sur son siège.

Cyrian commençait à s'habituer à son nouvel environnement. Johannes avait parlé d'une phase d'imprégnation cénesthésique, d'une impression générale résultant de sensations internes non spécifiques. Il « ressentait » son organisme plus qu'il ne l'explorait, il s'adaptait à sa

fréquence, une vibration basse, de faible amplitude, et peu à peu les volets de sa demeure provisoire s'entrouvraient, il découvrait l'univers de son corps d'emprunt, un univers tellement différent du sien qu'il aurait pu se croire téléporté sur une lointaine planète ou dans un monde parallèle aux formes, aux couleurs, aux populations, aux mœurs inconnues.

La femme s'appelait Mathy, du moins c'est ainsi que l'apostrophaient les hommes et les femmes qu'elle croisait dans le couloir sombre et pisseux de son immeuble. Un diminutif : son courrier était adressé au nom de Mathilde Ambiel. Elle habitait l'une de ces cités de la banlieue sud qui semblaient abandonnées depuis des lustres. On les laissait pourrir, sans doute, pour inciter leurs occupants à déguerpir et lancer des projets immobiliers plus ambitieux et rentables. Mais les pauvres bougres qu'on voulait chasser avaient organisé la résistance avec une opiniâtreté et une efficacité qui avaient pris de court élus et promoteurs. Mathy faisait partie d'une association de défense qui se réunissait chez l'un des membres une fois par semaine : on tirait les bilans, on débattait des actions à mener, on parlait avec gravité au début, puis, l'apéritif aidant, avec une vivacité chaleureuse, parfois incontrôlable.

Mathy vivait seule et buvait en regardant d'un œil morne la télé, un antique poste cathodique au son criard. Elle restait collée aux inepties de la première chaîne, la flemme d'appuyer sur un autre bouton. Elle buvait jusqu'à ce qu'elle ne tienne plus sur ses jambes et se renverse sur le canapé défoncé qui lui servait de lit. Son passager craignait qu'elle ne soit trop bourrée pour se rendre au second rendez-vous. D'autant qu'elle avait des absences, qu'elle sortait dans la rue à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, qu'elle s'arrêtait, hagarde, se demandant ce qu'elle foutait là, devant un arrêt de bus ou la porte de l'épicerie du coin. Elle venait d'avoir cinquante-deux ans et couvrait probablement un Alzheimer. La maladie frappait les gens de plus en plus jeunes. Avec les trois cents euros d'acompte, elle avait acheté une quantité invraisemblable de bouteilles d'alcool et réglé à Djafar, l'épicier, les dettes accumulées depuis plus de trois mois. Elle avait dépensé deux cent quarante euros en moins d'un jour, une prodigalité finalement rassurante : elle avait tellement besoin de fric que la perspective de toucher mille deux cents euros lui interdirait d'oublier le deuxième rendez-vous et la ramènerait dans le labo clandestin de la Confrérie.

Mathy ne se lavait pas. Son hygiène intime se résumait au frottement furtif d'un gant de toilette vaguement rincé entre ses cuisses et sous ses aisselles. Aucune sensualité, aucun plaisir dans ces gestes. Elle s'examinait de longues minutes dans la glace piquetée de la salle de bains, sans bouger, pétrifiée par la progression fulgurante

de la vieillesse sur son visage, par la profusion et la profondeur de ses rides, l'affaissement de sa peau, la blancheur de ses cheveux. Elle observait l'étrangère qui la fixait dans le miroir, elles essayaient de se persuader qu'elles étaient chacune le reflet de l'autre, elles n'y parvenaient pas, séparées l'une de l'autre par des malentendus aux dimensions de gouffres. Elle picorait avec avidité les magazines qu'elle chapardait dans les boutiques ou les salles d'attente, s'identifiant plus facilement aux stars de la télé ou du cinéma qu'à l'image fanée renvoyée par l'implacable miroir, elle compatissait aux malheurs des pauvres femmes riches traquées comme des bêtes curieuses par les objectifs des paparazzi, se réjouissait de leurs grands bonheurs, se désolait de leurs petites contrariétés, s'inventait des confidences.

Elle ne se brossait pas les dents, ne se déshabillait jamais entièrement, gardait sans doute les mêmes sous-vêtements pendant des semaines, et, pourtant, pourtant, il se trouvait des hommes qui lui rendaient visite dans son appartement et lui échangeaient un billet de cinq ou de dix euros, pour les plus généreux, contre une petite gâterie. Bien qu'elle prît la précaution de fermer la porte à clef, ils jetaient d'incessants regards par-dessus leurs épaules, pas tranquilles. Fallait voir avec quelle prudence ils se glissaient hors de l'appartement une fois leur affaire faite. Elle gardait un long moment la saveur amère de leur foutre dans la gorge. Elle ne se rinçait pas la bouche, pas par goût, pas par vice, seulement parce qu'elle était habituée. Le premier jour, trois visiteurs s'étaient présentés chez elle entre 10 et 13 heures, un sexagénaire au ventre distendu, un handicapé mental et un Noir d'une quarantaine d'années. Elle les avait installés sur le canapé défoncé, avait ouvert leur braguette, extirpé leur engin avec adresse, et les avait sucés jusqu'à ce qu'ils jouissent dans sa bouche. C'était probablement l'une des raisons de son succès malgré son apparence négligée et la puanteur de son appartement : elle avalait sans se soucier des conséquences, léchait jusqu'à la dernière goutte, ne laissait pas une trace de son forfait, ils repartaient à leur boulot ou chez eux la queue propre.

Cyrian ressentait ses infimes contractions de dégoût ou de rejet lorsqu'elle s'occupait de ses visiteurs. Elle n'y prenait aucun plaisir, elle avait même parfois envie de refermer les mâchoires, de trancher leur bout de chair avec les dents, mais elle n'avait pas trouvé d'autre façon de gagner un minimum d'argent. Elle était peut-être infectée par le sida ou une autre horreur, elle préférerait ne pas savoir. De toute façon, la maladie ne gagnerait pas la course de vitesse contre la vieillesse, la solitude et l'alcool. Elle ne recevait pas l'après-midi, elle allumait sa télé et subissait la litanie abrutissante des programmes tout en feuilletant les revues où s'exhibaient, faussement surprises, ces prestigieuses confidentes. Le jour glissait vers la nuit avec une lenteur

désespérante, rythmé par les pubs et les gesticulations braillardes des présentateurs. Elle commençait à boire aux alentours de 17 heures, un premier verre de vin qui en appelait aussitôt un deuxième, et un troisième, une première bouteille qui se vidait en moins d'une heure, une deuxième qui s'écluse un peu plus lentement, puis divers alcools, bières, rhum, cognac, whisky. Elle entraînait alors dans une colère rentrée qui paraissait rétrécir son espace intérieur et projetait Cyrian au beau milieu d'un champ de bataille. Les ténèbres dégringolaient en elle, où se déployaient rancœur, détresse, regrets et remords. Parfois elle pleurait, des larmes nerveuses, presque sèches, des hoquets de petite fille abandonnée, désespérée, puis elle mangeait, des chips, des cacahuètes, des sandwiches et, plus rarement, des plats surgelés qu'elle réchauffait dans le vieux micro-ondes ou encore des pâtes qu'elle agrémentait d'un peu de beurre rance. Le dîner était son seul repas de la journée. Le matin, elle se contentait d'un café soluble tellement amer qu'elle en jetait la moitié dans l'évier.

On sonna à sa porte aux alentours de 20 heures. La journée s'était déroulée comme d'habitude, deux visiteurs le matin, quinze euros gagnés à la force de ses lèvres, une plongée dans le néant télévisé, quelques verres pour se chauffer, puis une lente descente vers l'enfer du soir.

Mathy s'essuya les yeux d'un revers de manche avant d'aller ouvrir. Une femme se tenait sur le palier, la trentaine assez forte, vêtue d'un jean taille basse et d'un tee-shirt trop court d'où dépassait un ventre blanc et mou. Une chevelure brune relevée en chignon, un sourire faux, un regard sournois, une embrassade mécanique. Cyrian voyait et entendait si bien par les yeux et les oreilles de son vaisseau qu'à plusieurs reprises il crut que la nièce s'adressait à lui et se surprit à répondre. Terriblement jouissif de jouer les clandestins, les voyeurs, de s'introduire dans des jardins dont les entrées étaient inaccessibles en temps ordinaire. Les humains ne pouvaient pas savoir ni deviner ce qui se passait en leurs semblables, pas même en ceux qui partageaient leur vie. Il n'y avait sans doute pas d'existences anonymes ou inutiles : même la vie d'une paumée comme Mathy était d'une richesse et d'une complexité fascinantes.

C'est par sa nièce que Mathy avait eu l'adresse du laboratoire de la Confrérie. Elle demanda à sa tante si elle y était allée, quand, comment ça s'était passé, s'ils lui avaient remis une partie du fric, si elle entendait des voix en elle, un truc à vous rendre folle, hein, ils ont prévenu, c'est normal, et puis, merde, c'est trop bien payé. Elle lui réclama également le jour et l'heure du deuxième rendez-vous. Mathy ne connaissait pas la date par cœur. La nièce insista avec une soudaine agressivité qui intrigua Cyrian. Elle s'agitait en parlant, un arbre

secoué par des bourrasques, les bâillements de son tee-shirt révélaient une chair blême et tremblotante, un tatouage au-dessus de la hanche, des vergetures en étoile autour d'un nombril orné d'un piercing. Un autre vaisseau. Le Titan qui avait voyagé en elle avait certainement découvert des aspects inattendus de sa vie. Cyrian aurait aimé s'inviter en elle, sauter de vaisseau en vaisseau pour explorer à l'infini cet univers inconnu qu'était l'humanité. Était-ce le début de la dépendance, de la défonce évoquée par Johannes ?

La nièce se prénomma Coriolis, un drôle de prénom, un pseudo peut-être. Elle avait déjà dépensé les mille cinq cents euros payés par les techniciens du laboratoire – elle les appelait les « docteurs ». Pas pour moi, hein, pour Jimmy, il s'est mis à la coke, il crame des fortunes dans la poudre, s'il a pas sa dose, ce salaud, il devient dingue, il me cogne, il parle maintenant de braquer une pharmacie, il va finir en tôle, sûr et certain. Mathy ne disait rien, elle écoutait, flottant dans les vapeurs d'alcool, subodorant vaguement que sa nièce tentait de lui extorquer de l'argent. Elle ne donnait jamais son avis, elle n'en avait pas. Elle n'allait tout de même pas parler de morale alors qu'elle-même recevait des hommes pour survivre et se fournir en alcool. Elle était indifférente aux autres êtres humains, y compris ceux de sa famille. Il lui fallait vider deux litres pour commencer à s'apitoyer sur elle-même. Elle se rendait aux réunions de l'association de défense pour se changer les idées et boire en société, mais elle n'avait rien à foutre de leurs problèmes, ne comprenait pas leurs discussions, acquiesçait de hochements de tête et votait comme la majorité. Certains hommes, clients occasionnels ou réguliers, lui jetaient des regards craintifs.

Une fois Coriolis partie, elle vida quelques verres supplémentaires avant de se lever et de se diriger d'une démarche vacillante vers les toilettes. Elle se soulagea avec un long soupir de satisfaction, remonta sa culotte sans s'essuyer, tira la chasse d'eau, se dirigea vers la porte de l'appartement, enfila ses chaussures et sortit en oubliant d'éteindre la télévision. L'air frais, presque froid, lui fit l'effet d'une gifle. La nuit n'était pas encore tombée, les nuages roulaient, pressés, menaçants, au-dessus des toits. Le vent ployait les maigres frondaisons des arbres plantés au milieu du béton. Elle croisa un groupe de gosses qui la suivirent en l'abreuvant d'injures. Leurs hurlements lui perforaient les tympans. Elle ne les écoutait pas, marchait d'un pas plus vif, plus assuré, entre les façades lugubres. Des silhouettes s'agitaient au milieu des voitures aux portières grandes ouvertes, les trafics habituels, les bandes se regroupaient pour préparer les expéditions nocturnes.

Lorsqu'elle s'aventurait ainsi seule et ivre dans la nuit tombante, Cyrian se sentait à nouveau en danger. Johannes lui avait dit que la Confrérie consacrait une partie de l'argent des voyages à la

surveillance permanente des vaisseaux, mais il n'avait pas remarqué de vigiles ou de gardes du corps dans les parages. Vrai aussi qu'il ne pouvait pas manipuler les yeux de Mathy et qu'elle n'avait aucune raison de scruter les environs. Les bagnoles lancées à tombeau ouvert dans les allées du parking la frôlaient, des junkies affalés sur les marches la fixaient d'un œil torve, des gamins âgés de sept ou huit ans lui lançaient des cailloux. Sa vie ne tenait qu'à un fil. Que deviennent les âmes lorsque leur vaisseau meurt ? À cette question, Johannes n'avait pas apporté de réponse. Est-ce qu'elles finissaient par se décharger comme des piles usagées ? Est-ce qu'elles s'envolaient pour un impossible ailleurs ?

Les cris et les rumeurs de la cité s'estompaient. Mathy laissa les bâtiments derrière elle, traversa un terrain vague, rejoignit une autre route deux cents mètres plus loin, se dirigea vers un mur d'où dépassaient des croix.

Un cimetière.

Elle n'essaya pas d'ouvrir la grille d'entrée fermée par une épaisse chaîne, elle piqua droit vers une petite porte en bois située trente mètres plus loin, défoncée et rafistolée à la hâte. Elle n'eut aucun mal à l'ouvrir. Elle peinait, en revanche, à reprendre sa respiration. Elle s'engagea dans une étroite allée pavée de cailloux blancs. S'arrêta, perdue. Se demanda ce qu'elle fichait là, comment elle était arrivée là. Fixa les tombes alignées de chaque côté de l'allée. Ses jambes n'avaient plus la force de la porter. Elle eut envie de se coucher sur le sol et d'attendre tranquillement que la mort vienne la cueillir. Elle ne bougeait pas, indécise, suspendue dans son propre vide. De plus en plus inquiet, Cyrian se demanda si le voyageur clandestin avait la possibilité d'influencer son corps d'emprunt. Une vague de tristesse l'emporta. Mathy, secouée de sanglots, poussait des gémissements à fendre leurs deux âmes.

Depuis combien de temps étaient-ils enfermés dans cette pièce basse et humide ? Elle ne disposait d'aucune autre ouverture qu'une porte capitonnée. Il n'y avait ni jour ni nuit, mais l'invisible course du temps rythmé par les bruits d'écoulement. La matière épaisse et souple qui recouvrait les murs empêchait les sons de parvenir au-dehors. Il ne servait à rien de hurler, personne ne les entendrait.

Le retour à la conscience d'Edmé s'était accompagné d'un terrible mal de crâne. Le coup reçu sur la tête lui avait mis le cerveau à l'envers. Une énorme bosse avait poussé juste au-dessus de sa tempe. La douleur, aiguë, s'était associée aux élancements sourds provoqués par la rencontre brutale avec la poutrelle métallique. Il se souvenait qu'il avait gravi quelques marches de l'escalier, puis qu'un objet métallique, une énorme pince anglaise sans doute, avait jailli de l'obscurité et s'était abattu sur lui. Il lui avait fallu un peu de temps, après son réveil, pour remarquer une présence à ses côtés, une vague forme dans l'obscurité, une respiration sifflante, des gémissements. C'était à son odeur, à son parfum légèrement ranci par la transpiration, qu'il avait reconnu Sylvaine. Il lui avait parlé, elle n'avait pas répondu. Il s'était approché aussi près d'elle que le permettaient ses chaînes. Les cercles d'acier lui blessaient les chevilles et les poignets. Il était resté assis aux côtés de son équipière jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance. Elle s'était mise à sangloter. Il avait dû surmonter son propre inconfort pour lui parler d'une voix apaisante : les autres du groupe allaient s'inquiéter de leur absence et se lancer à leur recherche, ils finiraient bien par les localiser.

Comment ? Les dingues qui les avaient capturés avaient sans doute balancé leurs téléphones portables et leurs flingues dans la Marne avant d'effacer leurs autres traces. On n'avait pas affaire à des amateurs, mais à une bande parfaitement rodée. Sylvaine aurait dû revenir sur ses pas après la découverte du cadavre de la femme torturée dans le sous-sol, mais sa curiosité l'avait emportée, et puis, elle avait pensé que les occupants de la baraque s'étaient absentés, elle avait résolu de continuer seule jusqu'à la porte d'entrée, comme convenu, toujours ce besoin stupide de se prouver quelque chose, une connerie de gonzesse. Cueillie en haut de l'escalier, un coup fulgurant

sur la tête, elle avait cru en se réveillant que son crâne avait éclaté en mille morceaux. Du sang s'était coagulé sur sa joue. Depuis, elle alternait les phases de sommeil et de veille. Edmé avait réussi à lui poser la main sur le front et constaté qu'elle brûlait. Elle avait perdu espoir quand trois hommes s'étaient introduits dans la pièce pour enchaîner son équipier. Ils étaient désormais tous les deux coincés dans cette cage à rats, coupés de l'extérieur. Elle l'avait cru mort, puis, l'entendant respirer et gémir, elle s'était réjouie de le savoir vivant.

Vu le traitement atroce réservé à la prisonnière du sous-sol, vu les sévices infligés aux cadavres remontés du fond de la Marne – le forcené de l'île aux Loups n'avait pas agi seul, plus de doute là-dessus –, les deux flics n'avaient rien de bon à attendre de leurs ravisseurs. Ils espéraient vaguement que leurs équipiers retrouveraient leur voiture garée dans une ruelle perpendiculaire à la rivière en face de l'île aux Loups. Rien n'était moins sûr : les salopards qui les avaient enfermés dans ce trou du cul du diable l'avaient sans doute repérée, brûlée ou poussée dans la rivière ou un quelconque étang. Ils avaient amoncelé les cadavres pendant plusieurs années, plusieurs décennies, sans que personne remarque leurs activités. Ils ne laissaient rien au hasard. Il avait fallu le coup de folie du forcené de l'île et l'obstination du deuxième de groupe pour remonter leur piste.

Edmé et Sylvaine avaient tiré sur leurs chaînes comme des damnés, et rapidement admis l'inanité de leurs efforts : aucune chance de briser les maillons d'une épaisseur de cinq millimètres ni de desceller les pitons rivés au mur. Pas question non plus de glisser les mains ou les pieds au travers des bracelets, même en les humectant de salive. Pourtant moins corpulente qu'Edmé, Sylvaine s'était profondément entaillé la peau des mains en les tordant dans tous les sens pour tenter de les libérer.

Les ravisseurs ne donnaient pas signe de vie. Ils n'avaient apporté ni eau ni nourriture à leurs captifs, ni aucun récipient pour satisfaire leurs besoins. Les deux flics en étaient réduits à se soulager dans un coin de la pièce, aussi loin l'un de l'autre que l'autorisaient leurs chaînes. Ils en riaient malgré la puanteur, malgré leur embarras. Une drôle d'intimité s'installait entre eux, l'intimité brutale des otages, une intimité d'odeurs, de peur, de sueur, de souffle, de détresse. Ils étaient descendus ensemble au fond de l'enfer, ils s'accrochaient l'un à l'autre, ils se chargeaient tour à tour d'entretenir la flamme fragile de l'espoir, au moins de se reconforter. Ils pouvaient s'allonger l'un contre l'autre, bras tirés en arrière par les chaînes, hanches, épaules et joues martyrisées par le sol rugueux. Encore heureux qu'on eût laissé son blouson de cuir à Sylvaine et son imper à Edmé : une fraîcheur mordante s'invitait régulièrement, la nuit, sans doute.

« J'ai soif, Edmé... »

Il se redressa sur un coude et observa Sylvaine. Ses yeux s'étant accoutumés à l'obscurité, il distinguait presque aussi bien qu'en plein jour les croûtes noirâtres qui lui maculaient la joue, ses cheveux collés par le sang sur un côté de son crâne, son chemisier constellé de taches. Son pâle sourire ne parvenait pas à masquer son épuisement et son inquiétude.

« Deux solutions, dit-il. Arrêter de parler ou récupérer son urine dans le creux de ses mains et la boire.

— T'es dégueulasse !

— C'est comme ça que les gens coincés sous les décombres réussissent à survivre après un tremblement de terre.

— J'ai déjà du mal à faire pipi avec toi à côté. Si en plus je dois le boire...

— Je regarderai ailleurs, juré. »

Elle lâcha un rire nerveux. Un temps de silence, rythmé par les notes mates d'une goutte suintant du mur et tombant sur le sol avec une régularité de métronome.

« Qu'est-ce qu'on va devenir, Le Miso ? On n'a même plus de clopes. Ces enfoirés nous ont tout piqué. Ils savent qu'on est flics.

— Faut faire confiance aux copains. Ils finiront par nous retrouver.

— J'y crois pas. Tant qu'ils auront pas serré le tueur du 16^e, ils s'occuperont pas de nous. Ils remarqueront même pas notre absence. Le temps qu'ils s'en rendent compte, et ces... ces dingues nous auront découpés en morceaux. »

Elle était de nouveau au bord des larmes.

« Tu devrais pas pleurer : ça gaspille l'eau de ton corps, fit Edmé avec un sourire.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour sortir de là ?

— Attendre. Guetter une occasion.

— Et si l'occasion ne se présente pas... »

Edmé ne répondit pas. Leurs chances étaient infimes. Fouiller tout Paris et sa proche banlieue sur les traces de deux flics disparus revenait à chercher une aiguille dans une grange de foin. La mort, cette mort qu'il avait parfois désirée avec une ardeur d'amant malheureux, se présentait enfin. Elle ne l'effrayait pas, il quitterait cette vie avec une certaine résignation, voire un grand soulagement, mais le sort de Sylvaine le préoccupait. S'il avait consumé son existence dans les déceptions, les insomnies, l'alcool et les cigarettes, son équipière avait encore de nombreuses années devant elle. Leurs ravisseurs la charcuteraient un bon moment avant de l'achever, et ça, il ne l'admettait pas. Quel besoin avait-il eu, bon sang, de fouiner sur l'île aux Loups, de sortir ces macchabées des profondeurs de la Marne ? De ramener au grand jour des morts anonymes dont tout le monde s'était foutu pendant des années ?

« Je suis vraiment désolée, Edmé...

— Désolée de quoi ? Tu déconnes, c'est moi qui devrais...

— J'ai pas toujours été agréable avec toi.

— Et moi, je t'ai foutue dans un sacré merdier.

— T'as fait que ton boulot. J'ai pas respecté la procédure, un comble pour une procédurière ! J'aurais dû ressortir et te prévenir quand j'ai vu le cadavre de cette femme.

— On avait sans doute besoin d'un peu d'intimité pour mieux se connaître... »

Elle le fixa d'un drôle d'air, brûlant et navré. Un bouton de son chemisier avait sauté, révélant le haut de son soutien-gorge blanc taché et légèrement de travers. Les chaînes les contraignaient à de multiples contorsions qui chiffonnaient leurs vêtements. Edmé était lui-même emberlificoté dans les plis de son imper, de sa veste, de sa chemise et de son caleçon.

« Je voulais te dire, Edmé... »

Des cliquetis, des crissements interrompirent Sylvaine. La porte s'ouvrit et livra passage à quatre silhouettes. Un courant d'air frais balaya les miasmes de la pièce. Trois hommes et une femme, elle d'allure gothique, fringues sombres, visage blême, maquillage de vampire, ongles rouge sang, bijoux extravagants, parfum agressif, eux vêtus de cuir ou de jean, tempes rasées, crêtes plus ou moins étroites, hautes et longues dans le cou, joues ombrées de barbe, traits anguleux, gueules couturées, cabossées. Le plus jeune, entre vingt et vingt-cinq ans, agitait un trousseau de clefs comme un tambourin. Ses yeux déments volaient sans cesse d'Edmé à Sylvaine. Des tatouages aux motifs complexes s'étaient de chaque côté de son étroite crête d'Iroquois et s'achevaient en pointe près des lobes de ses oreilles.

« Putain d'enculés de flics ! » lâcha-t-il entre deux ricanements hystériques.

Il balança un coup de pied dans les jambes de Sylvaine, qui poussa un gémissement. Edmé tira violemment sur ses chaînes sans autre résultat qu'une douleur aiguë aux poignets et une floraison de sourires sarcastiques sur les faces des ravisseurs.

« Pas la peine de t'énerver, grand-père, lança la femme. Faudrait s'appeler King Kong pour briser ces chaînes. »

Il n'aima pas la férocité de son regard, un regard jaune de chatte guettant une proie. D'elle se dégageait quelque chose de malsain. Les trois hommes paraissaient moins cruels, moins pervers.

« Laisse-les-moi, Calixte, putain j'te jure que j'vais leur faire regretter d'avoir fourré leurs sales pattes dans nos affaires », glapit le plus jeune en donnant un nouveau coup de pied dans les côtes d'Edmé.

Le souffle coupé, Edmé resta recroquevillé sur lui-même en

attendant que la douleur s'estompe.

« Un peu de patience, dit la femme. On s'occupera d'eux avec tous les honneurs dus à leur rang quand il y aura moins d'agitation dans le coin.

— Ils vont crever de soif et de faim avant, intervint celui qui portait une casquette, un pantalon et un blouson de cuir.

— On va les engraisser comme des petits cochons : il y aura plus de chair à découper.

— Tu lui boufferas les couilles, à ce bouffon ? » ricana le plus jeune en désignant Edmé.

Le sourire énigmatique de la femme lui creusa les joues et rehaussa ses pommettes. Elle était plus âgée que ne laissait supposer son allure, le temps lui avait entaillé profondément le cou.

« Tu sais bien que c'est mon plat préféré. Surtout celles d'un flic ! »

Ils gloussèrent, leurs yeux étincelèrent dans la pénombre, des yeux de fauves dans l'obscurité de leur antre.

« Une règle que tu dois jamais oublier, reprit la femme en se tournant brusquement vers le jeune taré. Ne jamais prononcer de nom devant des tiers, compris ? »

La vitesse à laquelle la face hilare de son interlocuteur se décomposa conforta Edmé dans l'idée que la femme était, sinon le caïd de la bande, au moins l'une de ses têtes pensantes.

« Ils auront jamais l'occasion de l'ouvrir, ces enculés, plaيدا-t-il d'une voix étranglée.

— La règle, c'est la règle. Soit t'es capable de la respecter, et tu resteras avec nous, soit t'es pas capable, et tu feras pas de vieux os dans le coin. »

Il s'inclina avec un sourire dégoulinant de veulerie.

« T'inquiète, j'oublierai plus.

— J'espère. En attendant, tu t'occuperas d'eux. Et pas de connerie, hein. Sortons d'ici, ça pue. »

Ils se dirigèrent vers la porte. Au passage, le plus jeune décocha un dernier coup de pied dans les jambes d'Edmé.

« S'il vient seul la prochaine fois, on aura notre chance.

— Il va te briser les os.

— C'est un risque à prendre. »

Sylvaine acquiesça. Edmé avait raison : le petit taré à crête d'Iroquois était taraudé par un besoin pathologique de distribuer les coups. Même si la femme aux yeux jaunes lui avait intimé l'ordre de ne pas faire de connerie, il ne pourrait s'empêcher de frapper si on le provoquait, donc de s'approcher, de se tenir à portée. Il faudrait seulement éviter d'être touché à un endroit névralgique. Les chances de sortir de leur cul-de-basse-fosse restaient minces, mais la porte était

entrebâillée.

« Si on s'en tire, Edmé, je te promets de ne plus jamais t'appeler Le Miso.

— Tout le monde m'appelle comme ça maintenant. »

Sylvaine marqua un long temps de silence avant de reprendre. Un silence embarrassé.

« Ça fait, quoi ?... sept ans que je bosse à la Crim', sept ans que je te connais, et j'ai jamais osé...

— Osé quoi ?

— J'ose toujours pas.

— Si t'oses pas dans les circonstances, je vois pas quand tu pourras le faire... »

Sylvaine se rapprocha de lui à genoux. Ses chaînes lui tirèrent les bras en arrière. Elle grimaça et se dévissa presque le cou pour poser ses lèvres sur celles d'Edmé. Il se déroba, un réflexe. Depuis combien de temps n'avait-il pas été embrassé par une femme ? Il avait perdu le mode d'emploi du baiser, il avait cessé de croire depuis longtemps qu'une femme pût être attirée par sa modeste et terne personne, il s'était résigné à l'existence neutre et paisible, finalement, des célibataires à carapace dure.

« Tu vois, j'aurais mieux fait de pas oser, souffla Sylvaine, dépitée.

— C'est pas ça, il faut que... Je croyais pas que... Il faut que je m'habitue, quoi. »

Il évaluait maintenant son équipière, penaude, en possible maîtresse et se demandait pourquoi il n'avait jamais remarqué qu'il l'intéressait à ce point. Il revoyait ses regards et ses sourires lors des réunions de la brigade ou du groupe, se souvenait qu'elle s'asseyait souvent près de lui au self, qu'elle s'arrangeait presque toujours pour monter dans la même voiture que lui, il se remémora ses frôlements insistants dans les couloirs et les bureaux du quai des Orfèvres, se rappela qu'elle s'était portée volontaire avec lui pour prendre à revers le forcené de l'île aux Loups, et se serait volontiers traité de con si elle lui en avait laissé le temps. Elle lança une deuxième offensive. Cette fois, il ne se déroba pas, il accepta la pression de la bouche de son équipière, entrouvrit les lèvres jusqu'à ce qu'elle puisse y glisser sa langue. D'un seul coup lui revinrent une multitude de sensations enfuies, la chaleur d'une bouche, l'embrasement des sens, la suspension au seul frottement des lèvres et des langues, la fusion immédiate, physique, brutale, entre deux êtres jusqu'alors étrangers... Il fut chahuté par le désir de la renverser sur le sol et de lui arracher ses vêtements, mais les chaînes le ramenèrent brutalement à la réalité.

Ils reprirent leur souffle et se dévisagèrent un instant, surpris, les yeux et les lèvres luisants.

« Y a... Y a pas d'avenir avec moi, Sylvaine, finit par murmurer

Edmé, à regrets. J'ai vingt balais de plus que... »

Le grincement d'une clef dans une serrure l'interrompt. Le jeune taré à crête d'Iroquois entra, portant un plateau où s'entrechoquaient une bouteille d'eau et des verres. Il s'avança de trois pas, s'arrêta, laissa errer un petit moment son regard démentiel sur les deux flics, posa le plateau au sol, le poussa du pied dans leur direction.

« Voilà de quoi bouffer et boire. Mangez tout, hein, c'est vachement plus marrant de découper dans le gras. »

Il lâcha des éclats de ce détestable petit rire qui perforait les tympans et vrillait les nerfs. Ses clefs, passées dans un mousqueton suspendu à la ceinture de son jean, tintèrent délicatement.

« La ramène pas, cracha Edmé. Toi, t'es le larbin, tout juste bon à faire les corvées. »

Le sourire du taré à tête d'Iroquois se figea. Il jeta un coup d'œil en direction de la porte restée entrouverte.

« Qu'est-ce que t'as dit, enculé de flic ? »

Edmé n'eut pas besoin de regarder dans sa direction pour percevoir la tension soudaine de Sylvaine. Il se recula afin de donner un peu de mou à ses chaînes.

« Barre-toi et laisse-nous manger tranquillement. Les petits branleurs dans ton genre ne m'intéressent pas. »

L'autre eut la réaction escomptée, il s'avança vers Edmé, les yeux écarquillés, les mâchoires serrées. Les tatouages palpitaient sur ses tempes. Du coin de l'œil, Edmé surveilla ses chaussures, des brodequins à semelles épaisses et ferrées.

« T'as pas entendu, petit con ? Dégage, tu me coupes l'appétit. »

L'autre s'approcha encore. L'extrême concentration d'Edmé s'associa à sa faim, à sa soif, à sa fatigue, au regard vigilant de Sylvaine pour le maintenir au bord du vertige. L'ouverture ne se présenterait qu'une seconde, éventuellement deux.

« Putain de flic d'enculé de ta race ! »

Le jeune taré à tête d'Iroquois eut un large sourire qui dévoila ses petites dents taillées en pointe, puis il décocha son premier coup de pied avec la vivacité d'un fauve.

Tania n'avait plus donné signe de vie, la panthère. Sans argent, sans papiers, Léonie n'avait pas d'autre choix que de rester planquée dans le trois pièces du 13^e dont elle avait trouvé un jeu de clefs dans le tiroir de la table basse du salon. Elle espérait que le propriétaire ne rentrerait pas trop tôt de son voyage à l'étranger, le temps qu'elle puisse accéder au squat.

Par chance, Tania ne lui avait pas piqué son téléphone portable. Il ne lui restait pas beaucoup de temps de communication sur sa carte. Elle pourrait au moins prendre rendez-vous avec les hiboux pour expérimenter l'une de leurs fichues molécules et toucher les mille cinq cents euros. Chaque fois qu'elle essayait d'appeler Dennis, elle tombait systématiquement sur sa boîte vocale. Aucune chaîne, pas même les chaînes d'information continue qu'elle regardait sur le grand écran à plasma de l'appartement, ne parlait d'une intervention meurtrière de la police dans un squat du 20^e arrondissement. Les célébrités et les opposants politiques avaient renoncé depuis longtemps à défendre les sans-papiers et autres clandestins, trop grand, le risque d'impopularité. On préférait s'en tenir au discours dominant, quasi officiel, qui préconisait un retour aux valeurs traditionnelles européennes. On ne tolérait plus d'entorse, même vénielle, aux lois de la République. Les acteurs, chanteurs, artistes, écrivains et autres intellectuels n'avaient plus d'autre cause à défendre qu'eux-mêmes, un travail à plein-temps avec la multiplication des célébrités vomies par la télé-réalité. Les programmes n'offraient plus que des défilés ininterrompus d'individus de tous âges et de toutes conditions qui venaient partager leurs expériences, leurs obsessions, leurs maladies, leurs goûts, leurs petites et grandes misères. L'assurance, la volubilité, la crudité avec lesquelles ils parlaient d'eux-mêmes sidéraient Léonie. Ils adoraient s'exposer, se plaindre, se disputer, revendiquer, exiger, caqueter, des poules. Fallait voir comment ils se dressaient sur leurs ergots, ébouriffés, si un intervenant émettait le moindre soupçon de doute sur leur sincérité. Ils venaient du réel, eux, pas de ces officines parisiennes où l'on faisait et défaisait les opinions, ils étaient vrais, inattaquables. Ils s'exhibaient, main sur le cœur, pour susciter compassion ou admiration, et Léonie n'éprouvait pour eux qu'une indifférence teintée

de pitié. Elle voyait bien qu'ils ne racontaient pas la vérité, ou racontaient une vérité qui arrangeait tout le monde. Elle les avait vus défiler dans la chambre à cauchemars de tante Destinée, les porcs, les mêmes qui allaient pleurnicher ou se vanter devant les caméras, ils se montraient devant elle dans leur vérité, dans leur monstruosité, pas tels qu'ils s'efforçaient de paraître. La télé était devenue un confessionnal géant où l'on s'accusait en grande pompe de fautes vénielles afin de recevoir l'absolution solennelle du public, le souverain des âmes.

Léonie se décida à sortir deux jours après sa mésaventure avec Tania. Elle dénicha trois tickets de métro dans le fond de son sac. L'un lui servirait à se rendre au squat, le deuxième lui permettrait de revenir à l'appartement du 13^e arrondissement, le dernier, éventuellement, à gagner l'immeuble délabré des hiboux. Si elle retrouvait Dennis et les Bulls, elle n'aurait peut-être pas besoin de solliciter un rendez-vous avec les techniciens du laboratoire, pas envie de passer quatre jours en tête à tête avec son double infernal.

Elle s'aventura avec prudence sur le trottoir. Sa tenue n'attirait pas l'attention. Tania, elle, avec ses minijupes, ses bustiers échancrés, ses jambes interminables et son allure féline, ne pouvait pas paraître dans la rue sans que les regards des mâles la prennent en chasse. Léonie marcha tête baissée jusqu'à la bouche de métro, craignant à chaque instant d'être interpellée. Une fois dans la rame, elle s'assit et garda les yeux rivés sur la vitre. Tania, quand même, elle devait être très malheureuse, ou très mauvaise, pour faire un coup pareil à une frangine. Elle n'avait pas froid aux yeux en tout cas : la façon dont elle avait retourné la situation au troquet et tiré sur son agresseur révélait un courage, une détermination, une férocité à toute épreuve.

Léonie sortit de la station et parcourut d'un pas rapide l'avenue qui donnait sur le squat. Elle emprunta une ruelle parallèle pour éviter d'être repérée par le patron ou les clients du troquet, longea un grand bâtiment avant d'arriver devant l'entrée principale de l'immeuble. Personne devant l'ouverture défoncée et obturée par une plaque métallique sur laquelle avaient été apposés des scellés. Des grilles installées par les Bulls il ne restait que des bouts de ferraille tordus et en partie fondus. Les keufs n'avaient pas lésiné sur les moyens : l'explosion avait percé un trou de deux mètres de largeur et noirci la façade sur un rayon d'au moins dix mètres. Léonie ralentit l'allure sans cesser de marcher. Des murs de parpaings bouchaient hermétiquement les trois autres entrées de l'immeuble. Elle ne connaissait pas l'accès souterrain dont lui avait parlé Tania. Elle tourna deux fois à droite pour inspecter l'arrière du squat, séparé de la rue par une grille rouillée et une cour pavée d'une dizaine de mètres de profondeur. Là non plus, elle n'entrevit aucune possibilité de s'introduire dans

l'immeuble. Comment savoir si Dennis et les autres avaient réussi à quitter les lieux ? Elle s'aperçut trop tard que deux keufs, un homme et une femme, venaient dans sa direction, les vautours. Elle se contint pour ne pas prendre ses jambes à son cou, trahie par les battements de son cœur et le tremblement de ses jambes. Le feu de leurs regards lui lécha le visage lorsqu'elle s'écarta pour les laisser passer. Ils s'arrêtèrent un instant de parler, puis ils poursuivirent leur chemin et leur bavardage sans s'occuper d'elle. Elle recouvra son calme. Il lui fallait une nouvelle carte d'identité. Qui coûterait au moins cinq ou six cents euros. Et de l'argent, vite. Elle composa le numéro des hiboux, tomba sur leur répondeur, balbutia un message.

« Hé ! »

Elle sursauta. Une silhouette avait surgi d'une porte cochère pour s'approcher d'elle en silence. Un jeune Noir coiffé d'une casquette de travers, dont le visage lui était familier, allure de guépard.

« Salut. Tu te souviens de moi ? »

Elle le dévisagea sans parvenir à remettre un nom ou un souvenir sur son visage.

« T'es la meuf à Dennis, pas vrai ? J'étais de garde la dernière fois que t'es partie du squat. »

Ah oui, l'un des deux pit-Bulls avec qui elle avait tenu une brève conversation avant de sortir.

« Toi et moi, on a eu le pot, reprit le jeune Noir. J'venais juste de changer d'rue quand ces enculés de keufs se sont pointés avec leur putain d'engin de démolition. J'ai voulu revenir en arrière, histoire de donner un coup de main aux potes, mais c'était trop tard. Les keufs se sont déployés à une vitesse de guedin. Ils ont bouclé tout le secteur et j'ai eu qu'à dégager si j'voulais pas recevoir une décharge de quinze mille volts dans le bide.

— Tu... tu sais ce que sont devenus les autres ? »

Léonie cessa de respirer en attendant la réponse.

« Les Bulls ? Tout ce que je peux dire, c'est que personne les a vus monter dans les paniers à salade. Et que personne les a revus depuis l'attaque. »

Léonie désigna le bâtiment d'un mouvement de tête.

« Tu veux dire qu'ils sont encore là-dedans ? »

— Y a d'grandes chances, frangine.

— Et, euh, tu connais une façon d'entrer ? »

Le guépard enveloppa Léonie d'un regard sournois.

« Ça se pourrait.

— Tu peux m'emmener ? »

Il bougea en rythme comme il se serait dandiné sur un rap.

« Qu'est-ce que je gagne dans l'affaire ? »

Léonie le dévisagea d'un air incrédule.

« J'ai rien. Rien du tout. On m'a tout piqué, tout, mon fric et ma carte d'identité.

— Eh, eh, y a d'autres façons de payer, frangine... »

Elle se détourna de lui et se remit à marcher sur le trottoir.

« Un porc noir est aussi dégueulasse qu'un porc blanc », lâcha-t-elle sans se retourner.

Elle parcourut une trentaine de mètres avant qu'il la rattrape et la saisisse par le poignet.

« J'm'excuse, frangine. J'te conduis là-dedans et j'te demande rien, d'accord ? »

Elle dégagea son bras d'un mouvement d'épaule.

« Pourquoi t'as changé d'avis ?

— J'ai tenté ma chance, ça a foiré, pas de quoi en faire des caisses. Tu diras rien à Dennis, hein ? J'm'appelle Shaq. Suis-moi. »

Il se dirigea vers le porche d'où il avait surgi quelques instants plus tôt. Léonie lui emboîta le pas en maintenant entre eux un intervalle de cinq ou six mètres. Ils passèrent sous la porte cochère. Le soleil printanier ne parvenait pas à débarrasser de sa crasse la cour d'immeuble. Shaq se dirigea vers l'une des trois entrées, traversa le hall et s'engagea dans l'escalier qui donnait dans les sous-sols, se retournant toutes les cinq secondes pour voir si Léonie le suivait. Au bout d'un long couloir où rôdait une odeur de moisi caractéristique des caves, ils s'enfoncèrent dans un labyrinthe souterrain et s'arrêtèrent devant une porte qui portait, tracé au marqueur, le numéro 68. Shaq extirpa une grosse clef rouillée d'une poche de son blouson, la tourna dans la serrure, puis, une fois la porte ouverte, alluma une lampe de poche et en promena le rayon sur les cartons vides qui encombraient la minuscule cave. Il invita Léonie à entrer avant de refermer la porte à clef derrière eux et de se frayer un passage dans le capharnaüm. Il dégagea une entrée arrondie et basse dans laquelle il se faufila. Elle hésita quelques secondes avant de l'imiter. Elle suffoquait à l'idée d'être coincée dans un boyau étranglé. Elle franchit l'ouverture à genoux en priant le ciel pour qu'elle puisse se relever de l'autre côté. Elle fut soulagée quand elle sentit un courant d'air sur son visage et aperçut Shaq debout au milieu d'un large tunnel.

« Ça pue, hein ? On est pas loin des égouts... »

La voix de Shaq se perdait dans les ténèbres. La galerie, baignée d'un air humide et nauséabond, débouchait, au bout d'une cinquantaine de mètres, sur une deuxième série de caves dont les trois quarts n'avaient plus de porte.

« On y est... »

Deux escaliers et un couloir plus loin, ils arrivèrent dans un hall que, malgré les amas de pierre, les cloisons éventrées et les meubles

renversés, Léonie reconnut au premier coup d'œil. Ils passèrent devant le réduit où travaillaient Vinci Code et Lucy. Il ne restait du minuscule atelier que des feuilles éparpillées et les restes noircis de l'imprimante et de l'ordinateur.

« Ils ont tout défoncé dans le coin ! siffla Shaq. C'est pas des keufs qui ont fait ça, mais des putains de psychos ! »

Des plafonds crevés, s'étaient déversés des éboulis de poutres, de lattes, de briques et de moellons. Une odeur de poudre froide flottait entre les décombres et les piliers métalliques dénudés. Des rayons obliques tombaient des fenêtres et des interstices des portes et emprisonnaient dans leurs halos blêmes les objets jonchant le sol.

« Reste plus rien ni personne, reprit Shaq.

— Les Bulls avaient sans doute des planques, suggéra Léonie.

— Dennis te les aurait montrées, non ? »

Ils explorèrent les lieux en restant attentifs aux bruits. Les keufs et autres charognards pouvaient débouler d'un instant à l'autre, il ne s'agissait pas de tomber entre leurs sales pattes, Shaq, parce qu'il avait deux ou trois trafics à son actif plus quelques bricoles à se reprocher, Léonie parce qu'elle n'avait pas de papiers et serait renvoyée dare-dare dans son pays d'origine. Aucune trace des Bulls ni des autres squatteurs au rez-de-chaussée, seulement des vestiges de vies brisées, des lits renversés, cramés, des vêtements, des chaussures, des livres et des DVD épars, des instruments de musique, des paquets de clopes, des ustensiles de cuisine et des affaires de toilette. On aurait dit qu'une nuée exterminatrice s'était échappée des enfers pour s'abattre sur les lieux.

Rien non plus au 1^{er} ni au 2^e étage. Les sols des chambres et des autres pièces étaient défoncés. Les keufs avaient sans doute reçu pour consigne de rendre l'immeuble dangereux, inhabitable. Au moins, en attendant que la mairie désigne les promoteurs chargés de raser l'immeuble, plus aucun squatteur n'y mettrait les pieds. Les affaires nécessitent de l'ordre pour prospérer, pas trop cependant, l'excès d'ordre est incompatible avec la liberté d'entreprendre.

Shaq faillit passer au travers du plancher d'un couloir du 3^e étage incendié. Le cœur de Léonie se serra : le squat avait été son refuge après son évasion du foyer d'accueil, il avait abrité une vie intense, chaleureuse et joyeuse, les cris, les rires et les disputes résonnaient encore, elle sentait sur ses lèvres, sur sa nuque, sur ses joues le souffle tiède et doux de Dennis.

Ils découvrirent un premier cadavre au 4^e, dans une pièce noire de suie, recroquevillé dans l'armature calcinée d'un fauteuil. Une odeur de chair en décomposition dominait les effluves de bois et de plastique brûlés. Ils s'en approchèrent malgré l'épouvante qui les saisit à la vue de ce corps déformé, mutilé. Impossible de le reconnaître : les

lambeaux de ses vêtements s'incrustaient dans sa peau craquelée, il ne restait plus une touffe de cheveux sur son crâne, son visage n'était plus qu'un masque brunâtre d'où saillaient les dents et les pommettes. Léonie constata avec soulagement qu'il ne pouvait pas être Dennis : la basket noircie qui chaussait l'un de ses pieds ne dépassait pas le 44 tandis que Dennis faisait un bon 50. Shaq sortit précipitamment de la pièce pour vomir.

La chambre de Léonie, au 5^e, était pratiquement restée intacte, hormis quelques lattes du parquet transformées en dentelle sombre par les flammes. La lumière tombait en pluie de la toiture par endroits effondrée. Ce fut dans l'un des greniers, entre les chevrons et les poutres enchevêtrés, qu'ils aperçurent un deuxième cadavre, puis un troisième et enfin une vingtaine de corps allongés et alignés entre les gravats. Ceux-là n'avaient pas été brûlés, mais exécutés : on distinguait les impacts des balles sur leurs visages, leurs cous, leurs poitrines ou leurs ventres. Le sang avait séché sur les vêtements déchirés. On aurait pu penser qu'ils dormaient, certains les yeux grands ouverts, les autres paupières closes, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils se lèvent et prononcent quelques mots, mais il y avait cette odeur omniprésente, ce parfum de mort, cette horreur à jamais plaquée sur les visages.

Les larmes aux yeux, Léonie identifia d'abord Michael, le chef des Bulls, puis Léa, sa copine du moment, et puis aussi Steve, le rouquin de la bande, et Scorie, le second de Michael, et deux autres filles, des bombes qui traînaient jour et nuit dans les parages des Bulls, et Mark, un petit noir rondouillard dont le cerveau s'était en partie écoulé par sa tempe fracassée, et Tony, à l'élégance et à la méticulosité proverbiales, et puis, là, tout au fond, étendu sous une poutre, Dennis.

Dennis surpris dans la mort avec, au milieu du front, deux rides verticales et profondes. Dennis dont les yeux fixes adressaient au ciel une ultime prière. Dennis, frappé en plein cœur et broyé par la poutre affaissée en travers de son bassin. Dennis, éclairé par un rayon de jour, paré de lumière. Léonie s'effondra sur son corps, secouée de sanglots.

« Putain d'enculés de flics de leur saloperie de race, gronda Shaq. Ils les ont tirés comme des lapins. »

La façon dont les corps avaient été disposés indiquait en effet une exécution délibérée, un massacre de sang-froid.

« Ils étaient même pas armés, putain. Ces enculés de keufs, ils ont dû... »

Un fracas monta du rez-de-chaussée, suivi d'un brouhaha. Shaq posa la main sur l'épaule de Léonie.

« Faut se tirer. Y a du monde en dessous. »

Elle ne réagit pas dans un premier temps, comme si elle espérait,

par ses larmes, par son souffle, par ses convulsions, par son chagrin, ramener à la vie le seul homme qui lui eût témoigné du respect, le seul homme qui l'eût regardée avec tendresse. Elle fut battue par l'envie soudaine, puisqu'il refusait de revenir à la vie, de se laisser mourir pour le rejoindre sur l'autre rive.

Shaq la tira sans ménagement par le bras.

« Faut pas rester là, frangine. »

Elle ne résista pas, anéantie, incapable de prendre la moindre décision. Elle lança un dernier regard sur le corps de Dennis avant d'en être séparée par le rideau de poutres et de chevrons. Shaq, impitoyable, la traîna jusqu'à la sortie du grenier. Les éclats de voix et les bruits de pas se rapprochaient.

« Ces enculés vont débouler dans le coin, chuchota le guépard. Faut s'planquer. »

« J'ai bien cru qu'elle resterait plantée dans ce cimetière jusqu'à la fin des temps. Elle ne savait plus ce qu'elle fichait là en pleine nuit. Elle perd la mémoire immédiate, un début d'Alzheimer. C'est dangereux pour les voyageurs, ce genre de défaillance : imagine qu'un vaisseau soit totalement incapable de retrouver le chemin du labo...

— Je te l'ai déjà dit : nous les surveillons. Nous serions allés la chercher si elle n'était pas revenue d'elle-même.

— Et si le vaisseau refuse de vous suivre ? S'il se rebiffe ? S'il porte plainte ?

— Nous appliquons à chaque fois une solution adaptée.

— Quel genre de solution ?

— Peu importe. Parle-moi plutôt de ton voyage. »

Cyrian s'assura que personne ne les écoutait dans le petit troquet.

« Ça me fait le même effet que si j'avais la gueule de bois. Je n'ai plus de goût à rien.

— Normal. L'expérience est tellement forte que le retour dans le corps d'origine s'apparente à une descente d'acide. Je t'ai déjà dit que c'était une drogue dure. »

Cyrian n'avait pratiquement pas fermé l'œil depuis qu'il était revenu dans son corps, trop excité pour s'abandonner au sommeil. La peur atroce qui s'était emparée de lui quand Mathy s'était rendue dans le cimetière, paumée, déconnectée, n'avait pas refroidi son enthousiasme. Elle avait fini par retourner chez elle, à l'aube, comme un automate, puis au labo dans l'après-midi, et Cyrian s'était demandé si ses propres pensées avaient eu une quelconque influence sur le comportement de son vaisseau. L'expédition avait été fabuleuse en tout cas, bien plus enivrante que ces séjours à vingt millions de dollars dans les stations spatiales pour milliardaires en mal de sensations fortes. Cyrian ne regrettait pas son investissement de quinze mille euros. Comme il l'avait pressenti, le monde exploré par les sens d'un autre était différent du monde perçu par ses propres sens. La familiarité, la complicité entre soi et son environnement s'estompaient tout à coup, on redécouvrait les rues qu'on avait l'habitude de parcourir, les quartiers qu'on se figurait connaître, les paysages et les ciels tellement scrutés qu'ils en étaient devenus transparents. Le

regard n'était pas placé à la même hauteur, les sons n'étaient pas entendus de la même façon, le nez ne privilégiait pas les mêmes odeurs, les saveurs, les sensations ne se ressemblaient pas. Le monde n'avait pas changé et, pourtant, il était totalement transformé. Cyrian avait visité un grand nombre de pays en compagnie de ses parents, Chine, Inde, Maldives, Syrie, Mongolie, Pérou, Israël, Nouvelle-Guinée, Australie, Afrique centrale, Alaska, Vietnam, mais aucune destination exotique, aucun désert brûlant, aucune forêt tropicale, aucun fond marin, aucun canyon n'avait produit sur lui un tel effet. La distance et les particularités importaient peu dans le fond ; ce qui comptait, c'était le point d'où l'on observait. Mathy était un monde inconnu, plus étrange et fascinant que n'importe quelle exoplanète de la galaxie.

« Une drogue dont il est difficile de se passer, reprit Johannes. Certains Titans, et non des moindres, ont englouti des fortunes dans les VEC...

— VEC ?

— Voyage extracorporel. Quelques-uns ont dû suivre des cures de désintoxication : la tentation est forte de se projeter dans un autre corps quand on se sent mal dans le sien, d'échapper pendant quelques jours à son propre conditionnement, de revivre l'émerveillement, l'éblouissement de la découverte. L'association d'une âme et d'un corps est vécue comme un emprisonnement, comme une fatalité, tu comprends ? Avant le translateur, il n'y avait aucun moyen de briser cette malédiction, hormis le chamanisme ou la possession, des phénomènes qui ne sont ni prouvés ni systématiques. »

Des éclats lumineux traversaient les yeux de Johannes et redonnaient un semblant de vie à son visage couleur de cendres. Vêtu de ses sempiternelles frusques noires, sales et chiffonnées, il fixait Cyrian avec un mélange de lassitude et d'envie. Ils s'étaient donné rendez-vous dans le café proche de l'EESS qui servait de quartier général aux étudiants. La fin de l'année approchait, les résultats des examens seraient bientôt divulgués, et l'insouciance joyeuse qui régnait dans les couloirs et les amphis s'accordait parfaitement à l'indolence printanière. Les jupes s'étaient raccourcies, les tenues relâchées, les chemises dégrafées, les peaux dévoilées. Plusieurs mâles surexcités bourdonnaient autour d'Aurelle, qui riait à leurs plaisanteries en jetant à Cyrian des regards provocants. Elle n'employait pas la bonne méthode : plus elle cherchait à le rendre jaloux, et plus il se détachait d'elle. Il lui avait dit qu'il serait absent et injoignable pendant les quatre jours du voyage extracorporel. Elle l'avait harcelé de questions auxquelles il n'avait pas répondu. Elle était sortie de son appartement en claquant la porte, hurlant qu'on ne pouvait pas établir une relation durable (ça sonnait comme un slogan

écologique...) sans un minimum de confiance. Même si elle était jolie, intelligente, sensuelle, il n'avait pas envie d'unir sa solitude à la sienne, pas envie de s'engager dans une partie perdue d'avance.

« Le translateur fonctionne selon quel principe ? »

Johannes se renversa sur sa chaise et écarta les bras, dévoilant, par l'échancrure de sa veste, les auréoles grises maculant sa chemise noire.

« Ah ça ! c'est le secret le mieux gardé de la terre ! Ils sont très peu nombreux, dans la Confrérie, à être dans la confiance. Je sais seulement que chacun d'eux détient une partie de la solution, un maillon, et qu'il est très difficile de reconstituer la chaîne dans son entier. La Confrérie est méfiante : comme tu peux t'en douter, le translateur attise toutes les convoitises. Nous devons encore le perfectionner avant de le commercialiser.

— Tu veux dire que la Confrérie a l'intention...

— De le vendre ? Évidemment. Mais en gardant le contrôle de la technologie. C'est une magnifique opportunité, Cyrian.

— Si je comprends bien, tu as l'intention de t'investir dans le voyage extracorporel ? »

Johannes posa les coudes sur la table et le menton sur ses mains croisées.

« Je ne vois pas de marché plus prometteur. L'écologie ? Les puissances émergentes n'en ont strictement rien à foutre, et les problèmes du réchauffement, de l'eau, de l'énergie, de la surpopulation se résoudront tôt ou tard par la guerre. Et puis l'économie n'existe pas sans la consommation. La politique ? Plutôt me couper un bras que de ressembler un jour à ces pingouins. La biotechnologie ? Pourquoi pas, à condition de la libérer de ses carcans éthiques, mais on ne maîtrisera pas la génétique et la nanotechnologie avant trente ou quarante ans. La vraie nouveauté, l'avenir immédiat, c'est le VEC, l'aventure ultime. »

Du coin de l'œil, Cyrian observa son parrain – il ne parvenait pas encore à se considérer comme son égal. L'ambition, une ambition dévorante, transparaissait dans son regard et sur ses traits. Contrairement à la plupart des élèves de l'EESS, Johannes n'appartenait pas à la jeunesse dorée. Issu d'une famille modeste, bénéficiant d'une double bourse, la première du gouvernement allemand, la seconde de la Commission européenne, il avait dû s'élever au-dessus de sa condition à la force du poignet. Cyrian comprenait mieux, à présent, la nature des épreuves imposées par son parrain. L'Allemand avait profité de sa position pour accumuler les revanches, et Aurelle, sa dernière proie, était la preuve vivante qu'il pouvait évoluer dans le monde des privilégiés, accéder aux mêmes cercles, posséder les mêmes femmes. Il cachait une convoitise féroce et probablement une sensibilité d'écorché sous ses apparences sataniques

et blasées. Il s'était emparé du culte du surhomme avec la sauvagerie de ceux qui plient les mythes à leur ambition. Le surhomme, pourtant, n'avait jamais été l'homme dégagé des lois et des obligations humaines, l'homme cynique et omnipotent, mais l'homme capable de prendre tous les noms de l'histoire, l'homme embrassant l'humanité dans toutes ses dimensions.

Cyrian s'engouffra dans les failles de Johannes.

« Il me faut un deuxième voyage. »

Un vague sourire flotta sur les lèvres de l'Allemand.

« Tu connais le délai : trois mois.

— Maintenant. »

La fermeté de la voix de Cyrian interloqua Johannes, qui fronça les sourcils avant de vérifier machinalement que personne autour d'eux ne leur prêtait attention.

« Hors de question. Tu pourrais ne plus jamais t'en remettre.

— Je me fous des risques. Je veux repartir tout de suite. »

L'Allemand commanda deux cafés sans quitter son interlocuteur des yeux.

« Tu es sérieux ?

— On ne peut plus sérieux. »

Johannes baissa les yeux, incapable de soutenir le regard flamboyant de Cyrian.

« Les règles sont les mêmes pour tous. Je ne tiens pas à ce que tu finisses zombie. »

Cyrian avait pris sa décision deux jours après avoir repris conscience dans son corps d'origine. Il lui fallait embarquer sans attendre dans un autre vaisseau, renouer avec l'émerveillement du premier voyage. Depuis qu'il était revenu du monde de Mathy, il s'ennuyait dans sa prison de chair, tellement familière et exiguë qu'elle n'éveillait plus en lui aucun intérêt. Les joutes ludiques et sensuelles avec Aurelle ne compensaient pas sa frustration. Il avait oublié les aspects désagréables et dangereux du voyage, cette peur constante, atroce, d'être à jamais séparé de son corps d'origine, cette entière soumission à la volonté de son corps d'emprunt, cet exercice de confiance absolue, cette partie de roulette russe grandeur nature, cette balade sur un fil tendu au-dessus d'un gouffre. Il n'existait pas de sensation plus extrême, plus exaltante. Le voyage ultime, selon l'expression de Johannes.

« Les règles sont faites pour être transgressées, non ? Tu dis sans cesse que, nous, les Titans, devons aller au-delà des lois, au-delà de la morale. C'est ma vie, après tout. Je suis libre de la foutre en l'air. »

L'Allemand hocha la tête après avoir bu une gorgée de café.

« Tu as raison. Et je me fous bien de ce qui peut t'arriver. Seulement...

— Seulement ?

— J'ai investi beaucoup de mon temps et de mon énergie dans le projet. Je compte bien faire partie de ceux qui en toucheront les dividendes. Je ne tiens pas à tout perdre pour satisfaire un caprice.

— Pas besoin de le dire aux autres.

— Les ordinateurs stockent tout en mémoire, figure-toi.

— Pas à moi, Johannes ! Je sais, et tu sais, qu'on peut effacer les mémoires des ordinateurs. »

Johannes garda un instant les yeux fixés sur la porte en verre du bistrot. Le patron, admonesté par les flics quelques jours plus tôt, avait disposé des panneaux d'interdiction de fumer un peu partout dans la salle, ce qui n'empêchait pas les habitués, alignés devant le bar, de tirer comme des damnés sur leurs clopes. Un extracteur happait la fumée et nettoyait l'atmosphère. Le soleil, radieux, s'invitait dans la salle et éclaboussait de lumière le bas des murs, le carrelage noir et blanc, les tables circulaires.

« Tu fais quoi pendant les vacances ? demanda soudain Johannes.

— Quel rapport, merde ? »

Cyrian comprit, à l'air buté de son interlocuteur, qu'il devait passer sous ses fourches Caudines pour continuer la conversation.

« Juillet avec ma mère et ma sœur dans notre maison du Lubéron. Je crois que mon père a loué une villa sur une île quelconque des Caraïbes pour les quinze premiers jours d'août. Ensuite, retour dans le Lubéron, puis à Paris jusqu'à la rentrée. »

Johannes le fixa avec une expression qui oscillait entre convoitise et ressentiment.

« Moi, je vais bosser quasiment trois mois. Pendant trois mois, je serai sous les ordres d'un connard, je devrai fermer ma gueule pour toucher un salaire minable de mille cinq cents euros.

— Tu ne rentres pas en Allemagne ?

— Pour quoi faire ? Ceux de ma famille sont de pauvres ploucs de l'Est qui se gavent de patates et se bourrent la gueule au schnaps. Des déchets de l'humanité. Je n'ai plus rien à voir avec eux... » Johannes tira une longue cigarette de son paquet et joua un petit moment avec avant de l'allumer. Cyrian remarqua que les ongles de l'Allemand étaient noirs de crasse. Le patron leur lança un regard courroucé par-dessus le bar. Il avait décrété que les consommateurs pouvaient fumer sous l'extracteur et pas dans la salle, mais, comme Johannes était à la fois un bon client et un colosse, il ne lui adressa aucun reproche. « J'ai tout misé sur le translateur. Pour moi ce n'est pas un passe-temps de gosse de riche, mais mon futur gagne-pain. Dis-moi quel intérêt j'aurais à transgresser les règles.

— Quinze mille euros », répliqua Cyrian.

La cigarette à moitié consumée de Johannes se suspendit à quelques

centimètres de ses lèvres.

« On ne met personne d'autre dans la confiance, tu effaces les traces informatiques du voyage, tu gardes les quinze mille euros pour toi. » Cyrian vit dans les yeux de son vis-à-vis que l'idée traçait déjà son chemin. « Et tu ne seras pas obligé de bosser tout l'été.

— Tu oublies la part du vaisseau, mille cinq cents euros...

— Je la prends aussi en charge.

— Imagine qu'il t'arrive quelque chose...

— Personne n'en saura jamais rien.

— Moi, je le saurai.

— Et alors ? Tu es capable de garder un secret. »

Johannes épousseta les cendres tombées sur sa veste, sa chemise et son pantalon.

« Je ne pourrai pas assurer la sécurité seul. Les protocoles exigent que nous soyons trois ou quatre à chaque translation, deux avec le vaisseau, un ou deux avec le voyageur. Qui surveillera ton corps d'emprunt ?

— Toi. Il suffira que tu le suives. Quinze mille euros pour quatre jours de boulot, le rapport n'est pas mauvais, non ? »

Johannes écrasa sa cigarette dans sa tasse et passa la pointe de sa langue sur ses lèvres sèches. Cyrian ne s'étonnait plus de la barbarie avec laquelle l'Allemand avait abusé d'Aurelle. Il l'avait mordue sauvagement sur tout le corps à la fois pour marquer son territoire et s'enivrer de sa chair. C'était une bête enragée qui ne connaîtrait sans doute jamais ni assouvissement ni apaisement. La volonté de puissance se confondait chez lui avec la soif de vengeance.

« Ça fait quand même un paquet d'incertitudes, marmonna-t-il en rallumant une cigarette. Je ne sais pas si...

— Réponds juste oui ou non », coupa Cyrian.

Johannes le dévisagea avec une pointe d'irritation avant de se lever brusquement.

« Je te donnerai la réponse dans une ou deux heures. Je dois vérifier quelques trucs avant. »

Il rajusta sa chemise, reboutonna sa veste, remit un peu d'ordre dans sa chevelure.

« Je constate en tout cas que j'ai été un excellent parrain, Cyrian : tu es devenu un vrai Titan. »

Cyrian trouva une lettre à en-tête de l'EESS dans sa boîte. Il ne fut guère surpris d'apprendre qu'il était admis en troisième année avec une note générale de 16,25, la mention Très Bien et les félicitations du conseil. Il était pourtant sorti des épreuves de mathématiques et de biotechnologie avec un cuisant sentiment d'échec, il supposait donc que son succès était dû en grande partie, voire en totalité, à son intronisation récente dans la Confrérie des Titans, et il se surprenait à

n'en éprouver aucune gêne, aucun scrupule. Le résultat donnerait entière satisfaction à ses parents, ils verseraient quelques milliers d'euros sur son compte en banque, fiers, reconnaissants, convaincus que leur rejeton était le digne produit du croisement de leurs gènes. Il avait gagné trois mois de tranquillité. Il s'en foutait. Seuls lui importaient son prochain voyage extracorporel, le frisson de la découverte, l'exploration d'un nouvel organisme. Il posa son téléphone portable bien en vue sur la table basse du salon et guetta la sonnerie, un feulement de tigre, incapable de se concentrer sur une autre activité, télévision, lecture, jeu vidéo ou sieste.

Aurette se présenta une demi-heure plus tard, une bouteille de champagne à la main. Le trouble dans ses yeux, le désordre de sa chevelure et de sa tenue proclamaient qu'elle n'en était pas à sa première coupe. Elle aussi était admise en troisième année avec une moyenne de 13,86, mention Assez Bien. Elle s'en déclarait satisfaite, même si elle avait manqué d'un souffle la mention Bien. Surprise par les notes de Cyrian – ne lui avait-il pas affirmé qu'il avait raté deux épreuves ? –, elle le félicita d'un baiser goulu au goût légèrement acide. Après avoir fêté le résultat avec ceux de sa promo, elle venait le célébrer avec lui. Elle se déshabillait en parlant, enflammée de désir, avec des gestes saccadés, moins maîtrisés que d'habitude.

Faire l'amour, pourquoi pas ? Il tromperait son impatience, quitterait quelques instants son téléphone des yeux, donnerait un coup d'accélérateur au temps. Il laissa Aurette lui arracher ses vêtements, puis ils roulèrent tous les deux enlacés sur le canapé avant d'atterrir lourdement sur le tapis et de parcourir en rampant la moitié de la pièce.

Le tigre feula à l'instant où il s'allongeait sur une Aurette frémissante. Il s'arracha de ses bras sans tenir compte de ses protestations et bondit vers la table basse.

Le nom de Johannes s'affichait sur l'écran du téléphone.

« Cyrian ? D'accord. Aux conditions convenues. Jeudi prochain. 11 heures du soir à l'endroit habituel. »

Un coup, puis deux, puis une grêle ininterrompue.

Edmé s'était protégé de son mieux tout en surveillant les mouvements du taré à tête d'Iroquois. Une pointe de brodequin l'avait frappé sous l'oreille, une autre dans les côtes. La douleur ne l'avait pas empêché de ramper vers son adversaire. L'occasion s'était présentée quand l'autre, surexcité, s'était avancé d'un pas, oubliant toute notion de prudence.

« Tu vas voir ce qu'j'vais faire de ta sale gueule d'enculé de flic ! »

Edmé avait encore attendu, laissé son tortionnaire se griser de haine, puis il s'était jeté sur sa jambe, l'avait agrippé par le pantalon sous le genou et tiré vers lui de toutes ses forces. Surpris, le taré à tête d'Iroquois avait perdu l'équilibre et s'était effondré lourdement sur le dos. Edmé ne lui avait pas laissé le temps de se ressaisir. Il lui avait bondi sur le torse, lui avait bloqué les bras avec ses genoux et, sans perdre une seconde, avait plaqué sur son cou la courte entrave reliant ses poignets. Appuyant de tout son poids sur la chaîne, il n'avait pas relâché son étreinte avant que l'autre cesse enfin de remuer.

« Tu l'as eu, ce salaud », avait murmuré Sylvaine au bout de quelques instants d'un silence écrasant.

Edmé s'était redressé, tétanisé, souffle coupé, muscles broyés, comme écrabouillés par les roues d'un trente tonnes.

« Les clefs, avait-il haleté. Les clefs... »

Sylvaine avait tiré en ahanant sur ses chaînes.

« J'y arrive pas. »

Edmé avait hoché la tête, au bord de l'évanouissement. Des lucioles dansaient dans ses pupilles, chaque battement de son cœur l'ébranlait jusque sous ses ongles. Il n'avait rien mangé depuis trois ou quatre jours. Hypoglycémie. L'odeur du cadavre sous lui, mélange de parfum bon marché, d'urine et de sueur aigre, lui tournait les tripes.

« Faut que je grignote quelque chose, vite.

— Cet enfoiré n'a pas poussé le plateau assez près, avait objecté Sylvaine. On doit d'abord se détacher. »

Edmé avait serré les dents pour reprendre un peu d'emprise sur lui-même et dégager le trousseau de clefs du mousqueton passé dans le ceinturon du cadavre. Il l'avait lancé à Sylvaine.

« Vas-y, toi. J'ai trop la tremblote pour enfiler une clef dans ces putains de bracelets ! »

Sylvaine était parvenue à libérer ses chevilles et ses poignets au bout de cinq ou six tentatives. Une fois délivrée, elle s'était levée, avait esquissé quelques pas titubants et une série d'étirements avant de se pencher sur Edmé.

« Je sens plus mes jambes ni mes bras, avait-elle murmuré en glissant une clef dans la serrure d'un bracelet de son équipier.

— T'inquiète pas : le sang va se remettre à circuler. »

Aussi faible et fébrile qu'Edmé, Sylvaine avait essayé pratiquement toutes les clefs avant de trouver les bonnes. D'autres membres de la bande pouvaient débouler d'un moment à l'autre et tout flanquer par terre. Les deux flics n'avaient pas d'arme et plus beaucoup d'énergie à leur opposer. Le chemin était long jusqu'au soupirail, jusqu'à la rue, ils devraient encore parcourir près d'un kilomètre avant de croiser un taxi ou un bus.

Edmé frotta ses poignets et ses chevilles endoloris par les cercles de fer avant de se lever. Les graines de souffrance semées dans son corps par les coups de pied du taré à tête d'Iroquois se déployèrent avec une soudaine virulence. Du sang s'était coagulé entre sa mâchoire et son cou. Il remit tant bien que mal un peu d'ordre dans sa tenue.

« Je suis présentable ?

— Super-sexy. Sylvaine sourit et lui effleura la joue du bout des doigts. T'es bien amoché. »

Il lui prit la main et l'embrassa dans le creux de la paume.

« Je survivrai. Bon, voyons comment sortir de là. »

Ils vidèrent chacun trois verres d'eau à la saveur de chlore avant de s'occuper des sandwiches disposés sur le plateau, baguettes campagnardes rassises, tranches de jambon de poulet bas de gamme. Ils mâchèrent les premières bouchées en silence, appuyés l'un contre l'autre, un peu étourdis, puis, sur un signe d'Edmé, se dirigèrent vers la porte.

Des bruits de pas et de voix les arrêtaient net. Un groupe d'hommes descendait dans la cave. Sylvaine, qui n'avait pas lâché le trousseau, eut le réflexe de pousser doucement la porte et, sans perdre son calme ni marquer la moindre hésitation, de la refermer à clef. Edmé chercha des yeux un objet avec lequel il pourrait se défendre. Rien d'autre que le plateau et les chaînes scellées dans le mur. Il n'avait même pas songé à fouiller le cadavre. Le con. Sûr que ce genre de type trimballait en permanence un couteau ou un flingue. Trop tard maintenant. Les autres, la horde sauvage, allaient débouler et terminer le travail entamé par le petit taré à tête d'Iroquois. Il croisa le regard anxieux de Sylvaine. Deux éclats tragiques dans la pénombre. Cette femme, il l'aimait déjà, il l'avait toujours aimée, mais il ne s'en était

pas rendu compte, emmuré dans sa résignation, dans son ennui. L'évidence crevait les yeux. Que de temps perdu. Le con, le con, le con. Les autres arrivaient, précédés de leurs voix graves et de leurs rires gras.

Des coups ébranlèrent la porte.

« T'es là, le rat ? »

Deuxième volée de coups.

« Eh ! le rat, ouvre ! »

Interminable silence.

« T'es con ou quoi ? Il se serait pas enfermé de l'intérieur. Il a dû aller faire un tour.

— Me traite jamais de con devant les autres, compris ? Personne d'autre que lui a la clef ? »

Pas de réponse.

« Faut le r'trouver vite fait. On vide les lieux cette nuit.

— Qu'est-ce qu'on fait des deux flics ?

— On va bientôt s'en occuper. C'est à cause de ces enculés qu'on est obligés de foutre le camp. Ils vont le payer. » Choc puissant et sourd sur la porte. Celui qui venait de parler reprit, d'une voix forte : « Vous m'entendez, enculés ? Vous allez maudire votre salope de mère de vous avoir donné la vie ! »

Bordée de rires, de cris, de sifflements.

« Faut d'abord régler son compte à l'autre pute, là.

— Il est réglé depuis un bon bout de temps. T'aurais vu comme elle a gueulé sa race, la pétasse ! »

Ricanements, gloussements.

« Faut effacer toutes les traces, qu'elle a dit, Cal... la tigresse.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— On la fout direct au fond de l'eau. Faut plus compter sur le nécrophile de l'île.

— Le quoi ?

— Le mec qui ne bandait que pour les cadavres. Il a pété un câble, et ces enculés de flics l'ont descendu. Assez causé. Toi, le gorille, tu vas chercher le rat. Les autres, au boulot. »

Leurs voix s'éloignèrent, s'étouffèrent en murmures entrecoupés de grincements, de crissements. Edmé entreprit de fouiller le corps du taré à tête d'Iroquois. Il trouva ce qu'il cherchait dans l'une des multiples poches du jean large, un couteau à cran d'arrêt.

« Pas de flingue ? » chuchota Sylvaine.

Elle s'était à son tour approchée, son sandwich dans une main, le trousseau dans l'autre. Edmé secoua la tête.

« On fera avec ça. Super-idée que tu as eue de fermer la porte.

— Normal. J'avais les clefs.

— Comment tu as reconnu la bonne ?

— Facile : c'était la plus grosse. »

Ils parlaient à voix basse, s'interrompant régulièrement pour ausculter les bruits en provenance de la cave.

« Je ne sais pas combien il leur faudra de temps pour s'apercevoir de sa disparition, reprit Edmé en désignant le cadavre.

— Tu les as entendus ? Ils veulent nous charcuter après avoir balancé le cadavre de la femme. »

Le visage de Sylvaine flottait, livide, sur le fond de pénombre. La terreur déferlait en elle, menaçant de la déborder. Elle reboutonna machinalement son chemisier et remonta la fermeture à glissière de son blouson.

« Je crois qu'on a un peu de temps. Edmé se releva. Ces dingues sont des psychopathes, ils ont besoin d'un minimum de rituel pour leurs exécutions. Prenons des forces en attendant. »

Il récupéra son sandwich et, d'un coup de dents rageur, en arracha une large bouchée.

« J'ai pas faim, soupira Sylvaine.

— Moi non plus, mais je me force. Il la saisit par le menton et la contraignit à le regarder. C'est pas le moment de lâcher, Sylvaine. Tu m'as allumé, non, enflammé, j'ai aimé ça, putain oui, je trouverais dommage d'en rester là. On a déjà trop gâché, tu crois pas ? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête qui décrocha les larmes perlant à ses cils. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Ils seraient bien restés blottis, isolés, dans leur bulle de tiédeur, mais un cri strident, suivi d'un choc sourd, les ramena brutalement à la réalité. On s'agitait de l'autre côté de la porte, on se battait comme l'indiquaient les coups sourds, les grognements. Edmé et Sylvaine se placèrent de chaque côté de la porte, perçurent encore des gémissements étouffés et des bruits de pas qui s'éloignaient, puis le silence redescendit sur les lieux. Ils s'efforcèrent de finir les sandwiches malgré leur goût prononcé de mois. Ils vidèrent la bouteille d'eau pour faire passer jambon rance et pain rassis, puis ils dressèrent l'inventaire de tout ce qui pouvait leur servir dans la lutte, forcément inégale, qui les opposerait aux occupants du pavillon. Edmé cassa la bouteille sur le sol en étouffant le bruit et en se protégeant avec son imper roulé en boule. Il confia le couteau à cran d'arrêt à Sylvaine tandis que lui s'armait du goulot aux éclats effilés et tranchants. Il abandonna son imper qui risquait d'entraver sa liberté de mouvements. Malgré l'épuisement des trois ou quatre jours de claustration et de privation, il se sentait irrigué d'une énergie nouvelle, intense. Le baiser de Sylvaine lui avait inoculé la rage de vivre. Le ciel pouvait attendre. Lui, le flic au bord de la retraite, se battrait comme un guerrier antique pour enrayer sa glissade vers l'au-delà, il s'accrocherait aux perches, aux branches tendues par son

équipière.

Sylvaine interrogea Edmé du regard. D'un geste, il lui signifia de glisser la clef dans la serrure. Le déclic pourtant infime du pêne résonna avec la puissance d'un coup de gong. Ils demeurèrent quelques secondes immobiles, les nerfs à fleur de peau, avant que Sylvaine ne tourne la poignée en fer et n'entrouvre la porte. Les grincements prolongés des gonds ne déclenchèrent aucun mouvement dans la pénombre. Ils s'aventurèrent dans un couloir exigü et bas qu'éclairait un vague rayon de jour tombant d'une invisible ouverture. Edmé hésitait sur la direction à suivre. Sylvaine remonta le col de son blouson sur son nez pour filtrer l'odeur fétide de moisissures, d'eau croupie et de chair putréfiée. Des bribes d'une conversation traversèrent le plafond et s'échouèrent dans la semi-obscurité. Ils décidèrent d'aller vers la source de la lumière, sur leur gauche. Franchirent sans encombre les cinq ou six mètres du couloir. Arrivèrent dans une salle exigüe, nue, sans autre issue qu'un soupirail fermé de barreaux. Sylvaine fit signe à Edmé qu'ils ne pouvaient pas sortir par là. Ils traversèrent le couloir dans l'autre sens, débouchèrent sur un passage légèrement éclairé et bordé de compartiments délimités par des murs de moellons. Ils reconnurent un peu plus loin le recoin où ils avaient découvert le cadavre mutilé de la femme. Les chaînes reposaient sur la terre battue, vestiges rouillés et tachés de son calvaire.

« Par là », souffla Sylvaine.

Elle désignait le soupirail par lequel ils s'étaient introduits dans le sous-sol du pavillon, partiellement dissimulé par un pan de mur. Elle fila à toutes jambes vers l'ouverture. Se figea tout à coup avant d'esquisser un pas de recul. Une silhouette massive lui barrait le chemin, un homme au crâne rasé, gueule de bouledogue, carrure de sumo. Son tee-shirt noir sans manches et son jean droit peinaient à contenir ses formes massives, des tatouages habillaient ses énormes bras, aucune expression n'éclairait ses petits yeux renfoncés. Il braquait sur les deux flics un Magnum .357. Edmé planqua le tesson de bouteille dans la poche de sa veste.

Le colosse eut une sorte de sourire qui ramena, en filigrane, une trace d'humanité sur son visage.

« Alors, on voulait nous quitter ? »

Sa voix était à l'image de son physique, épaisse. Sylvaine lança un coup d'œil désespéré à Edmé.

« J'pensais trouver le rat dans l'coin, reprit le colosse. Pas tomber sur vous deux. Comment vous avez fait pour... » Sans doute visité par une pensée, il fronça les sourcils. « Vous allez retourner d'où vous venez, pigé ? » Il pointa le canon de son arme sur Sylvaine. « Toi, lâche ce couteau et lance-moi les clefs que t'as dans la main. »

Elle s'exécuta. Il attrapa le trousseau au vol avec une vivacité surprenante pour un homme de son gabarit.

« Demi-tour. Magnez-vous l'cul. »

Edmé se retourna tout en gardant son bras le long de sa veste pour camoufler le renflement de la poche. Il marchait à pas lents vers le couloir de façon à raccourcir l'intervalle entre Sylvaine et lui, espérant qu'elle comprendrait ses intentions. Il sentait sur sa nuque le souffle précipité, effrayé, de son équipière. Au moment de s'engager dans le couloir baigné d'obscurité, il feignit de se tordre la cheville et de trébucher. Sylvaine réagit comme il l'avait escompté, elle ne s'arrêta pas pour l'aider à se relever, elle fila droit devant elle et s'engagea dans le couloir.

« Hé, la meuf, tu bouges plus, ou j'te dévisse le crâne ! »

Sylvaine s'arrêta. Il n'y avait plus d'obstacle entre Edmé et le colosse, séparés par une distance d'un mètre cinquante.

« Lève-toi, connard.

— Je peux pas », gémit Edmé. Il s'était assis en grimaçant et en se tenant la cheville d'une main, l'autre restait posée sur la poche de sa veste. « Je me suis tordu la cheville.

— Rien à branler. Avance, j'te dis !

— D'accord, d'accord... »

Edmé se releva et s'arrangea pour rompre la distance en simulant une perte d'équilibre. Dans le même mouvement, il tira le tesson de bouteille de sa poche et le tint dissimulé dans son dos. Sylvaine s'agita dans le couloir pour détourner l'attention du balèze.

« Tu t'sens pas bien, la pute ? Bouge... »

Un autre mouvement dans son champ de vision. Il pivota vers Edmé. Trop tard : il n'eut pas le temps de parer la main qui se ruait vers sa gorge, ni celui de presser la détente de son arme. Le verre se ficha dans son cou avec un bruit mat. Edmé vissa rageusement le goulot dans la plaie. Le sang dégouлина sur ses doigts, son poignet, se coula dans la manche de sa veste. Par précaution il agrippa le bras armé du colosse, l'abaissa, puis il retira le tesson et recula. L'autre lâcha son arme pour porter ses mains à son cou et juguler le sang qui giclait par saccades de sa jugulaire sectionnée. Edmé récupéra aussitôt l'arme et vérifia que le chien était armé. Le blessé finit par s'affaïsser contre le mur en abandonnant un sillon pourpre sur les moellons. Il tenta encore de gémir, seule une bulle de salive gonfla comme un ballon de sa bouche entrebâillée. Ses membres agités de spasmes claquèrent sur la terre battue.

Edmé secoua la main vers le bas pour expulser le sang de sa manche. Il n'avait descendu personne en vingt-huit années de Crim' et voilà qu'il venait d'en dessouder deux en moins d'une demi-heure, plus le forcené sur l'île aux Loups quelques jours plus tôt. Certains

collègues, les durs, disaient que, pour devenir un vrai flic, il fallait un jour ou l'autre buter son homme, pour de bonnes ou de mauvaises raisons. C'était peut-être vrai pour le RAID ou les autres brigades spéciales, mais, à la Crim', les occasions étaient rares de faire le coup de feu, plus rares encore d'étrangler quelqu'un à l'aide d'une chaîne et de trancher une jugulaire avec un tesson de bouteille. Même en état de légitime défense, même si ces hommes étaient des ordures, il avait la sensation d'avoir franchi une ligne interdite, perdu son innocence. Il vérifia le barillet du revolver. Les six balles étaient en place, de gros calibres capables de transformer n'importe quelle tête dure en une bouillie de chair et de sang.

Sylvaine lui posa la main sur l'avant-bras.

« Faut y aller.

— Je te suis. »

Ils enjambèrent le corps du colosse encore ballotté par les convulsions. Edmé aida son équipière à se faufiler dans l'étroit soupirail et lui confia le revolver.

« Fais gaffe au recul si t'es obligée de tirer.

— Je le lâcherai pas, crois-moi ! »

La lumière du jour déclinant révélait son visage creusé, ses traits tirés, sa chevelure collée, son front, ses joues, son cou maculés, parsemés de plaies, ses poignets cerclés de bleu. Jamais Edmé ne l'avait trouvée aussi désirable. Il se hissa sur le bord du soupirail et se glissa à son tour dans l'ouverture. Plus facile qu'à l'aller, il ne portait plus son imper et il avait maigri.

L'afflux brutal d'oxygène l'étourdit. Le vent répandait des effluves sucrés et des relents d'hydrocarbures en provenance de l'autoroute proche. Deux vies entières s'étaient écoulées dans les sous-sols de ce pavillon. Le monde extérieur lui paraissait inconnu, étranges, les arbres bercés par la brise, étranges, les pavillons paisibles plantés dans leurs minuscules jardins, étrange, la rumeur de la ville, étranges, les chants d'oiseaux, étrange, le ruban gris et frissonnant de la Marne en contrebas, étrange, le ciel traversé par les nuages enflammés.

« Là-bas », souffla Sylvaine.

Regroupés une quinzaine de mètres plus loin sur le large ponton de béton, six hommes fumaient tranquillement, les yeux rivés sur la surface mordorée et frissonnante de l'eau. L'un d'eux tourna la tête dans leur direction et poussa un cri perçant, les autres demeurèrent deux secondes indécis avant de se ressaisir et de s'ébranler.

« On fonce ! » glapit Edmé.

Les deux flics s'élancèrent entre les arbres qui bordaient la rue déserte. Une première balle siffla derrière eux et se ficha dans un tronc. Leurs poursuivants utilisaient des silencieux.

« Tire ! »

Sylvaine tendit le bras en arrière et, sans cesser de courir, pressa la détente du Magnum. La détonation se perdit dans le tumulte de leur cavalcade. D'autres balles crépitèrent autour d'eux. Edmé avait déjà les poumons en feu et les cuisses brûlées par l'effort. Ses pieds et ses chevilles se tordaient dans les fondrières. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : la meute lancée à leurs trousses se déployait derrière eux et gagnait inexorablement du terrain.

Le hibou avait donné rendez-vous à Léonie à 11 heures du soir. Je vous paierai plus cher, avait-il précisé, deux mille euros, tarif de nuit. Pourquoi en pleine nuit ? Elle trouvait ça bizarre, pas dans les habitudes des hiboux. De simples raisons techniques, avait répondu son correspondant. Ne vous inquiétez pas, ça ne changera rien au protocole, vous toucherez trois cents euros au premier rendez-vous, comme d'habitude. Le second est prévu à 11 heures du soir, lui aussi ? Peut-être pas : il la rappellerait au cours des quatre jours pour lui fixer l'heure. Elle avait donné son accord, elle avait un besoin urgent de fric, Shaq lui avait promis de lui obtenir des faux papiers pour huit cents euros, nettement plus cher que Vinci Code, elle supposait que Shaq, le guépard, prélevait sa commission, elle ne lui en voulait pas, seuls les débrouillards, les prédateurs, survivaient dans ce monde implacable.

Elle ne pouvait pas croire qu'elle ne reverrait plus jamais Dennis.

Shaq et elle étaient restés planqués dans un réduit jusqu'à ce que les flics, ou les croque-morts, aient fini d'enlever la vingtaine de corps étalés dans le grenier. Ils avaient attendu toute la nuit avant de bouger, de peur de tomber sur des keufs ou des vigiles de faction. Jusqu'à l'aube Léonie avait été secouée de sanglots. Elle regrettait, Dieu qu'elle regrettait, de s'être refusée à Dennis quelques jours plus tôt, elle se disait, stupidement, qu'elle était responsable de sa disparition, qu'elle l'aurait retenu à la vie si elle avait accepté de s'abandonner à ses lèvres. Les baisers des contes qu'elle avait lus avec ravissement dans les livres de la bibliothèque du squat avaient le pouvoir de briser les sommeils de cent ans, de changer les crapauds en princes, ils avaient certainement le pouvoir de conjurer la mort.

Shaq avait respecté son chagrin. Il n'avait pas cherché à tirer un profit autre que pécuniaire de la situation. Ils avaient quitté leur cachette à l'aube, s'étaient aventurés avec prudence sur les escaliers endommagés par les incendies, s'arrêtant au moindre bruit suspect, avaient gagné sans encombre les sous-sols et emprunté les souterrains jusqu'aux caves de l'immeuble voisin. Shaq avait raccompagné Léonie à l'appartement du 13^e arrondissement avant de lui refiler son numéro de portable : tu m'appelles quand t'auras les thunes pour les papiers,

hein, frangine. Il s'était éloigné de sa démarche dansante jusqu'à la station de métro proche, la laissant enfin seule avec sa détresse.

L'appel du hibou l'avait tirée d'un sommeil agité en plein milieu de l'après-midi. Il ne restait pas grand-chose à manger dans le frigo du copain de Tania, la panthère. Léonie se força à avaler des pâtes agrémentées d'épices et d'un fond de sauce tomate. Elle se retrouvait tout à coup sans projet, sans revenus, sans argent, sans papiers, sans avenir. À regretter presque la chambre à cauchemars du pavillon de tante Destinée. Là-bas au moins, son espace était délimité par des cloisons, un toit, un plancher, elle n'avait pas cette sensation d'être perdue dans une solitude plus immense que le ciel. Même lorsqu'elle aurait touché l'argent des hiboux, même lorsqu'elle aurait reçu ses nouveaux papiers, elle ne saurait pas quoi faire de sa peau, posée sur la frontière entre le monde des Blancs et le monde des Noirs, n'appartenant ni à la terre rouge d'Afrique d'où on l'avait arrachée à l'âge de huit ans, ni à l'Europe, le monde froid et cruel qui lui avait pris son seul complice, son seul amour.

Léonie passa des heures à regarder les images qui déferlaient sur l'écran de télévision. De la terre entière montaient les gémissements des humains, les uns ployant sous la fêrule d'envahisseurs, d'autres s'exterminant pour d'obscur motifs religieux ou territoriaux, d'autres mourant de faim et de soif sous les nuées de mouches, d'autres s'estimant martyrisés par le fisc et menaçant de s'exiler dans des pays aux législations plus accueillantes, d'autres se plaignant de la solitude, d'autres ne supportant plus leurs conjoints... Qu'ils fussent pauvres ou riches, malades ou bien portants, célibataires ou en couple, travailleurs ou chômeurs, blancs ou noirs, les hommes avaient toujours des raisons de se lamenter, comme si, une fois leurs besoins satisfaits, une fois leurs désirs accomplis, ils s'inventaient de nouvelles façons d'apitoyer les autres et de s'apitoyer sur eux-mêmes. Léonie parvint pendant quelques instants à oublier son propre chagrin, à ressentir de la compassion pour les visages entrevus, les drames effleurés. Elle suivit avec intérêt un reportage sur le Liberia, sur les enfants soldats manipulés par des factions elles-mêmes contrôlées par les États africains voisins, les gouvernements occidentaux et la puissance chinoise. Si elles soulevaient en elle des rafales de souvenirs éparpillés, incohérents, les images ne lui donnaient pas envie de retourner dans son pays de naissance. Là-bas, elle ne ferait pas dix pas sans être capturée par une bande de gosses et conduite comme un animal à un chef de bande au regard empourpré par l'alcool et les drogues ; là-bas, elle serait livrée aux hommes noirs comme en France elle avait été livrée aux hommes blancs, puis, quand ils en auraient assez d'elle, quand ils l'auraient remplacée par une plus jeune, une plus jolie, une moins abîmée, ils l'exécuteraient d'une balle dans le

ventre avec la même négligence qu'ils écrasaient une blatte ; là-bas, c'était le règne des armes, de la corruption et de l'arbitraire comme ici, c'était le règne des lois, de l'argent et du mépris ; dans les deux cas, il valait mieux ne pas être une femme seule et noire.

Au crépuscule, une clef grinça dans la serrure de la porte d'entrée. Léonie n'eut aucune réaction quand l'homme s'introduisit dans l'appartement, un Blanc au crâne dégarni cerné par une couronne de cheveux gris, un visage mou et pâle, des yeux clairs, des épaules tombantes, un ventre débordant sous un polo jaune vif, traînant derrière lui une énorme valise à roulettes. Il se figea lorsqu'il découvrit la fille noire recroquevillée dans le canapé, l'observa quelques instants avant de dire :

« T'es qui, toi ? »

Sa voix de fausset horripila Léonie. Elle ne répondit pas, incapable d'expulser la moindre syllabe de sa gorge sèche.

« Une copine de Tania, c'est ça ? reprit l'homme. Je lui ai pourtant dit mille fois que mon appart n'était pas un refuge pour les paumées de Paris. Tu sais où elle est ? »

Léonie secoua la tête.

« Mais c'est bien elle qui t'a amenée là, non ? »

Elle acquiesça en silence. L'homme s'approcha et la détailla avec une insistance blessante.

« Eh ben, t'as avalé ta langue ? J'veais pas te manger, hein. Je m'appelle Nathan, Tan pour les intimes. Et toi ?

— Léonie. »

L'homme eut un sourire qui dévoila une double rangée de dents jaunes et désordonnées.

« Ah, t'es pas muette finalement. J'arrive à l'instant de Hongkong. J'y étais pour affaires. J'suis un peu déphasé. J'veais prendre une douche et puis on reprendra cette conversation si tu veux bien. Je te chasse pas, tu peux rester autant que tu veux. »

Léonie faillit détalier pendant qu'il se douchait : elle n'aimait pas son air vicieux, ni son timbre haut perché, ni sa peau flasque, ni son odeur fade. Sûr qu'il ne lui avait pas proposé de rester chez lui sans une petite idée derrière la tête, mais elle ne savait pas où aller et risquait fort d'être contrôlée si elle traînait dans les rues. De deux maux elle devait choisir le moindre. Elle userait de tous les subterfuges pour éviter d'être touchée par Tan, mais, puisque Dennis était mort – elle l'admettait pour la première fois –, il lui suffirait, si elle n'avait vraiment pas d'autre choix, de descendre loin en elle-même, de s'isoler, de s'enduire de la même indifférence qu'avec les clients de tante Destinée, de redevenir un bout de chair sans âme, un corps anonyme. Elle n'était pas certaine d'avoir une très grande envie de survivre, mais quelque chose, un instinct ancestral ou un vieux

principe niché dans ses fibres, lui interdisait de mettre un terme prématuré à son existence, elle aurait eu l'impression de commettre une faute impardonnable, un crime contre l'humanité, si elle cédait à la tentation parfois entêtante du suicide.

Tan revint de la douche vêtu d'un peignoir d'éponge mal refermé par une ceinture lâche. Il s'assit sur le canapé aux côtés de Léonie, les jambes écartées. Son cou maigre, ses pectoraux affaissés et le haut de son ventre rebondi émergeaient de l'entrebâillement de son peignoir. Son parfum répandait à profusion ses effluves poivrés dans l'appartement.

« Donc, tu sais pas où est passée Tania ? »

— Elle... elle n'a pas remis les pieds ici après m'avoir volé mon argent.

— Beaucoup ? »

Il se laissa aller contre le dossier du canapé. Les pans de son peignoir s'écartèrent encore et dévoilèrent une anatomie peu engageante. La couleur de ses tétons et de ses testicules, rouge vif, offrait un contraste répugnant avec la blancheur de sa poitrine, de son ventre et de ses cuisses. Il était glabre du cou aux pieds. Comment Tania et son corps de panthère avaient-ils pu se frotter à cette masse flasque, informe ? Il ressemblait à... oui, à l'un de ces animaux marins que Léonie avait aperçus dans une émission de télévision, un lamantin, un gros mammifère mollasson vivant dans les fleuves tropicaux.

« Pas mal.

— M'étonne pas. Cette petite salope de Tania m'a déjà piqué plein de trucs dans l'appartement. Je lui ai rien dit parce que... parce que... Il enveloppa Léonie d'un regard trouble. Elle et moi, enfin, tu comprends ce que je veux dire ? »

Léonie se recula et surveilla du coin de l'œil les mains et les gestes de son vis-à-vis.

« J'ai déjà un mec, dit-elle. Il s'appelle Dennis. Il mesure presque deux mètres. »

Une moue sceptique étira les lèvres de Tan.

« Il est où, ton mec ? »

— Parti pour quelques jours. Il va bientôt revenir. »

Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle baissa la tête pour échapper au regard inquisiteur de Tan.

« Tu viens d'où ? »

— Des Antilles.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? »

Léonie chercha désespérément une réponse plausible. N'en trouva pas.

« Pas grand-chose...

— Ton mec, il t'entretient, alors ? »

Le peignoir de Tan, le lamantin, continuait de glisser sur ses épaules. Il prenait un malin plaisir à s'exhiber, les jambes de plus en plus écartées, le bassin basculé vers l'avant. Léonie alla se poser au bout du canapé, tendue, prête à bondir. Non, elle ne redeviendrait pas le quartier de viande brûlé exploité par tante Destinée, la hyène, et ses clients, les porcs, elle ne reviendrait pas en arrière, le souvenir de Dennis le lui interdisait.

« Va falloir payer d'une manière ou d'une autre, reprit Tan. En espèces ou en nature. Comme tu n'as plus de fric, je crains que tu n'aies pas vraiment le choix. Ça tombe bien, j'aime la nature. »

Il ricana, content de lui, s'approcha d'elle en glissant sur le canapé. Son dos, ses fesses et ses cuisses émirent un frottement hideux sur le cuir.

« Va falloir te pencher sur le problème, ma belle. »

Il la saisit par la nuque. La vitesse de son geste prit Léonie au dépourvu, de même que sa vigueur, surprenante pour un homme d'allure aussi avachie. Elle voulut résister, se jeter en arrière, mais il l'agrippa par les cheveux et l'inclina en force vers son bassin.

« T'as de la chance que j'aime les peaux de couleur. Sinon, je t'aurais foutue à la porte avec un coup de pied au cul ! »

D'abord elle ne résista pas, puis, au moment de prendre dans sa bouche le gland rose vif, presque violacé, elle se détourna et planta ses dents dans le gras de la cuisse de Tan. Elle le mordit jusqu'à ce qu'elle sente le sang gicler sur ses lèvres. Un sang doux, écœurant. Il mit quelques secondes à réagir, le temps que la réalité de la douleur remplace la promesse du plaisir dans son cerveau, poussa un hurlement, lâcha les cheveux de Léonie et lui plaqua les deux mains sur le front pour la décoller de sa cuisse.

« Arrête, Bon Dieu ! »

Il commença à lui grêler les épaules et le haut du dos de coups de poings. Elle garda les mâchoires serrées, sentit la peau se déchirer sous ses dents, se redressa brusquement en arrachant un petit morceau de chair. Elle le recracha quand elle fut debout. Le sang s'écoulait sur la cuisse et le ventre de Tan. Il rabattit un pan de son peignoir sur l'entaille.

« T'es cinglée, bordel ! »

De blanc, il était devenu blême.

« Nom de Dieu, il a fallu que je tombe sur une putain de négresse cinglée et cannibale. »

Il entrecoupait ses mots de grimaces, de gémissements, de cris de lamantin. Le sang maculait son peignoir, son canapé, le tapis et la table basse. Il geignit encore avant de lever sur Léonie un regard venimeux.

« Fous le camp ! »

Elle ne bougea pas. Elle ne songeait plus qu'à se rincer la bouche. Pourquoi les hommes n'étaient-ils pas tous comme Dennis ?

« Fous le camp tout de suite, ou je te flingue ! hurla Tan, le lamantin. Et ne reviens jamais dans le secteur, ou je te jure que je te flingue ! »

Elle réagit enfin, fila d'abord dans la cuisine, prit, au goulot d'une bouteille, plusieurs gorgées d'eau qu'elle recracha dans l'évier, récupéra son sac, s'assura que son téléphone portable et le chargeur s'y trouvaient et se dirigea vers la sortie de l'appartement.

Une nuit et un jour à tenir avant le rendez-vous fixé par les hiboux. Léonie décida que, pour éviter les mauvaises rencontres dans la ville hostile, elle se rendrait immédiatement dans les parages du laboratoire où elle resterait planquée jusqu'à l'heure du rendez-vous. Les risques seraient moins grands d'être repérée et contrôlée par les keufs. Et puis, il ne lui restait plus qu'un ticket de métro, mieux valait pour elle se tenir près du local des hiboux. Elle aurait pu y aller à pied, mais le métro, sans doute parce qu'il se déplaçait dans le ventre de la terre, lui paraissait plus sûr.

La nuit tombait sur Paris. La chaleur printanière accordait un semblant de gaieté aux passants, un peu de grâce aux femmes et de couleurs aux arbres. Et des idées aux hommes, dont les regards luisants traînaient sur les rondeurs de Léonie. Elle prit le métro, effectuant deux changements pour gagner la station la plus proche du laboratoire. Les ténèbres s'étaient déployées, tièdes, odorantes, lorsqu'elle remonta dans la rue. Les terrasses des cafés étaient encore bondées et les fumeurs, chassés des lieux publics, s'intoxiquaient en chœur sur le trottoir ou sur les places. Elle ne prêta pas attention aux types qui la héraient, qui l'invitaient à passer un petit moment, voire plus si affinités, en leur compagnie, elle laissa derrière elle l'animation du boulevard et s'enfonça dans la rue étroite et déserte qui donnait, trois ou quatre cents mètres plus loin, sur les bâtiments délabrés où officiaient les hiboux.

La faim lui creusait le ventre. Au lieu de filer tout droit comme d'habitude, elle entra dans un petit square coincé entre deux immeubles et s'assit sur un banc de bois. Elle avait encore à la gorge le goût du sang du lamantin. Des gosses noirs, blancs, asiatiques, garçons et filles, jouaient au foot dans les halos des réverbères, sous les regards attentifs des parents, des frères, des sœurs accoudés aux fenêtres ou aux balcons. Combien de Français, combien de régularisés, combien de clandestins parmi eux ?

Elle les regarda jusqu'à ce que la vie déserte le square, elle les vit se disperser et s'envoler dans les escaliers des immeubles, elle les vit, par

les baies et les fenêtres éclairées, s'asseoir à la table familiale, se jeter sur leurs assiettes en gigotant des jambes, elle entendit les remontrances des parents, des cris et des rires des plus petits, des voix nasillardes des présentateurs de télévision. Alors, écrasée de solitude, si loin de la compagnie des hommes, elle pleura.

Une odeur de vin et de crasse l'avertit que quelqu'un s'approchait d'elle. Un vieil homme aux vêtements déchirés et à la face plus ratatinée qu'une pomme blette. Un vieux singe. Il la fixait de son œil gauche et luisant d'ironie sous la barre broussailleuse du sourcil.

« Quelle raison tu as donc d'être à ce point malheureuse, ma beauté ? »

Son haleine avinée la frappa de plein fouet. Elle essuya ses larmes d'un revers de manche. Des raisons ? Il y en avait tant qu'elle ne pouvait en fournir une seule. Le vieux singe sortit de son sac une baguette, une boîte de fromage, une bouteille de vin rouge, un couteau à la lame ébréchée et rouillée.

« Je t'invite à dîner, mon beau nuage noir. Comme tu peux le constater, on n'est jamais seul au monde. »

Les parents de Cyrian lui firent la (mauvaise) surprise de se pointer chez lui à 9 heures du matin. Quand il entrevit leurs visages sur l'écran de surveillance inséré dans le chambranle, il se souvint que sa mère lui avait téléphoné quelques jours plus tôt pour, précisément, l'avertir de leur passage. Il n'y avait pas prêté attention sur le moment, accaparé par les préparatifs de son prochain voyage extracorporel, il s'en mordait les lèvres à présent, il ne pouvait plus reporter leur visite, il ne lui restait plus qu'à concevoir un scénario plausible pour l'écourter. Le jour était, évidemment, mal choisi : il lui fallait récupérer à la banque les quinze mille euros pour Johannes, dix-sept mille cinq cents en comptant le salaire du corps d'emprunt et un peu d'argent de poche pour lui, puis, comme l'Allemand agirait seul, qu'il cumulerait donc le travail de trois ou quatre techniciens, ils devaient encore mettre au point les derniers détails du voyage.

« Je vous ouvre... »

Il déclencha l'ouverture de la porte de l'immeuble avant de se précipiter dans la chambre et de réveiller Aurelle d'une bourrade. Elle émergea des draps et tourna vers lui un visage chiffonné de sommeil.

« Mes parents sont là. Habille-toi. »

Elle poussa un soupir de protestation avant de se lever. Gestes hésitants, moue boudeuse, elle n'avait pas encore rétabli la coordination entre son cerveau et son corps. Cyrian la trouvait émouvante dans la gaucherie du réveil. Elle passa sa robe sans prendre le temps d'enfiler ses sous-vêtements et donna un coup de brosse mécanique à sa chevelure ébouriffée.

« On pue », murmura-t-elle, assise sur le rebord du lit, le nez collé à son aisselle.

Les parents de Cyrian étaient trop courtois pour laisser paraître une quelconque gêne devant deux jeunes gens qui sautaient visiblement du lit après s'y être vautrés une grande partie de la nuit. On fit donc les présentations de la même façon qu'on se serait croisés dans une soirée mondaine. Le père de Cyrian, cependant, ne put s'empêcher de manifester un vif intérêt pour la maîtresse de son fils. Œil de velours, sourire charmeur, humour ravageur, la panoplie du tombeur impénitent qui avait failli à plusieurs reprises conduire son couple à la

ruine. Cyrian le soupçonnait de jouer de son physique ténébreux et de son statut de mâle dominant pour démontrer en public sa supériorité sur son fils, et plus encore devant sa petite amie. Il devait admettre, avec une pointe de dépit, qu'Aurelle semblait fascinée par son numéro de séducteur. Il n'avait jamais réussi à se défaire du sentiment réflexe d'infériorité devant l'auteur de ses jours. Son père avait l'allure rassurante de ceux qui plient la matière à leurs désirs, visage éternellement bronzé, chevelure épaisse et brune aux tempes savamment grisonnantes, sveltesse de jeune homme, dents à la blancheur insolente, vêtements taillés sur mesure – y compris la tenue décontractée qu'il portait pour l'occasion –, patron d'un groupe de haute technologie dont il avait décuplé la valeur boursière en huit ans – en cédant à la mode de la délocalisation et en laissant environ dix mille travailleurs sur le carreau dans les pays européens où siégeaient les filiales de NATECNO –, cinquième marchand d'armes de la planète, membre (influent) du MEDEF, cité régulièrement dans la liste des trente chefs d'entreprise qui comptaient en France, invité de temps à autre dans les médias pour donner son avis (pertinent) à propos des orientations gouvernementales (désastreuses) sur l'économie, bourreau de travail, dormant trois ou quatre heures par nuit, aussi à l'aise sur les skis ou sur une moto qu'avec un parachute ou une combinaison de plongée, bref, une sorte de concentré d'énergie et de réussite qui, évidemment, ne pouvait que captiver les femmes.

La mère de Cyrian, elle, ne pouvait que s'estomper dans une telle aura. Cinq ans plus jeune que son mari, elle en paraissait dix de plus. Elle ne ménageait pourtant pas ses efforts pour se rapprocher le plus possible (s'éloigner le moins possible) de la jeune femme à la beauté lumineuse qu'elle avait été dans un passé (pas si) lointain. Elle était parvenue à rester mince, voire maigre, après la ménopause en s'infligeant des régimes tyranniques ; du coup sa peau s'était distendue, fripée, bien qu'elle évitât de l'exposer au soleil – tout en restant hâlée toute l'année, mystère. Seuls ses cheveux avaient conservé leur blondeur et leur aspect soyeux d'origine. Elle refusait de recourir à la chirurgie esthétique, qu'elle estimait réservée aux actrices médiocres et autres écervelées de la jet-set, d'autant qu'elle se voulait à la fois bienfaitrice de l'humanité et adepte de l'écologie, bref, une femme engagée qui avait bien d'autres préoccupations en tête que sa petite personne, la faim dans le monde par exemple, le réchauffement climatique, ces bouts d'îles dont l'immersion annonçait des catastrophes terribles ou encore les disparitions accélérées d'espèces animales et végétales.

Comme Cyrian avait reçu en héritage les gènes maternels, il disparaissait, lui aussi, dans le rayonnement du père. Tout en buvant le café raté préparé par sa mère, il observait la parade de séduction du

vieux mâle dominant, son ramage, son comportement, ses mines, ses poses. À la scène qui se jouait devant lui se superposaient les images des grands singes des reportages animaliers. Les uns usaient de l'intimidation ou de la puissance pour éloigner les jeunes prétendants et confirmer la hiérarchie, lui exploitait sa position hiérarchique (puissance) et son physique (intimidation) pour écraser, humilier son héritier. De temps à autre, Aurelle levait sur Cyrian un regard navré qui semblait dire : pourquoi tu n'es pas comme lui ? Parce que je ne suis pas un animal, aurait-il pu (et dû) répondre, mais un homme engagé sur le chemin de l'humanité véritable, un Titan, un homme capable d'être tous les noms de l'histoire, un homme délivré de ses conditionnements, un homme qui affirme la vie, un homme qui danse sur la corde tendue au-dessus de l'insondable mystère. Qu'est-ce qu'elle pouvait comprendre à ça, l'Aurelle perdue dans ses rêves de petite fille, l'Aurelle en quête d'une figure protectrice, l'Aurelle emberlificotée dans les mythes ? Quelle importance ? Il avait cessé de l'aimer.

« Vous ne verriez pas d'inconvénient à nous accompagner au restaurant, n'est-ce pas ? » proposa le mâle dominant avec un sourire qui n'admettait aucun refus.

— Volontiers, si vous me laissez le temps de me préparer, gloussa la jeune femelle conquise.

— Bien entendu.

— Tu n'as même pas félicité ton fils pour ses résultats, intervint la vieille femelle.

— Pas grave, maman, ce n'est qu'une admission en troisième année après tout, grinça le jeune mâle.

— Veuillez m'excuser, je dois d'urgence me rendre un peu plus présentable... »

La jeune femelle se dirigea vers la salle de bains d'une allure dansante, étudiée pour mettre en valeur ses formes, ses jambes surtout, son meilleur atout. Le mâle dominant la suivit du regard jusqu'à ce que la porte se referme sur elle, puis se tourna vers son héritier.

« Félicitations, Cyrian

— Bah, je croyais m'être planté sur les maths...

— Je ne parle pas de ça, mais de ton amie. Elle est vraiment très jolie. »

Cyrian fixa son père en s'efforçant de contenir sa rage. Qu'il la drague, qu'il la baise si l'envie l'en démange, il aura de toute façon été devancé sur ce coup-là, il n'arrivera qu'en deuxième position dans la hiérarchie familiale. La convoitise du mâle dominant lui entrouvrirait en tout cas une excellente porte de sortie.

« Je ne peux pas venir avec vous au restau...

— Cyrian ! protesta sa mère.

— J'ai oublié de vous prévenir, un rendez-vous important, impossible de le décommander, ça concerne mon avenir, je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. On a toutes les vacances pour se voir, maman. Et puis, avec Aurelle, vous ne perdrez rien au change. »

Comme prévu, son père sauta sur l'occasion, incapable de maîtriser son histoire, sa volonté de pouvoir.

« Si c'est pour ton avenir.

— Nous t'avions consacré cette journée, Cyrian, soupira sa mère sans chercher à masquer le dépit dans sa voix. Et, crois-moi, ce n'est guère facile avec l'emploi du temps de ton père.

— Cyrian a raison : tu auras toutes les vacances pour profiter de lui. »

Le chef d'agence tiqua un peu avant de remettre les dix-sept mille cinq cents euros à Cyrian. Non que le compte fût à découvert, loin de là, mais c'était la deuxième fois en peu de temps que son jeune client retirait une somme importante en espèces et qu'il ne daignait pas répondre sur l'usage qu'il comptait en faire. Même s'il était majeur, qu'il n'avait pas à se justifier, les lois d'exception antiterroristes contraignaient les banques à collaborer sans aucune restriction avec les brigades financières. Le banquier coupa court à ses hésitations en se disant qu'il n'y avait vraiment aucun risque pour que ce jeune homme d'excellente famille appartînt à un réseau extrémiste – bien que son père fût l'un des principaux fabricants et marchands d'armes de la planète. Peut-être devait-il régler son fournisseur en cocaïne ou en autre drogue, un trafic qui n'entrait pas dans le cadre de la loi antiterroriste ? Tant mieux, il aurait été dommage de perdre un client dont le compte confortablement garni était l'un des plus rentables de l'agence.

Cyrian eut tout juste le temps de sauter dans un taxi pour rejoindre Johannes dans un petit restaurant du 12^e arrondissement près de la rue de Reuilly. L'Allemand n'avait changé ni de vêtements, ni d'humeur depuis leur dernière rencontre. Il paraissait plus sombre que jamais avec sa barbe clairsemée de plusieurs jours et les cernes profonds soulignant ses yeux. On entrevoyait des trous dans sa chevelure collée par la crasse, les signes avant-coureurs d'une alopécie qui débiterait par le haut des tempes et la tonsure. Ils s'installèrent à la terrasse du restaurant déployée sur le large trottoir. Le soleil, radieux, dispensait une douce chaleur qui transperçait les vêtements et pénétrait jusqu'aux os. Quelques oiseaux accrochaient leurs trilles aux frondaisons des deux arbres aux feuilles tendres qui dominaient le boulevard. Les voitures filaient au mépris des trente kilomètres à

l'heure imposés en ville par le ministère des Transports. On tablait sur d'importantes économies d'énergie avec les nouvelles limitations de vitesse, cent sur autoroute, quatre-vingt-dix sur double voie, quatre-vingts sur nationale et trente en ville. Johannes fuma deux cigarettes coup sur coup avant d'expulser son premier mot.

« Tu as le fric ? »

Cyrian préleva cinq billets de cent euros dans l'enveloppe qu'il tendit à l'Allemand.

« Dix-sept mille, quinze mille pour toi, deux mille pour le vaisseau, comme convenu... »

Johannes fourra l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste noire sans en vérifier le contenu.

« Il sera là à 11 heures, marmonna-t-il.

— Qui ?

— Ton corps d'emprunt.

— Comment est-il ?

— Tu verras sur place. »

L'Allemand commanda un steak tartare et Cyrian un pavé de saumon servi avec une sauce piquante et un accompagnement de légumes verts.

« J'ai failli tout annuler, reprit Johannes quand le garçon se fut éloigné. Des vautours rôdent autour du translateur, la Confrérie prévoit de le déménager et de le faire garder jour et nuit.

— Quels vautours ?

— Des gens qui aimeraient bien étudier la machine de près.

— Pour la commercialiser ?

— Certains, oui. D'autres la destinent à des usages un peu plus... »

Il s'interrompit lorsque le serveur posa devant eux les couverts, les serviettes en papier, une bouteille de rosé et une carafe d'eau. Les vrombissements des voitures lancées sur le boulevard submergeaient par intermittences le brouhaha des conversations.

« Quel usage ? demanda Cyrian.

— Disons que le monde du renseignement militaire s'intéresse de près au translateur. La Confrérie avait jusqu'alors réussi à colmater les fuites, mais certains n'ont pas su tenir leur langue ou bien ont vendu les informations.

— Je ne vois pas en quoi les militaires... »

La réponse se formula dans l'esprit de Cyrian juste avant que Johannes ne reprenne la parole.

« Aucun détecteur ne peut repérer l'âme qui voyage dans un corps d'emprunt. C'est un système absolument parfait pour le renseignement, surtout que l'âme ou la conscience voyageuse garde en mémoire tout événement qui s'est produit dans son vaisseau avec la même acuité que dans son corps d'origine. Imagine maintenant qu'on

perfectionne le translateur, qu'on puisse transférer l'âme sans que le corps d'emprunt soit obligé d'être dans la même pièce, on pourrait parasiter n'importe quel chef d'état-major, n'importe quel scientifique, n'importe quel ministre, n'importe quel président, n'importe quel dictateur, on pourrait récupérer n'importe quel renseignement top secret, un code nucléaire par exemple, les verrous informatiques d'une banque centrale, les plans d'un état-major, la conversation entre deux chefs d'État, le schéma d'une usine d'énergie ou d'une nouvelle arme, bref, les possibilités sont infinies. »

Le serveur déposa les assiettes et leur souhaita bon appétit. Cyrian jeta un regard derrière lui. Il lui sembla qu'un homme attablé près d'eux les fixait d'un regard sournois et insistant.

« C'est quelqu'un de la Confrérie qui a parlé ? »

Il avait posé sa question à voix basse, gagné déjà par la paranoïa contenue dans les propos de Johannes.

« Peu probable, mais pas impossible.

— Qui d'autre alors ?

— Des agents infiltrés. Restent également les vaisseaux, les corps d'emprunt.

— Je croyais qu'ils n'étaient pas au courant.

— En principe non. Mais certains d'entre eux, ceux que le besoin d'argent pousse à renouveler l'expérience plusieurs fois de suite, finissent par deviner qu'ils ne sont pas en train d'essayer une nouvelle molécule. Ceux-là comprennent que nous ne sommes pas vraiment non plus un laboratoire pharmaceutique et viennent nous réclamer un petit supplément pour garder le silence.

— Vous les payez ?

— Certainement pas ! Comme toujours, nous devons trouver une solution adaptée. »

Johannes ajouta du sel et du poivre avant de mélanger l'œuf, les herbes et la viande crue.

« Quelle solution ? »

Johannes désigna l'assiette de Cyrian.

« Attaque, ça va refroidir. »

Ils mangèrent et burent en silence jusqu'à ce que Cyrian relance la conversation.

« Le déménagement du translateur est prévu quand ?

— La semaine prochaine. Ce qui nous laisse tout juste le temps de boucler ton VEC. Après, je crains fort que nous ne puissions plus transgresser les règles.

— Les risques ne sont pas trop grands ? »

Johannes leva sur son vis-à-vis un regard dur, venimeux.

« Trop tard pour revenir en arrière. Toi, tu veux ton voyage, moi, j'ai besoin de ton fric. Et puis toute entreprise humaine comporte une

part de risque. Nous sommes des danseurs de corde, non ? »

Cyrian se raccrocha aux souvenirs de son premier voyage pour chasser l'oiseau de mauvais augure qui volait à l'intérieur de sa tête. Il avait besoin de vivre quelques jours dans un autre corps, besoin de sortir de lui-même pour mieux se retrouver.

« Eh bien, il ne nous reste plus qu'à danser sur la corde. »

Johannes esquissa son premier sourire de la journée. Ils trinquèrent, finirent leurs assiettes, vidèrent la bouteille de vin et commandèrent des cafés. L'Allemand paya l'addition avec un billet tiré de l'enveloppe. Ils se rendirent à pied dans le bâtiment en apparence délabré qui abritait le laboratoire de la Confrérie. Johannes lui expliqua que le translateur serait bientôt installé dans un bunker plus difficile à violer que Fort Knox, la rançon de la gloire, la clef d'une future réussite plus éclatante que celle des inventeurs des interfaces graphiques à la fin du XX^e siècle. À plusieurs reprises Cyrian aurait juré qu'on les suivait : des ombres furtives arpentaient les rues pourtant tranquilles du 12^e arrondissement. L'oiseau de mauvais augure volait à nouveau dans sa tête. Il repensa à Aurelle et à son père : il était tout ce qu'elle recherchait et tout ce que lui-même ne serait jamais, un fauve, un prédateur. Il lui suffirait de claquer des doigts pour qu'elle finisse dans son lit, hypnotisée, souris dans la gueule du serpent. Et la vieille femelle n'y pourrait rien : le mâle dominant connaissait toutes les ruses pour déjouer sa vigilance.

Johannes attendit que la rue soit complètement déserte pour presser les touches du digicode et pousser la première porte. Cyrian mémorisa machinalement la succession de chiffres et de lettres. Quand ils traversèrent la petite pièce qui servait également de salle d'attente, il oublia le sombre pressentiment et l'ombre envahissante de son père pour se concentrer avec enthousiasme sur son prochain voyage.

« Ça fait presque une nuit et un jour qu'on zone dans cette cabane, chuchota Sylvaine. On pourrait peut-être sortir de là avant de crever de faim et de soif, non ? »

Un rayon de lumière tombait d'un réverbère planté sur le trottoir et se faufilait par les interstices du volet vermoulu. Le visage de Sylvaine s'était évidé, ses cernes creusés, ses pommettes déjà saillantes encore accentuées. Edmé la trouvait de plus en plus attirante. Ils avaient vécu le pire ensemble, le temps venait de songer au meilleur. Le chalet puait le poisson, la graisse et l'huile de vidange. Des cannes à pêche de toutes tailles, des épuisettes, des outils, un établi et un bateau à moteur garnissaient le local qui servait de hangar et d'atelier aux propriétaires de la maison, absents à en croire les volets métalliques tirés sur toutes les ouvertures et la hauteur de l'herbe du jardin.

« Il en reste sans doute deux ou trois dans les parages.

— On a un flingue, non ?

— Un flingue, ouais, contre cinq ou six. Écoute, Sylvaine : on a eu de la chance de sortir indemnes de leurs griffes. Ce serait dommage de la gâcher par excès de précipitation, tu crois pas ? »

Le mutisme de Sylvaine valait acquiescement. À aucun moment les tueurs n'avaient songé à fouiller le chalet. Une fois à l'intérieur, Edmé avait eu l'idée de refermer le verrou de la porte à l'aide d'un fil de fer glissé entre les planches de bois. Il avait enfilé l'extrémité tordue en boucle dans la poignée métallique verticale et tiré délicatement le verrou, puis il avait dégagé et rentré le fil de fer. Il avait ensuite imploré le ciel (vestiges du prime conditionnement catholique) d'effacer les éventuelles traces de leur passage sur la clôture ou dans le jardin. Les poursuivants étaient passés tout près, les deux flics, respiration suspendue, avaient entendu les frôlements de leurs vêtements sur les grilles de la clôture, les craquements de leurs semelles sur les graviers, leurs grognements de dépit. Les tueurs s'étaient éloignés, étaient revenus dans les parages une heure plus tard, avaient de nouveau exploré le quartier. La lumière du réverbère s'était insinuée dans les nombreux interstices pour éclairer avec parcimonie l'intérieur du chalet.

« Je donnerais dix ans de ma vie pour prendre un bain brûlant,

murmura Sylvaine.

— Et moi, dix supplémentaires pour le prendre avec toi, renchérit Edmé.

— Ça nous ferait vingt ans de plus d'un seul coup.

— Et sans doute une place au cimetière pour moi. »

Elle caressa avec délicatesse le visage d'Edmé, il ferma les yeux pour jouir de la chaleur bienfaisante semée sur sa peau. Les douleurs s'étaient réveillées au cours de la nuit, multiples, mordantes, accentuées par l'inconfort de leur situation. Les plaies et les hématomes n'épargnaient aucune partie de leurs corps. Ils avaient tenté de dormir à tour de rôle, mais, au moment où il avait enfin sombré dans le sommeil, couché en chien de fusil le long du bateau, Sylvaine l'avait réveillé en lui disant qu'il ronflait comme une locomotive et qu'il risquait d'attirer l'attention de leurs poursuivants. Il n'aimait pas qu'une femme lui reproche ses ronflements. Son ancienne femme ronflait elle aussi, et il n'avait jamais eu l'indélicatesse de le lui révéler ; Sylvaine ronflait elle aussi, mais de façon légère, presque musicale, et il l'avait laissée dormir jusqu'à l'aube.

« On attend que la nuit soit tombée, et on sort, d'accord ? »

Elle hocha la tête avec une énergie communicative.

« Ils doivent être partis maintenant.

— Je n'en suis pas si sûr : ces salopards ne laissent rien au hasard.

— Il y a du monde dans le coin, ils n'oseront pas se montrer.

— Ils peuvent nous suivre et nous régler notre compte dans un endroit tranquille.

— Ils viennent d'où, tous ces cadavres, à ton avis, Edmé ? »

Il se posa sur le rebord du bateau qui oscilla et grinça sous son poids, se concentra sur les bruits s'entremêlant autour d'eux, les grondements lointains ou proches des moteurs des voitures, les bavardages des voisins ou des passants, les ahans réguliers des rameurs sur la Marne, le bourdonnement permanent de Paris.

« J'en sais foutre rien, répondit-il. M'étonnerait que les légistes aient trouvé le moindre rapport entre eux. Les tueurs en série agissent seuls d'habitude. Et ils s'arrangent pour qu'on parle d'eux dans les médias. Là, on dirait une association de psychopathes anonymes. Fondée depuis un bon bout de temps, vu l'état de certains cadavres. »

Il se releva et colla son œil contre un interstice de cinq millimètres de largeur. De là, on n'apercevait qu'un coin du jardin et, au-dessus de la clôture, la façade du pavillon voisin. Une silhouette, toujours la même, se découpait régulièrement dans les deux fenêtres éclairées et la baie du balcon, une vieille femme, menue, à l'allure et aux gestes économes. On distinguait également les couleurs vives et changeantes d'un écran de télévision dont le son criard transperçait le verre.

« On dirait que ces tarés prennent leur pied à observer la souffrance sous toutes ses formes, reprit-il d'une voix sourde. Un peu comme les toubibs des anciens temps, tu sais, ceux qui volaient les cadavres dans les cimetières pour les disséquer. La question reste de savoir sur quel critère ils choisissent leurs victimes.

— La réponse est sans doute quelque part dans leur pavillon, avança Sylvaine.

— À mon avis, on ne trouvera rien d'autre que des pièces vides, et pas une empreinte à se mettre sous la dent.

— Ils auront forcément laissé quelque chose, des cheveux, des ongles, de la salive, du sperme, du sang...

— Sans doute, mais si leur ADN n'est pas entré dans le fichier génétique, ça ne servira pas à grand-chose.

— Le mec que tu as étranglé, par exemple, il était incapable de se contrôler. Et puis, ils n'ont pas pu nous empêcher de nous barrer. Ils ne maîtrisent pas tout, ces fêlés. »

Edmé recula et essaya de détendre sa nuque et ses trapèzes avec des mouvements de tête circulaires. Les mots peinaient à se frayer un passage dans sa gorge sèche, la faim lui tordait le ventre. Il se frotta la joue, sa barbe dure crissa sur le dos de ses doigts. Sylvaine lui avait fait remarquer avec un brin de malice qu'elle était presque blanche, elle avait ajouté qu'elle trouvait ça charmant, sexy même.

« Tu as raison, miss procédurière. Faudra fouiller cette baraque de fond en comble et voir ce qu'elle a dans le bide. »

Ils décidèrent de sortir de leur refuge quand la lumière du réverbère fut éteinte. Sylvaine tendit le revolver à Edmé. Elle avait tiré deux fois lors de leur fuite, il leur restait quatre balles. Par chance, le vent avait tendu un épais rideau de nuages sur le ciel, les formes lugubres des pavillons émergeaient difficilement des ténèbres tièdes. Edmé déverrouilla la porte du chalet avec le système artisanal qu'il avait utilisé pour la refermer. Elle s'ouvrit avec un interminable couinement qui parut retentir jusqu'aux confins de l'univers. Les courants d'air montaient de la Marne, dispersant une odeur de vase.

Par-dessus la clôture, ils scrutèrent la ruelle étroite et baignée d'obscurité qui séparait le jardin du pavillon de la voisine, puis, plus loin, la route large et bordée d'arbres longeant le quai, et, au-delà, la surface sombre et luisante de la rivière. Les environs semblaient calmes. Trop calmes.

Pris de vertige, Edmé serra les dents pour ne pas défaillir. Manque de sucre, encore. Il se demanda brièvement s'il n'était pas rongé par le diabète, un mal souvent associé au vieillissement.

« On y va ? » lança Sylvaine.

Il passa le premier puisqu'il tenait le flingue (et qu'il était un homme), franchit la clôture avec toute la souplesse et l'énergie dont il

était encore capable, se retrouva vacillant de l'autre côté, le souffle coupé, les muscles en chiffons, à peine la force de rester debout, de lever le revolver, de tourner la tête en direction de la route principale, tu parles d'un homme, ne pas s'évanouir maintenant. Sylvaine le rejoignit, teint blême, traits défaits, pas beaucoup plus vaillante que lui.

« On n'est pas frais tous les deux, hein, soupira-t-elle. Je dois être affreuse à voir. Heureusement qu'il fait nuit. »

Edmé la rassura d'une caresse sur la joue. Ils parcoururent la vingtaine de mètres qui les séparait de la route. Vérifièrent qu'aucune silhouette suspecte ne rôdait dans l'obscurité. Se reculèrent quand une voiture déboucha sur leur gauche et que la lumière éblouissante de ses phares frappa les troncs d'arbres, les branches basses, les murets, les façades et le quai proches.

« Par où on va ? demanda Sylvaine. On essaie de retrouver la bagnole ? »

— On n'a plus les clefs. Et puis, c'est là qu'ils nous attendent s'ils ne l'ont pas déjà enlevée. »

Ils résolurent finalement de marcher vers le centre de Nogent-sur-Marne, en espérant trouver rapidement le commissariat ou croiser une voiture de patrouille. Ils s'engagèrent sur la route qui longeait les quais pavés, passèrent sous le gigantesque pont autoroutier et se dirigèrent vers les lumières de la ville. Edmé avait glissé le flingue dans la poche de sa veste tout en gardant la main posée sur la crosse et l'index replié dans le pontet.

« On n'est pas du bon côté... »

Sylvaine avait raison, la rive qu'ils longeaient s'enfonçait peu à peu dans les ténèbres. Les lumières brillaient sur l'autre bord de la rivière, parant de copeaux d'or l'eau tremblotante.

« Tu crois qu'il y a un pont ou une passerelle plus loin ? »

Edmé haussa les épaules.

« J'en sais foutre rien. C'est quand même dingue d'être si près de Paris et si loin de tout. »

— C'est ça, la ville. Des millions de gens qui se frôlent et sont à des années-lumière les uns des autres.

— Tu aurais pas fait astronomie dans un lycée de province, toi ? »

Elle eut un rire nerveux.

« Une vraie campagnarde. Je suis née dans un bled de la Creuse et j'en ai pas bougé avant mes dix-huit ans. »

— Tu y retournes, des fois ?

— Une fois par an, pas plus. Pas envie d'entendre ma mère me demander quand est-ce que je lui ramènerai un mari et un gosse.

— Toi et moi, on a un point commun, finalement : on est des branches mortes. »

Il vit malgré l'obscurité se rembrunir le visage de Sylvaine.

« Au moins on pourra pas nous reprocher d'être responsables de la surpopulation. Foutre des gosses dans un pareil merdier, non merci. »

Elle le regrettait, c'était évident. Ils marchèrent un moment en silence avant de se heurter à une clôture infranchissable, une base militaire peut-être, ou un transfo EDF. Ils la contournèrent, se perdirent dans les ruelles et les allées de terre qui desservaient des pavillons enfouis dans la végétation, protégés par de hauts murs et des alarmes sophistiquées. Sylvaine en désigna un.

« On n'a qu'à sonner et demander à un habitant la permission d'utiliser son téléphone. »

— M'étonnerait que ces trouillards nous ouvrent la porte de leurs bunkers. On peut toujours essayer. »

Sylvaine pressa la sonnette blanche fixée sur le pilastre d'un portail métallique plein. Un projecteur s'alluma au-dessus d'eux et les emprisonna dans son halo aveuglant tandis que retentissait le grésillement caractéristique d'une caméra de surveillance.

« Qu'est-ce que vous voulez ? gronda une voix nasillarde. »

— Nous sommes en panne dans le coin et nous avons besoin de téléphoner, expliqua calmement Sylvaine.

— Vous n'avez pas de portable ?

— On ne vous aurait pas dérangé si on en avait un.

— Il y a des cabines plus loin. »

Sylvaine écarta les bras.

« Écoutez, on veut juste téléphoner. C'est urgent. »

— Ils disent tous ça. Foutez le camp, ou j'appelle la police.

— D'accord, appelez-la, et dites aux flics que deux membres de la brigade criminelle les attendent devant votre foutu portail ! »

Pendant quelques secondes, seule la respiration saccadée de leur interlocuteur tomba du haut-parleur invisible.

« Fichez le camp, je vous dis. »

Le projecteur s'éteignit, la nuit escamota la grille, le grésillement du haut-parleur s'interrompit, le silence retomba sur les lieux, bercé par les murmures de la brise, le friselis des arbres et le babil de la rivière en contrebas. Sylvaine tapa du pied sur la terre de l'allée.

« Le con le con le con ! »

Un mouvement dans l'obscurité attira l'attention d'Edmé, qui s'arma du revolver et déverrouilla le cran de sûreté.

« Tu as envie de lui faire la peau, à cet enfoiré, Edmé ? »

— On dirait qu'il y a quelque chose par là. »

Elle se tourna vers l'endroit désigné par son équipier.

« Je vois rien. »

Un craquement retentit du côté opposé, suivi d'un léger cliquetis. Edmé poussa violemment Sylvaine par l'épaule juste avant qu'une

leur rageuse déchire la nuit, accompagnée d'un hoquet étouffé, caractéristique d'un silencieux. La balle percuta le portail dans un tintement de gong. Edmé se jeta à terre. Entrevit la forme allongée de son équipière quelques mètres plus loin. Une deuxième balle miaula au-dessus de lui, ricocha sur le sol, il lui sembla percevoir une autre lueur, un autre sifflement, un autre impact. Il visa le coin d'où avait surgi le tir et pressa la détente. La détonation résonna avec la puissance d'un coup de tonnerre. Une silhouette se détacha de la nuit. Il comprit qu'il l'avait touchée lorsqu'il la vit vaciller et s'affaïsser avec un gémissement sourd.

« Reste à terre », cria-t-il à Sylvaine.

Le tueur n'était pas venu seul, le mouvement qu'il avait perçu quelques secondes plus tôt n'était pas une illusion. La crosse du Magnum lui brûlait la paume, l'odeur de poudre lui piquait les narines. Son coup de feu avait étouffé les autres bruits. Il sentait sur son visage la pression caractéristique d'un regard. Il était dans la ligne de mire. Le tueur allait le tirer comme un lapin, puis dégommer Sylvaine avec la même froideur. Où était-il, Bon Dieu ? Qu'est-ce qu'il attendait ? Est-ce que ce salopard jouissait de la terreur de ses proies ? Les nerfs à vif, Edmé le repéra enfin, sous un arbre, une vingtaine de mètres plus bas, curieusement agité, comme secoué de tremblements, pas en position de tir, en tout cas. Il semblait avoir des ennuis avec son flingue, peut-être enrayé. Une arme sophistiquée, bourrée d'électronique, sujette aux bogues. Edmé se redressa et hurla :

« Bouge plus. »

L'autre prit ses jambes à son cou et s'évanouit dans les ténèbres. Le bruit de ses pas décroût rapidement. Edmé renonça à presser la détente, d'abord parce qu'il n'avait pratiquement aucune chance de le toucher dans une telle poix, ensuite parce qu'il ne lui restait plus que trois balles et qu'il valait mieux les réserver à un meilleur usage.

« Ça va ? »

Sylvaine ne répondit pas. Inquiet, il scruta brièvement la nuit avant de se précipiter vers son équipière. Allongée sur le dos, elle ne bougeait pas, elle le fixait d'un regard vide, inexpressif. Il l'examina : pas de blessure apparente.

« Sylvaine ? Ça va ? »

Elle eut une infime crispation des lèvres, elle essayait de parler, elle n'en avait plus la force. Un mouvement lent et silencieux le long de sa hanche attira l'attention d'Edmé. Une flaque. Elle baignait dans son sang. Cette incapacité à esquisser le moindre geste, à prononcer le moindre mot... Elle avait été touchée dans le dos, certainement dans la colonne. Il étouffa un hurlement de révolte. Pas elle, pas maintenant, pas comme ça. Son cœur cognait sur ses tympanes comme sur une grosse caisse. L'état de Sylvaine lui interdisait de la manipuler,

de lui poser un garrot, de la soulever. Il devait pourtant la sortir de là. Vite. Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que sa tête ne soit plus qu'à dix centimètres de la sienne. Elle se vidait de son sang, de sa vie.

« Sylvaine, tu m'entends ? »

Une vague lueur s'alluma dans les yeux de la jeune femme. Elle l'entendait, le comprenait. Edmé prit une profonde inspiration pour chasser de sa voix toute trace de panique et de détresse.

« Je ne peux pas te porter, tu comprends ? Faut que je prévienne le SAMU. Je fais au plus vite. Tiens le coup, hein. Il se redressa, se pencha à nouveau sur Sylvaine, murmura, tout près de sa bouche : On n'a pas fini de faire équipe, tous les deux. »

Un sourire affleura sur les lèvres déjà exsangues de Sylvaine, ou était-ce une illusion suscitée par le désir d'Edmé ? Il fut déchiré de la tête aux pieds lorsqu'il s'éloigna d'elle. Ses yeux s'embuèrent. Depuis combien de temps n'avait-il pas pleuré ? Ne jamais laisser une femme vous entrer dans la peau, Bon Dieu, c'est la fin de la tranquillité. Il retourna devant le pilastre du portail et appuya sur la sonnette d'un doigt tremblant de rage. Le projecteur déversa sur lui son flot brutal de lumière.

« Tu m'abandonnes déjà, mon beau nuage noir ?

— J'avais oublié : j'ai un rendez-vous.

— Galant ?

— Professionnel.

— Si c'est pour ton avenir... »

Le sourire contrit d'Anselme accentua les rides et les angles de son visage. Le vieux singe avait établi ses quartiers dans les sous-sols d'un immeuble à l'abandon transformés en palais de carton. Il consacrait la plus grande partie de son temps à orner sa tanière de guirlandes découpées dans des cartons d'emballage récupérés dans les bennes des supermarchés. Sa demeure comptait une dizaine de pièces minuscules séparées les unes des autres par d'étroits couloirs. Ses chambres d'hôte, comme il disait. Il hébergeait d'autres SDF au plus fort de l'hiver, jusqu'à vingt personnes que ses cloisons et ses toits isolaient d'un froid de plus en plus glacial entre les mois de décembre et mars : réchauffement climatique, mes fesses, moi, j'appelle ça une nouvelle période glaciaire. Il n'exigeait pas de loyer, seulement une contribution en nature, nourriture, vin, médicaments, couvertures ou vêtements, ainsi qu'une participation à la réfection et à l'extension de la construction jusqu'à ce qu'elle devienne un Palais d'hiver des mille et une nuits. Il savait que son projet ne se réaliserait jamais, que les démolisseurs abattraient l'immeuble sitôt que l'administration aurait réglé des problèmes de succession complexes (héritiers dispersés sur trois continents), qu'une résidence flambant neuve se dresserait bientôt à la place de l'ancienne construction, que les occupants actuels, les rats et les sans-abri, devraient émigrer vers d'autres cieux.

Léonie avait dormi dans l'une des chambres sur un matelas à la propreté plus que douteuse. Elle n'avait pas osé poser la tête sur l'oreiller imprégné d'une forte odeur de moisi et de vomi. Elle avait d'abord regretté d'avoir accepté l'invitation d'Anselme, craignant que le vieux singe au regard malicieux (pervers ?) lui réclame une contribution en nature dont la perspective la faisait hoqueter de dégoût, mais son hôte n'était visiblement pas de l'espèce des Tan et des clients de tante Destinée, les porcs, il offrait seulement de partager un coin de sa modeste utopie avec des invités de passage. Elle s'était

enfin abandonnée au sommeil, la tête nichée au creux de son bras replié, lorsqu'elle l'avait entendu ronfler dans une chambre voisine – les cloisons de carton n'isolaient pas du bruit ni des odeurs. Un peu honteuse de ses mauvaises pensées, elle l'avait remercié le lendemain au réveil. Sans lui, elle aurait passé la nuit dehors et risqué d'être contrôlée par les flics, les vautours, qui patrouillaient dans le quartier jusqu'à l'aube. Il avait préparé un café tout à fait buvable si on n'était pas regardant sur la propreté des tasses. Il lui avait également proposé une baguette fraîche qu'il était allé acheter une heure plus tôt chez son boulanger habituel, ainsi que deux de ces minuscules barquettes de beurre qu'on servait à profusion dans les hôtels et les restaurants. Avachis sur de vieux poufs sauvés d'un recyclage prématuré, ils avaient déjeuné de bon appétit autour d'une plaque de fer rouillée posée sur deux moellons. Léonie avait décidé de rester en compagnie du vieux singe jusqu'à l'heure du rendez-vous avec les hiboux. Elle avait pu se rincer le visage et les mains dans une cuvette après avoir puisé de l'eau dans un bassin de récupération des eaux de pluie. Elle n'avait pas osé procéder à des ablutions plus intimes malgré la détestable sensation de ne pas être vraiment nette, d'abord parce qu'il y avait la proximité d'Anselme, ensuite parce qu'elle ne voulait pas gaspiller par coquetterie un élément qui allait devenir de plus en plus précieux au fur et à mesure qu'on s'enfoncerait dans l'été. Elle avait contribué à l'entretien et à l'extension du palais de carton en faisant un peu de ménage et en changeant la cloison moisie d'une chambre, fixée au sol avec des clous à tête large et aux autres cloisons avec des ficelles ou des fils de fer. On vivait assis ou penché dans un univers dont la hauteur n'excédait pas un mètre cinquante. Les étourdis se cognant régulièrement la tête aux poutrelles de béton du plafond, on choisissait vite d'évoluer à genoux ou à quatre pattes. Cet aspect maison de poupée ou de hobbit avait un effet rassurant sur Léonie. Elle cessait tout à coup d'errer comme une étoile refroidie dans l'espace infini, elle touchait des épaules, des fesses et du crâne les frontières de son monde, comme si le monde devait se replier à ses dimensions pour qu'elle puisse enfin l'occuper, y prendre sa place.

Anselme n'était pas devenu SDF par accident ou par étourderie. Il avait choisi de vivre des miettes d'une société dont le gaspillage le révoltait. Il avait mis un point d'honneur à ne jamais travailler malgré des études réussies et un avenir qu'on lui promettait brillant. Il n'avait pas cherché à publier les chansons, les poèmes et les pièces de théâtre qui s'accumulaient sur une vingtaine de cahiers grand format, rédigés au stylo plume sans aucune rature. Il avait confié l'un de ces cahiers à Léonie pour qu'elle puisse parcourir quelques-uns de ses écrits, un privilège qu'il n'accordait qu'à un nombre limité de gens, si limité qu'on pouvait les compter sur les doigts d'une seule main (comme un

mauvais coucheur lui avait sectionné l'auriculaire, ça ne faisait que quatre). Elle avait d'abord été émerveillée par l'élégance de son écriture, une écriture d'écolier appliqué avec des pleins, des déliés, des arabesques, puis envoûté par la magie de ses mots. Elle ne les comprenait pas tous, mais ils formaient dans sa tête des farandoles joyeuses, gracieuses, ils s'envolaient comme des nuées de papillons aux couleurs vives, ils la rendaient légère, presque euphorique. Elle s'était demandé comment un homme à l'apparence aussi délabrée, comment un vieux singe pouvait détenir un tel pouvoir sur les mots, pourquoi il refusait de partager son trésor avec les autres. Anselme avait répondu qu'il s'arrangerait pour éventuellement faire publier ses écrits après sa mort. Les poètes, quand ils ne mouraient pas avant d'être connus, devenaient des emmerdeurs gavés de gloire, des habits verts, des imposteurs. Le refus était l'essence même de la poésie, le refus transperçait les illusions comme une pointe de sabre, le refus permettait à l'homme de briser ses chaînes et de renaître au monde vrai, là où le temps cessait d'exister, là où l'être se révélait dans toute sa dimension. La richesse, les honneurs, la reconnaissance obscurcissaient l'esprit, alourdissaient le corps, brisaient l'envol. Le poète n'était pas maudit, seulement condamné à l'ascétisme. Anselme avait connu des jours difficiles dans les rues, des nuits d'une solitude si féroce qu'il en était presque devenu fou, et, pourtant, pour rien au monde il n'aurait renoncé à cette vie d'errant, jamais il n'aurait troqué les minuscules fragments d'inspiration offerts par le ciel pour un confort de tous les instants. Ne possédant rien, il régnait sur la terre et le ciel, il visitait les astres lointains, et les créatures étranges du fond des océans, et les labyrinthes ténébreux de la nature humaine, et les cœurs brûlants des déserts. De ceux qui le regardaient avec pitié et de lui qui les regardait avec compassion, qui était le plus malheureux ? Le vieux singe et son invitée avaient dépensé la journée en discussions entrecoupées de fous rires et de deux repas composés de pain, de fromage, de pâté de foie, de vin rouge et de café. La nuit était tombée avec une lenteur d'équinoxe, escamotant peu à peu le palais de carton. Léonie s'était sentie si bien en compagnie d'Anselme qu'elle n'avait pas vu s'enfuir les heures. Elle s'était brusquement souvenue de son rendez-vous avec les hiboux. Elle avait regardé l'écran de son téléphone portable : 22.52. Plus de temps à perdre.

« Tu reviendras me voir, jeune fille ?

— J'espère. »

Une ombre avait glissé sur le visage d'Anselme.

« Je crois, moi, que tu ne reviendras pas.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Nos destins... Je sens qu'ils se séparent. C'est un don : je sais quand les gens me quittent définitivement. »

Léonie s'accroupit pour déposer un baiser sur le front du vieux singe. L'odeur de crasse, d'urine et de vin, ne l'écœura pas.

« Je ne t'oublierai pas. »

Elle se déplaça enfin en sortant de la cave, traversa la cour et fila d'un pas rapide vers le bâtiment délabré distant d'une centaine de mètres.

Le hibou était seul, celui à la mine sinistre et aux cheveux en pétard que Léonie n'aimait pas. Les poignets amidonnés de sa chemise noire dépassaient des manches de sa blouse blanche. On aurait dit qu'il avait grandi trop vite et que ses parents n'avaient pas eu le temps de lui acheter de nouveaux vêtements. Il semblait inquiet, nerveux, ses yeux voletaient sans cesse d'un point à l'autre, des mouches dans un bocal. Il avait fondu sur Léonie à peine avait-elle franchi la porte de l'immeuble et lui avait demandé d'un ton rogue pourquoi elle était en retard (23.03, pas la mer à boire). Ne lui laissant pas le temps de répondre, il l'avait entraînée dans les couloirs tapissés de métal. Ils avaient franchi au pas de course les différents sas grands ouverts qui se refermaient derrière eux dans un sifflement prolongé. Après l'avoir introduite dans la salle où trônait le cercueil, il était passé dans la deuxième pièce en la priant d'attendre.

Léonie ne céda pas à la curiosité dévorante qui la poussait à jeter un coup d'œil par la porte entrouverte. Le grand hibou revint au bout de quelques minutes et lui débita le baratin habituel : troisième fois qu'elle expérimentait la molécule, elle savait donc qu'elle devait impérativement se présenter dans quatre jours à l'heure qu'il lui fixerait bientôt par téléphone, attention aux effets secondaires, tendance à la schizophrénie peut-être plus accentuée que d'habitude étant donné la fréquence rapprochée des expériences et le nouveau dosage de la molécule, pas d'affolement donc, mais, si vraiment elle l'estimait nécessaire, elle pourrait le joindre à n'importe quel moment du jour et de la nuit sur le numéro qu'il lui donnerait à la fin de la séance avec le premier versement des trois cents euros. Il approcha ensuite l'escabeau de la table, demanda à Léonie de retirer son blouson, de dégager son bras et s'installer dans le cercueil. Elle s'exécuta bien qu'une petite voix alarmiste lui criât de foutre le camp sans perdre une seconde. Elle avait besoin d'argent, au moins pour survivre quelques mois supplémentaires dans le pays gris des Blancs et se donner le temps de la réflexion. Le hibou la coiffa du casque lumineux. Toujours cette sensation de deux soleils éblouissants s'allumant à l'intérieur de ses rétines, toujours ces milliers de lames chauffées à blanc perforant son cerveau. Il lui garrotta le bras avant de procéder à la première injection. Elle sombra presque aussitôt dans un vide sans saveur, sans odeur. Une ombre planait au-dessus d'elle,

comme un vautour sur sa proie, une illusion sans doute, mais elle se débattit, tenta de s'enfuir, elle ressentait le même genre de frayeur que dans les rêves, plus vrai que la réalité. L'ombre fondit sur elle. Ligotée, elle ne pouvait lui échapper ; elle fut envahie d'un grand froid, un viol plus douloureux que les pénétrations brutales des clients de tante Destinée, c'était son âme qu'on touchait, sa part intime qu'on profanait, elle ne s'appartenait plus, elle se révolta, protesta, mais ses hurlements s'évanouissaient dans le vide, personne ne pouvait l'entendre, ni voler à son secours, l'autre, l'envahisseur, l'esprit mauvais, l'araignée la rongerait de l'intérieur et la disperserait dans l'abîme sans que les hommes remarquent sa disparition. Pourtant elle aussi appartenait à l'espèce humaine, la petite Léonie que tante Destinée, la hyène, avait arrachée à la terre d'Afrique pour la livrer aux désirs lubriques des hommes blancs, les porcs.

Le visage du hibou était penché sur elle, visiblement inquiet.

« Est-ce que ça va, mademoiselle ? »

Elle répondit d'un mouvement de tête, l'armature du casque lui irritait le front et les tempes.

« Vous avez mis plus de temps que d'habitude à revenir à vous, ajouta le hibou. Et vous vous êtes agitée. Vous m'avez fait peur. Vous allez bien, vous en êtes sûre ? »

Léonie resta quelques instants attentive aux réactions de son corps. Elle ne ressentait aucune douleur, seulement des vestiges d'angoisse dans la gorge et au niveau du plexus solaire. Elle ne percevait plus la présence de l'ombre, de l'esprit mauvais. Elle acquiesça d'un deuxième hochement de tête.

« Ne bougez pas. Je reviens. »

Le grand hibou disparut quelques instants dans la deuxième salle. Un silence inhabituel pesait sur le bâtiment. Léonie n'osait pas retirer le casque blessant. Elle pensait à Dennis, son grand corps allongé dans le grenier du squat, son visage figé et paisible. Violente envie de pleurer. Le hibou revint, referma soigneusement la porte derrière lui et l'aida à se relever. Une fois débarrassée de son casque, elle s'éjecta du cercueil et dévala l'escabeau, à la fois soulagée, légère et extrêmement faible, sans consistance, une asthénie probablement due au produit injecté par le technicien. Il griffonna un numéro de téléphone sur une petite carte blanche et la lui tendit, posée sur une liasse de billets de vingt euros.

« En principe, c'est moi qui vous appelle le premier pour vous fixer le prochain rendez-vous. Vérifiez bien que votre portable est chargé. »

Léonie fourra les billets et la carte dans son sac.

« Pourquoi vous faites ça en pleine nuit ? demanda-t-elle.

— La concurrence, répondit-il d'un ton lugubre. Nous sommes obligés de prendre toutes les précautions. Je vous accompagne. Soyez

prudente : on ne fait pas toujours de bonnes rencontres à 3 heures du matin.

— 3... 3 heures du matin ?

— Vous avez mis plus de trois heures et demie à vous réveiller. »

Léonie avait cru s'être endormie dix minutes, pas davantage. Sa surprise arracha au hibou un sourire vaguement complice.

« Allons-y, je dois fermer le labo. »

Il l'escorta jusqu'à la porte de l'immeuble. Les lumières s'éteignaient et les sas coulissaient sur leur passage.

« Je suppose que vous savez où aller... »

Elle n'en avait aucune idée. Pas question de retourner chez le copain de Tania, le lamantin et la panthère, l'association de malfaiteurs, pas question de revenir au squat, même si elle connaissait le chemin secret de Shaq, le guépard, le souvenir de Dennis y était trop présent, et puis les keufs, les vautours, surveillaient l'immeuble. Il restait une solution, le palais de carton d'Anselme. Même si son retour démentait les prédictions du vieux singe, il serait ravi de l'accueillir pour une autre nuit, il lui raconterait pendant des heures la vie des errants en partageant le vin aigre et le mauvais pâté, il lui donnerait peut-être un autre de ses cahiers à lire. Elle prit la direction de la demeure d'Anselme après avoir salué d'un geste le hibou dont le regard l'accompagna jusqu'à la première courbe. Pas une étoile au-dessus des toits, aucune lumière sur les façades. La ville était à l'image de Léonie, perdue dans les ténèbres. Tout comme la cour intérieure de l'immeuble, qu'elle traversa avec prudence. Elle finit par localiser l'entrée de la cave, le soupirail agrandi et consolidé par le vieux singe.

Le silence désolé qui ensevelissait les lieux l'inquiéta. À défaut de lampe ou de briquet, elle alluma l'écran de son téléphone portable. Il émit une note plaintive annonciatrice d'une imminente panne de batterie. Il n'y avait pas d'électricité dans la cave, elle devrait trouver une solution pour le recharger. La tête dans les épaules, les genoux fléchis, elle parcourut l'étroit couloir entre les cloisons de carton. De plus en plus oppressée, elle visita plusieurs chambres avant de trouver celle d'Anselme. La tête du vieux singe posée sur l'oreiller émergeait d'un duvet gris mille fois ravaudé. Une odeur âpre assaillit les narines de Léonie. La lumière baissa, la batterie lança un nouveau signal d'alerte. Un bruit léger d'écoulement incisait la pénombre. Elle approcha son téléphone du visage d'Anselme. La tête du vieux singe avait basculé en arrière. Une plaie béante lui ouvrait le cou d'une oreille à l'autre. Des gouttes visqueuses continuaient de s'écouler de l'entaille. Elle souleva un coin du duvet. Une nappe de sang luisant, encore liquide, tapissait le matelas dépourvu de drap. Elle rabattit précipitamment le duvet avant de se jeter en arrière, glacée d'effroi. Le portable s'éteignit après une dernière plainte. On n'avait pas égorgé

Anselme depuis très longtemps, le sang n'était pas encore sec. L'assassin n'avait peut-être pas vidé les lieux.

Un souffle, puis un craquement un peu plus loin. Malgré les vagues de terreur qui déferlaient en elle au rythme de ses pulsions cardiaques, elle s'arrêta machinalement de respirer. À cet instant, une voix s'insinua dans le silence tendu de la nuit, une voix qui s'élevait en elle avec une netteté saisissante.

Elle entendait la respiration de l'homme tapi dans les ténèbres, mais elle ne bougeait pas, tétanisée, comme ces petits animaux incapables de réagir face au danger. Il allait l'égorger de la même façon qu'il avait saigné le vieil homme étendu au milieu de son étrange labyrinthe de carton. Que foutait donc Johannes ? Il ne l'avait pas suivie au sortir du bâtiment, il n'avait pas prévu qu'elle tournerait subitement dans cette cour d'immeuble, il l'avait sans doute perdue de vue. Le portable de la fille venant de s'éteindre, il ne pouvait même plus l'appeler. Ils étaient tous les deux, vaisseau et passager, suspendus au souffle du tueur, prisonniers des ténèbres qui s'emplissaient d'odeurs de sang, d'urine et de merde. Le cœur de la fille battait à tout rompre. Ses yeux grands ouverts essayaient de détecter un mouvement entre les cloisons qui émergeaient, grisâtres, de l'obscurité. Ses pensées tourbillonnaient, s'entrechoquaient, s'entremêlaient aux souvenirs surgis de sa mémoire profonde, ribambelles d'enfants rieurs courant dans les chemins de terre ocre, nuages de poussière percés par un soleil de plomb, homme blanc nu et dégoulinant de sueur dans une chambre éclairée de lumières rouges, visage d'une femme noire au sourire carnassier, couloirs métalliques et escalators d'un aéroport, courette ceinte d'un mur d'argile et parsemée de flaques boueuses, voiture fonçant, vitres ouvertes, sur une piste en piètre état, odeur aigre de vomissures souillant les draps et l'oreiller, douleurs aiguës dans le ventre... Elle ne semblait pas très âgée, vingt ans peut-être, et pourtant, plusieurs mondes, plusieurs vies cohabitaient en elle. Lorsqu'il l'avait découverte, allongée dans le récepteur, Cyrian l'avait devinée jolie sous le casque qui lui couvrait en partie le visage. Il avait flotté un petit moment au-dessus d'elle, rebuté par sa peau noire, un vieux réflexe forgé, il s'en était rendu compte à l'occasion, par une croyance rampante en la supériorité de la civilisation occidentale – il avait eu moins de réticences devant le corps pourtant ravagé de Mathy. Son âme ressentant le besoin urgent, fondamental, de s'incarner était revenue vers son corps d'origine qui reposait de l'autre côté de la cloison. Il avait balayé tous ses doutes pour inverser le mouvement et se projeter dans son organisme d'emprunt. Il n'avait pas eu le temps de l'explorer, mais, sans doute

parce qu'il en était à son deuxième voyage, il n'était pas passé par la phase d'imprégnation cénesthésique, il était entré directement en symbiose, synchronisé immédiatement avec les sens de son nouveau vaisseau, pas de buée sur les hublots. Il avait marché entre les façades des immeubles dans la nuit noire, contemplé le ciel sans étoiles, aperçu, à la faveur d'un coup d'œil en arrière, la haute silhouette de Johannes à l'entrée du bâtiment délabré, s'était aventuré dans la cour baignée d'obscurité, glissé dans la cave par le soupirail agrandi, avait humé un indéfinissable remugle qui masquait les odeurs de moisissures et de carton humide, puis il avait vu, à la lueur du téléphone portable de son vaisseau, la plaie béante au cou du vieil homme, le sang visqueux sous le duvet, il avait compris que la fille venait de mettre les pieds dans une mare d'ennuis et s'était demandé s'il n'était pas parti pour son dernier voyage.

Frottements prolongés, légères vibrations sur les cloisons de carton. L'assassin se rapprochait. Il semblait respirer à quelques centimètres à peine de l'oreille du vaisseau. Des images d'hommes menaçants déferlèrent dans l'esprit de la fille, leurs respirations rauques, sifflantes, leurs yeux exorbités par le désir, enlaidis par le vice. Elle se tenait face au tueur comme elle s'était tenue devant eux, tripes nouées, sang glacé, muscles plus durs que du bois.

Barre-toi, bordel.

Cyrian avait eu l'impression de hurler, mais sa suggestion se perdit dans les pensées bruissantes de la fille et parut seulement accentuer sa panique. Les voyageurs clandestins ne pouvaient pas influencer les décisions de leurs vaisseaux, c'est du moins ce qu'affirmait Johannes, pas en quatre jours en tout cas, il aurait fallu rester nettement plus longtemps dans le corps d'emprunt pour communiquer avec lui, et donc se fondre en lui, s'interdire tout retour dans le corps d'origine.

Dégage.

La fille tressaillit. Chaque mouvement de la silhouette massive, tout près d'elle maintenant, ébranlait les cloisons de carton. Le tueur ne se hâtait pas, méfiant ou persuadé que sa proie, épouvantée, ne pourrait lui échapper. Des vagues déferlantes de terreur ballottaient Cyrian et altéraient sa lucidité. Un déclic. Un faisceau étincelant emprisonna la fille, éclaira, deux mètres plus loin, une main armée d'un couteau à la lame courbe marbrée de sang, révéla une vingtaine de cahiers empilés les uns sur les autres et maintenus sous un coude.

Qu'est-ce que tu attends pour te tirer, merde ?

L'âme de Cyrian s'affolait inutilement, il lui était impossible de s'échapper de sa prison de chair sans l'aide du traducteur. Le tueur et sa proie s'observèrent quelques secondes. Pourquoi hésitait-il ? Il avait déjà un cadavre sur la conscience, il n'était plus à une victime près. Dans l'esprit du corps d'emprunt surgirent d'autres images, des textes

rédigés d'une écriture appliquée, presque enfantine, sur des feuilles à larges lignes, le visage du vieil homme qui lui confiait un cahier avec une étonnante solennité. Le rayon de la lampe trembla, le tueur s'avavançait.

« Écoute... »

Il haletait, sa voix était étonnamment fluette, quasi enfantine.

« Je... n'ai pas l'intention de te tuer. »

Les jambes de la fille, toujours accroupie, se mirent à trembler, elle faillit perdre l'équilibre et basculer vers l'arrière.

« Je ne suis pas obligé de te tuer, tu comprends, tu n'as pas vu mon visage. »

Elle changea de position pour détendre ses muscles douloureux et reprendre ses esprits.

« Pourquoi... pourquoi vous avez égorgé Anselme ? »

Quelle importance, pourquoi ? Il t'offre la vie, tu as juste à en profiter.

Le rayon de la lampe du tueur se promena maladroitement sur les cloisons, révélant les taches et les déchirures des cartons, puis revint se poser sur la fille.

« Tu ne pourrais, pas comprendre... Personne ne pourrait comprendre... Va-t'en. »

Le cœur de la fille battait de moins en moins fort, la peur n'était plus en elle qu'une ombre froide et sournoise, sa respiration s'apaisait. Son courage, ou son inconscience, exaspérait Cyrian.

« Pourquoi vous emmenez ses cahiers ? »

Le long soupir du tueur s'acheva sur un sanglot étouffé.

« Fous le camp avant que je change d'avis. »

Comprenant qu'elle n'en tirerait pas davantage, elle résolut enfin de partir. Elle contempla une dernière fois le vieil homme assis devant elle, éclairé par une bougie, un sourire malicieux et triste vissé sur les lèvres, disant que leurs destins allaient se séparer, qu'ils ne se reverraient plus : c'était son propre départ qu'il avait pressenti. Cyrian regretta de ne pas pouvoir passer, ne serait-ce que quelques secondes, dans le corps du tueur. Pour quel motif décidait-on d'égorger un vieil homme démuni et paisible ? Qu'y avait-il dans ces fichus cahiers ? La fille se faufila à l'extérieur de la cave en se guidant à la lumière de la lampe. Une fois dehors, elle s'éloigna d'un pas pressé sans se soucier de ses articulations douloureuses ni des frottements de son jean humide contre ses cuisses. Elle avait prévu de passer la nuit dans la cave d'Anselme, elle ne savait où aller désormais, craignant à chaque instant de tomber sur une patrouille de vautours. Clandestine dans Paris comme Cyrian était clandestin dans sa chair. Se plaquant contre une façade ou un porche au moindre frémissement, au moindre grésillement, elle tenta à plusieurs reprises de se réfugier dans une

cour intérieure, mais les portes étaient verrouillées par des doubles ou triples systèmes de sécurité. Elle n'eut pas d'autre choix que d'escalader la grille d'un square proche. Une seule fenêtre brillait sur les façades surplombant les cimes des arbres. Elle connaissait les lieux. Elle pensa d'abord s'étendre sur l'un des quatre bancs de bois, puis, jugeant qu'elle n'y serait pas à l'abri des regards, elle décida de s'installer sous les branches d'un résineux qui retombaient sur le sol comme les baleines d'un parasol replié. Elle rampa jusqu'au tronc, brisa quelques branches pour se faire une place et, avant de s'allonger, baissa son pantalon et s'accroupit. Sa miction achevée, elle se releva tant bien que mal sous les branches, remonta sa culotte et son pantalon, recouvrit la flaque de terre et de brindilles, et, dans l'odeur d'arbre mort parfumée de relents d'urine et de déjections, elle se recroquevilla sur elle-même pour essayer de dormir. Cyrian, lui, ne perdit conscience à aucun moment. L'esprit de son corps d'emprunt restait actif pendant le sommeil. Aux pensées succédèrent les rêves, auxquels, curieusement, il se trouvait mêlé. Elle rêvait qu'elle portait quelqu'un en elle, pas un bébé comme d'autres femmes, mais un esprit mauvais, un charognard, qui se nichait dans sa chair pour se nourrir d'elle. L'esprit mauvais empruntait différents visages, des hommes qui s'étaient succédé dans sa chambre, une femme noire au sourire carnassier, un homme noir à ses côtés, élégant, une femme blanche au cou allongé et à l'air affolé, un jeune et grand Noir au regard et aux gestes doux, le vieux clochard égorgé, et une foule d'autres faces plus ou moins jeunes, plus ou moins moroses. La fille ne dégageait pas la même tristesse que Mathy. Elle avait pourtant déjà vécu, à vingt ans, des épreuves qui auraient conduit la plupart des gens à la colère, à la haine ou au désespoir. Sa fréquence n'était pas une vibration de rage ou de résignation, mais une vibration claire, harmonieuse, un chant d'amour et de joie. Les vagues incessantes des cauchemars n'empêchaient pas Cyrian de se sentir bien en elle. Il reprenait espoir. Johannes l'avait peut-être vue sortir de la cour d'immeuble et suivie. Le danger n'était plus aussi palpable. Il y avait toujours le risque qu'elle se fasse arrêter par une patrouille et se retrouve bouclée dans l'un de ces bâtiments où l'on parquait les clandestins avant de les réexpédier dans leur pays d'origine, mais elle vivait et respirait paisiblement, agitée de temps à autre d'un mouvement nerveux. Il se souvenait des discours de son père sur les clandestins venus pour la plupart d'Afrique, un cancer qu'il fallait purement et simplement extirper du territoire européen, comme une tumeur avec un scalpel ou un laser, en les renvoyant chez eux, même ceux qui étaient en règle, en les empêchant de revenir, en les tirant aux frontières comme des lapins, sans pitié, pour les dissuader à jamais de tenter leur chance dans un paradis qu'ils avaient contribué à transformer en enfer. Sa

mère tempérait ses propos en précisant qu'il serait préférable pour tout le monde que chacun ait la possibilité de vivre dans son pays d'origine, manière sournoise d'insinuer que certaines nations ne savaient pas se gouverner elles-mêmes, ce n'était pourtant pas faute de les aider, elle-même se démenait en faveur des damnés de la terre en se demandant parfois si certains le méritaient vraiment.

Elle fut réveillée par les premiers cris du matin, le passage des camions poubelle et le halètement d'un chien, un molosse au poil noir et feu et à la gueule énorme. Il avait échappé à son maître pour se glisser sous les branches, traînant sa laisse derrière lui, poussant des grognements sourds, dévoilant des crocs impressionnants. Elle ne bougeait pas, mal réveillée, pas encore effrayée, moins méfiante des animaux que des hommes. Il lui flairait les jambes en remontant vers son entrejambe. Elle tenta de serrer les cuisses, mais il força le passage à coups de museau impérieux et puissants. Elle se recula sur les fesses, se heurta aux branches, manquant de s'enfoncer un chicot dans la nuque. Le chien gronda et poursuivit son manège. La voix d'un homme retentit quelques mètres plus loin.

« Qu'est-ce que t'as encore trouvé là-dedans ? Viens là, mon chien. On rentre. »

Le chien continua d'enfoncer son museau entre les cuisses de la fille. Elle ne pouvait lui opposer la moindre résistance, empêtrée dans les branches basses.

« Sors de là tout de suite. »

Le molosse obéit enfin à son maître. Il se détacha à regrets de la fille, leva la patte et lâcha une brève giclée d'urine sur le bas du tronc avant de disparaître de l'autre côté des branches. Un claquement, un geignement étouffé, l'homme avait montré à l'animal qui était le maître.

Elle sortit de son abri quelques minutes plus tard. Elle mourait de soif et de faim et se sentait comme une poubelle ambulante, l'impression de dégager une puanteur épouvantable. Elle croisa une vieille femme éberluée par sa soudaine apparition. Plus loin, sur la pelouse, le molosse courait après une balle jaune lancée par un homme au crâne rasé. Des nuages noirs et lourds moutonnaient au-dessus des toits, porteurs d'eau. Elle vérifia que les trois cents euros remis par le hibou n'avaient pas changé de place. D'abord trouver un café où manger, recharger la batterie de son portable, puis dégouter des bains publics, se laver enfin, acheter des fringues de rechange, contacter Shaq, commencer les démarches pour obtenir de faux papiers, trouver un refuge pour les quatre jours à venir jusqu'à ce qu'elle touche le solde de son contrat et puisse enfin s'organiser, trouver peut-être un petit boulot et un logement en banlieue.

Le bistrot ne fut pas difficile à trouver. Elle se cala sur une banquette et commanda un petit déjeuner avec un café et de l'eau. Le serveur, un grand type aux joues couperosées et aux cheveux gras, l'enveloppa d'un regard à la fois condescendant et lubrique. Il la trouvait à son goût, visiblement, la petite noire échouée dans son troquet du 12^e. Cyrian aurait bien voulu contempler le visage de son corps d'emprunt, mais il n'y avait pas de miroir devant elle, ni de vitre qui aurait réfléchi son image. Elle dévora de bon appétit les deux tranches de baguettes, le croissant, commanda encore du pain et du café.

« Eh ben, on a très faim, on dirait », lâcha le serveur avec un remarquable sens de l'observation.

Elle lui demanda si elle pouvait recharger la batterie de son portable. Il poussa la galanterie jusqu'à s'en occuper lui-même.

« Un bel appareil que vous avez là. Vous pouvez le laisser là jusqu'à ce qu'il soit rechargé et revenir le prendre plus tard si vous voulez, j'le surveille... »

Elle engloutit les deux tartines supplémentaires aussi vite que les premières. Loin d'être rassasiée, elle évita de passer une nouvelle commande de peur de se faire remarquer. Cyrian captait chacune de ses pensées aussi clairement que s'il les avait lui-même émises. Il ne savait pas comment elle s'appelait. Elle n'avait pas d'adresse, et la seule tête connue qu'elle eût croisée depuis qu'elle avait quitté le laboratoire était celle du vieux clochard égorgé. Les heures seraient interminables et semées d'embûches jusqu'au deuxième rendez-vous. Elle patienta en parcourant le journal du jour. La une était consacrée à la guerre imminente entre les deux nouvelles coalitions, Syrie, Iran, Irak, Liban et Yémen d'un côté, Turquie, Israël et l'OTAN européen de l'autre. La France avait prévu pour sa part de fournir quinze mille hommes, ses fameux chars Leclerc et une aide aérienne massive. On signalait, en pages intérieures, la découverte de plusieurs dizaines de cadavres dans la Marne et d'une nouvelle vague de crimes en série qui atténuait malheureusement le soulagement suscité par l'arrestation du tueur des beaux quartiers. La fille lisait avec lenteur, butant sur les mots complexes dont se délectait le rédacteur.

Elle régla sa note, seize euros les bouts de pain, le croissant et les cafés, pas donné tout de même, avant de se rendre aux toilettes. Cyrian put enfin la contempler dans le miroir fixé au-dessus du lavabo. Elle était jolie. Très jolie. Peau ébène, front haut et bombé, yeux noirs en amande, pommettes saillantes, nez un peu large, lèvres sombres et pleines, cou fin, cheveux crépus encore parsemés de brindilles. Elle s'observait avec attention. Elle ne s'aimait pas. Mais comment s'aimer quand on a subi de telles atrocités ? Comment se trouver belle quand on a poussé sur une telle laideur ? Elle se frotta

énergiquement l'entrejambe avec le creux de sa main rempli d'eau, puis elle disposa quelques feuilles arrachées au rouleau de papier toilette dans le fond de sa culotte tachée avant de se rhabiller. Elle se rinça de nouveau les mains et le visage, contempla un moment ses joues et son front ruisselants, récupéra son sac et se décida enfin à remonter dans la salle.

Trois flics buvaient un café au comptoir, une femme et deux hommes. Une scène revint en mémoire de la fille. Trois hommes alignés devant un comptoir identique à celui-ci. Trois hommes dont les intentions ne faisaient pas l'ombre d'un doute. Et puis, face à eux, une métisse perchée sur des talons hauts, vêtue d'une jupe ultracourte d'où tombaient de longues jambes, un flingue à la main. Un homme couché en chien de fusil, les mains crispées sur son bas-ventre, baignant dans une mare de sang.

La fille marqua un temps d'arrêt en haut de l'escalier. Une hésitation fatale. L'un des flics se retourna, leva les yeux au-dessus de sa tasse et lança :

« Tiens, tiens, d'où elle sort, la miss Afrique ? »

Les cinglés avaient entièrement vidé la baraque. Seuls des chaînes et des bracelets rouillés scellés dans les murs témoignaient des sinistres activités pratiquées dans ces pièces où flottait une odeur indéfinissable, entre boucherie et usine désaffectée. Le groupe au complet et les techniciens passaient la maison au crible, du sous-sol au plafond. Ils bossaient en silence, les traits durcis par une rage rentrée, gantés, ramassant dans des sacs plastique tout objet, tout cheveu, tout bout de papier, tout déchet, organique ou non, susceptibles de les mettre sur une piste. Tous avaient en tête leur équipière, Sylvaine, coincée sur son lit d'hôpital avec une balle dans la colonne vertébrale. Les toubibs, optimistes sur le pronostic vital, ne s'étaient pas prononcés sur les séquelles de sa blessure. Ils ne savaient pas si elle resterait paralysée des deux membres inférieurs après l'opération délicate prévue dans les heures à venir. La balle était mal placée, Sylvaine avait perdu beaucoup de sang, et le transport dans le camion du SAMU n'avait pas arrangé son état. Pas le choix : on ne pouvait pas dresser un hôpital de campagne sur une allée de terre d'un quartier paumé de Nogent. Déjà un miracle que les secours soient arrivés à temps. Edmé s'était allongé contre Sylvaine et lui avait parlé à l'oreille jusqu'à ce que les lumières clignotantes et la sirène de l'ambulance sabrent les ténèbres. L'homme et la femme qui habitaient la maison voisine étaient restés près du couple de flics, emmitouflés dans leurs robes de chambre. Edmé avait mis une vingtaine de secondes à les convaincre devant l'objectif de la caméra de surveillance, les menaçant d'être poursuivis pour non-assistance à personne en danger s'ils ne lui donnaient pas immédiatement accès à leur téléphone. Anciens commerçants, ils avaient acquis leur fortune à la sueur de leur front et vivaient dans la terreur de perdre des biens patiemment amassés. Ils s'étaient construit un véritable bunker avec un abri antiatomique, des réserves alimentaires pour plusieurs mois, une immense salle de billard, des écrans plats dans toutes les pièces et une piscine couverte. Et voilà que les flics et les voyous venaient régler leurs comptes dans ce quartier de Nogent choisi pour sa tranquillité et son voisinage – des retraités aisés, comme eux –, voilà qu'on s'entretenait sous leurs fenêtres, sur le pas de leur porte ! Lui, ventre

proéminent, cheveux ras, face plissée de bouledogue, s'était muni d'un flingue avant de sortir. Edmé n'avait même pas cherché à l'en dissuader : ce genre de type possédait certainement un permis de port d'arme et aurait été trop heureux de l'exhiber. Pendant que les ambulanciers chargeaient Sylvaine dans le véhicule, Edmé avait glissé aux deux retraités que son équipière n'aurait pas été blessée s'ils avaient ouvert leur satané portail la première fois qu'elle avait sonné. Il ne leur avait pas laissé le temps de répondre et s'était installé, plein d'amertume, sur le siège passager de l'ambulance.

Sylvaine se débattait entre la vie et la mort dans une chambre de la Pitié-Salpêtrière. Il n'avait pas mérité le prénom stupide choisi par sa mère. *Riche protecteur*. Tu parles d'un protecteur. Il n'avait même pas réussi à protéger la seule femme qui lui eût témoigné de l'intérêt depuis... depuis une éternité. L'autre salopard l'avait flinguée sous ses yeux. On avait trouvé sur le cadavre du tueur des jumelles à visée infrarouge, des clefs, trois cents euros en billets de vingt, mais aucun papier, aucun carnet, pas une adresse, pas un numéro de téléphone. Aucun portrait, aucune trace de son ADN ni de ses empreintes digitales dans les divers fichiers. À croire qu'il sortait de nulle part. Edmé était resté à l'hôpital jusqu'au passage matinal de Patrice Giovani, le chef de groupe. Après leur visite à Sylvaine, une démarche parfaitement inutile dans la mesure où elle restait plongée dans un sommeil artificiel, ils avaient bu un café dans l'un des troquets du grand hall.

« On va pouvoir mettre du monde sur ton affaire, avait dit le chef du groupe. Le ministre peut se pavaner dans les médias : on a enfin serré le tueur en série des beaux quartiers. Prends deux ou trois jours pour te soigner et te remettre. Tu as une tête de déterré.

— Hors de question. Je pionce quelques heures et je rejoins le reste de l'équipe.

— Comme tu veux. Mais si tu ne te pointes pas aujourd'hui, personne ne t'en voudra.

— Vous n'avez pas remarqué notre absence, au bureau ? On est quand même restés plus de quatre jours sans donner la moindre nouvelle.

— Je me suis demandé ce que vous foutiez, effectivement, mais on avait tous la tête dans le guidon, on a passé nos jours et nos nuits à traquer l'autre dingue des quartiers ouest, un gosse de vingt ans, tu te rends compte ? et j'ai pensé que votre enquête vous avait éloignés de la région parisienne.

— Sylvaine est une excellente procédurière, elle respecte la hiérarchie, elle t'aurait prévenu, au moins en te laissant un message, tu la connais. Et puis, avec ce qui était arrivé à Hassan sur l'île aux Loups, vous auriez pu être un peu plus attentifs.

— D'accord, disons que j'ai été un peu léger sur ce coup-là et que je me retrouve avec deux blessés dans l'équipe. Mais, encore une fois, on était sous pression.

— Et Sylvaine et moi, on était seulement enchaînés dans une putain de cave avec des cinglés dont le passe-temps favori est de pratiquer tout un tas de tortures sur de pauvres bougres avant de les jeter dans la Marne. »

Giovani avait vidé sa tasse avec un haussement d'épaules.

« Qu'est-ce que tu veux, Edmé, on ne choisit pas toujours ses emmerdes.

— À propos d'emmerdes, Patrice, je suis toujours dans le collimateur ? »

Giovani s'était essuyé les lèvres avec la serviette en papier sur laquelle il avait abandonné deux traces brunâtres.

« Ah, Sylvaine t'a dit ? » Le chef de groupe n'avait pas laissé filtrer la moindre émotion. « Quatre jours d'intimité avec une femme, ça crée des liens, pas vrai ? Bon, t'es une sorte de héros, maintenant, et on touche pas aux héros. Qui sait, peut-être que tu pourrais passer chef de groupe ? »

Suivi de Julien Gransard et de Paul Sérignon, les quatrième et sixième du groupe, Edmé entra dans la pièce du sous-sol où Sylvaine et lui avaient vécu leur cauchemar. L'endroit lui parut, à la lumière des torches, plus large, moins oppressant, que dans son souvenir. Le cadavre du jeune taré à tête d'Iroquois qu'il avait étranglé avec son entrave ne s'y trouvait plus, évidemment. Rien d'autre que les restes de chaînes scellées au mur et les débris de la bouteille fracassée sur le sol. Le plateau avait disparu et une forte odeur de chlore indiquait qu'on avait lavé la pièce à l'eau de Javel avant de partir. Des taches blanches criblaient les capitons des murs et de la porte.

Paul Sérignon émit un petit sifflement.

« Pas mal, comme chambre d'hôtel ! T'es vraiment resté là-dedans quatre jours, Le Miso ?

— J'avais réservé, lâcha Edmé.

— Et comment t'en es sorti ? » demanda Gransard.

Pour la cinquième fois, Edmé raconta comment il avait piégé le petit taré à tête d'Iroquois en l'excitant et lui faisant oublier toute prudence. Il avait mis au point une version express, édulcorée.

« Putain, on se croirait dans le *Tombeau hindou*, tu sais le film de Fritz Lang ! s'exclama Paul Sérignon.

— J'te savais pas si calé en cinoche, le Sud, fit Gransard.

— J'suis pas calé, Grincheux, c'est seulement que je suis tombé dessus par hasard à la télé avant-hier soir. Le type dans le film a fait comme Edmé, il a attiré son garde-chiourme pour l'étrangler avec sa

chaîne. »

Ils inspectèrent les autres pièces du sous-sol, n'y trouvèrent rien de très intéressant, rejoignirent le groupe de techniciens sur le ponton de béton. Trois plongeurs exploraient le fond de la Marne.

« Salut, les cow-boys, lança Blachon, le technicien aux yeux de chien battu.

— Ça boume, les planqués ? répliqua Gransard.

— On a trouvé trois corps tout près d'ici. Blachon évita de croiser le regard d'Edmé. Une femme et deux hommes. On est en train de les remonter. »

L'agitation soudaine dans ce coin habituellement paisible des bords de Marne avait attiré les curieux sur la rive, obligeant les gardiens de la paix à établir un large périmètre de sécurité autour du pavillon. La surface de la rivière et le ciel étaient du même gris sombre, un vent froid, mordant, soufflait en rafales, et, malgré le vert tendre des frondaisons, on aurait pu se croire à la Toussaint. Edmé aurait parié que les trois corps étaient ceux d'un jeune homme tatoué à crête d'Iroquois, d'un balèze au cou entaillé et d'une femme tailladée sur tout le corps. L'association de psychopathes s'en était débarrassée elle-même puisqu'elle ne pouvait plus les confier au forcené de l'île aux Loups.

« J'avais raison sur un point, reprit Blachon. D'ici, le courant envoie les objets flottants sur la rive de l'île aux Loups. Le mec de l'île n'était peut-être pas obligé de se déplacer pour récupérer les corps. »

Il se la jouait efficace, professionnel, le technicien, oubliant un peu vite qu'il s'était foutu de la gueule d'Edmé quelques jours plus tôt, qu'il avait rejeté avec mépris l'hypothèse du violeur nécrophile.

« Tu veux dire qu'on les lui expédiait sur le courant, un peu comme sur un tapis roulant ? releva Paul Sérignon avec une moue dubitative. Ces mecs sont des pros. M'étonnerait qu'ils aient pris de tels risques.

— Pourquoi ? C'est plus discret que le bateau. J'ai calculé : il faut environ trois minutes pour que le courant emmène un cadavre jusqu'à l'île. Et il le dépose toujours au même endroit, dans la petite crique. Les objets flottants finissent par être repris par d'autres courants et emportés plus loin, mais le type de l'île avait largement le temps de récupérer les cadavres et de leur faire subir les derniers outrages avant de les couler avec une pierre autour du cou, enfin quand il leur restait un cou. Blachon se tourna vers Edmé et le fixa droit dans les yeux. Tu avais raison sur un point, Le Miso : ce dingue ne tuait pas les victimes, il se contentait de les baiser une fois mortes avant de les foutre au fond de l'eau. Dernier amant et fossoyeur. Toutes les perversités sont dans la nature. Ça explique aussi pourquoi on trouvait d'autres traces de sperme que le sien sur les cadavres.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi les barjots du pavillon lui

confiaient ce boulot », insista Paul Sérignon.

Blachon observa la surface hérissée de la Marne avant de répondre. Edmé alluma une cigarette. Sans l'état préoccupant de Sylvaine, il aurait apprécié chaque cadeau que lui offrait la vie, la chaleur de son lit, le café du réveil, la douche brûlante du matin, le baume apaisant sur ses plaies et bosses, l'âpre fumée de la cigarette dans sa gorge et ses poumons, la caresse de la bise sur son visage, les sifflements des bourrasques dans les ramures, l'odeur et la rumeur de la ville... Depuis qu'il était sorti des sous-sols de ce pavillon, il n'existait plus de petits et grands moments, seulement des moments d'une incroyable densité, y compris son inquiétude pour Sylvaine, y compris sa colère contre ceux qui l'avaient peut-être mutilée à vie.

« Ce sont des pros, comme tu l'as dit, le Sud, finit par répondre Blachon. Adeptes de la division des tâches, comme les nazis en leur temps. La preuve : sans la perspicacité d'Edmé (il s'était légèrement crispé en expulsant ces mots), et aussi de Sylvaine, bien sûr, on n'aurait pas établi le lien entre les cadavres et eux, ils auraient tranquillement continué leur petit trafic ailleurs, sans que personne en sache jamais rien.

— Reste à trouver le lien, s'il y en a un, entre les victimes, avança Gransard.

— On n'a que dalle pour l'instant. Seulement le fait qu'elles ont toutes été torturées d'une manière ou d'une autre, sans doute dans les sous-sols de ce pavillon, avant d'être transportées dans l'île, profanées pour la plupart d'entre elles et coulées au fond de la rivière. »

Les plongeurs firent leur apparition à la surface de la Marne. Ils ramenaient le premier corps, celui de la femme. Edmé n'avait pas eu l'occasion de contempler son visage, mais il la reconnut tout de suite aux entailles multiples qui lui zébraient le corps. Elle avait à vue dans les trente ans, des épaules et des hanches larges, des seins lourds, des cheveux très courts avec des trous sur les côtés, comme rasés à la hâte avec une tondeuse de piètre qualité. Un moellon attaché à son cou l'avait maintenue au fond de l'eau. On la tira sur la berge, on l'allongea sur le dos, puis sur le ventre, pour la photgraphier avant de l'installer dans un sac mortuaire.

« Il y a forcément un lien, marmotta Edmé, lèvres serrées.

— Lequel ? releva Gransard.

— Toutes ces victimes, jamais personne n'a signalé leur disparition. Comme si elles n'existaient pas.

— Justement, on peut pas dire que ça facilite le boulot.

— Tous des SDF, des marginaux, des gens qui se sont désocialisés. Ou dont on a effacé les traces. »

Les plongeurs remontèrent le deuxième corps. Un homme jeune avec une crête au milieu du crâne, des tatouages sur les bras et sur les

tempes, un gilet en cuir, un jean large et une marque noirâtre de strangulation. Lui aussi avait été coulé avec un parpaing relié à son cou par une chaîne métallique.

« Celui-là, au moins, je sais qui l'a tué, murmura Edmé.

— Ah bon ? s'étonna Paul Sérignon. Qui ? »

Edmé garda les yeux fixés sur le cadavre ruisselant qu'on halait sur les pavés moussus de la grève.

« Moi », répondit-il dans un souffle.

L'enquête dans les milieux marginaux de la capitale ne s'annonçait pas facile : les SDF et autres errants se méfiaient des représentants de l'ordre et se montraient peu coopératifs, voire franchement hostiles, dès qu'un flic en civil ou en uniforme leur adressait la parole. Ils dormaient rarement deux fois de suite au même endroit afin d'éviter les rafles lors des nuits les plus froides. Foncièrement individualistes, ils se fichaient du sort de leurs compagnons d'infortune comme de leur premier kil de rouge et, donc, n'étaient pas des informateurs suffisamment fiables pour remonter une piste. Malgré la difficulté de la tâche, le commissaire adjoint et Patrice Giovanni avaient retenu l'hypothèse d'Edmé et lancé une partie des limiers de la Crim' à la chasse aux renseignements dans les rues de Paris. Les autres s'occuperaient de vérifier les fichiers, Sécurité sociale, banques, téléphones portables, ADN, de tisser une toile aux mailles serrées dans laquelle, tôt ou tard, viendraient s'échouer des indices, des recoupements. On photographia les visages en bon état des cadavres récupérés dans la Marne, on distribua les photos aux officiers chargés de l'enquête, on procéda aux prélèvements génétiques afin de les confronter aux empreintes contenues dans le fichier central, on recensa les disparitions signalées dans tous les commissariats de la région parisienne depuis plus de trente ans. Le commissaire adjoint, après avoir lu le rapport d'Edmé (et l'avoir félicité pour son obstination et son flair), décida de mettre le paquet sur l'affaire que les furets de la presse appelaient déjà *le Cimetière de la Marne* ou *les Occis de la Marne*. Une deuxième affaire encore plus énorme que le tueur des beaux quartiers, une véritable aubaine médiatique. Les peurs, peur de la guerre imminente au Moyen-Orient, peur de la précarité en ces temps de délocalisation forcenée, peur des catastrophes climatiques annoncées à grands cris par des Cassandres de tous poils, peur des terroristes et des assassins se baladant en toute liberté dans les rues, toutes les peurs avaient entraîné un regain d'intérêt pour les quotidiens en perdition depuis une vingtaine d'années.

Giovanni proposa à Edmé de faire partie de l'équipe qui procéderait aux vérifications des fichiers. Il avait assez payé de sa personne, et, s'il

refusait de prendre les congés auxquels il avait droit, il pouvait au moins rester au 36, quai des Orfèvres pendant que ses collègues crapahuteraient dans les rues. Edmé refusa : il préférait participer au travail de terrain plutôt que de se morfondre dans les bureaux. Le chef de groupe l'associa à Paul Sérignon, et le tandem se mit aussitôt en chasse. Edmé proposa de commencer par une enquête de voisinage à Nogent. Ils trouveraient peut-être sur place un indice, un témoignage qui les mettraient sur une voie. Son équipier objecta qu'on avait déjà entendu les occupants des pavillons voisins, qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu, rien remarqué, à croire que les tortionnaires associés étaient invisibles.

« Pas invisibles, seulement discrets, répliqua Edmé. Mais, même discrets, quelqu'un a dû apercevoir quelque chose, une bagnole, une gueule, une scène, un signe distinctif. »

Disant cela, il repensait à la petite vieille entrevue à la fenêtre du pavillon pendant qu'ils se planquaient dans le cabanon de jardin avec Sylvaine. L'avait-on interrogée ? En outre, même si l'eau était plus discrète que les bateaux pour convoier les cadavres – l'hypothèse de Blachon était plausible –, il était possible, voire probable qu'un passant, un insomniaque ou un rameur nocturne, ait remarqué quelque chose. L'artiste peintre de l'île aux Loups avait bien surpris sans le savoir le nécrophile dans ses œuvres. Il fallait commencer par un point sur la carte. Paul dit encore que les flics du commissariat de Nogent avaient été chargés de mener l'enquête de voisinage et qu'ils risquaient de se vexer s'ils voyaient débouler deux limiers de la Crim'. Edmé s'obstina : il ferait tout ce qu'il jugerait bon pour l'enquête, au risque de froisser les susceptibilités des collègues. Paul finit par se ranger à l'avis du deuxième de groupe. Après tout, une semaine auparavant, il avait eu raison seul contre tous.

Ils passèrent d'abord par la Pitié-Salpêtrière où ils ne réussirent pas à voir Sylvaine transportée une heure plus tôt au bloc opératoire. Edmé dissimula de son mieux l'émotion qui l'étreignait dans le hall d'accueil de l'hôpital. Il ne desserra pas les lèvres jusqu'à leur arrivée à Nogent. Sérignon vitupérait le tabagisme passif, un manque de civisme lamentable, mais il perdait lui-même tout sens civique lorsqu'il tenait un volant, jetant rageusement la 307 d'une voie sur l'autre sur l'A4, doublant à droite et à gauche, ne respectant aucune limitation de vitesse, couvrant d'insanités les conducteurs qui n'avançaient ou ne se rangeaient pas assez vite. À chacun ses incivilités, songea Edmé, qui alluma une cigarette sans tenir compte du regard assassin de son équipier.

Les bords de la Marne avaient recouvert leur aspect paisible. Il faisait toujours gris et froid, comme si l'hiver était parvenu à supplanter l'été et l'automne dans le cycle des saisons. Paul se gara

dans l'une des ruelles montantes perpendiculaires à la Marne.

« Évite de fumer dans la bagnole, merde, gronda-t-il, la main sur la poignée de la porte.

— Dès que tu auras arrêté de conduire comme un con. »

Paul eut un petit sourire froissé, un air d'enfant grondé.

Edmé se dirigea sans hésitation vers le pavillon de la vieille femme. Aucune trace des collègues du commissariat de Nogent ; ils en avaient peut-être terminé avec l'enquête de voisinage ou marnaient déjà sur une autre affaire.

Edmé pressa à trois reprises la sonnette fixée sur le pilastre du portillon avant que les rideaux de la fenêtre donnant sur l'entrée ne s'entrouvrent et que le visage de la vieille femme n'apparaisse au coin d'une vitre. Paul lui montra sa plaque barrée de rouge et de bleu. Elle finit par ouvrir la fenêtre et avancer la tête dans l'entrebâillement.

« Police », cria Paul.

Les yeux chafouins de la vieille femme restèrent quelques secondes fixés sur Edmé.

« C'est vous, n'est-ce pas ? Sa voix résonnait avec une clarté et une fermeté étonnantes. Vous qui vous êtes enfermé avec la dame l'autre jour dans la cabane du voisin. »

La voix était de plus en plus nette. Le médicament des hiboux avait réveillé son double caché. Ce n'était pas cette fois une Léonie rageuse, haineuse, qui émergeait de ses labyrinthes intimes, mais une Léonie attentive, curieuse, inquiète. Les flics l'avaient enfermée dans une minuscule cellule pourvue d'une couchette en dur et d'un chiotte nu dressé au centre de la pièce. Ses explications n'avaient pas convaincu. Elle avait raconté qu'elle s'appelait Josy Lafleur, qu'elle était originaire de Guadeloupe et qu'elle avait perdu ses papiers. Le flic jeune et hargneux qui prenait sa déposition avait levé un regard dubitatif par-dessus l'écran de son ordinateur. Le commissariat puait le mois, les sécrétions intimes, le café frais et le tabac froid, malgré les énormes panneaux d'interdiction de fumer. Pas grand monde, quelques ivrognes ramassés dans les rues et libérés après une nuit de dégrisement en cellule, une prostituée à la peau blême, au maquillage agressif et aux fringues hurlantes, deux jeunes pris dans une bagarre à la sortie d'une boîte, des flics en uniforme aux visages mornes, d'autres en civil qui passaient en coup de vent et semaient derrière eux des éclats de voix et de rire... Son interrogateur lui avait dit, avec un sourire entendu, qu'il allait vérifier son identité dans les fichiers. Le nom de Josy Lafleur apparaîtrait sans doute sur son écran, mais il se rendrait vite compte qu'il s'appliquait à quelqu'un d'autre, que la jeune Noire interpellée quelques heures plus tôt dans un troquet du 12^e était une usurpatrice, une clandestine, et il pourrait aussitôt lancer la procédure d'expulsion. Elle était foutue. Elle n'avait jamais voulu venir dans le pays des Blancs, elle ne voulait pas davantage en sortir, sa vie lui coulait entre les doigts, un sort funeste s'ingéniait à contrarier chacun de ses désirs, comme s'il était écrit dans le ciel qu'elle devait tôt ou tard replonger dans la fournaise du Liberia. Appelle le grand hibou, lui suggérait son double, il pourra certainement faire quelque chose pour toi. Quelle idée absurde ! D'abord le grand hibou l'inquiétait avec ses yeux étranges dont elle n'avait jamais réussi à déterminer la couleur, ensuite il n'était pas du genre à se soucier du sort d'une pauvre négresse, enfin il économiserait les mille sept cents euros qu'il avait prévu de lui remettre au deuxième rendez-vous. Les flics n'avaient pas rendu son

téléphone portable à Léonie, ils vérifiaient sans doute les numéros dans le répertoire, dans la mémoire SIM ou sur la liste des appels. Elle avait droit à un coup de fil comme tous les détenus en garde à vue, insistait son double, même en tant que clandestine, c'était la loi. Qu'est-ce qu'elle risquait à demander ? Elle héla le keuf de faction. Il s'approcha de sa cellule d'une allure d'ours piqué par un essaim d'abeilles et lui demanda ce qu'elle voulait, la miss Afrique. Elle répondit, de sa voix la plus ferme, que la loi lui donnait droit à un coup de téléphone. L'ours la toisa avec tout le mépris que lui conféraient sa race, son sexe, sa fonction, son uniforme et sa mauvaise humeur, puis il éclata de rire, en toute simplicité. De quoi elle parlait, la miss Afrique ? De la... loi ? Si elle l'avait respectée, la loi, elle y serait restée, dans son bled d'Afrique, elle n'avait rien à exiger, nada, que dalle, bien contente déjà qu'on la renvoie dans un avion et pas dans le radeau pourri avec lequel elle s'était échouée sur une plage d'Espagne ou du Sud-Ouest de la France. Elle lui retourna une réplique soufflée par son double : je croyais que la France était le pays des droits de l'homme. Le nouvel éclat de rire de l'ours fit trembler le ventre qui débordait de son ceinturon. Ben oui, et notre droit, justement, c'est de te virer de chez nous, t'auras qu'à leur demander, à ceux qui gouvernent ton pays, de t'en parler, des droits de l'homme ! Léonie se résigna, elle n'avait pas envie d'appeler le grand hibou et ignora les protestations de son double. Ici ou là, en France ou au Liberia, en Europe ou en Afrique, elle ne trouverait jamais sa place nulle part, elle était une déracinée, une âme errante. L'ours poussa un grognement de satisfaction, se gratta l'entrejambe et s'éloigna de son allure dandinante. Léonie revint s'asseoir sur le lit. Elle commençait à avoir faim et soif. Les keufs avaient distribué des sandwiches et des boissons à d'autres détenus, mais ils l'avaient oubliée, ou bien ils considéraient que la nation française, dans son immense générosité, l'avait déjà suffisamment nourrie. Elle se demanda si sa vie valait la peine d'être poursuivie. Non, si elle tirait le bilan de ses vingt années de présence sur terre, oui, si elle écoutait l'instinct qui la poussait à continuer, à découvrir, à espérer. Oui, clamait son double en écho, parce qu'elle n'était jamais seule, parce que ses pensées, ses actions, concernaient d'autres humains. Ah bon ? Tu ne connais pas l'effet papillon ? Elle n'en avait jamais entendu parler. Où donc son double, sa partie cachée, c'est-à-dire elle-même, pêchait-il ces drôles d'idées ? C'est une théorie qui prétend que le battement d'ailes d'un papillon en Chine peut déchaîner un ouragan des milliers de kilomètres plus loin. Quel rapport avec moi ? Eh bien, tes pensées, tes actions, ont probablement une influence sur le reste de l'humanité. Le dialogue avec la Léonie cachée ne la déroutait plus. Elle ne semblait pas dans la folie, pas encore, elle tenait une conversation intime et silencieuse

avec une amie confortablement logée en elle. Une définition comme une autre de la possession, sauf qu'un esprit mauvais n'aurait pas discuté avec elle, il aurait agi à travers elle, il l'aurait utilisée comme une marionnette. La pensée de son double était de plus en plus nette, douce, complice, chuchotée dans le creux de son oreille. Elle oubliait la rumeur du commissariat et l'inconfort de sa situation pour se concentrer sur ces pensées qui naissaient d'elle et, pourtant, lui semblaient étrangères. La molécule des hiboux avait d'étranges pouvoirs. À quel usage était-elle destinée ? La vague réponse qu'ils lui avaient fournie du bout des lèvres, soigner certains troubles psychologiques, n'était guère satisfaisante. Ils en attendaient certainement des résultats extraordinaires, ils n'auraient pas observé toutes ces précautions autrement. Peut-être se nichait-elle là, l'influence de Léonie sur le reste de l'humanité ? D'elle et des autres cobayes dépendait le sort d'hommes et de femmes gravement malades qui attendaient le remède de la dernière chance. La vérité est à la fois plus simple et plus effarante, pensa son double. Parce que tu la connais, toi, la vérité ?

Le flic qui avait pris la déposition de Léonie se présenta devant la grille de sa cellule, l'œil rond et brillant du faucon fondant sur sa proie.

« L'affaire ne s'annonce pas très bien pour toi, miss Afrique. »

Il jubilait, le faucon, il la tenait entre ses serres, il justifiait d'un seul coup les mois de salaire versés par l'administration, il s'apprêtait à traîner devant ses responsables la clandestine, la hors-la-loi, débusquée par son flair dans un obscur troquet du 12^e, il se gonflait d'importance, il avait rendu un fier service à la nation.

« Y a bien une Josy Lafleur dans le fichier, elle est bien guadeloupéenne, mais elle vit à Pointe-à-Pitre, elle est âgée de soixante-neuf ans, et, à moins que t'aies trouvé le secret de la jeunesse éternelle, tu peux pas être elle. Par contre, je suis tombé sur un truc vachement intéressant : la fuite d'une jeune Africaine d'une vingtaine d'années d'un foyer d'accueil de Marne-la-Vallée la veille de son expulsion. Une fille du Liberia. Ah oui, les numéros qu'on a trouvés dans ton téléphone, eh ben, c'étaient ceux des occupants d'un squat du 20^e arrondissement, tu sais, ceux qu'on a récemment expulsés...

— Tués... »

Le souvenir de Dennis la traversa, réveilla des blessures encore vives et une forte envie de pleurer.

« Ils auraient pas dû résister. Un vrai nid de scorpions. Une fabrique de faux papiers, entre autres. C'est là qu'on t'a refilé une carte d'identité au nom de Josy Lafleur, pas vrai ? »

Elle n'eut la force ni de nier, ni d'acquiescer. À quoi lui aurait servi de se battre ? Appelle Johannes, suggéra son double. Johannes ? Le

technicien du laboratoire. Comment est-ce que tu connais son nom ? Peu importe, bordel, appelle-le.

« Bon, je prévient le service chargé des expulsions. J'espère que cette fois ils te laisseront pas filer. En attendant, tu restes dans cette cellule. T'es bien, ici, non ? On va bientôt t'apporter de quoi manger. On n'est pas des chiens tout de même.

— J'ai droit à un coup de téléphone... »

Soupir exaspéré du faucon.

« À quoi bon ? Aucun baveux te sortira de là. Pas même ceux qui se la racontent dans les médias.

— J'ai droit à un coup de téléphone. »

Le faucon, certainement plus avancé que l'ours sur l'échelle de l'évolution, hocha la tête d'assez mauvaise grâce, s'éloigna dans le couloir, revint quelques instants plus tard et lui tendit son téléphone à travers la grille.

« Un seul, hein. J'attends »

Léonie récupéra dans la poche de son blouson la carte vierge où le grand hibou avait griffonné son numéro. Ses doigts gourds, malhabiles, durent s'y reprendre à plusieurs reprises pour presser les touches dans le bon ordre. Son correspondant répondit à la première sonnerie. Elle reconnut tout de suite sa voix, son timbre haché, désagréable. Il parut soulagé d'avoir de ses nouvelles. Elle lui raconta brièvement ce qui lui était arrivé en omettant la découverte du cadavre d'Anselme et la brève discussion avec son meurtrier. Le grand hibou lui réclama l'adresse du commissariat. Elle interrogea le flic, qui la lui donna d'un ton rogue. Le grand hibou coupa lui-même la communication après avoir recommandé à Léonie de ne rien faire qui risquât d'aggraver son cas. Elle rendit le téléphone au faucon.

« Alors, qui t'as eu ? Le président de la République ? »

L'ours et le faucon se fendirent la poire, les occasions étaient rares de rigoler dans les commissariats parisiens, puis ils l'abandonnèrent à son sort. Voilà, je l'ai appelé, et maintenant ? Reste plus qu'à patienter en espérant que Johannes frappera aux bonnes portes, sinon, on est tous les deux dans une sacrée merde. Comment tu as appris son nom ? Ah ça, c'est une longue histoire. Tu veux que je te la raconte ? Léonie ne comprenait pas très bien comment son double, elle-même donc, pouvait lui raconter des histoires qu'elle n'avait pas déjà entendues, mais il lui avait révélé le prénom du grand hibou, et, si c'était vrai – comment vérifier ? –, elle devrait reconnaître qu'au fond d'elle gisaient des informations dont elle n'avait pas la moindre idée. Alors, c'est quoi, ton histoire ? Johannes fait partie de la Confrérie des Titans, la société secrète de l'École européenne supérieure des sciences. Qu'est-ce que c'est que ce... Laisse-moi finir, après tu pourras poser toutes les questions qui te passeront par la tête. Certains

membres de la Confrérie des Titans ont mis au point une machine révolutionnaire qui permet de transférer les âmes ou les consciences dans des corps en reproduisant le phénomène de la NDE, ou l'EMI, l'expérience de mort imminente. Je ne pige pas grand-chose à ce que tu dis. Bon, la NDE, c'est quand tu frôles la mort de si près que ton âme, ou ta conscience, croyant que c'est la fin, s'échappe de ton corps pour entamer son dernier voyage. Les concepteurs de la machine se sont débrouillés pour faire croire au corps qu'il est sur le point de mourir, puis pour diriger l'âme qui s'échappe vers un autre organisme, un corps de substitution, un corps d'emprunt...

Un brouhaha surprit Léonie dans sa conversation silencieuse. Plusieurs flics cette fois, dont deux femmes en uniforme et un homme en civil. Ils venaient la chercher, les vautours, ils l'expédiaient dans un centre de détention pour clandestins en attente d'expulsion. Envie de vomir, goût de fiel dans la gorge. Une femme ouvrit la porte de la cellule, l'homme en civil, crâne déplumé de vautour en chef, joues ombrées de barbe, lunettes, veste grise, col roulé et jean noirs, entra, s'approcha de Léonie, toujours assise sur le lit, et l'observa un petit moment avant de parler :

« On ne sait pas d'où ça vient, on ne sait pas si c'est une erreur, mais on a reçu l'ordre de te relâcher. »

Les paroles du vautour en chef mirent un peu de temps à se frayer un chemin dans le cerveau de Léonie.

« On sait que tu es une clandestine, que t'as fricoté avec les squatteurs du 20^e, mais y a quelqu'un, là-haut, qui t'as à la bonne. Sans doute que t'as couché avec lui, petite pute. Fiche le camp. De toute façon, ce n'est que partie remise. Tu reviendras nous voir, tôt ou tard.

— Je... je peux récupérer mon portable ? »

Sans se retourner, le vautour en chef ordonna d'un geste qu'on lui apporte son sac. Elle vérifia rapidement que s'y trouvaient son argent, son téléphone et son chargeur, puis elle se leva et sortit d'un pas vacillant. Au passage, elle adressa un regard narquois au faucon et à l'ours figés par la surprise au bout du couloir. Le vautour en chef la raccompagna jusqu'à la sortie du commissariat. Un soleil radieux avait dispersé les nuages de l'aube, chassé la morosité et accroché des couleurs chaudes, joyeuses, à la ville. Quelques souvenirs du Liberia traversèrent l'esprit de Léonie, chaleur cuisante, teintes éclatantes, courses joyeuses entre les herbes sèches. Elle salua le vautour en chef et les deux femmes en uniforme perchés sur l'escalier de pierre et s'éloigna aussi vite que le lui permettaient ses jambes encore douloureuses.

Trouver un refuge, maintenant. Fonce dans le 6^e arrondissement, suggéra son double, rue Dauphine, métro Odéon. Mais je ne connais

personne dans le 6°. Fais ce que je te dis, tu n'as pas eu à t'en plaindre pour l'instant. Léonie obtempéra en soufflant. Elle ne se reconnaissait plus dans la Léonie secrète qui la commandait avec une telle assurance. Comme elle ne savait pas où aller, elle n'était pas en position de négociier, elle n'avait pas d'autre choix que de faire confiance à son double. Il l'avait tirée d'une situation désespérée quelques instants plus tôt, enfin, elle supposait que sa grâce inattendue avait un lien avec le coup de fil passé au grand hibou. Peut-être aussi que la molécule expérimentale la rendait complètement folle.

BA 47 81 CB.

La porte de bois s'ouvrit dans un déclic après qu'elle eut pressé les touches du digicode. Elle s'engouffra sous le porche, croisa une femme d'une cinquantaine d'années qui la toisa d'un regard inquisiteur, se heurta quelques pas plus loin à une deuxième porte vitrée, fermée elle aussi par un système de sécurité. Léonie remarqua la caméra pivotante fixée au plafond.

Code : 4825. Elle ne cherchait plus à comprendre, se laissant guider à la façon d'un automate, épuisée, toute volonté anéantie. Escalier A, pas la peine d'attendre l'ascenseur, il est trop lent, tu n'as que deux étages à monter. Deux étages, dans l'état de Léonie, représentaient un effort exténuant. Elle arriva, essoufflée, sur le palier. La porte de gauche. Fermée à clef. Pas de panique, on peut l'ouvrir par un autre moyen, tu vois la petite trappe sur le côté ? Elle la repéra, une plaque métallique de la même couleur que le mur, la fit coulisser, découvrit un minuscule digicode à neuf touches à l'intérieur de la niche. Pour les distraits qui oublient leurs clefs, 2701, facile, le jour de ma naissance. Mais non, je suis née un 21 août, enfin il paraît. Attends, je n'ai pas fini mon histoire. Le métro bondé, bruyant, n'avait pas permis à Léonie de reprendre sa conversation intime avec son double. Un type en costume d'une quarantaine d'années s'était frotté contre elle avec insistance, le porc. Elle ne l'avait pas repoussé, pas le courage, et puis elle avait eu peur d'attirer l'attention sur elle si elle lui crachait sa colère et son dégoût à la face.

Elle entra dans l'appartement. Un appartement de luxe. Le vestibule était deux fois plus vaste que sa chambre du squat sous les toits. Elle referma la porte derrière elle. Un silence apaisant l'enveloppa. Pas mal, hein ? À qui il est cet appartement ? À moi. Moi ? Tu veux d'abord prendre une douche ou entendre maintenant la fin de l'histoire ? D'abord la douche, et si possible changer de vêtements, et puis j'aimerais bien manger quelque chose aussi. Elle resta au moins vingt minutes sous le jet brûlant, se frotta à trois reprises avec le savon liquide pour se débarrasser des odeurs de sang, de sueur, de

foule, de fatigue, qui l'imprégnèrent jusqu'aux os. Elle s'essuya énergiquement avec une serviette moelleuse trouvée sur les étagères de l'armoire. Se regarda un moment dans le haut miroir qui couvrait tout un pan de cloison. Tu es très belle. Mais non, regarde, mes seins sont trop petits, mes hanches, mes fesses et mes cuisses trop larges, je n'aime pas mes cheveux, mon nez, mon front, mes lèvres, je n'aime presque rien de moi. Elle refusa d'enfiler ses vêtements souillés. Mets-les dans la machine à laver et mets un peignoir en attendant. Elle s'emmitoufla dans le peignoir éponge blanc suspendu à la patère, agréable au toucher et bien trop grand pour elle. Elle fourra son pantalon, sa culotte, son soutien-gorge, son tee-shirt, ses chaussettes et même son blouson dans le tambour de la machine installée à côté de la cabine de douche et surmontée d'un sèche-linge, ajouta une pastille de lessive et lança le programme de lavage. Puis elle se rendit dans la cuisine, séparée du séjour salle à manger par un bar, ouvrit le frigo et prit quatre œufs qu'elle battit dans un bol avant d'en verser le contenu dans une poêle et d'allumer un feu de la plaque à induction. C'était la toute première fois qu'elle utilisait ce genre de matériel, et pourtant elle ne marquait aucune hésitation, comme si elle avait toujours vécu dans les lieux. Son double avait donc une double vie. Tandis que l'omelette grésillait doucement dans la poêle, elle se disait qu'elle rêvait, il n'y avait pas d'autre explication, qu'elle allait se réveiller en sursaut dans la piaule du squat, ou entre les cloisons du palais de carton d'Anselme, ou encore sous les branches rampantes du résineux dans le square. Peut-être même dans la chambre à cauchemars de tante Destinée, la hyène. Non, tu ne rêves pas. Elle montra d'un geste agacé la pièce principale de l'appartement. Comment expliquer tout ça, alors ? La fin de l'histoire... Deux secondes, c'est prêt, j'ai faim. Elle se jucha sur un haut tabouret, engloutit l'omelette en quelques bouchées directement dans la poêle, but quatre verres d'eau d'affilée, avala encore un gros morceau de camembert avec deux tranches de pain de mie, acheva son repas par un yaourt mélangé avec du miel et deux bananes à la peau presque entièrement brune. Eh ben, tu n'avais pas mangé depuis combien de temps ? Tu es prête pour la fin de l'histoire ? Elle acquiesça d'un hochement de tête exactement comme si son double était assis face à elle. On en était resté au corps de substitution, au corps d'emprunt, tu te souviens ? Johannes et les autres techniciens du laboratoire... Les hiboux ? Si tu veux. Les hiboux, donc, ne te payent pas pour expérimenter une nouvelle molécule comme ils disent. Tu n'es pour eux qu'un...

« Vous êtes qui ? Où est Cyrian ? Qu'est-ce que vous fabriquez dans son peignoir ? »

Léonie sursauta. Une jeune Blanche se tenait dans l'ouverture arrondie entre l'entrée et le séjour, vêtue d'une robe à fleurs serrée à

la taille, élégante, belle à mourir. Merde, Aurelle, c'est vrai qu'elle a toujours son jeu de clefs.

« Aurelle ? » répéta Léonie à voix haute.

Elle n'avait pas entendu entrer la visiteuse.

« Vous me connaissez ? On s'est rencontré où ? »

Léonie se sentit moche, honteuse, face à la beauté irréelle de la jeune Blanche. Dis-lui que tu es une copine à moi, et que je t'ai prêté l'appartement pour une ou deux nuits.

« Je suis une copine de... de... Cyrian. ... Cyrian. Il m'a prêté l'appartement pour la nuit. »

Des braises soupçonneuses s'allumèrent dans les yeux de la jeune Blanche.

« Vous savez où il est passé ? Je dois absolument lui parler. »

Dis-lui que je suis parti en voyage et que je reviendrai dans trois jours.

« Il ... il est parti en voyage, il reviendra dans trois jours. »

La jeune Blanche s'avança au milieu du séjour, emprisonna Léonie dans un regard froid, pénétrant, brandit son téléphone portable comme une menace.

« Si vous me disiez maintenant qui vous êtes et ce que vous fichez là ? Vous n'avez qu'une petite minute pour me convaincre. »

La beauté d'Aurelle était stupéfiante, presque intimidante, vue par les yeux du corps d'emprunt. Les perceptions de son vaisseau influençaient, coloraient les perceptions de Cyrian. Son appartement qu'il croyait connaître dans les moindres détails lui était apparu sous un jour nouveau. De même il avait redécouvert les rues et les places de Paris, le ciel, le métro, les boutiques, les terrasses des cafés auxquels il avait fini par ne plus prêter attention. Il ne voyait pas les choses de la même hauteur, il ne privilégiait pas les mêmes sons, il n'était pas sensible aux mêmes odeurs, aux mêmes saveurs. Son corps d'emprunt mesurait probablement une vingtaine de centimètres de moins que son corps d'origine, et c'était étonnant de ne plus distinguer le haut du frigo, de se hausser sur la pointe des pieds pour prendre le café ou le sucre dans un placard de la cuisine, de ne plus être obligé de se pencher sur les éviers ou les lavabos. Les impressions qu'il avait ressenties dans le corps de Mathy se trouvaient confirmées, accentuées, dans la chair de la fille noire : les êtres humains vivaient tous sur la même terre, mais chacun se figurait que l'univers se résumait à ses seules perceptions, à son seul moi. De là sans doute la plupart des malentendus humains. Si les croyances et les certitudes dépendaient de la façon dont les sens appréhendaient le monde extérieur, comment se mettre à la place de l'autre ? Comment un homme pourrait-il comprendre une femme, et vice versa ? Comment un adulte pourrait-il comprendre un enfant ? Un Noir, un Blanc ? Un chrétien, un musulman ? Un Occidental, un Oriental ? Un jeune, un vieux ? Un paysan, un citadin ? La douche provoquait chez la fille noire d'interminables frissons de plaisir qui naissaient de sa nuque et se prolongeaient jusqu'aux extrémités de ses membres, une sensation pour elle habituelle et forte, presque douloureuse, alors que l'eau n'engendrait chez Cyrian qu'un vague bien-être, certes agréable, mais anodin. Une bouchée de pain ou d'omelette prenait une saveur étonnante dans la bouche de son vaisseau. Le creux entre les cuisses, les rondeurs et les mouvements de la poitrine, la différence de densité musculaire, la nouvelle répartition des poids changeaient la façon de bouger, de marcher.

L'apparition d'Aurelle avait glacé d'effroi et d'admiration la fille

noire. Aucune raison pourtant qu'elle se sente écrasée : Cyrian avait eu le temps de contempler son corps d'emprunt dans le miroir de la salle de bains et avait été émerveillé par sa peau sombre aux reflets cuivrés, sa beauté singulière, ses yeux noirs et candides.

« Il ne vous reste plus que trente secondes... »

Dis-lui qu'on s'est rencontrés il y a quelques jours et que, comme tu es en attente d'un logement, on s'est mis d'accord pour que tu surveilles mon appartement pendant mon absence.

La fille noire s'exécuta. Curieux d'entendre sa pensée exprimée par la voix hésitante de quelqu'un d'autre. L'argument n'eut pas l'air de convaincre Aurelle.

« Je connais bien Cyrian. Il n'aurait pas fait confiance à une inconnue pour surveiller son appartement. Et surtout pas à... »

... une Noire, compléta Cyrian. Le pire, c'est qu'elle n'a pas tort, désolé. Bon, dis-lui que tu n'aurais pas pu entrer dans l'appartement si je ne t'avais pas donné les codes.

« Tu... Je n'aurais pas pu entrer dans l'appartement si tu... S'il ne m'avait pas donné les codes. »

Aurelle hocha la tête sans se départir de son air suspicieux et alla s'asseoir dans le canapé.

Dis-lui que Cyrian pourra confirmer tes dires dans trois jours.

« Cyrian vous confirmera tout ça dans trois jours. »

Aurelle la fixa avec un petit sourire en biais.

« Trois jours ? Largement le temps de faire venir tes amis pour vider l'appartement. »

Dis-lui qu'une fille intelligente n'est pas censée penser que tous les Noirs sont des voleurs. La fille garda le silence et se contenta de fixer son interlocutrice d'un air farouche.

« Il a couché avec vous, hein ? »

La fille noire ne répondit pas. Les échardes dans la voix d'Aurelle la blessaient, réveillaient en elle des souvenirs douloureux.

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce mec, de toute façon ? Je crois même que je lui préfère son père. »

Oui, bien sûr, le vieux mâle dominant avait obtenu ce qu'il souhaitait, la soumission de la jeune femelle, le marquage de son territoire, la suprématie sur le jeune mâle. Demande-lui si elle a couché avec mon père. Son corps d'emprunt hésita, il insista.

« Vous... vous avez couché avec son père ? »

Des éclats venimeux luisirent dans les yeux d'Aurelle.

« En quoi est-ce que ça vous regarde ? Ce n'est pas parce que vous squattez l'appartement de Cyrian, avec ou sans son consentement, que vous êtes autorisée à me poser ce genre de question. »

Oui, bien sûr, elle lui a cédé, comment résister au charme ravageur du mâle dominant ?

« Alors, j'appelle les flics ? » reprit Aurelle en brandissant son téléphone portable.

Propose-lui de rester avec toi pendant les trois jours si elle n'a pas confiance.

« Restez ici jusqu'à son retour si vous n'avez pas confiance.

— Si vous croyez que j'ai que ça à faire ! » Aurelle se leva et, toujours le même tic, tira à plusieurs reprises sur le bas de sa robe avant de marmonner : Tant pis pour lui. » Elle se dirigea vers l'entrée, entrouvrit la porte, hésita un petit moment, revint sur ses pas, ajouta, d'une voix radoucie : « Si vraiment vous connaissez Cyrian, gardez pour vous ce que j'ai dit au sujet de son père, d'accord ? »

La fille noire inclina la tête.

« Vous connaissez mon prénom, mais je ne connais pas le vôtre.

— Léonie. »

Aurelle fixa quelques instants la fille noire avec une curiosité teintée de méfiance, puis elle sortit de l'appartement en claquant violemment la porte derrière elle.

Bon débarras, qu'elle aille au diable. Elle est vraiment très belle. Tu n'as pas à faire de complexes... Léonie, c'est ça ? Au fait, tu veux que je te raconte la fin de l'histoire ? Pas la peine, tu parlais de la machine qui peut expédier une âme dans un autre corps : tu n'es pas mon double, tu es l'âme de celui qui habite cet appartement, l'âme de Cyrian. J'avais raison quand je pensais être possédée par un esprit mauvais après les rendez-vous chez les hiboux, ils parlaient, eux, d'effets secondaires de la molécule, de tendances schizophréniques... Eh, je ne suis pas un salopard d'esprit mauvais, je voulais juste expérimenter l'aventure dans un corps d'emprunt, la perception du monde par d'autres sens, par un autre moi. J'ai cru devenir folle la première fois, je me secouais comme une chienne pour me débarrasser de la voix qui résonnait en moi. La clandestinité fait partie du jeu : si le corps d'emprunt savait qu'il transportait quelqu'un, il cesserait de se comporter de manière naturelle et l'intérêt du voyage en serait considérablement amoindri. Et puis, personne ne se déclarerait volontaire pour recevoir pendant quatre jours l'esprit de quelqu'un d'autre, même pour mille cinq cents euros : on est donc obligés de tricher. Ça veut dire que tu vas rester en moi jusqu'au prochain rendez-vous chez le grand hibou ? Jusqu'à ce que tu me rendes à mon corps, tu portes un enfant de vingt et un grammes, il paraît que c'est le poids de l'âme. Tu... tu vois tout ce que je vois, tu entends tout ce que j'entends, tu sens tout ce que je sens, tu touches tout ce que je touche, tu goûtes tout ce que je goûte ? Pendant quatre jours, ton corps sera mon corps, pendant quatre jours je vivrai par tes yeux, par tes oreilles, par ton nez, par ta bouche, par tes mains. J'ai... j'ai un peu de mal à te croire. Si je te raconte tout ce que tu as fait depuis que tu es sortie

du laboratoire, est-ce que tu me croiras ? Tu es allée dans une sorte de labyrinthe de carton à l'intérieur d'une cave d'immeuble, tu as découvert le cadavre égorgé d'un vieil homme, tu as entendu le souffle du meurtrier, tu n'osais pas bouger tellement tu avais peur, il a allumé sa lampe, il t'a dit de partir, il portait des cahiers sous son bras, tu t'es enfuie, tu t'es réfugiée dans le square, tu t'es couchée au pied d'un arbre dont les branches basses touchaient le sol, tu as été réveillée par un chien qui te flairait l'entrejambe, tu es allée dans un troquet où tu as pris ton petit déjeuner, tu es descendue aux toilettes, je t'ai vue pour la première fois dans un miroir, je t'ai trouvée vraiment belle, tu es remontée, tu es tombée sur ces trois flics en train de boire un café au comptoir, tu as paniqué, ils l'ont remarqué, ils t'ont demandé tes papiers, ils t'ont embarquée au commissariat, je t'ai suggéré d'appeler Johannes, tu connais la suite... Tu me crois maintenant ? Léonie était figée sur le lit, trop stupéfaite pour émettre la moindre pensée, pieds et mains glacés malgré la température agréable de l'appartement. D'un autre côté, il ne lui avait rien appris qu'elle ne connût déjà. Peut-être, mais les codes pour entrer ici, tu ne pouvais pas les connaître. Un argument imparable. J'ai une foule de questions à te poser. La première, qui me turlupine depuis un petit moment : tu sais ce qu'il y avait dans les cahiers emportés par le meurtrier du vieux clochard ? Les... les poèmes et les autres écrits d'Anselme. C'est donc pour ça que j'ai vu ces pages emplies d'une écriture enfantine quand tu t'es retrouvée face au tueur ? Quoi ? Tu peux aussi entrer dans ma mémoire ? Seulement dans ta mémoire vive, quand les souvenirs remontent à la surface, je n'ai pas accès aux souvenirs enfouis dans ta mémoire dormante. Je suppose que, si je restais plus longtemps en toi, je finirais également par y accéder. Ça veut dire... ça veut dire que je n'ai plus aucune intimité ? De la même façon que tu ne peux rien cacher à ta conscience, tu ne pourras rien me cacher pendant quatre jours, je m'enfermerai avec toi dans les toilettes, dans la douche, et, si tu étais avec un homme, je... Cyrian s'interrompt : une multitude de souvenirs liés aux hommes déferlait dans l'esprit de Léonie. Elle avait été dans leurs mains une poupée noire qu'ils pouvaient plier et tordre à leur guise, les porcs. Ils n'avaient pas tué en elle tout espoir, tout désir, ils ne l'avaient pas flétrie, mais ses blessures n'étaient pas cicatrisées. Elle était une fleur piétinée dont les pétales n'avaient pas été arrachés, elle pouvait encore se relever, se déployer dans tout son éclat. Les porcs, je comprends, mais pourquoi les hiboux ? La première fois que je suis venue au laboratoire, les techniciens, avec leurs lunettes rondes et leur air sérieux, m'ont fait penser à des hiboux. De quel pays viens-tu ? Du Liberia. Quand es-tu arrivée en France ? J'avais huit ans, c'est ma tante, la hyène, qui m'a achetée à mes parents pour m'enfermer dans une chambre de son pavillon et me

livrer à ses clients. D'autres scènes éprouvantes se succédèrent dans l'esprit de Léonie, elle se retrouva dans les pattes d'hommes aux gestes offensants. J'y suis restée environ douze ans. Des larmes roulèrent sur ses joues. Je me suis enfuie le jour où tante Destinée, la hyène, et son amant Lucius, le paon, ont oublié de refermer ma chambre à clef et se sont endormis sur le tapis du salon, complètement saouls. Tu as donc vingt ans ? Plus ou moins, je n'en suis pas sûre. Que comptes-tu faire maintenant ? Je n'en sais rien, je n'ai plus de papiers, ni vrais, ni faux, je voudrais bien rester en France, je n'ai pas envie de retourner au Liberia, c'est la guerre civile là-bas, et puis je ne connais plus rien ni personne au pays, c'est curieux de discuter avec quelqu'un à l'intérieur de soi, ça me gêne, je n'ose plus aller aux toilettes, j'ai pourtant très envie de faire pipi. Tu vois que le comportement du corps d'emprunt se modifie lorsqu'il est conscient d'héberger une autre âme, fais comme si je n'étais pas là. Alors cesse de parler le temps que j'aille aux toilettes. Je ne parle pas, je pense. Alors cesse de penser, s'il te plaît.

Cyrian était partagé entre deux sentiments. Une part de lui, l'aventureuse, souhaitait que son vaisseau sorte de l'appartement pour accomplir un nouveau périple, une autre part, la prudente, l'incitait à ne pas bouger jusqu'au jour et à l'heure du second rendez-vous. Léonie, elle, avait besoin de récupérer. Elle dormit une grande partie de l'après-midi puis, réveillée par les sons technoïdes du fils Maugrelie et les protestations suraiguës de sa mère, elle alluma la télé et s'absorba dans la contemplation des images, indifférente aux pensées de son hôte, retirée très loin en elle-même, inaccessible. La fermeture totale était un réflexe possible du corps d'emprunt : Johannes avait parlé à Cyrian de ce type de réaction proche de l'autisme. Le corps d'emprunt percevait en lui une présence étrangère, inexplicable, et, plutôt que d'affronter l'intrus, il choisissait de se verrouiller, de ne conserver qu'une flamme minuscule d'attention, un peu comme la veilleuse d'une chaudière à gaz. Le voyageur se retrouvait dans un organisme quasi vide, dépourvu d'émotions, et n'avait plus qu'à prier pour que son vaisseau n'oublie pas le second rendez-vous. L'aventure devenait une galère et, le plus souvent, le voyageur clandestin, une fois revenu dans son corps d'origine, jurait de ne plus jamais craquer quinze mille euros pour expérimenter une telle trouille.

La faim tira Léonie de sa torpeur. Elle se leva, resserra le peignoir et se dirigea vers le frigo. Fouille dans le congélateur, suggéra Cyrian, tu y trouveras des plats cuisinés qu'il te suffira de réchauffer au micro-ondes, je te dirai comment faire. Elle obtempéra, signe qu'elle n'était pas emmurée dans sa forteresse. Elle devait seulement surmonter une

terreur fondamentale : l'esprit qui la parasitait pouvait prendre le contrôle de son corps, l'utiliser à des fins inavouables, la précipiter dans les mondes infernaux. Elle choisit un poulet cuisiné à l'indienne et, suivant les indications de Cyrian, le fit réchauffer une dizaine de minutes dans le four. Elle s'efforçait de ne porter aucune attention à l'agitation de son hôte, pas très chaude pour reprendre une conversation silencieuse et déstabilisante. Puis, alors qu'elle soufflait sur le poulet au curry pour le refroidir, elle pensa soudain : toi, tu sais comment je suis, moi, je ne sais pas comment tu es. C'est vrai que j'ai un avantage sur toi, mais tu peux voir des photos de moi sur mon ordinateur. Je ne me suis jamais servie d'un ordinateur. Rien de plus simple, je te montrerai. Elle alla s'asseoir devant le bureau où trônait l'ordinateur portable en emportant son assiette avec elle. Cyrian aurait hurlé en temps ordinaire : il avait un sens très particulier de l'ordre, les vêtements sales pouvaient s'entasser et la vaisselle pourrir dans l'évier pendant des semaines, il ne supportait pas la vue d'une assiette pleine de nourriture fumante près de son ordinateur ou d'un autre appareil électronique. Il ne protesta pourtant pas, les vieilles obsessions perdaient leur importance dans son corps d'emprunt. Il lui apprit à se servir du pavé tactile et des touches de l'ordinateur. Les doigts malhabiles de Léonie peinaient parfois à exécuter ses consignes. Elle s'arrêtait pour avaler une bouchée de poulet et de riz entre chaque progrès. Cyrian ne s'en irritait pas. Il redécouvrait la saveur d'un plat qu'il avait pourtant mangé à de multiples reprises, il lui plaisait d'apprendre quelque chose à Léonie, il lui plaisait d'être admis dans son intimité sans qu'elle ait la possibilité de l'en chasser. Il était toujours resté à la porte d'Aurelle. Il s'était agi entre eux d'un simple jeu de séduction, deux mondes qui s'étaient attirés sans jamais se rencontrer, deux mondes qui avaient chacun tenté de plier l'autre à ses désirs. Léonie réussit à ouvrir le fichier et à faire défiler les photos en diaporama. Les premières d'entre elles montraient un jeune homme blond aux yeux d'un bleu très pâle et au teint hâlé. C'est moi. Tu es beau, on dirait un ange. Un ange ? Faut pas se fier aux apparences. Les photos défilaient, le jeune homme apparaissait torse nu en compagnie d'une femme blonde aux yeux bleus, d'un homme brun aux tempes grisonnantes et aux yeux sombres, d'une jeune fille aux cheveux noirs et au regard malicieux. Mes parents et ma sœur, c'est de lui, mon père, qu'Aurelle parlait tout à l'heure. Il est... vieux ! Plus proche de soixante ans que de cinquante, mais certaines filles préfèrent les hommes mûrs. Aurelle s'affichait en maillot de bain, puis quasiment nue, puis dans les bras de Cyrian. Léonie fut à nouveau saisie d'admiration. Tu ne l'aimes vraiment plus ? L'amour, je ne sais pas ce que c'est. Moi, je... je croyais l'avoir trouvée avec... Qui ? Il s'appelait Dennis, il habitait dans un squat du 20^e, il a été flingué par les flics

avec les autres Bulls. Des images s'associaient aux pensées de Léonie. Cyrian entrevit un grand Noir au regard doux, un baiser refusé dans une chambre minuscule sous les toits, des corps étendus dans un grenier en partie défoncé. Le seul homme qui ait été doux et gentil avec moi... Il faut que j'appelle Shaq. Visage d'un jeune Noir coiffé d'une casquette de travers. Il peut m'avoir des faux papiers. Combien il t'en demande ? Huit cents euros. Huit cents euros, des faux ? J'ai une meilleure solution : Johannes. Lui peut se débrouiller pour t'en procurer des vrais qui ne te coûteront pas une thune. Le grand hibou ? Visage de Johannes, zoom prolongé sur ses yeux couleur d'eau sale, énigmatiques, inquiétants. Je ne l'aime pas, il me fait peur. C'est pourtant grâce à lui que tu as pu sortir du commissariat ce matin. Léonie se retira loin en elle-même. Cyrian crut l'avoir perdue pour un bon bout de temps, mais elle rétablit rapidement la liaison entre son esprit et son corps. Il peut vraiment m'avoir de vrais papiers ? Ça vaut toujours le coup d'essayer, tu crois pas ? Elle se releva d'un bond, fila dans la salle de bains récupérer ses vêtements propres dans le sèche-linge.

Les yeux luisaient comme des braises dans les plis du visage de la vieille femme. Elle avait offert un café immonde et des gâteaux secs aux deux flics, mais ne leur avait pas appris grand-chose. Paul ne cessait de soupirer. Il avait manifesté à cinq ou six reprises l'intention de partir. Edmé n'avait pas bougé, devinant que leur interlocutrice avait besoin de temps et de confiance pour leur déballer ses secrets. Elle les avait vus, Sylvaine et lui, sortir du chalet du jardin voisin, elle passait donc une bonne partie de son temps à épier les environs, elle jouissait d'une excellente vue, elle avait certainement remarqué un élément qui les mettrait sur une piste. Il fallait juste faire preuve de patience, entrer à pas feutrés dans son intimité, accepter de perdre du temps pour en gagner. Edmé mourait d'envie d'appeler l'hôpital pour prendre des nouvelles de Sylvaine. Elle imprégnait chacune de ses pensées, il était infecté, Bon Dieu, contaminé par cette femme. Le pire était qu'il ne s'en défendait pas, qu'il accueillait la maladie avec joie, qu'il acceptait de foutre en l'air sa tranquillité pour le bonheur crétin de sentir le souffle de Sylvaine sur son cou. Il n'avait rien ressenti de tel pour celle qui avait partagé dix ans de sa vie. Ils s'étaient embrasés et consumés en un feu aussitôt réduit en cendres, la passion et les frissons les avaient liés trois ou quatre ans, puis les engueulades et les coups leur avaient tenu lieu de rapports avant qu'une lame silencieuse et empoisonnée se glisse entre eux pour les dépecer. Sylvaine, il avait juste envie de lui tenir la main, de l'entendre rire, de la couvrir d'une tendresse qu'il n'avait jamais ni prodiguée ni partagée.

Paul Sérignon trompait son impatience en fixant par la fenêtre le cours grisâtre de la Marne. Un bateau à moteur traçait un sillon légèrement courbe entre le quai et l'île aux Loups. Des rayons de soleil trouaient les nuages et tombaient en colonnes changeantes sur les arbres et la rivière. Les heures s'égrenaient, scandées par le tic-tac de la pendule franc-comtoise. Le salon sentait le renfermé, la cire, la poussière et le moisi. Les tapisseries jaunies et le carrelage blanchâtre dataient des années 1960. Les innombrables photos fixées au mur montraient pour la plupart un homme à différents âges dont le regard grand ouvert semblait surveiller chaque recoin de la maison. Le mari de la vieille femme, mort à la fin des années 1970 d'un cancer du

foie – ou d’une cirrhose, elle ne savait plus. Ils avaient eu deux garçons, l’un était décédé dans sa deuxième année d’une mauvaise fièvre, l’autre avait claqué la porte en 1984 à l’âge de dix-huit ans et n’avait plus jamais remis les pieds à la maison. D’après la vieille femme, la ville de Nogent avait bien changé depuis la fin de la guerre. Le regard que Paul posait sur son équipier virait au vitriol. Trois ou quatre plombes qu’ils se morfondaient dans cette baraque qui suintait la mort, et ils n’avaient pas obtenu l’ombre d’un renseignement exploitable.

« Avant la guerre, il y avait les guinguettes, disait la vieille femme. Mon mari et moi on en tenait une, pas loin d’ici, fallait voir le monde le samedi, des gens qui venaient de Paris, on travaillait avec un orchestre musette, on dansait jusqu’à l’aube, il y avait une bonne ambiance, pas comme maintenant dans leurs fichues boîtes de nuit.

— Elle était où, votre guinguette ?

— Le pavillon un peu plus loin, celui avec le large ponton de béton... L’attention d’Edmé était à nouveau captée par la voix vacillante de la vieille femme. Avant d’être un simple ponton, c’était une terrasse où on mangeait et on dansait. La guinguette a bien tourné avant la guerre, et presque plus après. Je l’ai revendue à la mort de mon mari pour acheter cette maison.

— Vous parlez bien du pavillon qui se trouve au bord de la Marne avec une marquise en verre et un mur autour du jardin ?

— Le mur, c’est le nouveau propriétaire qui l’a construit.

— Le nouveau propriétaire ? Nos services n’ont trouvé aucun titre de propriété sur ce pavillon. »

La vieille femme hésita, prit un gâteau dans la boîte en fer, le grignota du bout des dents.

« On l’a vendu de la main à la main, on avait hérité de ma grand-mère, on n’a jamais eu aucun papier. »

Le cas était plus fréquent qu’on ne le croyait. De nombreuses propriétés avaient changé de main sans que l’administration eût la moindre trace des transactions. Certaines se transmettaient de famille en famille en oubliant de passer par la case notariale. Pour peu qu’aucun problème de voisinage ou de bornage ne se posât, il restait des cas comme celui-là qui passaient totalement au travers des mailles du filet fiscal.

« Vous vous souvenez comment il s’appelait, le nouveau propriétaire ? »

La vieille femme se figea, les yeux tournés vers le plafond, remuant visiblement les fonds boueux de sa mémoire.

« Je ne me souviens pas de son nom. Je sais juste que c’était un drôle de loustic et qu’il avait une fille de deux ou trois ans. Une fille bizarre, un petit monstre. Elle avait une curieuse façon de vous

regarder avec ses yeux jaunes. On aurait dit une chatte guettant une souris. »

Un visage s'imposa dans l'esprit d'Edmé : une femme d'allure gothique, maquillage de vampire, ongles rouge sang, yeux jaunes, regard cruel, pervers. La femme qui était entrée avec ses trois complices dans la pièce du sous-sol où Sylvaine et lui-même avaient été enchaînés. Il s'appliqua à garder son calme. Surtout ne pas tout gâcher par un excès de précipitation, ne pas briser le fil ténu de son interlocutrice.

« Vous ne vous souvenez pas du prénom de cette fille par hasard ? »

La vieille femme s'égara de nouveau dans les méandres de sa mémoire.

« Elle avait un drôle de prénom, pas courant. J'ai vu une fois à la télé une femme noire qui écrivait des bouquins et qui portait le même... Ah, c'est comment déjà ? »

Paul, en bon flic, avait également reniflé la piste et, les coudes posés sur ses cuisses, projetait sa tête en avant, comme un chien à l'arrêt.

« Ca... Cal... Ça y est, ça me revient : Calixte. »

Bingo. Le jeune taré à tête d'Iroquois, pressé de cogner, avait lâché étourdiment le prénom de la femme aux yeux jaunes, Calixte. Les dires de la vieille femme confirmaient qu'il s'agissait bien de son prénom, pas d'un pseudonyme.

« Je l'ai vue traîner quelques fois dans le coin avec des hommes bizarres. Ils avaient un fourgon noir, tout en tôle, vous savez, sans vitre sur les côtés. Ils venaient toujours en pleine nuit. J'ai jamais su ce qu'ils trafiquaient.

— Les policiers de Nogent ont fait une première enquête. Ils sont sûrement passés chez vous. Pourquoi ne leur avez-vous rien dit ?

— Ils sont restés sur le pas de la porte, deux jeunes, ils m'ont juste demandé si j'avais remarqué quelque chose ces derniers temps, ils avaient l'air pressés, ils ont à peine écouté ce que je leur disais... »

Paul avait sorti un petit carnet noir sur lequel il griffonnait des notes au crayon de papier. Les yeux de la vieille femme se posaient comme des oiseaux effarouchés sur la main du sixième de groupe, comme si le fait de transcrire ses paroles leur conférait un tour solennel.

« Vous ne sauriez pas où elle habite maintenant ? demanda Edmé.

— D'après mon fils...

— Votre fils ? Je croyais qu'il n'avait jamais remis les pieds à la maison ?

— Il m'a téléphoné deux ou trois fois. J'ai cru comprendre qu'il était installé du côté de Crécy-la-Chapelle, en Seine-et-Marne.

— Quel rapport avec cette Calixte ? »

La vieille femme marqua un temps de silence, les yeux perdus dans

le vague, le visage baigné de toute la détresse du monde.

« Ah, je ne vous l'ai pas dit, il fait partie de sa bande... »

D'après le chirurgien, l'opération de Sylvaine s'était plutôt bien déroulée. Il s'engageait sur le pronostic vital, mais pas encore sur ses chances de recouvrer l'intégralité de ses fonctions. Elle risquait de rester paralysée des membres inférieurs ou, au moins, garder des séquelles de la blessure, comme une motricité altérée ou une raideur dans les jambes. On ne pouvait pas lui rendre visite pour l'instant, elle était très faible, elle avait besoin de repos, dans trois ou quatre jours peut-être. Edmé raccrocha, rejoignit Paul près de la voiture et fuma une cigarette, assis sur le capot.

« T'as eu Giovanni ? »

Ils s'étaient réparti les tâches au sortir du pavillon de la vieille femme, Paul se chargeait d'informer le chef de groupe tandis qu'Edmé prenait des nouvelles de Sylvaine.

« Et Sylvaine ? »

— Ça s'est bien passé... Edmé prit une profonde inspiration pour ravalier une soudaine envie de pleurer. Voilà qu'il virait sentimental sur la fin de sa vie, voilà qu'il avait du chagrin pour une femme. La bonne nouvelle, c'est qu'elle s'en sortira. Mais elle gardera peut-être des séquelles. »

Paul hocha la tête en lançant un regard intrigué à son équipier.

« On file tout de suite à Crécy-la-Chapelle. La piste est chaude, et Giovanni nous encourage à fouiner de ce côté-là. On reste sur place au besoin. L'État, dans sa grande générosité, nous offre le gîte et le couvert. »

Ils s'engluèrent dans le trafic jusqu'à l'entrée du parc Disney. Paul poussa tous les jurons qu'il connaissait et en inventa de nouveaux à l'occasion. L'A4, autrefois dégagée, était sans cesse embouteillée depuis que Mickey et ses potes avaient élu domicile dans les champs de betteraves de Seine-et-Marne. Ils sortirent à Serris, passèrent Bailly, découvrirent enfin, dans un méandre de la descente de Dainville, la vallée du Morin, havre de verdure et de paix qui contrastait avec la prolifération des pavillons et des immeubles sur le plateau. Ils traversèrent Villiers, franchirent le Morin, suivirent la nationale et rejoignirent Crécy-la-Chapelle deux kilomètres plus loin. La vieille femme ne leur avait pas fourni d'autres précisions, elle leur avait seulement remis, des larmes dans les yeux, la photo la plus récente de son fils. Edmé ne le reconnaissait pas, il ne faisait pas partie de ceux qui avaient escorté Calixte dans les sous-sols du pavillon. La sainte patronne des psychopathes pouvait habiter dans un rayon de dix kilomètres, voire plus, mais il y avait de fortes chances qu'elle se fournisse à Crécy, une ville de trois ou quatre mille habitants équipée

de deux supermarchés. Ils se garèrent sur la place centrale et se dégoûdèrent les jambes dans les ruelles environnantes. Le Morin et les canaux donnaient à la ville des allures de Venise campagnarde. Les canards avaient remplacé les pigeons, les saules plongeaient leurs chevelures dans une eau grisâtre, les barques pourrissaient, nonchalantes, sur les pavés boueux des grèves. Les paysages dévoilés au détour des rues et des façades évoquaient les tableaux bucoliques des peintres anglais du XVIII^e siècle. Leur promenade conduisit les deux flics à la sortie de Crécy. Une jolie maison surplombait le Morin à côté d'un pont. Une plaque mentionnait le séjour de Jean-Baptiste Corot dans les lieux. Edmé entra dans une boutique qui vendait, entre autres, vêtements et couvre-chefs.

« Je vais acheter une casquette ou un chapeau. Calixte m'a vu. Si on la croise et qu'elle me reconnaisse, on risque de la perdre. »

Il ressortit quelques instants plus tard avec un chapeau de feutre noir orné d'un fil de cuir tressé.

« Super-classe, commenta Paul avec un sourire.

— Classe ou pas, essayons de ne pas trop avoir l'air flic, marmonna Edmé.

— Je crois bien qu'on aurait l'air flic même complètement à poil ! Une vraie malédiction. »

Ils commencèrent leur surveillance par le café bureau de tabac niché dans un recoin de la place centrale. Une surveillance muette : s'ils interrogeaient les commerçants maintenant, ils risquaient d'éveiller l'attention d'un comparse et de réduire leurs maigres chances à néant. Il leur fallait se montrer discrets, patients, ménager l'effet de surprise. Ils ne brusqueraient les choses que si leur planque ne donnait aucun résultat. Le bureau de tabac leur semblait un bon point de départ : c'était le seul de la ville, le passage obligé de tous les fumeurs, et il y aurait bien au moins un accro de la clope parmi les sbires de Calixte. Ils présentaient des caractéristiques aisément reconnaissables, crêtes, vêtements de cuir ou jean, tatouages... Comme la nuit tombait et que les gâteaux secs de la vieille femme les avaient davantage écoeurés que nourris, ils s'installèrent dans une pizzeria dont la vitrine donnait sur l'entrée du bureau de tabac. Ils mangèrent en silence, les yeux rivés sur l'autre côté de la rue, regardant la nuit se déployer entre les bâtiments, s'arrêtant de mâcher chaque fois qu'un client poussait la porte du café. Un courant renvoyait sans cesse les pensées d'Edmé vers Sylvaine. Il lui semblait parfois que les contours de son visage lui échappaient, qu'elle sortait de sa tête, et il paniquait, se disant qu'on ne pouvait égarer comme ça une femme qui vous obsédait à ce point. Il se remémorait alors le baiser fougueux qu'elle lui avait donné dans les sous-sols du pavillon, tordue par ses chaînes, avec ses traits défaits et ses cheveux collés par

le sang, et elle lui revenait aussi nette, aussi réelle, que si elle était en ce moment assise en face de lui, à la place de Paul qui réglait avec un plaisir vorace le sort de sa pizza orientale.

« Faudrait peut-être qu'on s'occupe de dégouter un hôtel, suggéra le sixième de groupe en s'essuyant les lèvres.

— On n'aura qu'à demander au serveur.

— T'as pas l'air dans ton assiette, Le Miso. Le regard de Paul s'était fait inquisiteur. Son assiette, lui, il déployait une belle énergie à la nettoyer avec un restant de pâte. Tu t'inquiètes pour Sylvaine, c'est ça ? »

Edmé ne répondit pas. Un fourgon venait de se garer en face. Noir. Sans vitres. De l'index, il attira l'attention de Paul sur le type entièrement vêtu de jean et coiffé d'une casquette américaine qui entrait dans le tabac. De l'autre main, il fit signe au serveur de leur apporter la note. Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Le moteur du fourgon continuait de tourner. Paul nota la plaque minéralogique sur son carnet moleskine. Immatriculé en Seine-et-Marne. Le serveur ne se pressait pas, discutant et rigolant avec le patron du restaurant, pachyderme planté derrière son comptoir.

« Surveillance-le, je vais payer, souffla Edmé en remettant son imper et son chapeau.

Magne-toi, on va le perdre. »

On apercevait, par la vitrine du café, la petite file de clients derrière le présentoir à journaux. Le conducteur du fourgon arrivait en cinquième position. Le serveur ne se pressait pas pour taper son addition et sortir le terminal à carte bleue. Edmé l'aurait volontiers étranglé s'il n'avait pas eu peur de perdre encore plus de temps.

Paul se leva, s'approcha de son équipier.

« Il va pas tarder à sortir. Je cours prendre la bagnole. »

Edmé acquiesça en saisissant son code. Il ne se hasarda pas à réclamer une facture, le serveur mettrait au moins trois minutes à la lui fournir, il arracha sa carte de la machine et fila sans prendre son reçu. Il sortit de la pizzeria au moment où le type vêtu de jean remontait dans le fourgon tôle, scruta la rue baignée d'obscurité, la place en enfilade. Qu'est-ce que foutait Paul, Bon Dieu ? Son regard accrocha un sens interdit éclairé furtivement par les phares d'une voiture. Le conducteur du fourgon alluma une cigarette, son visage rougeoya derrière le pare-brise. Une volée de doutes se leva dans la tête d'Edmé. Les indices étaient minces, un fourgon noir, un conducteur vêtu de jean, pas de crête, pas de tatouage apparent, ils fondaient peut-être dans une impasse. Le seul moyen d'en avoir le cœur net, c'était de suivre la piste jusqu'au bout. Le fourgon démarra, et Paul qui ne se pointait toujours pas. Edmé suivit des yeux les lumières rouges s'éloignant à vive allure dans la nuit. La 307

déboucha enfin de l'obscurité et pila à sa hauteur.

« Grimpe ! » hurla Paul.

Edmé s'engouffra sur le siège passager et tendit le bras.

« Par là. »

Paul écrasa la pédale d'accélérateur et martyrisa la boîte de vitesses. La nuit avait absorbé les dernières lueurs du fourgon.

« Pourvu qu'il n'y ait pas de croisement, grommela Edmé. Qu'est-ce que tu foutais, bordel ?

— Putain de sens interdits ! J'ai failli m'emplafonner une moto. C'est pas lui, là-bas ? »

Les éclats rouges ressemblaient effectivement à ceux qui avaient disparu quelques secondes plus tôt.

« T'approche pas trop près. Ces mecs sont hyper-méfiant. S'il s'agit bien d'un membre de la bande.

— T'en es pas sûr ?

— Tant qu'on les aura pas coincés, ces salopards, on sera sûrs de rien. »

Lorsque le grand hibou se présenta chez Cyrian, Léonie comprit instantanément, à son air hagard, à sa mauvaise mine, à ses gestes nerveux, que quelque chose n'allait pas. Il transpirait, ses vêtements noirs étaient maculés et chiffonnés, une barbe de plusieurs jours ombrail ses joues, ses cernes s'étaient creusés, ses cheveux mouillés collaient à son front et à ses tempes. Il fonça vers la cuisine, se servit un fond de café tiède qu'il but d'une traite avant d'allumer une cigarette.

« Pas la peine de tourner autour du pot, fit-il en posant ses yeux couleur d'eau sale sur Léonie. Vous n'auriez pas pu prendre l'initiative de m'appeler pour vous sortir du commissariat du douzième, vous n'auriez pas eu l'idée de me contacter pour obtenir des papiers, vous n'auriez pas pu entrer dans cet appartement sans les codes, j'en déduis que vous communiquez avec votre voyageur clandestin. »

Léonie ne répondit pas, sur ses gardes. Elle avait laissé la veille un message sur le répondeur du grand hibou, elle s'était couchée de bonne heure, elle avait bien dormi dans l'immense lit de Cyrian malgré la sensation persistante d'être épiée de l'intérieur, elle avait rêvé d'un jeune homme blond à la peau sombre vêtu du survêtement des Bulls, elle s'était réveillée couverte de sueur, inquiète, elle avait fait du café, mangé des tranches de pain de mie grillées avec du beurre et de la confiture, s'était habillée après avoir pris une douche et tiré sur ses vêtements pour les défroisser.

« Vous savez donc que vous n'êtes pas en train d'expérimenter une molécule. Normalement il faut beaucoup plus de temps que ça pour établir une véritable communication entre le voyageur et son corps d'emprunt. Mais le transfert d'âmes est une science débutante, n'est-ce pas, on est loin de maîtriser tous les paramètres. » Le grand hibou fuma quelques secondes en silence, la tête renversée, les fesses posées sur le bord du bar. « Pour vos papiers, il vous faudra attendre un peu. » Il écrasa la cigarette dans la tasse qu'il venait de vider. « Il y a plus urgent. La Confrérie a l'intention de déménager le traducteur aujourd'hui. » Il consulta l'écran de son téléphone portable. « Nous n'avons donc qu'un peu moins de trois heures pour retourner au laboratoire et ramener Cyrian dans son corps d'origine. »

Dis-lui que j'ai payé pour un voyage de quatre jours.

« J'ai... il a payé pour quatre jours... »

Le grand hibou se pencha sur Léonie et la dévisagea comme s'il voulait loger tout entier dans ses yeux.

« C'est Cyrian qui parle par ta bouche, n'est-ce pas ? »

Elle garda les lèvres closes, intimidée par l'agressivité soudaine de son interlocuteur.

« Écoute-moi bien, Cyrian : si nous ne filons pas maintenant au labo, nous risquons de ne plus pouvoir utiliser le translateur pendant un bon bout de temps. Trop longtemps en tout cas pour que tu te souviennes un jour de ton corps d'origine. Tu resteras à jamais piégé dans le corps de cette... cette fille. C'est vraiment ça que tu veux ? »

Dis-lui que c'est d'accord, mais qu'il doit quand même te payer ta part.

« C'est d'accord, mais vous devez quand même payer ma part. »

Le hibou toisa Léonie avec un mépris qu'elle avait déjà entrevu dans les yeux de certains clients de tante Destinée, les porcs.

« Bien sûr, qu'elle recevra sa part. Allons-y maintenant, il n'y a pas un instant à perdre. Le taxi nous attend. »

Léonie fut inondée d'une peur soudaine et glaciale qui ne venait pas d'elle. On n'a pas le choix, il faut le suivre, on aura le temps du trajet pour réfléchir. Réfléchir, mais à quoi ? Je n'ai pas confiance en lui, il n'est pas dans son état normal. L'inquiétude de son passager contamina Léonie, qui se crispa quand le grand hibou la prit par le bras. Ne résiste pas, tu risques seulement de stimuler sa violence, on doit de toute façon se rendre au labo. De quoi tu as peur, alors ? Je ne sais pas au juste, c'est seulement une impression, un mauvais pressentiment, j'ai probablement tort, il n'y a aucune raison pour que ça se passe mal, suis-le. Le bras brûlé par la poigne du grand hibou, Léonie se dégagea d'un mouvement d'épaule. Elle hésita encore à lui emboîter le pas, la conversation avec son bébé de vingt et un grammes – plus facile pour elle d'imaginer son passager en bébé de vingt et un grammes qu'en gaillard blond d'un mètre quatre-vingt-huit ou neuf – ne l'avait pas rassurée. Elle ne parvenait pas à faire confiance au grand hibou, il lui rappelait les clients de tante Destinée. Elle faillit rebrousser chemin dans l'escalier, gravir les marches quatre à quatre, se cadénasser dans l'appartement, mais elle avait bien compris que son passager et elle risquaient de ne plus pouvoir se séparer, qu'ils seraient deux âmes à partager son corps jusqu'à la fin de ses jours, et que la cohabitation finirait par la rendre folle – même si, pour l'instant, elle offrait certains avantages et qu'elle trouvât son hôte plutôt agréable. Elle supposait qu'un corps était conçu pour n'héberger qu'une seule conscience, sinon la possession n'aurait pas été considérée comme une malédiction. Eh, notre histoire n'a rien à

voir avec une possession, la possession, c'est la prise de contrôle d'un être humain par une entité démoniaque, moi, je ne cherche pas à te contrôler, je voulais seulement découvrir le monde à travers tes yeux. Et comment il est, le monde vu par mes yeux ? Le même que celui que je vois par les miens et pourtant tellement différent.

« Vous m'aviez dit cinq minutes, monsieur, j'ai bien failli partir », grommela le chauffeur, un Asiatique aux yeux escamotés par d'énormes lunettes de soleil, malgré la pénombre.

Une mantille sombre s'était déployée sur la ville, qui étouffait la lumière du jour. Des gouttes épaisses dégringolèrent, le grand hibou et Léonie s'engouffrèrent dans le taxi. La voiture se frayait un chemin difficile dans un trafic rendu totalement incohérent par le mauvais temps. Le chauffeur se contentait de pousser des soupirs bruyants et brefs. L'indiscipline légendaire des Parisiens, leur manie de prendre leur voiture dès qu'ils avaient plus de cent mètres à parcourir, leur agressivité, avaient découragé la municipalité de chercher une solution efficace aux problèmes de circulation. Un projet de péage avait été repoussé pour éviter la grogne d'un cinquième du peuple français avant les élections présidentielle et législatives. Conciliants avec la population de l'intérieur, impitoyables pour les populations de l'extérieur, tels se présentaient les programmes, minimalistes, de la plupart des candidats. Pratiquement rien sur les délocalisations accélérées, rien sur la fin programmée du travail productif, rien sur la fuite des élites dans les paradis fiscaux, rien sur l'écart grandissant entre la minorité possédante et la majorité appauvrie, rien sur le système de santé en pleine déliquescence, rien sur les gigantesques flux d'argent transitant par les Bourses. Je suis un pur produit du système : mon père délocalise et se débrouille pour mettre de l'argent sur des comptes secrets, ma mère assure la bonne conscience de la famille en marainant deux ou trois associations, ma sœur dépense chaque mois cinq ou six mille euros en fringues et en chaussures, nous possédons plusieurs maisons en province et un immeuble à Paris, j'ai les moyens de me payer des voyages à quinze mille euros... De quoi tu te plains, alors ? Je ne me plains pas, je plains les gens comme toi. Je ne me plains pas. Je sais, et c'est ce qui m'étonne le plus en toi. Au fait, tu n'avais pas dit que tu réfléchirais pendant le trajet ? Je réfléchis, figure-toi.

Il pleuvait à verse lorsque le taxi arriva enfin dans le 12^e arrondissement après avoir changé d'itinéraire à trois reprises. Le grand hibou demanda au chauffeur de les déposer à l'entrée de la rue et régla la note. Ils durent courir sous une pluie battante pour franchir les trois cents mètres qui les séparaient du bâtiment délabré, croisant des silhouettes courbées sur le trottoir quasiment inondé. Léonie était trempée de la tête aux pieds en arrivant devant la porte du

laboratoire. C'est maintenant qu'il va falloir faire gaffe, Johannes va te proposer une piqûre, elle est sans doute nécessaire lors du premier rendez-vous pour neutraliser les défenses du corps et permettre le transfert, mais je ne crois pas qu'elle le soit lors du second rendez-vous : le corps d'origine n'a aucune raison de repousser l'âme qui lui est propre. À mon avis, l'anesthésie ne sert qu'à empêcher le corps d'emprunt d'être conscient du processus, et donc de deviner qu'il renfermait une deuxième âme, il suffit sans doute que les deux corps soient dans le même endroit, Johannes m'a dit que... Bon Dieu !

Deux hommes venaient de surgir d'un renforcement pendant que Johannes pianotait sur les touches du digicode. L'un d'eux portait un costume clair et un chapeau détrempe dont les bords ployés dissimulaient en partie son visage. Le deuxième, un Noir au crâne rasé et aux énormes boucles d'oreilles vêtu d'une veste en cuir, fondit sur Johannes, l'agrippa par le col, le tira violemment en arrière, le projeta au sol et lui posa un genou sur la gorge.

« On vient récupérer ce qui nous appartient, mec », gloussa l'homme au chapeau.

Cette voix. Le sang de Léonie se gela. Elle l'aurait reconnue entre mille. Qui est-ce ? Qui est-ce ? Comment l'avait-il retrouvée ? Qui est-ce, bordel ? L'homme releva le bord de son chapeau et fixa Léonie avec un sourire narquois. Peau légèrement plus claire que son acolyte, nez long et fin, dents immaculées, blanc des yeux teinté de jaune, cravate de soie, Lucius, le paon.

« Léonie, Léonie, Léonie, tu nous as fait cavalier comme des chiens. On n'a pas idée de foutre le camp sans prévenir. Tu n'aimes donc pas ta tante ? Elle pleure tous les jours depuis ton départ. »

Qui c'est, ce mec ? Incapable d'émettre la moindre pensée, Léonie, incapable de se mettre à courir, incapable d'échapper à la pression hypnotique des yeux du paon, douleur au ventre, entre les cuisses, muscles durs, hurlement au bord des lèvres.

« On va te ramener à la maison, Léonie, on va rendre le sourire à ta tante et reprendre notre petite vie de famille.

— Comment... comment... »

Les mots de Léonie s'étranglèrent en sanglots. Le sourire ne s'effaça pas des lèvres de Lucius. C'est lui avec cette femme noire, non ? Et là, il t'oblige à le... Le salaud ! Elle s'efforçait de juguler le flot torrentueux de ses souvenirs, elle ne voulait pas plonger son passager dans sa honte, dans sa saleté, elle refusait de donner d'elle une image aussi dégradante, mais la présence du paon égaillait ses pensées comme un chat une volée de moineaux.

« Comment je t'ai retrouvée ? Léonie, Léonie... Une fille comme toi laisse toujours des traces. Des clients à toi t'ont vue dans le quartier, ils ont eu tellement peur que tu les dénonces aux flics qu'ils m'ont

supplié de te retrouver. Je te cherchais dans tout Paris, et voilà que le ciel m'a remis sur ta piste. Il suffit de montrer quelques billets pour recruter une foule d'informateurs. On t'a repérée plusieurs fois dans le coin. Je suis heureux, sincèrement, de te revoir, Léonie, tu es ma fille prodigue. » Lucius désigna d'un coup de menton Johannes allongé sur le sol mouillé, des rigoles dégringolèrent de son chapeau et s'écrasèrent en gerbes sur le trottoir. « Qui c'est, lui ?

— Juste... juste un ami. »

Le sourire de Lucius se crispa, puis sa main se détendit avec soudaineté et cingla à toute volée la joue de Léonie.

« Tu as tort de te moquer, Léonie. C'est un client, hein ? »

Le sang coula dans la bouche de Léonie, l'intérieur de sa joue s'était déchiré sur ses dents.

« J'ai... j'ai plus de clients. »

Deuxième gifle, avec le revers de la main, cette fois. L'énorme chevalière de Lucius marqua d'une empreinte cuisante la pommette de Léonie. Le paon lui arracha son sac, l'ouvrit, fit un rapide inventaire de son contenu, brandit les billets et le téléphone portable.

« Et ça, comment tu l'as eu ? »

Les coups de Lucius ravivaient les souvenirs des coups distribués par les clients, bambou, batte, barre, ceinture, fouet, ongles, bouts incandescents de cigarettes, les hommes et parfois les femmes qui les accompagnaient faisaient preuve d'une imagination sans limites quand il s'agissait de blesser, d'abîmer.

« Je... j'ai été payée pour essayer des médicaments. »

Lucius leva la main et la maintint suspendue à trente centimètres de la tête de Léonie.

« Te fous pas de moi !

— Elle dit... elle dit vrai », gémit Johannes.

L'acolyte de Lucius lui donna un coup de poing au plexus.

« Ta gueule, toi, on t'a rien demandé ! »

Johannes se recroquevilla sur lui-même dans un râle, le souffle coupé.

« Léonie, ma Léonie, tu dis des bêtises, siffla Lucius. On gagne pas de fric en jouant les cobayes. Une pute reste une pute. » Il lui saisit le cou entre le pouce et l'index et pressa jusqu'à ce que sa respiration devienne rauque. « C'est pas bien de garder tout le fric pour toi, Léonie, t'as plus le sens de la famille, t'as pas plus de cœur que les Blancs ! » Il desserra légèrement sa prise et se tourna vers son acolyte. « Fouille-le. »

L'acolyte palpa rapidement les poches de Johannes et finit par extraire une enveloppe épaisse qu'il tendit au paon.

« Bonne pioche, Paulin, s'exclama Lucius après avoir entrouvert l'enveloppe. Ça ne compensera pas tout à fait la perte, mais ça paiera

les frais occasionnés par les recherches. C'est donc ce blanc-bec, ton nouveau maquereau ? T'es vraiment devenue une bounty, Léonie, blanche à l'intérieur. Assez perdu de temps. Destinée nous attend. Va chercher la caisse, Paulin.

— Et lui ? Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Fais-lui passer le goût de piquer le boulot des autres. »

Le Noir au crâne rasé empoigna Johannes par une mèche de cheveux, lui releva la tête et l'écrasa d'un coup sec sur le bitume, craquements suivis d'un gémissement étouffé. Il recommença à trois reprises. À chaque fois, le grand hibou abandonnait des dents et une large flaque pourpre sur le trottoir, aussitôt diluée par l'eau ruisselante, nez, bouche, menton barbouillés de sang. Puis l'acolyte se releva et lui flanqua encore un violent coup de pied dans les reins avant de foncer vers une grosse berline noire dont le moteur continuait de tourner, garée sur le trottoir opposé. Léonie exploita le léger moment d'inattention de Lucius pour lui échapper et partir en courant. Il la rattrapa en moins de cinq secondes et la saisit par le bras.

« Tu voulais encore me quitter, Léonie ? »

Il la frappa une troisième fois, sur la nuque cette fois. Une onde incendiaire parcourut la colonne vertébrale de Léonie. Il la plaqua contre lui en bougeant lascivement. Taper l'excitait.

« Lâche-moi, ou je dirai à tante Destinée ce que tu m'as obligée à faire ! »

Le paon ne desserra pas son étreinte.

« Tu ne lui diras pas, parce que si tu lui dis, je te retrouverai où que tu sois, je t'arracherai les ongles un à un, les dents une à une, et tu en baveras tellement que tu me supplieras de t'achever. »

Fais semblant de lui obéir, tu dois d'abord endormir sa méfiance. Léonie eut encore deux soubresauts facilement contenus par Lucius, puis, devant l'inutilité de ses efforts, elle finit par suivre le conseil de Cyrian et se laissa embarquer sans résistance sur la banquette arrière de la voiture noire qui s'était approchée à leur hauteur. Son regard accrocha une dernière fois le grand hibou étendu sur le trottoir dans une mare de sang dispersée par les écoulements, elle éprouvait pour lui de la pitié. Les effluves de parfums capiteux ne masquaient pas l'odeur de cuir qui montait des sièges de la voiture.

Lucius, assis sur le siège du mort, se tourna vers Léonie.

« Tu vois, on t'aurait trouvé une bonne remplaçante, on t'aurait sans doute laissée filer. C'est que tu commences à être vieille maintenant et que tu n'intéresses plus trop les clients amateurs de chair fraîche. Mais c'est difficile de faire venir des fillettes d'Afrique de nos jours, les familles en demandent trop, et puis les douaniers ne laissent plus passer personne. Bah, on trouvera bien le moyen de compenser. »

Ils sortirent de Paris sous une pluie battante. Un embouteillage monstre paralysait le périphérique. Le dénommé Paulin engageait la voiture dans les moindres failles, indifférent aux coups de klaxon et aux injures des autres conducteurs. Léonie recouvrait peu à peu son calme. Elle leur avait échappé une fois, elle se débrouillerait pour s'évader encore. Une détermination farouche émergeait de ses pensées, supplantait peu à peu l'affolement des premiers temps, assourdissait son inquiétude. Mon Dieu, Cyrian, Johannes a dit qu'ils sont sur le point de déménager ton corps, comment... comment on va le retrouver ? Chaque chose en son temps, Léonie, il faut d'abord trouver le moyen de fausser compagnie à... au paon, voilà que je pense comme toi ! Il y a une cave dans le pavillon de la hyène, c'est là qu'ils m'enferment quand ils veulent me punir. Nouvelle sarabande de souvenirs pénibles. Du calme, Léonie, on s'en sortira, à deux, on a plus de chances d'y arriver.

Tante Destinée accueillit Léonie avec un sourire carnassier. En l'observant par les yeux de son corps d'emprunt, Cyrian estima que son nom d'animal, la hyène, lui allait comme un gant. Tout en dents, œil cruel, air faussement nonchalant, guettant la première manifestation de faiblesse de sa proie pour se jeter sur elle. Peau d'un noir moins foncé que celui de Léonie, mêmes reflets bronze. Vêtue la plupart du temps chez elle d'une ample robe africaine aux teintes vives qui dissimulait ses formes généreuses, elle adoptait lorsqu'elle sortait le tailleur chic, les bas, les chaussures à hauts talons, le foulard de soie et le chapeau assorti. Son pavillon ne se distinguait pas des autres maisons de la rue. En revanche, à l'intérieur c'était une explosion de couleurs criardes, de meubles en bois peint et brillant, de peaux d'animaux, de tapis bariolés et d'objets kitsch. Elle semblait avoir pris un malin plaisir à assortir les tons les plus discordants, de sorte que l'œil non averti s'affolait un long moment avant de trouver un endroit où se poser. Elle resta plantée devant Léonie sans se départir de son sourire. Lucius, lui, se tenait fier et droit derrière la brebis ramenée au bercail, gonflé d'orgueil. Tante Destinée y alla de sa gifle, moins puissante sans doute que les coups assenés par Lucius, mais sèche, rageuse. Léonie se mordit la lèvre inférieure pour contenir sa colère, sa détresse, ses larmes. Cyrian ressentit la brûlure sur sa joue avec la même netteté que si on l'avait frappé dans son corps d'origine. Il faisait siennes les moindres pensées, les moindres réactions de son corps d'emprunt. La fusion évoquée par Johannes ? Il avait aperçu l'Allemand par le regard de Léonie, baignant dans son sang, ses dents éparpillées sur le trottoir, il se demandait s'il s'en relèverait.

« Tu nous as fait peur, ma nièce, fredonna enfin tante Destinée d'une voix grave et chaude. On n'a pas idée de partir sans donner de nouvelles, ça ne se fait pas. Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Léonie eut envie de répondre qu'elle estimait avoir rapporté assez d'argent à ses geôliers, pris assez de coups, supporté assez de clients, Cyrian l'en dissuada : on a un avantage et ils ne le savent pas, on est deux, fais semblant de te résigner. Elle ravala les mots qui se pressaient dans sa bouche.

« Eh bien, tu as perdu ta langue ? Le regard de tante Destinée traqua celui de Lucius. Elle est devenue idiote ou quoi ?

— Pas tant que ça, gloussa le paon. Elle nous a vite doublés : elle travaillait pour un jeune blanc-bec bourré de fric. »

Le sourire s'effaça des lèvres de tante Destinée, la deuxième gifle claqua, étourdissante. Léonie fléchit sur ses jambes. Lucius exhiba la liasse de billets récupérés dans la veste de Johannes.

« On en a repris une partie. Et son blanc-bec, il n'est pas près de faire travailler une fille. »

Il se pavanait, mais, à la façon dont il fuyait le regard de la femme qui partageait sa vie, on savait instantanément lequel des deux gouvernait le couple.

« Elle a grossi, marmonna tante Destinée. Pas bon pour les clients, ça.

— Les hommes préfèrent les femmes bien en chair, non ? remarqua Lucius.

— Les hommes ordinaires, oui, pas nos clients. »

Tante Destinée évalua encore une fois sa nièce avec l'œil semi-plissé d'un maquignon.

« Peut-être qu'il est temps de changer de clients... »

Elle accueillit la suggestion de son amant d'un soupir exaspéré.

« Il en faudrait au moins trente par jour pour gagner la même chose que ce qu'elle gagnait avec deux ou trois. Pas question de recevoir trente clients par jour dans ma maison : on serait repérés en moins d'une semaine ! »

Lucius entrouvrit la bouche, se ravisa, garda un silence prudent. Tante Destinée fixa de nouveau Léonie en hochant la tête.

« On va la mettre au régime jusqu'à ce qu'elle soit aussi maigre qu'avant. Il faut qu'on lui voie les os dans dix jours, pas un de plus. Emmenons-la dans la cave. Il est temps de lui réapprendre les bonnes manières. »

Léonie ne résista pas quand le paon la prit par le bras et l'entraîna dans l'escalier qui menait à la cave. Une partie du sous-sol, la plus grande, servait de garage, une autre d'atelier, la dernière, enfin, était une pièce d'environ vingt mètres carrés éclairée par une ampoule pendue au bout de son fil. Une pellicule de poussière grise recouvrait les cartons entreposés le long de deux murs et les couvertures réparties sur un matelas posé dans un coin à même le béton brut. Léonie se laissa faire lorsqu'ils entreprirent de lui retirer ses vêtements.

« Tu maigriras plus vite toute nue, commenta tante Destinée. Et puis, ça te fera passer l'idée de foutre le camp. »

Les rondeurs de Léonie détournèrent un instant l'attention du paon, qui, sans même s'en rendre compte, suspendit ses gestes.

« Arrête de la reliquer comme ça, toi, siffla la hyène. Va plutôt me chercher le bâton de bambou. »

La peau de Léonie se glaça. Cyrian fut emporté par un tourbillon de souvenirs pénibles. Je ne veux pas... je ne veux pas... Elle suffoquait, ses pensées s'affolaient, s'entrechoquaient, incapables de trouver la sortie, rebondissant sur d'invisibles parois. Calme-toi. Comment aurait-elle pu se calmer ? Elle replongeait tout à coup dans un cauchemar qu'elle avait cru révolu, elle renouait avec la claustration, la nausée, la douleur, son espace, cet espace ouvert par sa parenthèse de liberté, se refermait à nouveau sur elle, se réduisait à quatre murs et un plafond bas. On ne pouvait pas échapper à son destin, à la malédiction de sa vie. Qu'est-ce que tu racontes ? Rien n'est écrit, on peut changer à tout moment son histoire. Léonie frissonna, referma ses bras sur sa poitrine. Tante Destinée, la hyène, la couvait d'un regard féroce. Montre-moi comment changer mon histoire, montre-moi comment partir d'ici, comment entrer dans une autre vie. Cyrian ne sut que répondre, les principes, les conseils n'étaient d'aucune utilité dans les circonstances, ils n'avaient d'autre choix que d'attendre et, pour Léonie, de subir la correction promise. Le sort de son corps d'emprunt l'inquiétait davantage que le sien, et pourtant, les probabilités étaient minces pour qu'il regagne un jour son organisme d'origine. Il était pris au piège. S'il ne pouvait pas revenir, son corps finirait sans doute par se réveiller, mais personne ne reconnaîtrait le Cyrian d'avant, il ne serait qu'une chair sans conscience, sans consistance, un ensemble de réflexes organiques, on penserait que son cerveau avait subi d'irréparables dommages, on le bouclerait dans un établissement pour handicapés jusqu'à la fin de ses jours. Pendant ce temps, son esprit fusionnerait avec celui de son corps d'emprunt, du moins c'était l'hypothèse la plus plausible, son moi distinct s'estomperait, et la singularité Cyrian s'effacerait à jamais de la galaxie humaine. Il risquait la dissolution dans le néant et, pourtant, il ne s'en désolait pas, pas encore, seules le préoccupaient la peur et la détresse de Léonie.

Lucius revint avec le bâton de bambou, l'un de ces sabres à la fois souples et résistants appelés *bokens* utilisés par les pratiquants de kendo. Cyrian entrevit par les yeux de Léonie les taches rouille sur les lattes arrondies. Du sang séché. Je ne veux pas... je ne veux pas... envie de vomir, de pisser... Elle poussa un hurlement de terreur.

« Quand on désobéit à la famille, faut en supporter les conséquences », déclara tante Destinée d'une voix lugubre.

Elle s'empara du sabre de bambou et commença à frapper avec une rage hystérique. Une pluie de coups s'abattit sur le corps et la tête de Léonie, cinglant les parties les plus sensibles. Elle n'avait pas assez de ses mains, de ses bras, pour se protéger. Couche-toi, mets-toi en chien

de fusil. Elle n'écoula pas son passager, elle s'efforça de rester debout, volonté un peu stupide de montrer qu'elle ne céda pas, puis, débordée par la douleur, finit par tomber à genoux, s'allonger et se recroqueviller sur elle-même, la tête dans les genoux, les coudes contre les côtes, les mains sur et les oreilles et les tempes. Tante Destinée s'acharna sur elle jusqu'à épuisement. L'odeur de la hyène commençait à transpirer sous les émanations de son parfum. Immobile, Lucius observait la scène d'un air indifférent, paon, mâle entretenu qui n'avait pas d'autre fonction que de parader et déployer ses plumes.

Léonie s'était retirée très loin en elle-même, où Cyrian ne pouvait plus la joindre, la seule façon pour elle de supporter la douleur qui se diffusait, implacable, dans son corps. La hyène et le paon sortirent, l'abandonnant prostrée sur le béton rugueux, éteignirent la lumière et refermèrent la porte à clef derrière eux. Elle respirait faiblement, les battements de son cœur n'étaient plus qu'un roulement de tambour lointain, quelques-unes de ses plaies saignaient. Cyrian la crut plongée dans le coma. De sa mémoire profonde surgissaient, fantomatiques, les images désordonnées, à peine esquissées, de sa petite enfance en Afrique, claquements de pieds nus, agiles et joyeux sur la poussière rouge d'un chemin, conciliabules à l'ombre d'un grand arbre, baignades dans les fossés engorgés après les trombes, visage d'une femme aux yeux malheureux et pensifs, vieil homme assis en tailleur en train de raconter une histoire, multitude braillarde entassée dans une salle de classe unique aux murs de terre et au toit de branchages, ciel orangé, aveuglant, se miroitant sur la surface d'un fleuve nonchalant. Cyrian avait visité l'Afrique avec ses parents – sa mère était allée au Burkina Faso inspecter l'école construite par l'association dont elle était la présidente, la famille en avait profité pour l'accompagner – mais il en était resté à la porte, comme la plupart des touristes sans doute, trop rationnels, trop bardés de certitudes pour appréhender la complexité d'une terre insoumise à la raison, son ordre invisible, cette splendeur cachée qu'il appréciait à l'instant dans les souvenirs enchevêtrés de Léonie. Entre le monde de Mathy, le monde de Léonie et son propre monde, il y avait, plus que des fossés, plus que des gouffres, des espaces infranchissables. Des abîmes où se déversaient toutes les peurs, toutes les haines, toutes les guerres. Cyrian n'avait jamais ouvert les yeux sur les autres humains. Il avait vécu entre les murailles d'un milieu rassurant, autarcique, convaincu d'appartenir à l'élite humaine, à la minorité qui se proclamait éclairée et ne remettait jamais en cause ni sa légitimité, ni ses privilèges. Il faudrait imposer le voyage extracorporel à chaque être humain. Le regard ne pouvait plus être le même après une expérience aussi déroutante. Tout dépendait sans doute de l'ouverture d'âme du

passager – certains de ses condisciples, dont Johannes, ne semblaient pas avoir été bouleversés outre mesure par leurs VEC –, mais, au moins, la possibilité était offerte d'appréhender l'extérieur par un autre prisme, une autre lorgnette. La souffrance s'était limitée pour lui à une rage de dents, à une minuscule coupure sous un ongle, à une entorse de la cheville. Dans le corps de Léonie, il avait connu la faim, la soif, la peur, il avait entrevu un cadavre égorgé dans la cave d'un immeuble et croisé son meurtrier, il avait couché à la belle étoile, il avait passé quelques heures en prison, il avait été enlevé, enfermé dans une cave, giflé, battu jusqu'au sang... Il avait affronté davantage de dangers, d'incertitudes, en un jour et deux nuits que lors des vingt premières années de sa vie. Souffrance, humiliation, exploitation, le lot quotidien de millions d'hommes, de femmes et d'enfants sur la terre pendant que d'autres se vautraient dans un luxe tapageur en agitant, comme des crécelles, les droits de l'homme, les Lumières, la raison, la démocratie, une farce sinistre dont il était l'un des acteurs ou, au moins, le spectateur complaisant.

Le temps s'écoula. Léonie restait étendue sur le sol sans bouger. De temps à autre, un gémissement, un soupir s'échappait de ses lèvres, une protestation étouffée de son corps martyrisé. Ses souvenirs déferlaient sans cohérence, provenant des différentes périodes de sa vie, des plus anciennes aux plus récentes. Cyrian enregistrait et rassemblait les bribes de sa mémoire : enfance passée dans un dénuement total, mais relativement libre et heureuse, bandes de gosses aux yeux rieurs et aux ventres distendus, chapardage sur les étalages et dans les cases, père joueur, buveur et toujours absent, mère travailleuse, dure à la tâche, exténuée, frères et sœurs de tous âges, faim dévorante, partage des moindres épluchures, des moindres restes, eau puisée dans les flaques et bue dans le creux des mains, coliques, soldats d'un camp ou de l'autre s'abattant comme une colonne de fourmis carnivores sur le village, ne laissant après leur départ rien d'autre que les murs et les toits, et aussi des gosses dans le ventre des filles, des cris de terreur et d'horreur, les tripes nouées, la vie qui reprend, nouvelles farandoles, nouveaux jeux dans une chaleur à couper le souffle, mouches bourdonnantes sur les corps d'une maigreur effrayante agonisant dans les cours, faces ridées et graves des anciens affirmant qu'on a tué l'Afrique, qu'elle ne pourra plus se relever, ployant sous le joug du Fonds monétaire international, des banques, des dettes, incapable de supporter les concurrences occidentale, indienne et chinoise, les guerres ethniques attisées par les puissances étrangères, l'irruption soudaine de tante Destinée, la hyène, l'accord passé avec le père, la désapprobation et les sanglots de la mère, le départ pour la France, l'atterrissage brutal dans un monde sans couleur, froid, lugubre, les odeurs étranges, fades, l'impression

d'entrer dans un hospice géant, comme dans les couloirs de l'hôpital qu'elle avait visité à Monrovia quand son père y avait été admis pour soigner une infection urinaire, et puis l'interminable cauchemar de douze ans, les clients, les porcs, les porcs, les porcs... Le résumé d'une vie. Cyrian aurait éclaté en sanglots s'il s'était trouvé en cet instant dans son corps d'origine. Il lui sembla qu'elle remuait.

Léonie ? Léonie ? J'ai... j'ai mal... Essaie de ramper jusqu'au matelas, tu y seras mieux que sur le béton. Pas la force. Essaie. Elle essaya. Chacun de ses mouvements réveillait en sursaut la douleur tapie dans les recoins de son corps. Elle mit plus de trois minutes à parcourir les deux ou trois mètres qui la séparaient du matelas. Quand elle se fut enfin allongée entre les couvertures pliées, elle sombra presque aussitôt dans un état qui n'était ni le sommeil, ni le coma, mais l'exil d'une chair trop dévastée pour être encore habitable.

Combien de temps, tu crois ? Je ne sais pas au juste, je dirais un jour. Un jour qu'elle n'avait rien bu ni mangé, qu'elle oscillait entre veille fiévreuse et sommeil agité. Les plaies s'étaient presque refermées et les douleurs assourdies. Léonie évitait tout mouvement brusque susceptible de les réveiller. Elle avait étalé une couverture sur elle et accepté l'odeur épouvantable que dégageait le tissu en échange de sa chaleur. S'ils ont déménagé ton corps, Cyrian, on ne pourra jamais le retrouver. Tu as peur d'être condamnée à me supporter jusqu'à la fin de tes jours, hein ? Elle éclata d'un rire qui fit trembler ses seins, son ventre, et aviva quelques-unes de ses blessures. Je m'habitue à toi finalement, j'ai l'impression qu'avec mon bébé de vingt et un grammes, je ne serai plus jamais seule, j'ai dit ça pour toi : tu as un corps d'ange, une vie de rêve, ce serait dommage d'être condamné à passer toute ta vie dans le corps d'une pauvre négresse. Une vie de rêve ? Il y a bien longtemps que ceux qui mènent une vie de rêve, comme tu dis, ont cessé de rêver, ils n'ont plus qu'un but, jouir de leurs possessions, les augmenter si possible, les transmettre, comme s'ils pensaient un jour marchander leur immortalité, mais ça ne les empêchera pas de crever, seuls, amers, désespérés, ils ne sauront jamais si on les a aimés pour eux ou pour leur satané fric, voilà d'où je viens, Léonie, d'un monde qui se targue de démocratie, de fraternité, d'égalité, et qui est incapable de partager, d'un monde qui a perdu tout sens de l'humain. Tu crois qu'ils sont mieux, les miens, mon père, ma tante, Lucius ? Ils sont de ma race et, pourtant, ils enlèvent les fillettes en Afrique pour les livrer aux caprices des Blancs, Dennis et les Bulls, les seuls qui aient été bons avec moi, ont été exécutés comme des criminels. Disons que les hommes sont frères en cruauté, ils ont au moins un point commun. Est-ce que les hommes peuvent changer, Cyrian ? Peut-être, à condition de ne pas limiter le

monde à leurs propres perceptions, d'embrasser toutes les façons de le regarder... Léonie gémit, elle avait mal, elle avait soif, elle avait faim, elle était torturée par une énorme envie de soulager sa vessie. Pisse dans un coin de la pièce, qu'est-ce que tu en as à foutre ? J'ose pas. Pourquoi ? Parce que ça va sentir, et parce que je risque d'avoir mal, et aussi parce que... parce que tu es en moi. Ça ne sera pas la première fois, j'aime bien pisser avec toi. Un petit rire s'échappa des lèvres de Léonie. Je peux vraiment rien faire sans que tu me colles aux fesses, Cyrian.

Un bruit de pas et un cliquetis de clefs précédèrent l'ouverture de la porte et l'irruption de Lucius dans la pièce. Il n'alluma pas, il se contenta de la lumière de la cave qui s'engouffrait par la porte et plaquait un rectangle étincelant sur le béton. De son costume croisé clair émanait un parfum capiteux, presque suffocant.

« T'es devenue une sacrée belle fille. »

Il s'approcha du matelas et, de la pointe de sa chaussure, souleva la couverture pour contempler le corps de Léonie.

« Ta tante est folle de t'amocher, de vouloir te transformer en sac d'os. Regarde-moi ça : tu as tout ce qu'il faut là où il faut bien comme il faut. »

Sa voix s'était troublée, sa respiration était devenue rauque. Il s'accroupit près d'elle, glissa la main sous la couverture et commença à lui pétrir un sein. Elle se tourna d'un coup sec sur le côté pour couper court à ses attouchements, les douleurs se coulèrent sur sa peau comme des anguilles.

« Léonie, Léonie, je suis raide dingue de toi. Si tu veux bien de moi, je te ferai sortir d'ici, tu as ma parole, je t'aiderai à t'échapper. »

Est-ce qu'on peut lui faire confiance ? Surtout pas, c'est un lâche et un menteur, il n'osera jamais contrarier la hyène, il m'abandonnera comme un vieux chiffon quand il aura fini sa petite affaire, il me suppliera de ne rien dire, et puis, je ne veux pas qu'il me touche, je ne veux pas qu'il entre en moi, je ne veux pas...

« On a tout juste le temps, ma beauté : ta tante est partie pour une petite heure. »

Fais-lui croire que tu acceptes. Mais... Il a sans doute un flingue dans la poche de sa veste, laisse-le te caresser, laisse-le t'embrasser, tu pourras lui piquer quand il sera fou de désir. Le regard de Léonie se posa sur la poche de la veste du paon, déformée par un objet lourd. Et si c'est pas un flingue ? Tu dois prendre le risque, ta tante s'est absentée, c'est le moment. J'ai pas envie qu'il me touche, pas envie qu'il m'embrasse. L'image du grand Noir aux yeux doux, de ses lèvres toutes proches, occupa l'esprit de Léonie. Tu n'as qu'à te figurer que tu es une actrice, que tu joues la comédie.

« Tu me rends dingue, ma beauté. »

Le paon s'allongea près d'elle et, à nouveau, glissa la main sous la couverture pour effleurer l'arrondi de sa hanche. Elle frissonna de dégoût. Je ne veux pas... je ne veux pas... Pense à toi, pense à moi : on peut tous les deux retrouver la liberté. Au bord des larmes, elle se retourna et s'offrit aux caresses et au souffle de Lucius.

« Tu es une bonne fille, Léonie. »

C'était le branle-bas dans la propriété de style briard, un trafic incessant sur le chemin de pierres et dans la cour, des membres de la bande, reconnaissables à leurs crêtes et à leurs tenues de cuir, mais aussi des visiteurs vêtus de costumes sobres et venus à bord de voitures de luxe conduites par des chauffeurs. Les bâtiments, parfaitement rénovés, se dressaient au centre d'une immense clairière cernée par une épaisse forêt. La maison de maître aux toits pentus couverts de petites tuiles plates et rouges se prolongeait d'un côté par les écuries et de l'autre par les granges, les hangars, l'ancien four, le pigeonier et le bleu miroitant d'une piscine en partie couverte. De temps à autre, profitant des éclaircies, des hommes et des femmes venaient s'y baigner avant de s'allonger sur les transats disposés autour du bassin. Edmé avait cru apercevoir la silhouette sombre de Calixte sur le perron de la maison. Elle accompagnait un homme d'une cinquantaine d'années à l'allure de PDG ou de diplomate. Après une filature d'environ cinq kilomètres sur la route sinueuse, les deux flics n'avaient pas suivi le fourgon noir lorsqu'il s'était engagé dans le chemin de terre. Un panneau en mauvais état indiquait un lieu-dit : *La Fallière*, et il était évident que la voie, privée, ne desservait aucun autre hameau. Ils avaient planqué la 307 sous le couvert et poursuivi à pied pour éviter d'être repérés, le pistolet à la main, coupant à travers la forêt à la lueur de la minuscule lampe torche de Paul, craignant de tomber sur des vigiles accompagnés de chiens. Les lumières qui brillaient à travers les ramures les avaient avertis depuis plusieurs centaines de mètres qu'ils approchaient d'une propriété. Des aboiements lointains avaient retenti, mais, trop éloignés pour être flairés par les chiens placés dans le sens du vent, ils avaient atteint l'orée de la clairière sans encombre. Ils avaient décidé de passer la nuit sur place en établissant des tours de garde. Y a nettement mieux comme hôtel, avait soupiré Paul. Sûr, avait répondu Edmé, mais il faut qu'on reste là, il peut se passer des choses cette nuit. Après s'être confectionné un vague matelas avec des branches, des feuilles, de la mousse, ils s'étaient relayés toutes les trois heures. À l'aube, ils étaient juchés sur l'un des chênes centenaires du bord de la clairière. Edmé avait renoué avec les sensations de l'enfance. Au moins quarante-cinq

ans qu'il n'avait pas joué les acrobates dans les arbres. Le corps était plus raide, le style moins leste, mais la griserie intacte. Ils s'étaient installés le plus haut possible, jusqu'à ce que les branches plient sous leur poids. De leur poste d'observation, ils avaient une vue d'ensemble des bâtiments et des environs. Edmé aurait donné n'importe quoi pour boire un café chaud, il s'était contenté d'une cigarette, dégueulasse, sous le regard désapprobateur de Paul. Ben quoi, y a pas marqué interdit de fumer, non ? Le sixième de groupe avait haussé les épaules avant de sortir, avec un rien de solennité, une petite trousse de sa poche ; elle contenait, outre sa lampe torche de la taille d'un stylo, des jumelles minuscules qui grossissaient trente fois et un appareil photo numérique dont les qualités, deux gigapixels, zoom X 10, étaient inversement proportionnelles au volume. La carte a une mémoire de cinq gigas, avait précisé Paul, satisfait du petit effet produit sur son équipier. On peut en prendre des photos avec cet engin, le tout made in China, même pas cent euros, eh oui, c'est ça, la mondialisation, faut juste pas avoir peur du modernisme, hein ? Petite pique à l'adresse du vieux ringard avec son clope au bec, son imper hors d'âge, son allure générale de flic à l'ancienne qui n'était même pas au courant que fumer n'était plus à la mode et ne savait pas utiliser les outils de son temps. Edmé fut obligé d'admettre que le matériel de Paul se révélait précieux dans les circonstances : ils pouvaient grâce aux jumelles saisir les détails avec une netteté étonnante.

« Fais voir, je crois bien que c'est elle, Calixte. »

Paul lui tendit les jumelles. Edmé les braqua sur la silhouette en noir debout sur le perron, et, après une rapide mise au point, réussit à obtenir un gros plan sur un visage blême et ultra maquillé. Elle, l'égérie de la bande de psychopathes, la chatte au regard jaune et cruel, la vampiressa, plus vieille, presque décrépite dans la lumière crue de l'aube. Sa face blafarde ramena Edmé quelques jours en arrière dans le sous-sol du pavillon de Nogent, Sylvaine enchaînée à ses côtés, le baiser fougueux de Sylvaine, Sylvaine terrorisée, blessée, paralysée. ... Il faillit sortir son portable et appeler l'hôpital, y renonça, trop tôt, il n'aurait personne, aucun médecin pour lui parler, il devait attendre, ronger son frein, concentrer toute son attention sur la bande de cinglés qui l'avait mise dans cet état.

« Alors, c'est elle ? demanda Paul.

— Bonne pioche, répondit Edmé. On a bien fait de filer le train à ce fourgon.

— On prévient les autres ?

— On attend un peu et on observe. On sait maintenant où ils se terrent.

— Combien de temps ? Je crève de faim, moi !

— Ah bon ? Y a aucune de tes merveilles made in China qui fait

aussi distributeur ? »

Ils observèrent le défilé des voitures jusqu'au début de l'après-midi, notant les plaques minéralogiques, photographiant les hommes et les rares femmes qui parcouraient les allées blanches et gravillonnées. Vraiment précieux, les gadgets de Paul. Les deux flics établissaient un inventaire complet des résidents et des visiteurs des lieux sans être obligés de descendre de leur perchoir, avec, pour seul inconvénient, un début de mal aux fesses, à la nuque et à la colonne vertébrale. Les gens qui affluaient à La Fallière venaient de tous les milieux, on y mêlait allègrement torchons et serviettes, les élégants costumes trois pièces côtoyaient le cuir, le jean et les santiags, les fringues et les maquillages vulgaires pépiaient parmi les tailleurs et les robes au chic discret, les voitures de luxe louvoyaient entre les fourgons et les caisses pétaradantes.

« Qu'est-ce que tous ces gouyas peuvent bien foutre dans ce coin paumé ? grogna Paul.

— Gouyas ?

— Un mot de chez moi. Ces mecs, ces gonzes si tu préfères.

— Ça doit pas être tous les jours foule. On dirait qu'ils attendent quelque chose. Ou quelqu'un.

— Ils n'ont pas tous trempé dans les noyades de la Marne, tout de même ?

— Sûrement pas. Faut juste trouver ce qui les relie.

— On prévient Giovanni ? »

Edmé alluma une autre cigarette et refoula une soudaine envie de vomir. Le temps était peut-être venu d'arrêter, il n'était plus aussi certain d'avoir besoin de clous pour fixer le couvercle de son cercueil.

« Je crains que toute la brigade débarque avec ses gros sabots et que nos petits amis s'égaillent comme une volée de moineaux.

— Pas grave. On les a en photo.

— S'ils ne sont pas fichés, ils auront tout le temps de disparaître. À mon avis, ces types-là ont tout prévu. L'idéal serait de tendre un infranchissable filet autour du domaine avant de donner l'assaut. Mais tu sais comment est la hiérarchie : toujours plus exigeante sur les résultats et toujours plus regardante sur les moyens. Elle risque de tout foutre en l'air.

— On va tout de même pas tendre un filet à deux, objecta Paul.

— Bien sûr que non. Mais je crois qu'il faut attendre encore un peu.

— Si on attend trop, on va finir par prendre racine... »

Ils décidèrent finalement de s'accorder deux heures supplémentaires avant de contacter Giovanni. Edmé appela l'hôpital sans réussir à obtenir de nouvelles de Sylvaine et coupa la communication avec un soupir excédé, les nerfs cisailés par la mauvaise réception et la voix criarde de la standardiste. Il alluma une cigarette pour se calmer, la

fumée lui arracha la gorge et une bonne partie des poumons.

Pendant une heure et demie, ils observèrent les bâtiments et les alentours sans piper mot. Leurs estomacs se manifestèrent à plusieurs reprises par des grondements sourds et prolongés. Si on mange pas dans deux minutes, je hurle, marmonnait régulièrement Paul. Ils ne remarquèrent rien de notable, de petits groupes qui entraient dans la maison ou en sortaient, quelques baigneurs malgré les nuages qui escamotaient le soleil. Calixte fit plusieurs apparitions dans la cour, s'agitant à la façon d'une maîtresse de maison sur le point de recevoir et vérifiant les derniers détails.

« Bon, on appelle la volière », suggéra Paul.

Edmé l'approuva d'un coup de menton résigné. Paul commençait à composer le numéro de Giovani quand un camion déboucha du chemin et s'arrêta dans la cour dans un crissement de pneus et de freins. Deux 4x4 aux vitres teintées l'escortaient, bourrés d'hommes en armes.

« Voilà sûrement le truc qu'ils attendaient », souffla Edmé.

Il braqua les jumelles sur la cour. Les hommes vêtus et cagoulés de noir se déployèrent autour du camion, fusil d'assaut en main. Le pouce de Paul se suspendit au-dessus du cadran de son portable. Le chauffeur du camion ouvrit le hayon arrière. Edmé distingua des caissons ou des cercueils métalliques, et un peu plus loin, un brancard où reposait un corps. Quatre hommes grimpèrent dans la remorque et descendirent les caissons, que d'autres transportèrent aussitôt à l'intérieur de la maison. Les hommes en armes jetaient des coups d'œil nerveux autour d'eux, comme s'ils craignaient une attaque. Les opérations s'effectuaient sans un mot ni un geste superflu.

« Passe-moi les jumelles », murmura Paul.

Edmé les lui tendit. Le sixième de groupe les tint un moment pointées sur la scène avant de lâcher :

« Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ces putains de caissons ?

— On ne le saura pas tant qu'on ne les aura pas ouverts. Ça a l'air super-important en tout cas. Vu les précautions qu'ils prennent et les troupes qu'ils déploient. Une vraie armée. Tu as pris des photos de la plaque d'immatriculation ?

— Évidemment. Le mec dans le brancard... il a l'air salement amoché. Sa gueule, c'est une vraie bouillie. »

L'excitation envoyait la voix habituellement grave de Paul se percher dans les aigus. Il tenait maintenant une grosse affaire, sa première grosse affaire. Il avait participé à la traque du tueur en série de l'Ouest parisien, mais il n'avait été que le rouage anonyme d'une énorme machine, tandis que, là, il était l'un des premiers à remonter la piste, un éclaireur. Il devait reconnaître que c'était surtout grâce la ténacité d'Edmé : lui, l'impulsif, il aurait perdu patience face à la

vieille femme de Nogent, il n'aurait pas recueilli le précieux renseignement sur la ville de Crécy-la-Chapelle. Ses professeurs lui avaient martelé, à l'école de police, qu'on en avait fini avec les vieilles lunes de l'intuition, du flair, du pressentiment, et sa courte collaboration avec Edmé venait de lui démontrer exactement le contraire. Le camion redémarra après le déchargement des caissons et s'éloigna en cahotant sur le chemin, toujours escorté des 4x4. Il ne resta bientôt dans la cour qu'une dizaine d'hommes, épaules larges, costumes sombres, lunettes de soleil, des gardes du corps dont quelques-uns tenaient des molosses en laisse.

« Et maintenant ? »

— Contacte Giovani. Dis-lui de faire les choses en douceur. Faut absolument éviter que tout ce petit monde se volatilise dans la forêt. On retourne à la bagnole et on surveille l'entrée du chemin en attendant l'arrivée des renforts. »

Paul essaya de joindre le chef de groupe, mais tomba sur sa boîte vocale.

« Jamais là quand on a besoin de lui, le Corse ! Pas question de lui laisser un message : je suis pas vraiment sûr qu'il consulte régulièrement sa boîte. Je le rappellerai plus tard. »

Ils descendirent du grand chêne en s'appliquant à ne pas faire craquer les branches et, longeant le chemin à environ vingt mètres de distance, ils rejoignirent la route qu'ils traversèrent après s'être assurés qu'elle était déserte. Paul tenta de rappeler Giovani, tomba à nouveau sur sa boîte vocale, pressa rageusement la touche de son téléphone en proférant un juron. Ils s'engagèrent dans l'étroit chemin forestier bordé de fougères dans lequel ils avaient planqué la 307. Une lourde chape de silence pesait sur les lieux. Les oiseaux ne chantaient plus, les arbres eux-mêmes se retenaient de frissonner. Edmé tira son pistolet et déverrouilla le cran de sûreté.

« T'as entendu ou vu quelque chose ? »

Edmé fit signe à son équipier de se taire et, du bras, désigna les fougères et les arbustes proches. Paul se munit également de son arme et marcha d'un pas prudent en lançant des coups d'œil aigus sur les environs. Ils commencèrent à se détendre lorsqu'ils aperçurent la voiture garée dans la végétation quelques mètres plus loin.

« On va pas y passer la nuit, gronda Paul. J'essaie une dernière fois de joindre Giovani. S'il ne répond pas, j'appelle le divisionnaire adjoint. D'accord ? »

Edmé ne parvenait pas à se tranquilliser, une tension permanente dans la nuque, comme s'il était la cible de plusieurs regards. Aucun mouvement, aucun friselis n'agitait la pénombre de la forêt. Le commissaire divisionnaire décrocha au bout de trois sonneries. Paul n'eut même pas le temps de se présenter. Des hommes vêtus de

combinaisons et de cagoules noires surgirent du couvert. Armés de fusils d'assaut. La soudaineté de leur intervention ne laissa aucune possibilité de réagir aux deux flics. Du canon de son arme, l'un d'eux intima l'ordre à Paul de couper son portable et de le jeter devant lui. Un autre s'approcha d'Edmé et lui retira son pistolet. Ils portaient les mêmes tenues que ceux qui avaient escorté le camion quelques instants plus tôt. Sans doute l'une de ces milices privées, constituées de mercenaires aguerris, qui, lorsqu'elles ne prenaient pas part à l'un des nombreux conflits ensanglantant certaines régions de la terre, se louaient aux plus offrants. Des machines à tuer, aucune pitié à attendre de ces types. Edmé eut une pensée pour Sylvaine, il n'avait pas envie de lâcher, pas envie de renoncer, pas maintenant qu'elle habitait sa vie, qu'elle chevauchait chacune de ses pensées. Même s'il devait pousser son fauteuil d'infirme jusqu'à la fin de ses jours, il ne l'abandonnerait pas. Il garda les yeux baissés, pas question de les défier, de leur donner un prétexte pour le tuer. L'homme qui tenait Paul en joue, un balèze, s'approcha de lui, le fouilla sans ménagement, arracha son portefeuille de la poche intérieure de sa veste, en vérifia d'une main le contenu, montra aux autres la carte barrée de bleu et de rouge protégée par le plastique transparent de l'étui.

« Des flics, bordel », grogna l'homme.

Ils s'agitèrent, l'un d'eux écrasa d'un coup de talon rageur le téléphone portable de Paul.

« Les autres, là, ils nous ont dit qu'on risquait rien, qu'on était protégés », glapit un autre.

Un autre s'approcha d'Edmé. Ses yeux ouvraient des fenêtres de ciel matinal dans la fente de sa cagoule.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? Qui vous envoie ? »

Edmé ne répondit pas. D'un geste, son vis-à-vis ordonna à l'un de ses acolytes de poser le canon de son fusil d'assaut sur l'abdomen de Paul.

« Soit tu racontes tout ce que tu sais, soit on tire dans le bide de ton pote et on l'enterre avant qu'il soit mort. »

Paul adressa un regard implorant à Edmé. Qui pouvait avoir envie de crever à son âge ? La vie n'était jamais autant désirable, autant fabuleuse, que lorsqu'on était sur le point de la perdre.

« On... on est sur une enquête, répondit Edmé.

— Quel genre d'enquête ? »

L'homme qui braquait Paul lui enfonça brutalement le canon de son arme dans le ventre.

« Une bricole, un trafic de bagnoles... »

Les yeux bleus du vis-à-vis d'Edmé flamboyèrent.

« Te fous pas de ma gueule ! Deux flics de Paris se déplacent pas dans le fin fond de Seine-et-Marne pour un simple trafic de bagnoles.

S'adressant à son acolyte, sans se retourner : Lâche-lui une rafale dans le bide, ça leur déliera peut-être la langue.

— Attendez ! intervint Edmé. Ça a... euh, un rapport avec les cadavres trouvés dans la Marne. »

L'autre marqua un temps de silence, Paul ne respirait plus.

« Il y en a d'autres que vous au courant ? »

Edmé hésita : il fallait les maintenir sous pression tout en évitant de les affoler. Leur panique pouvait se retourner contre Paul et lui. Le premier réflexe des criminels traqués était de faire place nette avant de battre en retraite.

« Personne. On n'a pas eu le temps de prévenir notre chef de groupe. Mais ils savent qu'on est dans le coin.

— Ils vont intervenir ? reprit l'homme d'une voix forte.

— Pas tout de suite, répondit Edmé. En général, le groupe s'inquiète au bout de trois ou quatre jours quand deux de ses hommes manquent à l'appel. »

Le regard de Paul lui brûlait la joue et la tempe gauches.

« Qu'est-ce qui me dit que je peux te croire ?

— Vous êtes du bon côté du flingue, non ? »

L'homme réfléchit, les yeux toujours fichés dans ceux d'Edmé, comme pour tenter de pénétrer son esprit.

« On les garde vivants pour l'instant, dit-il enfin d'une voix sourde. S'ils nous ont raconté des salades, ils le regretteront. »

Edmé entrevit du soulagement sur les traits de Paul. Leur situation n'était pas brillante, mais ils avaient gagné l'essentiel : du temps.

Léonie avait failli vomir lorsque la langue râpeuse de Lucius s'était insinuée dans sa bouche. On ne pouvait pas tricher avec le corps. La seule solution, c'était de se retirer loin en elle-même, comme elle avait l'habitude de le faire lorsque la douleur ou la honte étaient trop fortes, mais Cyrian l'en empêchait, l'obligeait à rester consciente, lucide, elle avait une âme en charge, elle devait réussir à glisser la main dans la poche de la veste du paon et le mettre hors d'état de nuire, elle devait accepter ses mains, sa langue, sa peau, son odeur, elle devait le rendre fou de désir, lui faire perdre tout contrôle. Il n'était pas très difficile à enflammer, Lucius, il haletait déjà comme un chiot assoiffé, il dégrafait son pantalon et se battait avec son caleçon pour dégager le gourdin dressé entre ses cuisses. Par chance, malgré les gouttes de sueur qui perlaient à son front, il n'avait pas songé à retirer sa veste. Il se montrait maintenant fébrile, se perchait comme un coq énervé sur Léonie, lui écartait sans ménagement les jambes, brûlait de la posséder. Elle faillit se débattre, puis se raisonna, elle le considéra comme un client ordinaire, un porc, il la pénétra d'un seul coup, coupée en deux, buisson d'épines dans le ventre, poussa un grognement de satisfaction, se maintint quelques instants au fond d'elle, commença à bouger le bassin, lentement au début, puis de plus en plus vite, maintenant, maintenant, Léonie ravala ses larmes et son envie de désarçonner le paon, il la saccageait, il la blessait, possédé par son désir, elle était pleine de lui, emplie d'une chair détestable, elle approcha la main de la poche de sa veste tout en se creusant pour l'enfermer dans ses tréfonds, ses doigts agrippèrent une crosse lisse et froide, sors-le doucement, doucement, repère le cran de sûreté, là, ce petit truc, pousse-le vers le haut, bien, bien, Cyrian, il me fait mal, il est gros, il me coupe en deux, je sais, Léonie, tes douleurs sont miennes, pose le canon sur sa nuque, presse la détente, Lucius soufflait, grognait, le paon, le porc, la fin était proche, il allait tirer sa salve, Léonie approcha doucement le pistolet de son crâne, je n'y arrive pas, je tremble trop, pense à toi, Léonie, pense à nous, dirige le canon vers sa nuque, elle accompagna les coups de boutoir de plus en plus amples et puissants du paon, réussit enfin à poser le canon juste au-dessus de son cou, il ne s'en rendit pas compte, il continua de la

besogner, happé par l'irrésistible fil qui se dévidait de son bas-ventre, flingue-le avant qu'il jouisse, ce salaud, ne reste pas dessous, la balle risque de le traverser, Léonie se décala légèrement, son index se crispa sur la détente, elle crut qu'elle n'aurait pas la force, le métal s'enfonça d'un coup sec, la détonation éclata, coup de tonnerre, odeur de poudre, onde de chaleur, un craquement, le crâne du paon éclaté, du sang gicla sur la main de Léonie, puis une autre substance, plus épaisse, gluante, de la cervelle peut-être, Lucius se figea dans un dernier coup de reins, de l'air s'échappa de sa bouche entrouverte comme d'un pneu crevé, il bascula sur le côté, roula du matelas sur le sol, se figea sur le dos, yeux révulsés, un dernier soubresaut, un dernier souffle, un gargouillement prolongé, une auréole de sang autour de la tête, des taches sur son costume clair, ridicule avec son gourdin à l'air et ses jambes entravées par son caleçon et son pantalon, tu l'as eu, Léonie, lève-toi, vite, on n'a pas de temps à perdre, elle n'y parvenait pas, contaminée par la mort qu'elle venait de donner, glacée, elle n'était pas Tania la panthère, elle ne savait pas tuer de sang-froid, l'arme dans sa main pesait des tonnes, ta tante va revenir d'un moment à l'autre, elle se secoua, lâcha le pistolet, reprends-le, il peut nous être utile, elle le ramassa, se releva, buisson enflammé dans le ventre, muscles tétanisés, douleurs réveillées en sursaut, enjamba le paon, dont le teint virait au café crème, presque aussi clair que son costume, sortit de la pièce, titubante, guerrière nue et couverte du sang de son ennemi, sang sur son épaule, sang sur son sein, sang sur son bras, se rua dans l'escalier, gravit les marches quatre à quatre, vite, piquer des fringues à la hyène et foutre le camp, fonce, Léonie grimpa au premier, se dirigea vers la chambre de tante Destinée, s'arrêta, qu'est-ce que tu fous, bordel ? cette porte, l'ancienne chambre aux cauchemars, ne va pas là-dedans, ça ne servirait à rien, ça nous ferait perdre du temps, tu as raison, Cyrian, j'ai mal au ventre, il m'a saccagée, ça me brûle, l'odeur du paon, ombre maléfique, elle entra dans la chambre de la hyène, passa dans le dressing, choisit, fébrile, les fringues les moins colorées, les moins voyantes, pas évident, un pantalon ample et blanc, un pull léger vert, pas de sous-vêtements, elle ne supporterait pas leur contact, elle opta pour les chaussures les plus plates, au moins huit centimètre de talon quand même, les enfila, un peu grandes, un peu larges, redescendit, ouvrit la porte d'entrée du pavillon, deux ombres noir et feu se ruèrent sur elle, les dobermans de Lucius, ils la reniflèrent bruyamment, elle craignit qu'ils ne la reconnaissent pas, ils se contentèrent de lui lécher la main, puis, attirés sans doute par les odeurs qui montaient du sous-sol, ils dévalèrent l'escalier de la cave, Léonie sortit du pavillon, referma la porte derrière elle, il ne faisait pas très chaud, elle aurait dû prendre une veste, elle glissa le pistolet dans la poche de son

pantalon, deuxième fois qu'elle s'évadait de la maison de tante Destinée, la hyène, une fois de nuit, une autre de jour, elle courut à perdre haleine, les muscles aussi durs que la pierre, se jeta dans les rues comme elle se serait réfugiée dans un labyrinthe.

Pas facile de se déplacer à Paris sans argent ni pièce d'identité. Prendre le train de banlieue sans payer en jouant à cache-cache avec les contrôleurs, même chose dans le métro et, enfin, déambuler dans les rues en fuyant discrètement tout ce qui porte un uniforme, tout ça avec les vêtements empruntés à tante Destinée qui ne lui allaient pas. Les hommes, jeunes ou vieux, se demandaient visiblement pourquoi une fille comme elle portait des fringues aussi nazes. Je t'ai vue dans une vitrine, effectivement, on dirait un clown. Merci, Cyrian, tu sais faire des compliments aux femmes ! De rien, de rien. Voilà ce que je te propose : d'abord, il faut savoir si le translateur a été déménagé, peut-être qu'on trouvera Johannes sur place. Ça m'étonnerait, vu l'état dans lequel Lucius et l'autre l'ont abandonné. On peut toujours essayer : ils lui ont écrabouillé la face, mais ils ne lui ont pas tiré une balle dans la nuque. La scène ne cessait de hanter Léonie, le poids du corps sans vie du paon, son sang visqueux sur sa main et son poignet, sa vie qui s'en allait, sa flamme qui s'éteignait. Elle n'en éprouvait pas de remords, elle restait seulement glacée par le saisissement soudain de Lucius, comme s'il avait emporté une partie d'elle dans l'au-delà. Il lui avait laissé un souvenir douloureux entre les cuisses, elle n'osait pas faire pipi malgré une envie de plus en plus pressante. Si on ne trouve personne dans le 12^e, on ira chez moi ; j'ai une Master Card à l'appartement, elle est encore valide, je te donnerai le code, tu pourras tirer du fric et t'acheter d'autres vêtements. Après on essaiera de savoir s'ils ont déplacé cette satanée machine et où ils l'ont planquée. Comment ? Des coups de téléphone à donner à deux ou trois Titans de ma connaissance. Tu parleras par ma voix, ils ne me croiront pas. Je te fais confiance, Léonie, tu sauras être convaincante.

Personne dans le 12^e. Les pluies avaient lavé le trottoir du sang et des dents de Johannes. Le bâtiment délabré n'avait plus de porte d'entrée, arrachée. À la place, un ruban fluo de sécurité et une pancarte indiquant que l'immeuble frappé d'alignement allait bientôt être démoli et que, sur le site, s'élèverait dans dix-huit mois une résidence de luxe. Comme si le laboratoire secret des Titans n'avait jamais existé. La vitesse à laquelle les déménageurs avaient fait place nette sidéra Léonie et son passager. Va voir à l'intérieur. Mais je risque... Rien du tout ! Il n'y a plus personne là-dedans ; peut-être qu'ils ont laissé mon corps dans un coin, ça m'étonnerait, mais allons tout de même aller vérifier. Léonie s'assura que personne ne déambulait dans la rue avant de se glisser sous le ruban et de

s'introduire dans le bâtiment. Elle reconnut la salle d'attente bien que vidée de ses fauteuils et de sa table basse. De même, les couloirs avaient perdu leur habillage métallique et leurs sas de sécurité. Elle gagna sans difficulté la pièce où s'étaient opérés les transferts. Trois des quatre murs étaient toujours recouverts de leur carrelage blanc, mais la cloison noire et alvéolaire qui séparait le corps d'origine du corps d'emprunt avait disparu, les deux salles n'en formant désormais plus qu'une. Léonie ne remarqua aucun vestige de l'activité qui s'y était déroulée, pas une seringue, pas un gant, pas un petit bout de coton. Seule la propreté, insolite dans un tel contexte, rappelait que les locaux n'étaient pas abandonnés depuis très longtemps. L'air était imprégné d'une forte odeur de chlore. Je n'en reviens pas : ils ont tout désinfecté, ils n'ont laissé aucune empreinte génétique, aucun indice, je ne suis même plus certain que tout ça a un jour existé. Bien sûr ce que ça a existé : qu'est-ce que tu ferais en moi, sinon ? Ton corps n'est pas là en tout cas. Complètement idiot de ma part de croire qu'ils auraient pu l'abandonner ici, ils ont dû l'emporter dans leur nouveau bunker. Il faut qu'on appelle Johannes. Il n'est peut-être pas en état de répondre. Allons chez moi, tu pourras utiliser mon téléphone fixe.

Pas grand-monde dans le métro, peu de passagers, pas de contrôleurs. Ils arrivèrent à l'appartement de Cyrian sous une pluie battante. Incroyable comme le temps pouvait changer en quelques minutes. Un vent violent s'était levé, les nuages s'étaient rassemblés comme une armée en campagne et déferlaient au-dessus de la ville en crachant leurs premières gouttes. Léonie était trempée lorsqu'elle entra dans l'appartement. On l'y attendait. La jeune Blanche, la maîtresse de Cyrian. Eh, EX-maîtresse ! Elle n'a pas un comportement d'ex, mais d'amoureuse, c'est une femme qui te le dit. Bah, elle dit elle-même qu'elle me préfère mon père. Elle cherche seulement à te rendre jaloux, idiot. Affalée dans le canapé, grignotant des biscuits apéritif, Aurelle fixait d'un air morne les images qui se succédaient sur l'écran plat. Elle leva sur Léonie un œil vitreux, gonflé, rougi, comme si elle avait pleuré. Une forte odeur d'alcool flânait autour d'elle, sur la table traînait une bouteille de Vodka aux trois quarts vide.

Un ricanement éclata comme une bulle de ses lèvres.

« Tiens, tiens, voilà... voilà la gardienne de l'appartement. Les mots sortaient de guingois de sa bouche. Je... je t'attendais, Lé... Léonie, c'est ça ? Ton... ton prénom est aussi ringard que tes vêtements... Tu... tu as des nouvelles de Cyrian ? »

Dis-lui la vérité. Elle ne me croira pas. Il faut la persuader, elle peut nous être utile, elle a son permis, une voiture, elle nous fera gagner du temps. Je croyais que les voyages dans les corps d'emprunt devaient rester clandestins. On n'a pas le choix, Léonie. Moi je trouve ringardes les fringues de ta tante, mais sûrement pas ton prénom. Je ne te crois

pas. Je suis peut-être idiot, mais pas menteur, enfin, pas sur ce coup-là.

« Pourquoi... pourquoi tu réponds pas, Léonie ? »

— J'ai des choses importantes à vous dire, et vous êtes pas en état d'entendre quoi que ce soit. Vous devriez prendre une douche pour vous dessaouler. »

Aurette lui retourna un regard furibond.

« T'es qui, toi, pour me donner des ordres ? »

Dis-lui qu'elle recevra des nouvelles de Cyrian quand elle aura pris sa douche et bu un café. Léonie répéta mot pour mot, d'une voix ferme, la suggestion de son passager. Aurette se redressa, l'intérêt avait supplanté la colère dans ses yeux vitreux.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que tu aurais à me dire sur Cyrian ? »

Plantée devant le canapé, l'air buté, Léonie ne répondit pas.

« C'est à toi de prendre une douche, reprit Aurette avec une moue. Tu pues je sais pas quoi... »

— Je le ferai après. En attendant, je fais le café. »

Léonie se dirigea vers le coin cuisine sans plus prêter attention à son interlocutrice. Elle versa de l'eau dans la cafetière, du café dans le filtre, et, lorsqu'elle pressa l'interrupteur de la machine, elle entendit Aurette se lever et se diriger d'un pas incertain vers la salle de bains.

« Bon, alors, qu'est-ce que tu as à me dire ? »

Aurette était restée en peignoir après sa douche, manière de montrer à Léonie qu'elle était la maîtresse en titre du propriétaire des lieux. Léonie en avait été quitte pour enfiler un tee-shirt de Cyrian qui lui tombait sur les genoux. Installées de chaque côté du bar, elles buaient une tasse de café accompagnée de toasts. La mine d'Aurette s'était dépliée, ses yeux avaient recouvré en partie leur éclat, ses cheveux encore humides se déversaient dans son cou. À nouveau Léonie se sentait laide, insignifiante. Tu es folle, je te trouve aussi, voire plus jolie qu'elle. Tu te moques de moi ; regarde ses cheveux et regarde les miens ; regarde sa peau et regarde la mienne ; regarde ses mains et regarde les miennes ; regarde ses yeux et regarde les miens. Et toi, regarde comme elle te regarde, elle crève de jalousie. Léonie vida sa tasse.

« Ça va vous paraître incroyable... » Eh, pourquoi tu la vouvoies ? Elle te tutoie, elle. J'ose pas, j'ose pas. Tu dois la tutoyer, tu cesseras de te sentir inférieure à elle, elle cessera de se sentir supérieure à toi. « Ça va te paraître... » Réprobation dans le regard d'Aurette, qui ne protesta pas. « ... incroyable, mais c'est Cyrian qui parle à travers moi. »

La surprise dans les yeux d'Aurette se teinta presque aussitôt d'incrédulité. D'un signe agacé, elle indiqua à Léonie de poursuivre.

Dis-lui que je suis en toi, enfin que ma conscience est en toi, on lui expliquera ensuite le secret du translateur des Titans.

« Cyrian, enfin sa conscience, ou son âme, est en moi.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? »

Léonie raconta à Aurelle l'histoire des Titans, de leur machine, des voyages extracorporels. Elle n'avait pas besoin de chercher ses mots, elle prêtait sa voix à Cyrian, une expérience étonnante, déstabilisante dans un premier temps, à laquelle elle finit par s'habituer. Tu m'as demandé pourquoi je t'avais vendue à Johannes : tu as ta réponse maintenant, il m'avait promis un voyage ultime, que seuls les Titans pouvaient expérimenter, et je devais d'abord te conduire dans son lit, c'était sa dernière condition, ma dernière épreuve. Je ne pouvais pas savoir qu'il se comporterait avec toi comme un monstre. Alors je t'ai fait boire cette saloperie chimique pour que tu ne te souviennes de rien, pas très honorable, je sais, mais, si je ne satisfaisais pas le caprice de Johannes, je restais à la porte de la Confrérie et je n'aurais jamais eu accès au voyage extracorporel. Aurelle écoutait sans dire un mot, pâle, les mâchoires serrées, laissant à ses yeux vert et or le soin d'exprimer ses sentiments, scepticisme, surprise, dégoût, colère, mépris, peur... Elle était visiblement ébranlée : qui d'autre que Cyrian pouvait connaître cette histoire avec Johannes ? Qui d'autre que lui aurait pu rapporter ces détails ? De temps à autre, elle fixait Léonie avec horreur, comme elle aurait contemplé une bête hideuse échouée dans l'appartement. Et puis, tu as voulu porter plainte, on t'en a dissuadée, les Titans, là encore, la Confrérie a des relais dans tous les ministères, je vais même t'avouer un truc, j'avais bel et bien foiré mes examens de fin d'année, mais, comme il y a quelques Titans dans le conseil d'administration de l'EESS, ils m'ont arrangé le coup. J'ai donc effectué un premier voyage dans un corps d'emprunt et j'ai trouvé ça tellement fabuleux que, contrairement aux règles, j'ai voulu aussitôt recommencer. On s'est arrangés avec Johannes, sans la sécurité habituellement associée aux transferts, il avait besoin de fric, je l'ai payé de la main à la main, tout pour lui. Le laboratoire a été déménagé je ne sais pas où, Johannes a été agressé devant la porte du bâtiment, Léonie enlevée par le copain de sa tante, bref, tout a dérapé. Voilà la situation : je suis piégé dans le corps de Léonie, nous ne savons pas où est mon corps d'origine, ni si Johannes est toujours vivant. Léonie, elle, n'a pas de papiers, elle est clandestine, elle risque l'expulsion immédiate si elle est arrêtée par les flics...

Aurelle avala une tasse de café tiède, secoua la tête, se leva et fit quelques pas dans le salon.

« Impossible de gober un truc pareil ! Impossible ! »

Elle se retourna brusquement.

« Tu... tu as entendu quand je lui ai parlé de ton père ?

— Évidemment. C'est moi qui ai suggéré à Léonie de te demander si tu avais couché avec lui. »

Elle se rapprocha de Léonie, toujours assise au bar et la dévisagea un long moment.

« Cyrian, c'est vraiment toi dans le corps de cette fille ?

— Comment aurait-elle pu entrer dans mon appartement si je ne lui avais pas donné les codes ?

— C'est de la folie, de la folie... Comment... Comment peut-on...

— Se foutre dans des situations pareilles ? La curiosité, Aurelle. Je voulais voir le monde à travers d'autres yeux.

— Quel intérêt ? Tes yeux ne te suffisent pas ?

— C'est une expérience fabuleuse. On ne peut pas comprendre tant qu'on ne l'a pas faite. »

Aurelle se recula d'un pas avant de lâcher, dans un souffle :

« Je n'ai pas couché avec ton père. »

Qu'est-ce que tu en penses, Léonie, elle dit la vérité ? Léonie haussa les épaules. Si je te dis ce que je pense vraiment, tu vas croire que je crève de jalousie. Elle ment, c'est ça ? Eh bien, faisons semblant de la croire, nous avons vraiment besoin d'elle.

Léonie composa le numéro de portable de Johannes à dix reprises et tomba à chaque fois sur sa boîte vocale. Malgré la brièveté du message, la voix du grand hibou lui vrillait toujours les nerfs.

« Qui essaies-tu d'appeler ? » demanda Aurelle.

Cyrian ne ressentait plus pour son ex que des vestiges de sympathie. Il se demandait comment il avait pu éprouver pour elle des sentiments aussi forts. Elle lui apparaissait maintenant dans sa réalité de fille frivole et inconsistante, clone de son propre monde, vision désenchantée. Il n'aurait même pas voulu d'elle comme corps d'emprunt. Elle ne cessait de fixer Léonie avec insistance, essayant sans doute de l'entrevoir dans ses yeux, comme un passager à la vitre d'un bus, mais elle butait sur cette fille noire, cette insupportable fille noire qui l'avait emprisonné dans sa chair. Parfois un doute venait troubler le vert lumineux de ses iris : et si Léonie n'était qu'une aventurière, l'une de ces expertes dans l'art de l'hypnose ou de la manipulation mentale ? Peut-être s'était-elle débarrassée de Cyrian et avait-elle inventé un stratagème pour tromper et escroquer ses proches ? Pourtant il y avait ces précisions qu'elle ne pouvait pas connaître sur les tendances sadiques de Johannes, tous ces détails intimes, volés, sordides. J'ai parfois l'impression qu'elle nous croit, et parfois qu'elle ne nous croit pas. Marrant : tu dis nous, comme si nous ne formions plus qu'une entité, comme si tu m'avais déjà absorbé ; attends quelques jours encore. Je n'ai pas l'intention de te trimballer toute ma vie, vingt et un grammes, c'est lourd, et puis j'aimerais bien me retrouver seule avec mes pensées. Je ne demande que ça, sortir, figure-toi. Pourquoi ? T'es pas bien, en moi ? Faudrait savoir ce que tu veux. Je te taquinais, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Essayons de contacter ce flic, un commissaire à la PJ, merde, je ne sais plus comment il s'appelle... Je l'ai rencontré le jour de mon intronisation dans la Confrérie, un mec haut placé. Si tu n'as pas son nom ni son numéro de téléphone, je ne vois pas comment... Allons au siège de la PJ : avec un peu de chance, nous le trouverons sur place, je suis certain de le reconnaître, demande à Aurelle de t'y emmener. Prends la carte dans le tiroir de la table de chevet, pour l'argent et les fringues. Aurelle tiqua lorsque Léonie lui demanda de l'accompagner

en voiture au quai des Orfèvres.

« C'est Cyrian qui parle ? »

— Il connaît quelqu'un là-bas qui pourra peut-être l'aider. On va d'abord acheter des vêtements.

— Avec quel fric ? »

Léonie alla dans la chambre récupérer la Master Card de Cyrian dans le tiroir de la table de chevet, et revint.

« Eh, où tu as pris cette carte ? »

— C'est lui qui m'a dit où la trouver. Il me donnera le code devant le distributeur. »

Elles s'habillèrent. Léonie garda le tee-shirt de Cyrian, enfila le pantalon blanc et les chaussures de tante Destinée, Aurelle remit sa robe toute chiffonnée. Elles sortirent de l'appartement et se rendirent dans une rue commerçante proche. Léonie tira trois cents euros à un distributeur de billets après que Cyrian lui eut soufflé les quatre chiffres du code, puis elles s'engouffrèrent dans une minuscule boutique de vêtements. Léonie opta pour une tenue pratique, un jean, un polo, un blouson, des chaussettes et des chaussures de sport. Elle dit au commerçant qu'elle gardait tout sur elle et paya en espérant qu'elle aurait assez d'argent. Et Aurelle, elle ne prend rien ? Ça ne lui ressemble pas. Elle n'a rien trouvé à son goût. Tant mieux, on gagnera du temps. Sa voiture est garée où ?

« Tu es garée où ? »

— Dans un parking souterrain, pas loin. »

Gagner du temps... Cyrian commençait à se sentir à l'aise dans le corps de Léonie. Un peu trop à son aise. Il ne pilotait pas son vaisseau, mais s'y accoutumait, et le désir de retourner dans son corps d'origine, s'il ne s'était pas encore estompé, perdait de son intensité. Johannes expliquait cette tendance à la symbiose, à l'immersion dans la chair d'emprunt, par l'aspiration fondamentale de l'âme à l'incarnation. Si l'âme, ou la conscience, utilisait le cerveau comme une interface, ce que semblaient prouver les voyages extracorporels, alors elle s'agrégeait spontanément au corps qui la portait, même provisoirement, pour agir dans le champ de la matière. Personne ne savait ce qu'elle devenait après la disparition de son organisme associé, le début d'un nouveau cycle pour les uns, l'anéantissement pur et simple pour les autres. S'était-elle formée lors de la naissance ? Était-elle apparue avant ? Était-elle immortelle ? Toujours est-il qu'elle préférerait la cohabitation à l'errance. L'âme de Cyrian, son essence, son moi, consentait déjà à se perdre en Léonie. Les réactions de Léonie avaient été les siennes quand Lucius le paon s'était enfoncé en elle, il avait vécu dans sa chair d'emprunt l'invasion, la profanation, la blessure, le rejet, l'humiliation. Qu'avaient vraiment ressenti ses partenaires sous son poids d'homme ? Il s'était également montré

brutal, un soudard pressé d'enfermer son épée dans le bas-ventre de son ennemi, il s'était conduit en conquérant, en maître ivre de puissance, même avec Aurelle, elle n'avait pas toujours eu envie de lui, ployant, docile, gracieuse, sous son désir impétueux, il se demandait si Léonie, la fleur saccagée, renouerait un jour avec le désir, si elle pourrait déployer ses pétales et accueillir un homme sans que le buisson d'épines ne pousse dans son ventre, il aimerait être celui-là s'il revenait un jour dans son corps d'origine, non, il n'y avait plus de temps à perdre.

Il leur fallut une bonne demi-heure pour parcourir le chemin pourtant court entre le 6^e arrondissement et le quai des Orfèvres et une demi-heure supplémentaire pour trouver un stationnement. Aurelle et Léonie entrèrent dans le bâtiment et se dirigèrent vers l'accueil tenu par deux jeunes femmes en uniforme.

« Bonjour, c'est à quel sujet ? »

Qu'est-ce que je dis, Cyrian ?

Qu'on cherche un commissaire dont on a oublié le nom mais qui travaille à la PJ. Que c'est urgent. Elles ne vont pas me demander mes papiers ? Peut-être pas si tu parais sûre de toi. J'ai peur, Cyrian. Je sais, je le sens, on est plus fort à deux Léonie.

« Eh bien, mademoiselle, vous avez perdu votre langue ? » s'impatientsa une femme de l'accueil.

Léonie expulsa sa frayeur d'une brève et puissante expiration.

« Nous cherchons un commissaire qui travaille ici, enfin, à la PJ, dit-elle d'une voix aussi ferme que possible. J'ai oublié son nom. Mais c'est urgent. »

Les deux femmes se consultèrent du regard. Elles pensaient visiblement avoir affaire à l'une de ces dingues qui se présentaient devant elles du matin au soir, des femmes qui suintaient l'alcool, les coups, la misère, et qui venaient seulement évacuer leur trop plein de détresse. Comme on n'était pas des chiens, dans la police, on les écoutait patiemment avant de leur demander si elles souhaitaient porter plainte. Elles disparaissaient sans demander leur reste. Pas mal de monde dans la grande pièce baignée de lumière et d'odeurs sales, des hommes et des femmes prostrés sur leurs chaises, des groupes de policiers traversant l'espace comme des ouragans, cliquetis de claviers, brouhahas, éclats de voix lointains, rugissements des voitures qui démarraient en trombe dans la cour intérieure, grondement sourd du trafic sur le quai.

« Et comment voulez-vous qu'on le prévienne si vous ne connaissez pas son nom ? »

Dis-leur que tu l'as déjà rencontré, que tu le reconnaîtras si tu le vois, que c'est une question de vie ou de mort. Léonie répéta mot pour mot les suggestions de Cyrian.

« On n'est même pas certaines qu'il soit dans les locaux », objecta l'une de ses vis-à-vis.

Aurelle se tenait légèrement en retrait, écoutant Léonie, fascinée par la métamorphose de la jeune Noire, par cette assurance soudaine dans laquelle elle décelait l'influence de Cyrian.

Dis-leur qu'il sera furieux s'il apprend qu'elles t'ont laissée partir sans essayer de le contacter.

« Il sera furieux s'il apprend que vous m'avez laissée partir sans essayer de le contacter. »

Léonie parlait d'un ton de plus en plus ferme, elle s'emparait des pensées de Cyrian comme si elles étaient les siennes, déployait une énergie farouche qui accélérât la symbiose entre sa conscience et celle de son passager. Danger : les difficultés mobiliseraient les deux âmes, les rapprocheraient, elles seraient peut-être fondues l'une dans l'autre avant de retrouver le corps de Cyrian, pétris de leurs deux moi, pas le choix, la vie n'allait pas sans risques, ils dansaient sur la corde tendue au-dessus de l'abîme.

Les deux femmes palabrèrent un instant à voix basse avant de passer un coup de fil. Quelques instants plus tard, un flic en uniforme au ventre rebondi se présentait à l'accueil.

« Je vais vous conduire dans les étages, mesdemoiselles, mais avant, je dois vérifier votre identité. »

Cyrian ?... Cyrian ?... Dis-leur que tu as laissé tes papiers chez toi ; peut-être que ceux d'Aurelle leur suffiront.

Le flic secoua la tête d'un air buté après avoir écouté Léonie.

« C'est que je ne peux pas vous accompagner dans les bureaux si vous avez pas vos papiers. Vous êtes pas n'importe où, quand même ! »

Cyrian...

« J'ai mes papiers, intervint Aurelle en tendant sa carte d'identité. Je réponds d'elle. »

Mine de plus en plus butée du flic, ventre de plus en plus gonflé d'importance. La République lui avait confié le rôle de Cerbère, il s'en acquittait avec toute la férocité dont il était capable.

« Pas question. Ou alors vous venez seule.

— Mais ce n'est pas moi qui peux reconnaître le commissaire, c'est elle.

— Elle n'a pas de papiers. Le ton du flic était devenu menaçant. Pas de papiers, pas de visite, point barre. » Il se tourna vers Léonie et consulta du regard ses deux collègues de l'accueil avant de reprendre : « Je vais vous donner un conseil, mademoiselle. Vu votre... enfin, votre... couleur de peau, vous ne devriez pas vous promener sans papiers. »

La peur submergea Léonie, elle perdit de sa superbe, recula de deux

pas. Englouti par un maelström de pensées glacées, blessantes, Cyrian suggéra à son corps d'emprunt de reprendre son calme, mais elle n'était plus en mesure de l'entendre, elle n'avait plus qu'une idée, fuir, fuir à toutes jambes, s'évader immédiatement de ces murs qui risquaient à tout moment de se refermer sur elle.

« Ça ne fait rien, ça ne fait rien, bredouilla-t-elle. Je me débrouillerai autrement. »

Elle courut vers la sortie, bousculant au passage une femme qui portait sous les yeux, sur les joues et le front les stigmates d'une bagarre violente. Elle ne pouvait plus se raisonner, ni entendre la voix de la raison. Les terreurs déferlaient, surgies de la petite enfance, irruption d'une bande armée dans le village, crépitements des fusils d'assaut, fuite éperdue dans la savane, nuées de poussière rouge, éparpillement, peur au ventre, attente solitaire dans un trou, un jour et une nuit immobile, hurlements des hyènes. Interloquée, Aurelle resta un moment sans réaction, puis, quand Léonie poussa la porte du bâtiment, elle se lança à sa poursuite.

Dehors, l'azur du ciel s'estompait sous les nuages cotonneux. La Seine scintillait en contrebas, les bateaux-mouches charriaient leurs cargaisons de touristes extasiés. Léonie parcourut une cinquantaine de mètres sur le trottoir. L'air frais, vif, lui permit de reprendre un peu d'emprise sur elle-même. Désolée, Cyrian, j'ai cru qu'il allait me... Je n'ai pas pu... pas pu... Envoyer une clandestine dans la gueule du loup, pardon, de la hyène, n'était sûrement pas une bonne idée. Demande son portable à Aurelle et essaie de rappeler Johannes. Il ne répond pas, tu ne connais personne d'autre ? Je ne les ai vus qu'une seule fois, je n'ai pas leurs numéros de téléphone, j'ai oublié leurs noms. Et ton père ? Lui ? Il n'a jamais fait partie des Titans, enfin, je ne crois pas. Et puis hors de question de lui demander quoi que ce soit... Aurelle arriva à hauteur de Léonie en haletant. Cinquante mètres suffisaient largement à l'essouffler, elle ne pratiquait la marche qu'à l'intérieur des grands magasins. Il y a peut-être une solution : les administrateurs de l'EESS. Certains d'entre eux sont des membres de la Confrérie. S'ils ne savent pas où a été déménagé le translateur, ils pourront au moins nous donner des noms, des contacts. Dis à Aurelle de nous emmener à... Eh ! Quoi ? Quoi ? Devant toi, regarde. Deux hommes marchaient dans sa direction, l'un en costume cravate et l'autre en blouson de cuir. L'homme en costume gris, c'est lui, le commissaire en question. Tu es sûr ? Sûr et certain, aborde-le. Qu'est-ce que je lui dis ? Prends-le à part et raconte-lui que tu es envoyée par un Titan. Léonie attendit qu'il passe près d'elle pour s'adresser à l'homme en costume.

« Monsieur ? Commissaire ? »

Le commissaire s'arrêta et la fixa d'un air interrogateur, cheveux

bruns, élégant, yeux sombres et perçants.

« Est-ce que je peux vous parler seule à seul ? »

Pendant quelques secondes, l'homme continua de l'examiner sans qu'une expression altère ses traits, puis il fit signe à son accompagnateur de l'attendre un peu plus loin.

« Je n'ai pas beaucoup de temps, mademoiselle.

— Je suis envoyée par un Titan. »

L'homme inspecta les environs d'un bref regard d'œil circulaire et revint planter ses yeux dans ceux de Léonie. Aurelle essayait de capter des bribes de leur conciliabule, mais les vrombissements des voitures qui fondaient sur le quai écrasaient tous les bruits.

« Qui ? »

Cyrian ? Dis-lui mon nom, et ajoute mon nom de Titan : Prométhée.

« Cyan, Prométhée. »

Les traits du commissaire se durcirent.

« Comment connaissez-vous l'existence des Titans ? Il vous en a parlé ? »

Dis-lui que je suis actuellement ton passager, que le traducteur a changé de place et que je voudrais savoir où il se trouve pour récupérer mon corps d'origine.

« Alors, quel est le problème ?

— Il ... il est mon passager. Le traducteur a été déménagé, il voudrait savoir où il est pour récupérer son corps d'origine. »

Le commissaire marqua sa surprise d'un petit haussement de sourcils.

« Qu'est-ce que... Bon Dieu ! Il baissa encore la voix. Ça fait combien de temps qu'il est en vous ?

— Deux jours, peut-être trois.

— Il communique avec vous ?

— Depuis le début. »

Le commissaire demeura un temps plongé dans ses réflexions, les yeux rivés sur le trottoir.

« Attendez-moi là. »

Il s'approcha de l'homme au blouson de cuir, tint avec lui un bref conciliabule, puis revint vers Léonie.

« Suivez-moi.

— Je suis accompagnée », fit Léonie en désignant Aurelle.

Un voile de contrariété glissa sur les yeux sombres du commissaire.

« Qu'elle vienne aussi. »

Puis, tandis que l'homme au blouson de cuir s'éloignait dans la direction opposée, il les entraîna vers l'hôtel de police.

« Ils n'ont pas voulu me laisser entrer parce que j'ai oublié mes papiers », dit Léonie une dizaine de mètres avant la grande porte vitrée.

Le commissaire eut un petit sourire que Cyrian jugea inquiétant. Pourquoi inquiétant ? Je ne sais pas si on peut vraiment faire confiance à ce mec. Qu'est-ce que tu veux dire ?

« Pas grave, mademoiselle. Je suis le meilleur des passeports. »

Le commissaire introduisit les deux filles dans le hall d'entrée. Les femmes de l'accueil et le Cerbère, qui était resté près d'elles, le ventre gonflé d'importance, les regardèrent passer avec dans les yeux quelque chose comme de la surprise et de l'effroi.

« Je ne vois toujours pas le rapport avec les cadavres retrouvés dans la Marne », marmonna Paul.

Edmé s'en foutait. Une seule pensée le tenaillait, si intense, si ardente qu'elle étouffait toutes les autres : Sylvaine. Il partirait tranquille, heureux presque, si elle sortait indemne de son opération. Et si sa propre mort était le prix à payer pour l'intégrité physique de Sylvaine, alors il consentait au sacrifice, il s'effacerait sans une plainte de la surface de la Terre. Les deux flics n'avaient pas encore reçu la visite de Calixte et de ses tarés dans la geôle où on les avait enfermés. Les hommes encagoulés les avaient fait attendre un moment dans la voiture, puis, après que deux d'entre eux étaient allés prendre leurs ordres dans la maison, ils les avaient conduits dans les écuries et enfermés dans une ancienne stalle pourvue de barreaux et imprégnée d'une tenace odeur de crottin. Cette fois, on ne les avait pas enchaînés. Calixte, la chatte cruelle, reconnaîtrait sans aucun doute Edmé et se vengerait de la mort de ses deux hommes dans le pavillon de Nogent (et du troisième, celui qui avait tiré sur Sylvaine, abattu dans l'allée de terre). Il n'en avait pas parlé à Paul pour ne pas l'affoler. Lui-même ne parvenait pas à s'en inquiéter. Il flottait dans la pensée de Sylvaine, le con, tout de même, l'avoir côtoyée pendant six ou sept ans sans avoir deviné un seul instant qu'elle avait le pouvoir exorbitant de le ramener à la vie. Il avait cru sa carcasse vide, rongée par l'épuisement, le renoncement, le temps, il avait suffi d'un baiser enchaîné dans une cave sombre pour le rebrancher sur le battement de son cœur, repêcher son regard dans l'abîme. Il était sur le point de tout perdre et n'en éprouvait pas de regrets, un rayon de lumière était tombé de la lucarne entrebâillée par Sylvaine, il avait entrevu le possible, il s'était réconcilié avec lui-même. Assis sur le sol de ciment, adossé à la cloison de bois, il lui manquait seulement une bonne cigarette, la saveur âpre de la vieille compagne dans la gorge et les poumons. Leurs geôliers ne leur avaient rien laissé, pas un paquet de clopes, pas une bouteille d'eau, pas un truc à grignoter. Paul, lui, tournait comme un ours en cage, ses yeux sombres jetaient des éclats tragiques dans l'obscurité, il regrettait de s'être fourré dans cette embrouille, il regrettait de ne pas être parti plus tôt de la maison de la vieille femme

de Nogent, il regrettait toutes les décisions qui s'étaient emboîtées pour le conduire dans cette nasse.

« Putain de merde, qu'est-ce qu'on peut faire pour sortir de là ?

— Absolument rien pour l'instant, répondit Edmé.

— Je comprends pas comment tu peux rester aussi calme. Ces types, c'est tout sauf des amateurs.

— J'en ai déjà eu un périt aperçu à Nogent. On n'a pas d'autre choix que d'attendre et de saisir la moindre chance si elle se présente. Je serais tout de même curieux de savoir à quoi servent les caissons qu'ils ont déchargés avec tant de précautions. »

Paul empoigna deux barreaux de la porte et les secoua avec rage. Le métal vibra, gémit, mais ne bougea pas d'un pouce. Des bruits s'échouaient dans la pénombre de la stalle, moteurs, crissements, brouhahas, cris, rires.

« On ne peut compter sur rien d'autre que la chance, ajouta Edmé.

— La chance ? La chance ? Tu te fous de ma gueule, Le Miso ? Deux gouyas désarmés contre une horde de tueurs, ça fait combien de chances de s'en sortir à ton avis ? »

Pas beaucoup, le sixième de groupe avait raison, mais Sylvaine et Edmé n'avait pas eu de meilleures probabilités de s'en tirer dans la cave du pavillon de Nogent. Il existait peut-être un autre ordre, un ordre invisible, une chambre secrète où s'écrivaient les destinées, où les pouces se levaient et s'abaissaient. Qui décidait de tout ça ? À quoi bon s'en soucier ? Quand il voyait défiler sa vie, Edmé se rendait compte qu'il n'avait eu quasiment aucune influence sur son cours. Quoi qu'il eût décidé, les fils s'étaient enchevêtrés pour en dessiner les figures imposées. Il n'avait pas vraiment choisi sa carrière dans la police, son mariage, son divorce, sa lente érosion, des portes s'étaient fermées devant lui, d'autres s'étaient ouvertes, où était le libre arbitre là-dedans ?

« Manon va se ronger les sangs. »

Au bord des larmes, Paul. Il n'avait jamais été confronté à la perspective de sa propre mort, il avait vécu, comme tous les êtres humains, dans l'illusion qu'il n'y avait pas de fin, il prenait conscience que le manège pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre, brutalement, sa relation avec sa compagne, ses grands plaisirs, ses petites misères, ses crédits, ses projets d'avenir, la lame tranchante était posée sur le fil de sa vie.

« Calme-toi, Paul.

— T'en as de bonnes, toi ! Tu t'en fous, t'as personne dans ta vie ! »

Les mots de Paul claquèrent comme une gifflé. En d'autres circonstances, Edmé se serait levé pour lui foutre son poing dans la gueule, il se contenta de le fusiller du regard.

« Qu'est-ce que tu en sais ? »

Paul détourna les yeux.

« Enfin, t'avais personne aux dernières nouvelles... »

Sa voix, habituellement tonitruante, s'était muée en un filet sonore à peine audible. Il ressemblait maintenant à un petit garçon puni, malheureux. Seule sa barbe naissante, très noire, et quelques fils gris dans sa chevelure proclamaient qu'il était un adulte.

« Les temps changent », murmura Edmé.

Paul releva la tête et posa sur son équipier un regard aigu, en partie lavé de ses peurs.

« Sylvaine, hein ? Tout le groupe savait qu'elle était amoureuse de toi.

— Tous, sauf moi.

— Normal. Comme on dit, c'est toujours le principal intéressé qui est le dernier à savoir. Je comprends maintenant pourquoi tu tenais tant à avoir de ses nouvelles hier. Paul secoua la tête. Sylvaine en a assez bavé. Elle mérite bien un peu de bonheur.

— Toi aussi, ta copine aussi, tout le monde sur cette terre mérite un peu de bonheur, mais la distribution n'est pas toujours assurée.

— Jamais, tu veux dire.

— Ou peut-être qu'on ne sait pas reconnaître quand on a reçu sa part. »

Ils restèrent un long moment silencieux, plongés dans leurs pensées, laissant l'obscurité subtiliser les lieux. Edmé percevait le souffle, l'odeur, la chaleur de Sylvaine. Phénoménale, la puissance évocatrice de l'esprit, il s'inventait une vie, mille vies avec elle, échafaudait des bonheurs paisibles, des maisons pleines d'enfants, des enfants, lui, Edmé, le flic proche de la retraite, le vieux volcan, l'homme qui s'était renié, qui n'avait jamais envisagé de laisser de traces. La voix de Paul s'éleva dans le silence comme une plainte funèbre.

« Le plus terrible, pour ceux qui restent, c'est de ne jamais retrouver les corps. Ils continuent d'espérer, ils s'empêchent de vivre. Manon est jeune, belle, elle a largement le temps de refaire sa vie.

— Eh, on est pas encore morts », protesta Edmé.

Un grincement de porte retentit, suivi de bruits de pas et d'une respiration sifflante. Une silhouette s'approcha de la stalle et se colla contre les barreaux. Paul se rua sur le nouvel arrivant avec la férocité d'un fauve.

« Pas trop tôt ! On commençait à...

— Taisez-vous. Écoutez-moi sans m'interrompre. Je n'ai que très peu de temps. »

L'homme avait parlé à voix basse avec un léger accent, un débit de mitraillette, banlieusard peut-être. Edmé se releva et s'approcha à son tour de la grille. Il ne discernait pas le visage de leur interlocuteur, dissimulé sous un col relevé et un chapeau à large bord.

« Je ne peux pas vous délivrer maintenant. Trop de risques. Je reviendrai au milieu de la nuit.

— Vous êtes qui, Bon Dieu ? aboya Paul.

— Aucune importance. Je suis de votre bord.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? murmura Edmé.

— Pas le moment d'en parler. Il faut d'abord vous sortir de ce nid de crabes.

— Ouvrez cette putain de grille, alors ! gronda Paul.

— Pas maintenant. Tout à l'heure. Tenez-vous prêts. »

L'homme s'éloigna dans l'obscurité. Le bruit de ses pas s'évanouit peu à peu, puis, après un léger grincement de porte, la rumeur habituelle reprit possession du bâtiment.

« Tu vois, on n'est pas encore morts », lança Edmé avec un petit sourire en coin.

Paul haussa les épaules.

« Il se fout peut-être de notre gueule, ce gouya.

— Reste plus qu'à patienter. »

L'attente recommença, interminable, dans les ténèbres qu'égratignaient des rayons de clarté lunaire tombant de tuiles transparentes. Les deux flics ne parlaient pas. L'espoir était revenu, et, avec lui, la peur atroce de le voir s'éteindre, une flamme ténue à la merci des courants d'air. Rien d'autre à faire que rouler des pensées tumultueuses, envisager des solutions, louvoyer entre les doutes. La porte s'ouvrit soudain, avec fracas cette fois, et un petit groupe s'engouffra dans les écuries, précédé d'éclats de voix et de rires. Les lampes réparties sur les murs s'emplirent d'une lumière crue, éclairant le couloir central entre les rangées de stalles. Quatre hommes et une femme s'entassèrent devant la grille, yeux brillants et ricanements de défoncés, Calixte, toujours vêtue à la mode gothique, maquillage blafard et charbon de vampire, quelques-uns de ses sbires, crêtes iroquoises, tatouages sur le crâne, santiags, cuir et jean.

L'index de Calixte se pointa sur Edmé.

« Fallait pas abuser de ta chance, le keuf, dit-elle d'une voix embrumée par l'alcool. Elle a fini par se retourner contre toi. »

L'un des sbires, un homme aux bras noueux et à la face couturée de cicatrices, secoua les barreaux avec une rage hystérique.

« On lui fait la peau, à cet enculé ? Il a descendu trois des nôtres à Nogent ! »

Le sourire de Calixte lui retroussa le nez, lui rendant son air familier de chatte cruelle.

« Tu crois pas si bien dire : sa peau, on va la lui arracher centimètre carré par centimètre carré, je veux l'entendre gueuler pendant des heures, je veux transformer en enfer chacune de ses dernières secondes.

— On commence tout de suite ? »

Les yeux jaunes de Calixte se baladèrent un moment sur les deux flics. Edmé se demanda quel genre de saloperie elle avait subie, enfant, pour transpirer une telle haine.

« On attend que les autres soient partis. Ils sont délicats : ils s'effarouchent d'un rien.

— Les pauvres chéris ! Ils savent pourtant bien ce qu'on fait des déchets qu'ils nous chargent d'éliminer.

— C'est pas pour ça qu'ils ont envie d'y assister. Chacun sa spécialité.

— Ils ont pas confiance en tout cas. Ils laisseront des hommes à eux pour la surveiller, leur foutue machine. Paraît qu'y a un paquet de gens qui veulent la leur piquer.

— Bah, leurs gorilles ne nous dérangeront pas. »

Ils se turent, comme s'ils craignaient tout à coup d'en dire trop devant les deux flics, puis ils s'excitèrent en poussant des sifflements et des hurlements hystériques, secouant les barreaux, tapant des pieds sur le sol. Edmé pria le ciel, vieux réflexe chrétien, de ne pas tomber entre leurs pattes. Leurs regards, leurs vociférations, leurs stridulations promettaient des supplices inhumains, des souffrances terribles. Paul s'était recroquevillé au fond de la stalle, les yeux rivés au sol, la tête entre les mains. Leur manège se prolongea jusqu'à ce que, sur un signe de Calixte, ils éteignent les lumières et sortent de l'écurie, laissant Paul et Edmé dans un tel sentiment de dégoût et de peur qu'ils ne purent articuler le moindre mot un long moment après que le silence fut retombé sur la nuit.

« Des putains de tarés, parvint enfin à articuler le sixième de groupe.

— Des maniaques de la torture. Ils sont apparemment chargés d'éliminer certaines personnes, mais ils le font à leur manière, en prolongeant le plaisir. Chacun sa spécialité, comme l'a dit Calixte. Tu te souviens du corps de la femme que Sylvaine et moi avons découvert dans le sous-sol du pavillon de Nogent, celui que les plongeurs ont retrouvé dans la Marne ? »

Paul se frotta les yeux.

« Pas beau à voir... »

Le temps se suspendit, rythmé par les craquements de la charpente et les rumeurs lointaines. Paul émettait de temps à autre un soupir ou un gémissement indiquant qu'il passait par toutes les phases de l'espoir et l'abattement. Edmé, lui, ressentait une étrange sérénité. Son inquiétude au sujet de Sylvaine s'était évanouie. Il savait, oui, il savait que l'opération s'était parfaitement déroulée, qu'elle ne garderait aucune séquelle de sa blessure à la colonne, qu'elle resterait la jeune femme énergique, vivante, sensuelle, qu'il avait embrassée dans le

sous-sol du pavillon de Nogent. L'image de Sylvaine lui renvoyait quelque chose d'apaisé, de lumineux et de doux, le temps et la distance s'étaient abolis, il était en prise directe sur son âme.

L'homme au chapeau revint au milieu de la nuit. Son intrusion, pourtant discrète, réveilla Edmé en sursaut. Il avait glissé dans le sommeil sans s'en apercevoir, malgré les douloureuses morsures qu'il s'infligeait aux lèvres et aux joues pour rester éveillé. Il se demanda quelques secondes s'il ne rêvait pas, si les cliquetis, les grincements et les mouvements autour de lui étaient bien réels. Paul lui secoua l'épaule.

« Pas le moment de pioncer, Le Miso ! »

La grille s'ouvrit dans un grincement étouffé. Les deux captifs se ruèrent dans l'entrebâillement. La clarté lunaire révélait les arêtes des stalles et des matériaux entreposés dans la grange. L'homme au chapeau prit le temps de refermer la porte à clef avant d'indiquer, d'un geste du bras, la direction à suivre et entraîna les deux flics vers une porte basse en partie dissimulée par un panneau de bois. Il tenait une arme dont la coque grise et lisse ressemblait à du plastique, l'un de ces pistolets nouvelle génération dont la légèreté n'avait d'égal que la puissance et la précision. La porte basse donnait sur un espace gravillonné, dégagé, parsemé de buissons, d'arbustes et de massifs fleuris. La lune presque pleine trônait dans un ciel fourmillant d'étoiles et se reflétait plus loin sur la surface d'un petit étang bordé de roseaux et surmonté d'une passerelle légèrement voûtée. Une brise légère diffusait des parfums de fleurs et des senteurs plus sourdes d'humus et de fougères. L'homme au chapeau s'arrêta et resta quelques secondes attentif, avant de se remettre en marche en direction de la forêt. Edmé ne distinguait pas son visage dans l'entrebâillement de son col relevé. Les crissements de leurs semelles sur les gravillons éclataient comme des explosions dans le silence nocturne. Ils contournèrent l'étang foncèrent en direction des premiers arbres, distants d'environ cinquante mètres, et arrivèrent devant une clôture de bois. Paul s'avança vers les rondins de bouleau, l'homme au chapeau l'arrêta d'un geste.

« Un système d'alarme. Il y a un passage plus loin. »

Ils longèrent la clôture, s'enfonçant vers l'arrière de la propriété, marchant sur une bordure d'herbe qui étouffait le bruit de leurs pas. Les premiers aboiements retentirent alors qu'ils approchaient d'une ouverture dans la clôture, des hurlements leur répondirent en écho.

« On est repérés ! On fonce ! »

Oubliant toute précaution, les trois hommes s'engouffrèrent dans l'ouverture et s'élancèrent sur le terrain dégagé qui les séparait de la forêt.

« Suivez-moi, souffla l'homme au chapeau. Une voiture nous attend

dans le chemin. »

Edmé se ressentit presque aussitôt des privations des deux jours précédents. Elles venaient amoindrir une forme physique déjà déplorable. Le souffle lui manqua rapidement, une douleur aiguë lui cisaila le ventre et la poitrine. Il serra les dents pour ne pas se laisser distancer par les deux ombres qui volaient devant lui. De temps à autre l'homme au chapeau lançait un regard par-dessus son épaule. Les chiens se rapprochaient à une vitesse alarmante, leurs aboiements s'échouaient déjà sur les talons des fuyards. Edmé trébucha, se rattrapa de justesse, douleur vive à la cheville, point de côté, faillit renoncer, pensa à Sylvaine. Ils atteignirent enfin l'orée de la forêt. Des phares s'allumèrent plus loin, habillant de lumière éblouissante les troncs, les fougères et les buissons. L'homme au chapeau se retourna pour scruter l'obscurité, le bras tendu devant lui. Son pistolet cracha une première fois, sans un bruit, une lueur brève et rageuse. Une vingtaine de mètres plus loin, une forme sombre surgit de la nuit et roula sur la mousse éclairée par la lumière des phares, un chien, le crâne disloqué par la balle. Un voile tomba sur les yeux d'Edmé. Quelqu'un le tira par le bras, Paul, sans doute.

Le commissaire divisionnaire Verdier, nez bosselé planté au milieu du visage comme une corne, le rhinocéros roulait à tombeau ouvert sur l'A4 pratiquement déserte. Les premières lueurs du jour soulevaient la nuit dans le lointain, des nuages poussés par un vent soutenu gobaient les derniers îlots d'étoiles. Les deux filles n'en menaient pas large sur la banquette arrière de la 607. Après leur entrevue dans son bureau, Verdier les avait conduites dans un petit appartement proche du quai des Orfèvres qu'il tenait à la disposition de collègues ou d'amis de passage à Paris, le temps pour lui de passer quelques coups de téléphone. Il avait commandé un repas à un traiteur chinois et leur avait ordonné de ne pas bouger jusqu'à son retour. L'attente s'était prolongée jusqu'au milieu de la nuit. Les plaies semées par le bâton de bambou de tante Destinée, la hyène, s'étaient rappelées au bon souvenir de Léonie, elle les avait badigeonnées avec un antiseptique liquide déniché dans une armoire de toilette. Aurelle s'était pelotonnée dans un fauteuil et, négligeant les boîtes de poulet au curry et de porc au gingembre disposées sur la table basse, avait passé de longues heures sans prononcer un mot, les yeux perdus dans le vague, levant de temps à autre sur Léonie un regard interrogateur et hostile. On dirait qu'elle m'en veut. Elle se demande quel genre de relation il y a entre toi et moi. À part le fait que je renferme ton âme, il n'y a strictement rien entre nous. Pas d'accord, je te connais mieux que n'importe qui d'autre sur cette terre, je t'explore comme jamais personne ne t'a explorée. Possible, mais je ne l'ai pas voulu, je te rappelle que j'étais censée expérimenter un médicament. Léonie avait tué le temps en regardant distraitement le petit écran traversé d'images kaléidoscopiques. Je ne sais pas si on peut vraiment faire confiance à Verdier. C'est pourtant toi qui m'as envoyée à lui, non ? Je pensais qu'entre Titans, la solidarité... Elle peut aussi se retourner contre nous, ils placent les intérêts de la Confrérie au-dessus de tout. Tu entends une autre solution pour retrouver ton corps ? Tu as l'air bien pressée de te débarrasser de moi. Pas envie d'être enceinte toute ma vie d'un bébé blanc de vingt et un grammes, et je suis sûre que toi non plus, tu n'as pas envie de rester toute ta vie dans le corps d'une fille noire de cinquante-trois kilos – cinquante-cinq peut-être, j'ai

l'impression d'avoir grossi. Pourquoi ? Je m'y sens plutôt bien, dans ton corps... Léonie avait fini par s'assoupir dans le canapé. Le rhinocéros était revenu seul au milieu de la nuit, visiblement contrarié. Il avait mangé les restes froids du repas avant de déclarer qu'il savait où était le corps de Cyrian. Aurelle lui avait posé quelques questions sur la Confrérie et sur la machine à transférer les âmes, il avait répondu de manière évasive en s'efforçant de contenir son agacement. Ils s'étaient mis en route une heure plus tard, traversant à vive allure Paris endormie. Une sourde inquiétude tenaillait Léonie. Cette course à tombeau ouvert sur l'autoroute baignée de ténèbres semblait mener tout droit dans l'abîme. Les doutes de Cyrian l'avaient contaminée : elle n'aimait pas les regards perçants que le commissaire adressait à ses deux passagères dans le rétroviseur, elle n'aimait pas son exaspération rentrée ni la détermination farouche qui tendait chacun de ses gestes, elle n'aimait pas son cuir épais et son allure de rhinocéros. Des visages émergeaient de sa mémoire profonde, jeunes, noirs, même résolution, même énervement, fusils d'assaut brandis au-dessus des têtes, des tueurs juvéniles quelques secondes avant un massacre, des hommes, des femmes, des enfants alignés et mitraillés au bord d'une fosse, elle et d'autres gosses cachés dans la brousse, suffoquant de terreur. Cet homme, le rhinocéros, il ne m'inspire pas confiance, Cyrian. Pas de panique, Léonie, reste vigilante, on s'en sortira tous les deux. J'espère. ... j'espère que je te reverrai un jour dans ton corps d'origine. C'est une déclaration d'amour ? Idiot, ça voudra seulement dire que les choses seront rentrées dans l'ordre. Verdier passa la première barrière de péage avant de prendre la direction de Crécy-la-Chapelle. Des traces livides sabraient la nuit et enflammaient les traînes vaporeuses des nuages. Le commissaire ne ralentit pas l'allure sur la nationale aussi peu fréquentée que l'autoroute. Un camion croisé d'un peu trop près dans un virage hurla sa désapprobation d'un coup de klaxon intempestif. Aurelle sursauta. Son visage flottait, blême, tragique, sur fond de pénombre. Plus d'hostilité ni d'arrogance dans ses yeux, mais une terreur enfantine. À la radio, un journaliste débitait les informations d'une voix monocorde. Léonie entendit qu'une guerre, une de plus, se préparait au Moyen-Orient, que certains pays, dont l'Allemagne, voulaient se retirer de l'Europe, que le SIDA continuait d'étendre ses ravages sur le continent africain. Elle avait eu une chance inouïe de ne pas être contaminée par les clients de tante Destinée, les porcs. Ils n'avaient jamais pris la moindre précaution avec elle. Certains d'entre eux péroraient qu'on ne déboursait pas six cents euros pour baiser avec une capote. Tu es certaine de ne pas être infectée ? Tu as fait un test ? Elle évacua son agacement d'un soupir bruyant. Elle n'avait plus d'intimité, son passager lisait dans ses pensées comme dans un livre

ouvert. Ils m'ont fait une prise de sang au foyer d'accueil, et ils n'ont rien trouvé. Ces mecs, quand même, les clients de ta tante, de vrais salauds... Tu sais, ils sont malheureux dans le fond. Tu ne vas pas les plaindre en plus ? Non, elle n'allait pas les plaindre, mais elle avait entrevu le désespoir dans leurs yeux, un profond dégoût d'eux-mêmes qu'ils croyaient exorciser dans la chambre à cauchemars du pavillon de la hyène. La route défoncée traversait maintenant une forêt encore baignée de ténèbres. Des faisceaux mouvants brillaient entre les troncs et les fougères, lampes torches ou phares de voitures. Verdier ralentit et s'engagea dans une allée de terre en partie tapissée d'herbe qui donnait, deux kilomètres plus loin, sur la cour d'une propriété éclairée par des lumières disséminées au sol. Les lieux étaient la proie d'une agitation intense malgré l'heure matinale. Des silhouettes armées de fusils d'assaut ou de pistolets traversèrent les faisceaux des phares tandis que deux hommes accouraient en direction de la voiture. Le commissaire coupa le moteur, ouvrit la portière conducteur et avança vers eux les bras écartés. Ils échangèrent quelques paroles que Léonie ne comprit pas, puis le rhinocéros, l'air sombre, ouvrit la portière arrière et ordonna aux filles de sortir. L'ambiance ramena instantanément Léonie quelques années en arrière dans son village du Liberia, une tension presque palpable, une atmosphère de guerre. Les deux hommes les escortèrent jusqu'à l'entrée de la maison principale. Ils furent accueillis dans un immense vestibule en forme de cathédrale par une femme étrange aux vêtements noirs, cheveux tirés en arrière, tempes dégagées, un maquillage outrancier, des yeux jaunes, une chatte. Elle posa tour à tour sur les deux filles un regard d'une cruauté insondable. Léonie frissonna, elle n'avait jamais éprouvé une telle épouvante devant les clients les plus vicieux, les plus féroces, de tante Destinée.

« Que nous vaut l'honneur de votre visite, monsieur le commissaire ? »

Le rhinocéros s'essuya les lèvres du dos de la main avant de désigner la cour d'un ample geste du bras.

« J'ai l'impression que vous ne contrôlez plus la situation dans le secteur... »

Aucune expression dans les yeux jaune de la chatte. Un rictus retroussa légèrement sa lèvre supérieure et dévoila ses canines acérées, sans doute limées.

« Pas de ma faute si on nous a envoyé des flics.

— Ni de la mienne si ceux de la Crim' ont fait du zèle. Je croyais que vous les teniez. Comment ont-ils pu s'échapper ?

— Quelqu'un les a délivrés.

— Qui ? »

La chatte haussa les épaules. Les lumières tamisées des appliques et

du lustre estompaient les rides profondes de son front et de son cou, atténuaient la dureté de son maquillage et de ses traits.

« Si je le savais...

— On en est où ?

— On ne les a pas encore retrouvés. »

Le rhinocéros se lissa les cheveux à plusieurs reprises.

« Vous imaginez le bordel, s'ils sortent vivants d'ici ? »

Est-ce que tu comprends ce que je comprends, Cyrian ? Je te l'ai déjà dit : les Titans placent l'intérêt de la Confrérie au-dessus de tout. Ça veut dire que... Pas de panique, Léonie, d'abord retrouver mon corps, ensuite on avisera. Toi, il te laissera partir, parce que tu es un Titan, mais Aurelle et moi... Le buisson déploya ses branches épineuses dans le ventre et la poitrine de Léonie.

« Ils ne sortiront pas vivants de la forêt, affirma la chatte d'une voix posée. On a bouclé toutes les routes, tous les chemins.

— Vous ne nous avez jamais déçus jusqu'à ce jour, maugréa Verdier. Espérons qu'il n'y a pas un début à tout.

— Encore une fois, on nous avait promis la neutralité de la police.

— Rien n'est jamais garanti à cent pour cent. L'entropie, le chaos, se glisse dans tous les systèmes. Si votre type n'avait pas pété les plombs sur l'île aux Loups, jamais les fouineurs de la Crim' n'auraient trouvé les cadavres dans la Marne. La clef de la réussite, c'est la capacité d'adaptation. »

La chatte hocha la tête avant de poser de nouveau ses yeux jaunes sur Aurelle et Léonie.

« À propos d'entropie, pourquoi les avez-vous emmenées, ces deux-là ?

— Conduisez-moi à l'endroit où est entreposé le translateur.

— Eh, minute, je n'ai pas accès à cette salle, on ne m'a pas donné les codes. On m'a seulement demandé de mettre cette demeure à disposition pour les visites des éventuels acheteurs. Ils ont installé un blindage et un système de sécurité plus performants que ceux de la Banque de France. Je m'en servirai ensuite pour... enfin, pour ce que vous savez, maintenant que je ne peux plus utiliser le pavillon de Nogent.

— Qui peut m'y conduire ?

— Le responsable de la sécurité. Mais vous devrez patienter : il est parti avec les autres à la chasse au poulet. »

Le rhinocéros desserra rageusement le nœud de sa cravate.

« On peut se faire servir un petit déjeuner en attendant ? »

Du bras, la chatte leur indiqua la direction de la cuisine.

Mange, Léonie. Je n'ai pas faim. Ton corps doit reprendre des forces, souviens-toi qu'il est en charge de deux âmes. À quoi bon ?

Jamais on ne pourra partir d'ici. Eh, Léonie, tu t'es sortie indemne deux fois des griffes de la hyène et du paon, tu as échappé aux trois coqs dans le troquet, au lamantin dans son appartement, à l'assassin d'Anselme, tu ne vas pas avoir peur d'un rhinocéros et d'une poignée de coyotes ; qu'est-ce que tu fais de nous ? De nous ? Maintenant que je te connais de l'intérieur, j'ai envie de te connaître de l'extérieur. Tu m'oublieras quand tu auras retrouvé ton corps, Cyrian, quand tu auras retrouvé ta vie, tu m'oublieras parce qu'on ne peut pas échapper à sa malédiction. C'est peut-être toi, ma malédiction, non, je corrige, c'est sûrement toi, toi qui désormais me possèdes. Léonie prit un morceau de pain dans la corbeille, le beurra et s'efforça de le manger malgré un ventre noué et un début de nausée. Assise en face, Aurelle gardait les yeux plongés dans sa tasse de thé d'où montaient des dentelles de fumée blanche. Elle ne semblait pas avoir pris conscience de la situation, ou plutôt, de la même façon que Léonie se retirait loin en elle-même pour supporter les brutalités des clients de tante Destinée, Aurelle s'était réfugiée dans un recoin secret où ses propres pensées n'avaient aucune chance de l'atteindre. Une autruche, la tête dans le sable. Faut la comprendre, Léonie, elle n'a jamais été placée face à ce genre de danger. Toi non plus, non ? Si, dans mon premier corps d'emprunt, j'ai cru un moment que je ne reviendrais pas. C'était seulement un jeu pour toi, comme une descente de torrent ou un safari en Afrique. Tu es mon premier safari africain, je t'assure. Un petit rire éclata sur les lèvres de Léonie, une bulle de gaieté qui provoqua l'étonnement de Verdier, de la chatte et des trois hommes vêtus de cuir et de jean postés à l'entrée de la pièce. Dans la cuisine à l'ancienne, entièrement blanche, carrelage, placards, fermes et poutres compris, le bleu roi et les motifs dorés de la faïence surplombant l'évier et le plan de travail jetaient les seules taches de couleur. La table en bois massif, habillée d'une nappe écrue, pouvait accueillir plus de vingt convives.

Le téléphone portable de la chatte émit un signal reproduisant le gémissement d'un blessé. Elle écouta son correspondant sans dire un mot avant de couper la communication et de reposer l'appareil sur la table.

« Ils les ont trouvés ? demanda Verdier.

— Pas encore. Mais ça ne devrait pas tarder : ils les ont localisés. »

Le rhinocéros vida sa six ou septième tasse de café, demanda une cigarette à Calixte qui lui tendit son paquet d'assez mauvaise grâce, en alluma une. La chatte revint à l'assaut après avoir contemplé les deux filles d'un air gourmand.

« Pourquoi les avez-vous emmenées ici ? »

Le rhinocéros ne répondit pas, retransché dans le nuage de fumée qui lui enveloppait la tête.

« Vous pouvez peut-être au moins me dire ce que vous comptez faire d'elles... »

Verdier s'essuya les lèvres du dos de la main, une manie.

« Vous vous en occuperez une fois que nous n'aurons plus besoin d'elles.

— Avec un très grand plaisir. Personne ne les réclamera ? »

L'index du rhinocéros se pointa sur Léonie.

« Elle, non. Pour l'autre, je brouillerai les pistes. »

Tu entends, Cyrian, il veut nous livrer à cette femme, elle est pire que tante Destinée, elle ressemble à la mort. Ne te laisse pas déborder par la peur, Léonie, plus tu garderas la tête froide, plus nos chances augmenteront de rester en vie. Elle me fout la trouille, on dirait qu'elle ne vit que de souffrance. Ils ont besoin de toi jusqu'à ce que je sois revenu dans mon corps, Léonie ; une fois que le transfert sera effectué, débrouille-toi pour gagner du temps et rester près de moi jusqu'à ce que je reprenne conscience ; débrouille-toi aussi pour récupérer une arme, n'importe laquelle, un flingue serait idéal, à défaut le couteau que tu tiens, il a l'air bien affûté. Léonie prit un autre morceau de pain dans la corbeille, étala du beurre dessus, essuya la lame avec sa serviette en papier, la replia et profita d'un moment où personne ne s'intéressait à elle pour glisser le couteau dans la poche de son blouson, puis elle avala son morceau de pain en s'appliquant à bien le mâcher. Bien, nous voilà armés maintenant. Armés ? Tu parles ! Un couteau contre des dizaines d'armes à feu. Je te propose une version optimiste : c'est quand même mieux que les ongles et les dents. Au fait, Léonie, tu ne m'as pas encore dit à quel animal tu m'associes ? Aucune idée, je ne t'ai jamais vu. Si, en photo. Les photos ne suffisent pas, il faut que je te voie bouger, parler.

Un brouhaha précéda de quelques secondes l'irruption de deux hommes dans la cuisine, une armoire à glace au crâne rasé, vêtue d'un treillis militaire et armée d'un fusil d'assaut, un petit homme brun et sec en costume noir, yeux ronds et vifs de merle. La chatte se leva et se dirigea vers les nouveaux arrivants pour faire les présentations.

« Anton Zvaros, le responsable de la sécurité, Sergueï, son garde du corps, le commissaire divisionnaire Verdier et ses deux jeunes protégées. »

Le petit homme brun, le merle, fixa le rhinocéros avec froideur.

« Décidément, on voit beaucoup de flics dans le coin ! Il parlait avec un léger accent slave. Beaucoup de monde en général. Cet endroit a pourtant été choisi pour sa tranquillité. »

Verdier se leva à son tour après s'être énergiquement frotté les lèvres avec une serviette en papier.

« Je ne suis pas ici en tant que flic, mais en tant que représentant de la Confrérie des Titans. »

Le ton autoritaire du commissaire n'impressionna pas Anton Zvaros.

« On ne m'a pas annoncé votre visite.

— Il n'est que... Le rhinocéros consulta sa montre. 6 h 22. Dans deux heures au plus tard, vous devriez recevoir un coup de fil de confirmation de votre supérieur direct. »

Le merle s'inclina avec un sourire qui révéla ses petites dents grises et pointues.

« Ce n'est pas un endroit où emmener des jeunes filles...

— On y est pourtant en sécurité, non ?

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous me conduisiez dans la salle où vous avez entreposé le translateur. Le rhinocéros écrasa sa cigarette dans un cendrier. L'un des caissons devrait contenir le corps d'un jeune homme blond. »

Anton Zvaros échangea un bref regard avec Calixte.

« Possible.

— Oui ou non ?

— Oui, aux dernières nouvelles.

— Allons vérifier, voulez-vous.

— Je n'ai pas le droit d'introduire quiconque dans la salle sans l'autorisation de mon supérieur direct, vous le savez si vous êtes un Titan, ce sont vos propres règles. »

La contrariété plissa les yeux et le front de Verdier.

« Toute perte de temps pourrait être préjudiciable au corps allongé dans ce caisson.

— Entre deux risques, monsieur, je dois choisir le moindre. »

Le rhinocéros n'insista pas. Les règles de la Confrérie sont très strictes, il ne peut forcer quelqu'un de l'organisation à les transgresser. Je te sens impatient de retrouver son corps, Cyrian. Impatient d'agir, Léonie, impatient de te tirer de ce guêpier. Et Aurelle ? Si on s'en sort, si elle suit le mouvement, elle s'en sortira elle aussi. Tu ne l'aimes donc plus ? Non, et figure-toi que je suis tombé amoureux d'une autre, je te dirai qui quand je pourrai te parler les yeux dans les yeux.

Le téléphone sonna à 8 h 30 précises. Calixte décrocha et tendit le combiné à Anton Zvaros. Le merle se contenta de hocher la tête à plusieurs reprises, puis il reposa le téléphone et resta un petit moment pensif avant de braquer ses insaisissables yeux ronds sur Verdier.

« On peut y aller maintenant.

— On n'a perdu que deux heures, après tout », grommela le rhinocéros.

Cyrian ressentit une impression soudaine de vide et de froid dans son corps d'emprunt. Pas le moment de fuir, Léonie, tu dois rester concentrée, attentive. La tentation était forte de se retirer dans un refuge profond de l'inconscient, de jouer l'autruche, elle se débattit un instant avec les souvenirs associés à la souffrance, à la frayeur, puis son passager perçut de nouveau sa présence, sa vibration chaude. J'ai peur, Cyrian. C'est normal, Léonie, tout le monde crèverait de trouille à ta place, mais tu es courageuse, une vraie petite Blanquette. Blanquette, moi ? Rien à voir avec la couleur de peau, il s'agit de la chèvre de Monsieur Seguin, tu sais, dans le conte : elle lutte toute la nuit contre le loup qui veut la manger, sa vaillance lui permet de résister jusqu'à l'aube. Elle finit par gagner ? Non, mais elle était seule, tandis que nous sommes deux. Les hommes prirent Léonie et Aurelle par le bras et les entraînèrent sur les talons de Verdier, de Zvaros et de son garde du corps, la femme aux yeux jaunes fermait la marche. Ils traversèrent un immense salon divisé en plusieurs compartiments aux couleurs et ambiances variées, franchirent un couloir qui desservait plusieurs chambres, passèrent dans une deuxième pièce plus petite et vide, longèrent un corridor sombre, arrivèrent enfin devant une porte blindée gardée par deux gorilles armés de fusils d'assaut. D'un geste péremptoire, le merle leur ordonna de s'écarter et colla son œil contre un minuscule écran serti dans le métal de la porte. Reconnaissance iridienne, précisa-t-il, nous ne sommes que trois à avoir nos empreintes iridiennes dans la mémoire de l'ordinateur. Il saisit ensuite un code sur le clavier rétroéclairé posé dans une niche murale. La porte coulisssa sans un bruit. Ils se retrouvèrent dans un sas entièrement capitonné d'une matière souple et grise dont Anton Zvaros assura qu'elle était plus

résistante que le plus solide des alliages. La nanotechnologie permettait d'obtenir des matières plus légères et performantes que les matériaux classiques. Verdier écoutait ses explications avec une impatience mal contenue. Le merle se tourna ensuite vers la chatte : vos hommes et vous, vous attendrez ici. Elle planqua son dépit derrière un sourire glacial. Elle n'appréciait visiblement pas d'être tenue à l'écart et son regard signifiait qu'elle sauterait sur la moindre occasion de faire payer sa morgue au responsable de la sécurité. Le merle se soumit à une deuxième reconnaissance iridienne, saisit un nouveau code sur un clavier inséré dans une tablette. Une ouverture d'une largeur d'un mètre et d'une hauteur de deux se découpa silencieusement dans la cloison du fond. Verdier et Zvaros poussèrent Aurelle et Léonie dans une salle obscure. La cloison se referma derrière eux dans un léger sifflement. Des rangées de spots lumineux s'allumèrent sur le plafond et les murs, révélant, posés sur des estrades, six caissons métalliques et autant de casques que Léonie reconnut au premier coup d'œil. Nous y voilà, tu as toujours le couteau ? Léonie glissa la main dans la poche de son blouson et palpa le manche lisse.

« À vous de jouer, dit le merle à Verdier. Moi, je n'ai pas la moindre idée du mode d'emploi de vos foutues machines. »

Le rhinocéros lui adressa un sourire froid avant de s'avancer vers les caissons pour en inspecter le contenu. Il s'arrêta sur le quatrième et, d'un geste de la main, demanda à Léonie d'approcher. Qu'est-ce que je fais ? Cyrian ressentit l'épouvante qui glaçait le sang de son corps d'emprunt. Il ne se souvenait pas avoir jamais éprouvé une telle frayeur dans son corps d'origine. Ses terreurs d'enfant n'avaient jamais eu cette intensité, il avait joué avec la peur et ses frissons délicieux, bien sûr, mais il ne s'était jamais senti réellement menacé. Léonie, elle, avait connu un danger permanent depuis sa naissance, la guerre au Liberia, la folie des clients de tante Destinée, l'errance dans un pays qu'elle ne connaissait pas, les rencontres de hasard, elle avait développé un sixième sens qui l'avertissait des risques, un réflexe de survie. Elle ne pouvait avancer vers le rhinocéros, autant pour un animal traqué se jeter dans la gueule béante du prédateur. Vas-y, Léonie, ça ne sert à rien de résister pour l'instant. Elle hésita encore. Ses jambes refusaient de lui obéir. Le merle lui donna une bourrade sur l'épaule.

« Qu'est-ce que t'attends ? »

Elle fit un premier pas vacillant en direction du rhinocéros avec l'impression terrifiante de s'avancer au-devant de sa propre mort. Je suis avec toi, Léonie, j'aurais dû écouter Johannes, j'aurais dû... tu sais ce que c'est, l'orgueil, le stupide orgueil, je me suis cru plus malin, que les autres, Bon Dieu, non, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir, tu

ne sacrifies pas au culte de la performance, de l'ego, toi, tu tentes seulement de te ménager une petite place sur ce monde, tu te bats pour survivre, tu as tant d'amour à recevoir, à donner, et, moi, par jeu, comme un con, je t'ai foutue dans cette merde, c'est à moi de t'en sortir, fais semblant de lui obéir, à ce salaud, et reste attentive à l'intérieur, tendue comme un ressort, d'accord ? D'accord ? Cyrian crut saisir un acquiescement sous les pensées gelées de Léonie. Elle s'approcha du caisson. Il fut à la fois stupéfait et bouleversé d'y découvrir, par les yeux de son vaisseau, son corps d'origine. Il paraissait profondément endormi. Rien à voir avec son reflet dans le miroir, rien à voir avec les photos ni avec les films, ni même avec la brève vision qu'il avait eue de son propre corps lors de ses deux transferts. Il se trouvait étrangement beau, lui qui n'avait jamais vraiment apprécié son physique fade de blond. Léonie lui inventait une beauté, une grâce, qu'il ne connaissait pas, qu'il ne méritait pas, son regard le magnifiait, suscitait en lui l'envie de revenir dans ce corps à la fois étranger et familier. Il craignait maintenant que son coma, le deuxième en un temps rapproché, vraiment stupide de croire qu'on pouvait sortir indemne de deux voyages extracorporels consécutifs, n'eût altéré certaines de ses fonctions, il redoutait de se présenter diminué devant la jeune femme qui l'avait porté pendant quatre jours – quatre, vraiment ? Orgueil, encore. Le temps commençait à lui échapper, autre signe qu'il s'identifiait à son vaisseau, qu'il devait d'urgence procéder au transfert retour. Il se demanda s'il garderait en mémoire les sensations captées dans l'organisme de Léonie. Oui, probablement, ses souvenirs l'avaient suivi dans le voyage, il n'oublierait pas qu'il avait été femme et noire pendant quelques jours, il n'oublierait pas cette plongée dans une existence insoupçonnable, dans une Afrique inconnue, il n'oublierait pas l'humanité débordante de Léonie. Verdier ouvrit la porte de l'armoire et choisit, sur une étagère, deux seringues et deux flacons.

« Tu connais la procédure, non ? Plus une once d'aménité dans la voix du rhinocéros. Tu t'allonges dans un caisson, tu coiffes le casque, je te fais une piqûre pour faciliter le transfert, ensuite je pique le corps d'origine pour le ranimer. »

Qu'est-ce qu'on fait, Cyrian ? Essaie de gagner du temps, nous n'avons pas besoin de leur foutu attirail pour opérer le transfert, il suffit que nous restions l'un près de l'autre pendant un certain temps. Tu en es sûr ? Non, une simple intuition, la volonté devrait suffire, je me suis vu par tes yeux, et mon désir est maintenant intense de revenir dans mon corps d'origine, pas pour te quitter, Léonie, pour mieux te retrouver, tu comprends ? Et si tu ne te réveilles pas ? Si, comme je le crois, la conscience gouverne le corps, je me réveillerai, nous devons prendre le risque. Verdier s'empara d'un casque à côté

d'un caisson vide.

« Mets ce casque et allonge-toi là-dedans.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous avez l'intention de faire de moi après ? Léonie désigna Aurelle, pétrifiée quelques pas plus loin : Et d'elle ? »

Le rhinocéros reposa le casque et déchira l'enveloppe transparente d'une seringue à laquelle il fixa l'aiguille.

« Vous serez libres...

— Vous avez dit à la chat... à cette femme qu'elle s'occuperait de nous, et elle vous a demandé si personne ne nous réclamerait.

— Tu fais chier avec tes questions. Tu t'allonges là-dedans, maintenant, et tu y restes jusqu'à ce que je te dise de te relever. »

Le visage du rhinocéros s'était mué en un masque implacable sculpté par les lumières brutales de la pièce. Les battements du cœur de Léonie s'accéléraient, l'ébranlaient de la tête aux pieds. Son regard se posait sans cesse sur le corps allongé dans le caisson, comme si elle espérait son réveil. Bien que le désir de revenir dans son organisme d'origine fût de plus en plus pressant, presque poignant, quelque chose retenait Cyrian de quitter son vaisseau : il l'abandonnerait pendant le transfert, elle serait en danger tant qu'il ne serait pas réveillé, il répugnait à la laisser seule pendant un temps qu'il ne pouvait pas évaluer face à Verdier et au merle. Léonie, Léonie ? Quoi ? Quoi ? Je vais tenter de sortir de toi, tu seras seule pendant quelque temps, n'hésite pas à te servir du couteau s'il se montre menaçant, ça nous permettra de gagner du temps, d'accord ? D'accord ?... D'accord, Cyrian, Cyrian... Elle glissa la main dans la poche de son blouson et ferma les doigts sur le manche du couteau. Elle était au bord des larmes, au bord de l'évanouissement. Essaie de rester près du caisson pour l'instant. L'âme de Cyrian commençait d'être happée par son corps d'origine. Les pensées de Léonie devenaient floues, un peu comme s'il était dans la pièce d'à côté et qu'il n'entendait plus de sa voix qu'un son lointain. Le mouvement de séparation s'accompagnait d'un sentiment de déchirement, de froideur, de perte irréparable. Il fut quelques instants battu par la tentation de revenir en arrière, de se blottir à nouveau dans la chair, la vibration de Léonie. Son âme redoutait la translation, ce moment angoissant où elle ne serait ni dans un corps, ni dans l'autre, où elle ne serait plus associée à une chair, raison pour laquelle, sans doute, les assistants injectaient dans les deux corps, l'emprunt et l'originel, une substance qui inhibait les défenses. Rien ne devait entraver le transfert de l'âme, aucune hésitation, aucun rejet, ou, pendant une période délicate que Johannes estimait de vingt secondes à trois minutes, elle risquait de s'affoler, de flotter, indécise, entre les deux, de s'identifier à la mort, de partir pour un ultime voyage ou de se décharger comme une pile. Léonie était

maintenant séparée de lui par un espace infini et glacial. Il crut percevoir un appel au secours, comprendre que le rhinocéros se montrait brutal, qu'elle tirait le couteau de la poche de son blouson... il ne voyait plus par ses yeux... chassé de sa vie... un rêve... il s'efforça de conserver sa lucidité...

Lorsqu'il reprit conscience, il flottait au-dessus du caisson où était allongé un corps aux cheveux clairs. Il n'était qu'un point indéfini, impalpable, dans l'espace, une présence silencieuse et légère qui dérivait sur d'imperceptibles courants d'air. Il voyait, non, il ne voyait pas, il ressentait la présence de plusieurs entités autour de lui, denses, lourdes, agressives. Il se demanda ce qu'il fichait là. Des souvenirs le reliaient au corps paisiblement étendu dans le caisson, mais aucun d'eux ne lui revenait, comme s'il avait trempé dans une solution d'oubli. De même il eut la certitude qu'il était associé, d'une manière ou d'une autre, aux entités qui s'agitaient autour de lui. Leurs cris meurtrissaient le silence et le poussaient à partir. Partir, mais où ? Fallait-il franchir cette porte étincelante qui s'ouvrait sur l'espace avec une mélodie envoûtante ? Lui fallait-il se replier sur lui-même jusqu'à ce qu'il se soit entièrement dissous ? Fallait-il attendre ? Quelque chose était en train de se jouer en cet instant, impossible pour lui de se rappeler quoi. La porte ouverte sur l'espace brillait de mille feux, de plus en plus fascinante. Il savait qu'il n'y aurait pas de retour s'il la franchissait. Il attendait une réponse. Si la réponse ne venait pas, il se jetterait dans l'ouverture avant qu'elle ne se referme. Elle lui promettait un fabuleux voyage. Le voyage ultime.

Voyage ultime.

Une voix grave et familière. Elle n'appartenait pas aux entités agitées et blessantes. Un visage lui apparut aussitôt. Un homme aux cheveux châtain clair ébouriffés, des yeux couleur d'eau sale. Un nom s'y associa : Johannes. Il connaissait l'entité Johannes, aucun doute. Il se concentra sur le visage de l'entité Johannes. Il avait de plus en plus de mal à supporter la tension qui ne cessait de s'exacerber autour de lui si forte, si violente qu'il se dirigeait vers la porte ouverte sur l'espace, vers l'harmonie ravissante de son chant. Elle le conviait à un périple infiniment préférable au vacarme. Je te parle de voyages réellement extrêmes, disait l'entité Johannes, de voyages... ultimes. Renversé sur sa chaise, les pieds sur le bureau, les bras croisés, veste, chemise et pantalon noirs, cheveux emmêlés et crasseux... Une autre forme le supplanta, une femme blonde aux grands yeux bleus et au sourire radieux. Pas besoin de comprendre les mots qu'elle lui fredonnait, ils étaient pétris d'amour, mélodieux, rassurants. Un sentiment d'urgence le tarauda. La porte sur l'espace allait-elle se refermer et l'abandonner au milieu des entités blessantes ? Il en était

tout proche désormais. D'autres formes, d'autres réponses se présentèrent à lui. À certaines il pouvait donner un nom, à d'autres non. Maman, papa, Odaline... Et la femme à l'air malheureux qui se contemplait dans un miroir piqueté... Et les visages attentifs dans une salle de classe... Et l'homme noir étendu sur le sol, le crâne fracassé, les jambes emberlificotées dans son pantalon et son caleçon... Le vieil homme allongé sous une couverture, du sang presque coagulé coulant de la profonde entaille à son cou... Un autre homme à peine éclairé par le faisceau de sa lampe, des cahiers empilés sous son coude... La porte allait bientôt se refermer, déjà son éclat faiblissait, déjà sa mélodie n'était plus qu'un chuchotement. Les souvenirs lui revenaient en nuées, totalement désordonnés. Ils le ramenaient probablement dans cette pièce, au-dessus de ce corps, avec ces entités, il restait incapable d'en reconstituer la trame, ils ajoutaient à la confusion. Il n'avait qu'une minuscule impulsion à donner pour franchir la porte. Un désir microscopique. Les ténèbres se déployaient et avalaient la lumière. Le désir de s'engager dans le passage se fit poignant. Il promettait l'apaisement, la sérénité. La fin de ses tourments. Une forme lui apparut, les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus que maman. Un mot s'y associa : moi. Le corps dans le caisson. Moi. Une voix prononça son nom. Cyrian. Mon corps. Il essayait de regagner son corps. Il hésita encore quelques secondes devant la porte. La chance ne se représenterait pas, et la perspective de se réinstaller dans sa chair ne l'enchantait pas. Il se souvenait à présent de la vie dans le champ de la matière. Pas souvent agréable, presque jamais même. Les désirs s'y concrétisaient avec les pires difficultés, comme si la gravité de la terre les ralentissait, les accablait. Se déplacer, manger, aimer se payaient d'une énergie et d'une souffrance folles. Rien ne valait la légèreté, la fluidité incomparables de l'esprit. Sa décision était prise. Une minuscule impulsion, et il commença à franchir la porte presque close. Une voix l'appela, toute la souffrance du monde dans cette voix-là. Il ne parvenait pas à l'habiller d'un visage. Il évoluait à l'intérieur d'un tunnel, le tapage des entités agressives s'estompait, il se sentait merveilleusement bien dans la pénombre doucement éclairée, baigné d'un amour inconditionnel. La voix, à nouveau. Cyrian... Cyrian... toute la souffrance du monde. Un visage, cette fois, s'y superposa.

Léonie. Elle était en danger. Tout lui revint d'un coup, le voyage extracorporel, le cadavre du clochard dans la construction de carton, la nuit éprouvante dans le square, les trois flics dans le troquet, la cellule du commissariat, l'intervention de Johannes, l'irruption de Lucius, le paon, et de son acolyte, la volée de bambou de tante Destinée, la hyène, l'évasion, le commissaire Verdier, le rhinocéros, tous les maillons de la chaîne qui les avaient emmenés, Léonie et lui,

dans cette pièce. Il replongea dans le vacarme, chahuté par les regrets. La porte se refermait, elle ne se rouvrirait pas. Il avait promis à Léonie de la sortir de là. Il fut au-dessus du caisson qui contenait son corps. La scène, enfin révélée. Léonie avait réussi à se glisser derrière Verdier et à poser la lame de son couteau sur sa jugulaire. Elle ne résisterait pas longtemps. Le merle amorçait déjà une manœuvre de contournement, et le rhinocéros, nettement plus costaud, exploiterait le moindre relâchement de sa part. Cyrian descendit dans son corps d'origine en se demandant combien de temps il lui faudrait pour se réveiller.

Le plus dur avait été de tromper le flair des chiens. L'étang sauvage au beau milieu de la forêt, cerné de roseaux et de buissons, y avait contribué. L'homme au chapeau était entré le premier dans l'eau, sans marquer la moindre hésitation, malgré la fraîcheur nocturne, les nénuphars et la vase. Talonnés par les aboiements, Edmé et Paul l'avaient suivi. Ils avaient perdu pied et réussi à gagner les roseaux à la nage juste avant que les molosses ne déboulent sur la berge. Les rayons des lampes s'étaient croisés au-dessus d'eux. Ils étaient restés un moment la tête sous l'eau, la sortant furtivement entre les nénuphars pour prendre une brève inspiration. Protégés par l'épaisseur des tiges, frigorifiés, ils avaient attendu que les poursuivants s'éloignent. Paul avait aussitôt voulu quitter son inconfortable abri, l'homme au chapeau l'avait retenu par le bras : les poursuivants avaient disposé deux sentinelles, une de chaque côté de l'étang, trahies par les extrémités rougeoyantes de leurs cigarettes. Le chapeau alourdi avait glissé et coulé, la très faible clarté avait révélé sa chevelure brune et frisée, ses traits marqués, ses yeux luisants, son teint mat. Il avait brandi un poignard, et, d'un geste, avait indiqué aux deux flics qu'il s'occuperait de l'homme sur sa droite. Edmé lui avait répondu, par signes également, que Paul et lui se chargeaient de l'autre. Ils ne disposaient pas d'armes à feu ni d'armes blanches, il fallait l'étrangler à mains nues. Edmé doutait d'en avoir la force. Le visage de Sylvaine, le souvenir de son baiser l'avaient alors traversé : elle était revenue de l'autre rive, elle lui donnerait un peu de son courage, de sa détermination. Il s'était avancé avec une lenteur crispante au travers des roseaux, Paul derrière lui, se figeant à chaque fois qu'il entendait un craquement, se glissant hors de l'eau avec les mêmes précautions. Par chance, l'homme pissait cinq mètres plus loin avec de petits soupirs de satisfaction. Edmé s'était approché de lui à pas de loup sans même vérifier que Paul le suivait. Il avait dénoué sa cravate et bondi sur l'homme au moment où celui-ci refermait sa braguette. Il lui avait glissé la lanière de tissu autour du cou et avait serré de toutes ses forces tout en lui enfonçant son genou dans les reins. L'autre avait tenté de se débattre, d'appeler à l'aide, mais seul un gargouillement étouffé s'était échappé de sa gorge. Edmé avait

serré, serré, jusqu'à ce que sa proie fléchisse et s'affaisse. Il n'avait pas commis l'erreur de la relâcher trop tôt, il avait continué de l'étrangler, muscles tendus, tempes bourdonnantes.

« Arrête, Le Miso, avait soufflé Paul dans son dos, tu vois bien que ce gouya est mort... »

Edmé s'était presque affalé sur le cadavre, exténué, les jambes en coton, le souffle coupé. L'homme qui les avait délivrés les avait rejoints quelques instants plus tard, poignard en main.

« Je crois que le mieux est de retourner du côté de la maison et de trouver une planque dans les bâtiments, avait-il lancé à voix basse. Ils ne songeront pas à nous chercher de ce côté-là. On se débarrasse des cadavres d'abord.

— Vous êtes qui, exactement ? avait demandé Paul.

— Pas le moment. »

Ils avaient traîné les deux corps sur la berge, les avaient balancés à l'eau lestés de pierres, puis avaient repris le chemin de la maison tandis qu'au loin retentissaient les aboiements des chiens et les glapissements des poursuivants. Contournant les systèmes d'alarme, il leur avait été facile de s'introduire dans la propriété désertée. Ils avaient choisi pour planque une annexe abandonnée et imprégnée d'une tenace odeur de mouton. La porte s'était ouverte sans résistance.

« Expliquez-moi pourquoi on est revenus se fourrer dans la gueule du loup, marmonna Paul. On aurait pu piquer une bagnole et... »

L'homme brun l'interrompt d'un geste du bras.

« Fous le camp si tu veux. Moi, j'ai encore à faire dans le coin. Ils ne m'ont pas repéré. J'attends seulement que mes vêtements sèchent. Aucune chance avec une bagnole : ils ont bouclé les sorties. Le mieux est d'attendre que la surveillance se relâche. Je suis Ahmed. »

Edmé lui serra la main.

« Vous travaillez pour quel service ?

— Services spéciaux. J'ai enfreint les ordres pour vous ouvrir la cage. On m'a interdit de prendre des risques là-haut. On est sur l'affaire depuis plus de dix ans.

— Les noyés de la Marne ? demanda Paul.

— Oh, ça ? Seulement un truc annexe. Dommages collatéraux, comme on dit.

— Quelle affaire ? insista Edmé.

— Je peux seulement vous dire qu'on essaie de récupérer une invention révolutionnaire qui intéresse beaucoup de monde. Tout le monde, en fait.

— Pourquoi avoir attendu dix ans ?

— Fallait qu'elle soit parfaitement au point.

— Elle l'est ? »

Ahmed se frotta le haut du nez avec le pouce et l'index.

« Vu le nombre de vautours qui essaient de l'acheter ou de la faucher, on peut répondre par l'affirmative. On veut à tout prix, là-haut, qu'elle reste propriété française.

— C'est quoi, cette invention ?

— Je n'ai pas le droit de vous répondre.

— Vous n'aviez pas non plus le droit de nous délivrer. »

Un sourire flotta sur les lèvres d'Ahmed.

« Un écart ou une insubordination par mois, c'est ma règle. Je vais me faire allumer, mais il n'était pas question de laisser deux collègues se faire découper en petits morceaux par ces fêlés !

— Merci pour le coup de main en tout cas. Le gouvernement, s'il veut tant contrôler cette invention, il pourrait la récupérer en force, non ?

— Le gouvernement ? Quel gouvernement ? Il est divisé en plusieurs groupes d'influence dont les intérêts sont totalement divergents. Y compris dans l'armée. Les gens qui contrôlent l'invention sont infiltrés dans toutes les sphères, gouvernementale, européenne, militaire, policière, scientifique, médiatique... Eux se foutent pas mal de l'intérêt national. »

Ahmed s'interrompt, alerté par un crissement. Il garda le silence un moment, les yeux braqués sur l'obscurité, attentif aux bruits qui bousculaient le silence nocturne, aboiements, voix, grondements de moteurs.

« Ils comptent sur leur invention pour consolider leur gouvernement occulte, reprit-il à voix basse.

— Qui sont-ils ?

— Une sorte de fraternité secrète.

— Leur invention, c'est une nouvelle arme ? »

Ahmed retourna un regard à la fois pénétrant et amusé à Edmé.

« Vous êtes têtue, vous. Ne cherchez pas : c'est un truc auquel vous ne pourriez même pas penser. »

Edmé comprit qu'il n'en tirerait pas davantage.

« Qu'est-ce qu'on fait, en attendant ?

— Vous, vous restez là. Personne ne vient jamais ici. Vous ne bougez pas le petit doigt jusqu'à ce que je vous fasse signe. Moi, je retourne me jeter dans la fournaise.

— Vos vêtements sont couverts de boue...

— Comme quelqu'un qui a couru la nuit dans une forêt. Je fais partie de l'armée privée embauchée par les propriétaires de l'invention. J'aurais dû normalement vous courir après avec les autres, mais, comme c'est moi qui vous ai ouvert la porte... »

Ahmed lâcha un petit rire aigu.

« Vous êtes de quelle origine ? demanda Paul.

— Française, comme toi, mon pote. Breton même ! Je suis né à

Pontivy.

— Je voulais dire, vos... tes parents ?

— Française aussi ! Enfin, ils étaient français jusqu'à la guerre d'Algérie, ils le sont restés en choisissant la France à la fin de la guerre. Sûrement pas ce qu'ils ont fait de mieux. C'était ça ou finir égorgés ou baisés par le nouveau pouvoir. Bon, mes fringues sont à peu près sèches. Pas de connerie, hein ? Ne bougez pas de là jusqu'à ce que je revienne vous voir. Je ne vous ai pas sortis de votre cage pour que vous vous lanciez dans une opération suicide.

— Les chiens ne vont pas nous repérer ? s'inquiéta Edmé.

— Peu de chances. Votre odeur ne passe pas à travers les murs. Et puis c'est une ancienne bergerie ici. Elle n'est plus utilisée, mais elle continue de puer le mouton à plein nez. Ahmed se dirigea vers la porte. Vous tiendrez le coup encore un petit moment sans manger ni boire ? »

Edmé avait répondu d'un hochement de tête.

« Ce qui me manque le plus, c'est une bonne cigarette...

— J'en fumerai une à ta santé. »

Ahmed était sorti et avait refermé la porte derrière lui.

« Qu'est-ce qu'on fait, Le Miso ? »

Le grondement d'une voiture et des éclats de voix les avaient tirés quelques instants plus tôt de leur torpeur. Ils s'étaient assis sur le sol de terre battue jonché de brins de paille et adossés au mur. Les premières lueurs de l'aube se glissaient entre les tuiles et les interstices de la porte.

« On attend, répondit Edmé à voix basse.

— Il tarde à revenir, le...

— Le quoi ?

— Enfin, l'Arabe.

— Il n'est pas arabe, mais français musulman. »

Edmé se reconnaissait dans la réaction de Paul. Il avait lui-même glissé sans s'en rendre compte dans ce racisme ordinaire, rampant, qui refusait de dire son nom, il avait lui-même pensé, par commodité, par paresse, que tous les malheurs actuels du monde étaient dus aux populations musulmanes, de France ou d'ailleurs, assimilées au fanatisme. C'était avant, avant d'être enfermé avec Sylvaine dans les sous-sols du pavillon de Nogent, avant de redécouvrir l'enchantement vénéneux de l'amour, avant de prendre conscience que les malheurs du monde étaient seulement le fait de cœurs desséchés. Un paradoxe – mais peut-être n'était-il qu'apparent ? – voulait qu'il donne la mort au moment même où il revenait à la vie. Lui qui n'avait jamais égratigné personne au cours de ses vingt-sept ans de carrière, il avait dû tuer cinq hommes en quelques jours. Il ne s'en désolait plus, la vie n'allait

pas sans la mort, à chaque instant des lumières s'éteignaient pendant que d'autres s'allumaient, parfois on enflammait la mèche et parfois on mouchait les chandelles.

« Il nous a dit d'attendre, et c'est exactement ce qu'on va faire, reprit Edmé.

— Combien de temps ? soupira Paul. Ça me rend dingue !

— Tu devrais parler moins fort et apprendre la patience, Paul. Si Ahmed ne t'avait pas empêché de sortir trop tôt de l'étang, tu te serais jeté comme un con dans la gueule du loup.

— Assez avec tes leçons de morale, putain !

— Rien à voir avec la morale, il s'agit de survie. »

Le jour naissant éclairait les pierres, les poutres et le sol couvert de brins de paille de l'ancienne bergerie, révélait également le visage hâve de Paul, ses yeux sombres, sa barbe de plus en plus épaisse, ses vêtements encore humides et tire-bouchonnés, ses chaussures maculées de boue. Il semblait avoir vieilli de dix ans en une nuit. L'attente pesait également à Edmé, cette sensation de n'avoir aucune prise sur les événements, mais l'action, il l'avait constaté à maintes reprises, l'action désespérée surtout, n'était souvent qu'une façon de tromper l'impatience, une illusion. Qui pouvait se vanter d'exercer le moindre contrôle sur le destin ? Il se contraignait à l'inertie en demeurant dans la pensée de Sylvaine, en l'imaginant dans sa chambre d'hôpital, en lui murmurant les mots tendres qu'il n'avait jamais dits à d'autres. Se reverraient-ils un jour ? Qu'est-ce que la trame avait décidé pour eux ? Des bruits de pas et de voix se rapprochaient de temps à autre de la bergerie, exacerbant la tension des deux flics. Sans armes, ils ne pourraient opposer qu'une résistance symbolique aux membres de l'armée privée dont avait parlé Ahmed. La main de Paul se posait sur une grosse pierre aux arêtes tranchantes. Le brouhaha s'éloignait, le silence retombait sur la bergerie, traversé par les sifflements du vent dans la toiture et les craquements du vieux chêne des poutres. Les poursuivants rentraient peu à peu de leur harassante battue nocturne, accompagnés des chiens dont les halètements indiquaient l'état d'épuisement. Paul exploita un moment de tranquillité pour demander, d'une voix à peine audible :

« Qu'est-ce que ça peut bien être, leur foutue invention ? »

Un grattement prolongé sur le bois de la porte lui répondit. Les deux flics n'eurent pas le temps de s'en inquiéter, Ahmed s'engouffra dans la bergerie, portant un sac plastique et une bouteille d'eau minérale. Il avait enfilé, par-dessus une combinaison kaki, une veste de treillis aux multiples poches. La lumière du jour tirait de la pénombre son visage anguleux, son nez long aux narines légèrement retroussées, ses pommettes saillantes, ses joues creuses et rasées de frais, ses sourcils délicats, presque féminins.

« Ça va ? je vous ai amené de quoi boire et manger. Et aussi ça... »

Il posa le sac plastique sur le sol et dégagea, d'une poche de son treillis, deux pistolets noirs et luisants.

« Des Browning 9 millimètres. Les chargeurs sont pleins. Douze balles chacun. Pas de la dernière technologie, mais super-fiables. Au moins vous pourrez vous défendre au cas où... »

Paul s'empara de l'un des deux pistolets et en vérifia le mécanisme. Satisfait, il farfouilla dans le sac plastique d'où il retira deux tranches de pain de campagne et un morceau de fromage. Ahmed l'observait avec une lueur d'amusement dans les yeux.

« Il y a du nouveau. Un divisionnaire du quai des Orfèvres a déboulé ce matin avec deux filles, une Noire et une Blanche. À mon avis, elles vont passer un sale quart d'heure dans les griffes de Calixte.

— J'en ai eu un petit aperçu, murmura Edmé. Quel rapport entre Calixte et l'invention ?

— Elle est chargée d'éliminer les témoins qui pourraient devenir gênants. Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont participé au développement de l'invention. Les cobayes principalement. Recrutés dans les bas-fonds le plus souvent. Calixte et sa bande jouent les nettoyeurs, et, comme ils sont friands de souffrance humaine, ils mêlent les affaires et le plaisir.

— Pourquoi tuer ces pauvres bougres ? Je ne vois pas en quoi ils pourraient être dangereux.

— Politique du risque zéro : on attire les cobayes en leur promettant mille cinq cents euros en espèces pour une expérience de quatre jours, puis on les livre à Calixte et à ses chiens quand on estime les avoir suffisamment exploités. En plus du forfait alloué par ses employeurs, Calixte récupère tout le fric qu'elle peut sur ses victimes. Du bon business, hein ? C'est de cette façon qu'elle a pu se payer cette propriété.

— Et tu laisses faire depuis dix ans ? »

Le visage d'Ahmed se renfroga.

« Je suis en mission, mon vieux, je ne suis pas là pour juger.

— Forcément un peu, puisque tu nous as délivrés.

— Vous, c'était différent, vous êtes de la maison. Il y a des limites à la raison d'État. J'y retourne avant qu'on remarque mon absence. Restez tranquillement planqués ici. Je viendrai vous chercher le moment venu. »

Edmé et Paul mangèrent les tranches de pain et les morceaux de fromage après son départ. Il avait même ajouté deux cigarettes et un briquet dans le fond du sac en plastique.

« Tu ne vas tout de même pas te mettre à fumer maintenant ! gronda Paul après avoir vidé la bouteille d'eau sans même la proposer à son équipier.

— Je vais me gêner, répliqua Edmé.

— Ça pue, le clope, merde !

— Parle moins fort. Tu vas nous faire repérer plus sûrement que l'odeur de la cigarette. De toute façon, ils fument presque tous, là-dedans. »

Edmé plongeait avec délectation l'extrémité de sa cigarette dans la flamme du briquet. L'âcre fumée lui arracha la gorge, mais il parvint à inhaler la première bouffée sans tousser. Sans doute une cigarette de contrebande importée des pays de l'Est ou d'Asie. La tête lui tourna comme s'il avait tiré sur un pétard. Il mit sa réaction sur le compte de la fatigue, du manque de sommeil, ou des psychotropes ajoutées au tabac. Une rumeur enfla dehors, il se demanda quelques secondes si elle était réelle ou le fruit de son imagination.

« On vient par là », souffla Paul en braquant son Browning sur la porte.

Le corps de Cyrian ne donnait pas signe de vie. Léonie ne tiendrait plus très longtemps face au rhinocéros et au merle. Une souffrance atroce l'avait envahie lorsque l'âme de Cyrian l'avait quittée, une sensation de perte irréparable, un déchirement, un froid maléfique. Elle comprenait maintenant pourquoi les hiboux injectaient une solution anesthésiante dans les corps d'emprunt avant le transfert retour. Bien que très faible, elle avait eu la force de se glisser dans le dos du rhinocéros, de lui poser la lame sur la jugulaire et de rester collée contre lui. Il avait réagi comme elle l'espérait : pris au dépourvu, peu habitué à être menacé dans sa chair, il s'était pétrifié, il n'osait pas se débattre, implorant du regard le merle, pas mécontent de la tournure des événements. Qu'un commissaire divisionnaire se soit laissé surprendre par une gamine armée d'un minable couteau, voilà qui le vengeait de la morgue de ceux qui prétendaient appartenir à l'élite humaine. Il le laissait mariner quelque temps dans sa peur, ne se pressait pas, tournait autour de la fille noire et du flic en cercles de plus en plus serrés, un sourire narquois sur les lèvres. Léonie le surveillait du coin de l'œil tout en maintenant la lame appuyée sur la jugulaire du rhinocéros. Verdier avait poussé un cri d'orfraie quelques secondes plus tôt. Le fil tranchant lui avait incisé la peau et quelques gouttes de sang sinaient sur son cou. Léonie avait légèrement relâché sa pression. Elle craignait que le transfert retour de l'âme de Cyrian n'eût définitivement échoué et commençait à fléchir physiquement et psychologiquement. Les précautions observées par les hiboux, les caissons, les casques, les piqûres, avaient certainement leurs raisons d'être. Son corps dans le caisson ne donnait en tout cas aucun signe de vie, son visage apaisé, angélique, ressemblait à un masque mortuaire. Peut-être étaient-ils arrivés trop tard, peut-être son organisme n'avait-il pas supporté le second coma rapproché ? Elle sentait contre sa poitrine les contractions des muscles du rhinocéros, les battements puissants de son cœur, ses frémissements d'impatience. Aurelle, dans un coin de la pièce, n'était plus qu'un spectre figé, une absence. Le merle ne cessait de tourner en accélérant l'allure, comme s'il tentait d'hypnotiser Léonie. Elle lui hurla de s'arrêter et appuya plus fort la lame sur la jugulaire de Verdier.

« Faites ce qu'elle vous dit, bordel ! » glapit le commissaire.

Le merle s'immobilisa sans se départir de son sourire en coin. Le bras, le corps de Léonie commençaient à se crispier. Elle lança un nouveau coup d'œil dans le caisson de Cyrian. Toujours rien. Oh ! Dieu, où donc était passée son âme ? Avait-elle définitivement quitté cette terre ? Une peine immense l'envahit. Elle s'était attachée à son bébé de vingt et un grammes comme une mère à l'enfant porté pendant neuf mois, ils avaient vécu quelques jours dans une complicité totale, incomparable, elle avait aimé, oui, elle avait aimé l'accueillir en elle, capter ses pensées, elle avait oublié les désagréments de sa présence, elle s'était habituée à leur échange permanent, au manque d'intimité, au partage de ses secrets. Jamais il ne s'était montré blessant, sa douceur infinie l'avait apaisée, presque réconciliée avec les hommes. Le rhinocéros poussa un grognement, elle releva la lame sans la décoller de son cou. Un liquide chaud lui poissa les doigts. La répulsion la fit se reculer. Le merle exploita son bref flottement pour placer son attaque. Fondit sur elle, saisit son bras, le tira brutalement en arrière, écarta la lame du cou du rhinocéros, la força à relâcher le couteau, accentua sa pression jusqu'à ce qu'elle tombe à genoux. Le tout n'avait pas duré plus de trois secondes. Léonie gémit, le coude disloqué. Elle vit le merle, de sa main libre, s'emparer de son couteau. Le rhinocéros se rua sur elle et lui décocha un violent coup de poing à la face. Elle crut que son nez et ses dents volaient en éclats, flotta quelques secondes dans un état second, comme éblouie par une lumière et une chaleur intenses, puis la douleur, la plante Carnivore, grimpa à l'assaut de son visage, de son crâne, de son cou, de son ventre. Elle faillit perdre connaissance. Le merle l'agrippa par le col de son blouson pour l'empêcher de tomber.

« Petite salope, glapit le rhinocéros, tu vas me le payer ! »

Il frappa une deuxième fois, au plexus cette fois, souffle coupé, violente envie de vomir. Le merle la relâcha, elle roula sur le sol et se recroquevilla sur elle-même pour essayer de respirer, de récupérer. Du sang s'écoulait de son nez brisé et de ses lèvres déchirées. Ses yeux tous braqués sur Léonie, Verdier plaqua un mouchoir en papier sur la plaie de son cou avant de lui décocher un violent coup de pied dans les jambes. Le merle s'interposa :

« Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire d'elle, mais si vous continuez comme ça, vous allez l'achever.

— Vous êtes censé assurer la sécurité dans cette putain de baraque ! vitupéra le rhinocéros. Vous auriez dû la fouiller avant de la laisser entrer dans cette salle.

— Elle vous accompagnait, rétorqua froidement Anton Zvaros. Je pensais que vous répondiez d'elle. »

Le commissaire ouvrit la bouche pour finir de cracher son venin,

mais se ravisa.

« Assez perdu de temps. Je demanderai à Calixte de lui accorder un traitement de faveur. Il faut maintenant l'allonger dans un caisson. Aidez-moi. »

Les deux hommes soulevèrent Léonie et l'installèrent sans ménagement dans le caisson voisin de celui de Cyrian. Elle ne réagit pas, étourdie, reprise par ce réflexe de se réfugier loin en elle-même quand la souffrance devenait trop forte. Ils lui posèrent le casque sur la tête. Le rhinocéros remonta la manche de son blouson pour lui injecter l'anesthésique. Tout cela était absurde, parfaitement inutile, elle ne renfermait plus son passager, mais elle n'avait pas la force, pas le courage de se révolter, pas même celle de s'en désoler. Sa vie s'arrêtait à l'âge de vingt ans dans cette pièce aseptisée. Son seul regret, finalement, était de ne pas avoir mieux connu Cyrian. Avec lui, peut-être, elle aurait pu briser la malédiction et retrouver le goût de l'humanité. Lui aurait pu l'aider à oublier le baiser refusé à Dennis, les blessures infligées par les clients de la hyène, le vide creusé par la lâcheté de son père et l'arrachement à la terre natale. L'aiguille luisante dans la main du rhinocéros, le visage ascétique du merle au second plan. Des larmes roulèrent sur ses joues, se mêlant à son sang. Elle avait lutté de toutes ses forces, comme la chèvre de Monsieur Seguin, le temps était venu de l'abandon, du repos. Elle ne se résignait pas, elle acceptait de quitter sa vie comme un vêtement trop longtemps porté, de passer sur la rive mystérieuse où tant d'êtres humains l'avaient précédée. C'était le soulagement qui dominait, la sensation de lâcher prise, de voler, libre et légère, dans le gouffre qui s'agrandissait sous elle. Ils s'acharnaient sur son corps, mais son âme s'échappait déjà, comme celle de Cyrian quelques instants plus tôt, elle flottait maintenant au-dessus de sa chair meurtrie, elle se voyait d'en haut, sans l'intercession de ses yeux, elle contemplait son corps comme elle ne l'avait jamais contemplé, bien mieux que dans un miroir, elle observait le casque lumineux posé sur son crâne, sa peau noire aux reflets bleutés, son nez meurtri par le coup de poing du rhinocéros, le sang coagulé sur ses lèvres et son menton, son bras dénudé que Verdier garrottait brutalement pour en dégager les veines, elle ne se jugeait ni belle ni laide, elle se découvrait, elle s'explorait, elle, la fille d'Afrique qui valait si peu aux yeux de son père qu'il l'avait vendue à sa tante pour une poignée d'euros, elle, la prostituée livrée dès l'âge de huit ans aux hommes blancs fous de chair fraîche, elle, la clandestine tombée amoureuse d'un Bull dans un squat du 20^e arrondissement, elle, le vaisseau d'un voyageur clandestin nommé Cyrian... Elle apercevait, dans le caisson voisin, le corps toujours inerte de son ancien passager. Elle fut traversée par l'envie de s'y introduire, de prendre possession de lui, de remplacer son âme

disparue, de découvrir le monde par ses yeux d'homme. Elle s'en rapprocha, le trouva plus beau encore que dans son souvenir, se plaça juste au-dessus de lui, à la verticale, et, sans qu'elle eût besoin d'en émettre le désir, commença à descendre lentement vers lui. Elle devinait derrière elle les formes denses du rhinocéros et du merle penchées sur l'autre caisson. Elle s'approcha encore du corps de Cyrian, capturée par sa gravité. Un mouvement brusque la surprit, l'effraya, la projeta en arrière, la renvoya au-dessus de son propre corps. Le rhinocéros approchait l'aiguille de la saignée de son bras. Quelque chose bougeait dans le caisson de Cyrian, ses paupières s'ouvraient, ses mains s'agitaient, son torse se soulevait, il revenait à la vie. Elle roula dans une joie infinie avant d'être emportée par un vortex, précipitée dans un trou noir. Une douleur intense l'informa qu'elle avait regagné son corps. Elle entrevit, entre ses paupières mi-closes, les visages du rhinocéros et du merle penchés sur elle. Verdier ne l'avait pas encore piquée, il maintenait la seringue une dizaine de centimètres au-dessus de son bras. Elle inhalait des flèches enflammées à chaque inspiration, le sang séché tirait sur ses lèvres déchirées, ses gencives l'élançaient.

« Qu'est-ce que vous attendez ? » demanda le merle.

Verdier désigna l'écran plat qui s'était allumé sur une étagère.

« Que l'ordinateur me donne le feu vert. Il calcule le meilleur moment pour procéder au transfert. »

— Transfert de quoi ? »

La question d'Anton Zvaros rappela au rhinocéros qu'il en avait déjà trop dit.

« Si on vous le demande... Ça va bientôt être le moment. »

Il souleva légèrement le bras de Léonie, qui se contracta dans l'attente de la piqure. Elle allait plonger dans une léthargie dont elle n'était pas certaine de revenir. Elle se débattit tout à coup comme une furie, arrachant à moitié son casque. Cyrian était revenu, il fallait lui laisser un peu de temps pour reprendre le contrôle de son corps. Elle échappa à la poigne de Verdier qui poussa un juron, s'agrippa aux bords du caisson, commença à se soulever, mais le merle eut le réflexe de la saisir par les épaules et de la contraindre à se rallonger.

« Petite... »

Hors de lui, le rhinocéros leva le bras pour la frapper. Il n'alla pas au bout de son geste. Une main lui avait saisi le poignet et avait brusquement dirigé la seringue vers son propre flanc. Il n'eut pas le temps de détourner l'aiguille, qui crissa sur une côte et s'enfonça dans sa chair jusqu'à la garde. Le merle lâcha Léonie pour voler au secours du rhinocéros, pas assez rapidement pour empêcher l'injection du produit anesthésiant. Verdier rua, poussa un rugissement, retira précipitamment la seringue, trop tard, ses jambes fléchissaient, ses

épaules s'alourdissaient, ses pensées s'envolaient, il s'affaissa lourdement sur le sol, laissant le merle seul face au jeune homme blond qui, quelques secondes plus tôt, reposait, inerte, dans le caisson. Anton Zvaros tira son pistolet.

« Bouge plus. »

Verdier prononça une succession de mots incohérents avant de sombrer dans l'inconscience. Léonie se débarrassa du casque, se redressa et, par-dessus l'épaule du merle, contempla Cyrian, ses yeux bleu pâle piquetés d'or rivés sur le pistolet du merle, le halo de sa chevelure dorée, son front légèrement bombé, ses traits angéliques. Elle le regarda comme un ami très cher, un frère. Il avait mis le rhinocéros hors d'état de nuire, elle devait maintenant l'aider à se débarrasser du merle dont l'attention était entièrement accaparée par le diable blond surgi hors de sa boîte. Elle chercha des yeux une arme, ne trouva que le casque, pas très pratique, mais son poids, environ cinq kilos, en faisait une redoutable massue. Elle descendit du caisson aussi discrètement que possible. Ne pas donner au merle l'occasion de se retourner. La douleur la dévorait, la fleur carnivore.

« Va falloir m'expliquer ce qui se passe, ici », grommela le merle.

Elle lut, dans le regard de Cyrian, qu'il comprenait ses intentions.

« Vous ne connaissez donc pas le VEC ? »

La voix de Cyrian enveloppa Léonie de sa douceur, accordée à la musique de sa pensée. Elle s'arma du casque, descendit de l'estrade et s'avança dans le dos d'Anton Zvaros.

« Le quoi ? »

— Le VEC. Le voyage extracorporel. Je vous explique brièvement le principe : l'âme et le cerveau sont deux entités bien distinctes, contrairement à ce qu'affirment les neurosciences. L'âme se sert en réalité du cerveau comme d'une interface... »

Les yeux déjà fous du merle volèrent dans tous les sens.

« M'embrouille pas avec... »

Il se retourna avec vivacité. Évita le casque d'un retrait du buste, Reçut le coup au défaut de l'épaule, fléchit sur ses jambes, tentant aussitôt de se rééquilibrer, de se redresser. Léonie avait mis toute son énergie dans son geste. Elle voulut relever le casque pour frapper une deuxième fois, il pesait des tonnes au bout de son bras, la douleur dans son nez, dans sa bouche, dans ses jambes l'empêchait de reprendre ses forces. Cyrian bondit sur le poignet du merle et le tordit pour le contraindre à lâcher son arme. Les deux hommes se livrèrent pendant quelques secondes une épreuve de force. Zvaros pressa la détente. La détonation, discrète, s'accompagna d'une forte odeur de poudre, la balle rebondit en miaulant sur le carrelage et percuta le bas d'une estrade. Léonie brandissait maintenant le casque métallique au-dessus de sa tête, guettant l'occasion de l'écraser sur le crâne du

merle. Un nouveau coup de feu éclata. Elle recula d'un bond, attendit quelques secondes pour se rapprocher des deux hommes, se glissa derrière Zvaros, profita de sa brève immobilité pour lui abattre le casque sur l'arrière du crâne. Emportée par son élan, exténuée, elle perdit l'équilibre et s'affala de tout son long. Elle perçut vaguement les halètements et les bruits sourds de lutte entre les deux hommes. Elle n'avait plus la volonté de se retourner, plus le courage d'ouvrir les yeux. Il y eut une succession de chocs rapprochés, un râle étouffé, puis le silence redescendit sur les lieux. Quelqu'un se pencha sur Léonie. Elle reconnut son odeur sans jamais l'avoir respirée, accordée elle aussi à la douceur de sa pensée.

« Léonie ? »

Le souffle de Cyrian sur son visage, ses yeux bleus sur elle. Elle n'avait jamais baigné de la sorte dans le regard d'un homme, pas même dans celui de Dennis, jamais sourire ne l'avait à ce point bouleversée.

« Bonjour, mon vaisseau. »

Toute la tendresse du monde dans la voix de Cyrian. Il glissa le pistolet du merle dans une poche de son pantalon, prit délicatement Léonie par la taille, la souleva et examina ses plaies.

« Ils t'ont fait du mal. Désolé : j'ai eu du mal à revenir. »

Léonie ne put contenir plus longtemps ses larmes.

« J'ai eu si peur... si peur... »

Il lui posa l'index sur la bouche.

« Ne dis rien. Tes lèvres sont dans un sale état. Je me suis perdu entre ton corps et le mien. J'étais un peu trop bien en toi, je suppose. Il releva la tête, observa les corps des deux hommes et la silhouette figée d'Aurelle. Il faut maintenant sortir de cette pièce et foutre le camp d'ici. Ces deux-là vont bien finir par se réveiller. Est-ce que tu peux marcher ? »

Il l'aida à se relever. Ils restèrent un moment blottis l'un contre l'autre, la tête de Léonie posée sur la poitrine de Cyrian. Sa chaleur la consolait, apaisait ses blessures, les plaies ouvertes par les poings du rhinocéros, mais aussi les offenses des temps plus anciens, en Afrique et en France.

« Les gorilles qui gardent cette pièce ne savent pas ce qu'on est venus faire ici, reprit Cyrian. Ils ne devraient donc pas s'étonner en nous voyant sortir. Ça me laissera le temps de tirer avant qu'ils réagissent. Le truc, c'est que je ne suis pas vraiment un as du pistolet. Et puis, je ne sais pas combien ils sont à nous attendre de l'autre côté de cette porte. Bah, je suppose qu'à deux ou trois mètres, il est plus difficile de rater sa cible que de la toucher.

— Un lion, murmura Léonie sans décoller sa joue de la poitrine de Cyrian.

— Quoi ?

— Tu m'as demandé l'autre jour à quel animal tu me faisais penser.

Je sais maintenant. »

Elle parlait sans desserrer les lèvres.

« Moi ? Un lion ? »

Au battement de son cœur, à sa façon de la serrer à lui couper le souffle, elle sut qu'elle avait touché juste.

« Bon Dieu », souffla Paul.

Les cinq hommes, déployés à une vingtaine de mètres du bâtiment, en molestaient un sixième, vêtu comme eux d'une combinaison et d'une veste de treillis militaire, Ahmed dont les arcades sourcilières et les lèvres avaient éclaté sous les coups, Ahmed qui lançait des regards désespérés en direction de Paul et d'Edmé. Les autres le frappaient sans proférer un cri, sans hâte, méthodiquement, visant les points névralgiques. Ils ne semblaient pas savoir que deux flics étaient planqués dans la bergerie.

Edmé déverrouilla le cran de sûreté de son pistolet sans demander à Paul son accord. Il avait pris sa décision, au risque d'affronter l'ensemble de la bande. Pas question d'abandonner à ses bourreaux celui qui avait défié sa hiérarchie et s'était mis en danger pour délivrer deux collègues inconnus. La pensée de Sylvaine ne l'en dissuadait pas, elle l'encourageait, elle ne voulait pas d'un amour froid, pas d'un homme en cendres. Rien à voir avec l'héroïsme et autres conneries, il s'agissait seulement d'entretenir le feu, de foncer dans les chemins ouverts par la vie. Que Paul le suive ou non, ce n'était pas son problème. Il guetta le moment propice. Ahmed avait roulé sur les gravillons, maculé de sang, et les cinq hommes s'étaient octroyé une pause cigarette. Ils portaient leurs armes, fusils d'assaut, pistolets mitrailleurs, en bandoulière. C'étaient des professionnels aux réflexes aiguisés, des mercenaires qui menaient des guerres sales dans des pays oubliés, des types qui tuaient comme ils respiraient. Edmé estima qu'il pourrait en abattre deux avant que les autres réagissent, il lui faudrait ensuite louvoyer en continuant de tirer au jugé, en espérant ne pas être touché par une rafale. Pas mal d'inconnues, donc, mais la vie n'allait pas sans risques. Il choisit ses deux cibles, répéta mentalement la succession de gestes à accomplir, poussa doucement la porte, prit une profonde inspiration, passa le bras par l'entrebâillement, visa la tête du mercenaire qui se trouvait à sa gauche, pressa la détente, se rua aussitôt dans l'espace d'une dizaine de mètres entre la bergerie et le mur d'un bâtiment. Plusieurs scènes se superposèrent dans son champ de vision avec une netteté saisissante, l'effondrement de l'homme qu'il avait visé, la surprise des autres, brève mais suffisante

pour lui laisser le temps de tirer sur sa deuxième cible, le corps ensanglanté d'Ahmed qui remuait faiblement sur les cailloux blancs... Il fonça droit devant lui, bifurqua sur sa droite, aiguillonné par un cliquetis, tendit le bras derrière lui sans cesser de courir, pressa encore la détente à trois reprises à l'aveuglette, un bruit métallique, une balle s'écrasant sur les pierres de la bergerie, un autre choc plus sourd, un gémissement, une bordée de jurons, le staccato d'une rafale qui souleva des gerbes de terre et de cailloux sur ses talons, il changea brusquement de direction, cavala cette fois vers sa gauche, vers l'angle du mur de la bergerie, deux détonations consécutives retentirent dans son dos, des aboiements rauques, rageurs, il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule, entrevit la silhouette de Paul devant la porte béante et des corps effondrés à ses pieds. Son équipier avait jailli de la bergerie et exploité l'effet de surprise pour abattre les derniers mercenaires, deux d'après les détonations. Le regard exorbité de Paul volait d'un corps à l'autre, le pistolet luisait au bout de son bras tendu. Quatre mercenaires reposaient inertes, le dernier remuait comme un insecte maladroit. Edmé revint sur ses pas et se pencha sur Ahmed, qui respirait avec difficulté. Le sang commençait à coaguler dans ses narines et sur ses lèvres tuméfiées.

« Tu peux te lever ? »

Edmé interpréta le mouvement de tête d'Ahmed comme un acquiescement. Il lui glissa le bras sous l'aisselle et l'aida à se remettre debout. Paul continuait de surveiller le mercenaire agonisant.

« Putain, marmonna-t-il, on se croirait en guerre. »

Appuyé sur le bras d'Edmé, Ahmed se pencha pour cracher du sang.

« On... on est en guerre, murmura-t-il après s'être essuyé la bouche d'un revers de manche – élocution difficile, mots prolongés en râles. La guerre est... est permanente... maintenant... elle est privée... elle est partout...

— Ils ont appris que tu étais infiltré ? »

Ahmed grimaça. Il fallut quelques secondes à Edmé pour s'apercevoir que c'était un sourire.

« Même... même pas... faut pas rester là... d'autres risquent d'arriver...

— On va où ?

— On prend une caisse... on fonce...

— Je croyais qu'ils surveillaient toutes les issues.

— Pas le choix... faut récupérer leurs uniformes, leurs armes... »

Ils traînèrent les corps dans la bergerie et entreprirent de dévêtir ceux qui s'approchaient des gabarits de Paul et d'Edmé. Le sixième de groupe désigna l'agonisant, qui poussait des gémissements à fendre l'âme.

« On l'achève ? »

Ahmed laissa tomber un regard brûlant de haine sur les cadavres des mercenaires.

« Il n'est plus dangereux. Pas la peine de gaspiller une balle. Il lâcha quelques mots en arabe d'une voix sèche. Ses facultés lui revenaient et, avec elles, sa colère, sa détermination. Ces enfoirés m'ont raconté toutes les saloperies qu'ils ont faites là où ils se sont battus, ils en rigolaient, lui, au moins, il saura ce qu'est la souffrance avant de crever. »

Edmé et Paul retirèrent leurs vêtements et enfilèrent les combinaisons, les treillis et les rangers plus ou moins tachés de sang. Les échanges de coups de feu n'avaient pas donné l'alerte dans la propriété, couverts par le grondement d'une tondeuse à gazon ou d'un autre engin.

« Qu'est-ce qu'ils te voulaient ? » insista Edmé.

Ahmed s'essuya de nouveau les lèvres et le nez avec un bout de tissu arraché à un treillis, fixant son interlocuteur de ses yeux bruns et brillants.

« J'ai un gros défaut, on peut même parler d'un vice : je suis joueur. J'ai perdu pas mal de fric avec ces gars-là, et, comme j'avais pas de quoi les payer et qu'ils en avaient leur claque de mon baratin, ils ont décidé de se rembourser. Si vous n'étiez pas intervenus, je serais peut-être plus de ce monde, ou alors ils m'y auraient laissé avec des doigts, une oreille ou un autre morceau en moins.

— Tu as failli foirer ta mission parce que tu peux pas t'empêcher de jouer ? s'étonna Paul.

— C'est ça, mon pote, c'est exactement ça ! Ahmed avait adopté une posture et un ton provocants. Sauf qu'avec ce qui vient de se passer, la mission, elle est définitivement foirée. Reste plus qu'à se tirer.

— Tu as dit l'autre fois qu'il n'y avait pas de gouvernement, seulement des factions, des groupes aux intérêts contradictoires, dit Edmé. Pour quel groupe travailles-tu ? »

Ahmed ramassa un pistolet-mitrailleur et en vérifia le chargeur. Il grimaçait, il ne maîtrisait pas le tremblement de ses mains, des gouttes de sang s'écoulaient de ses lèvres et de son nez.

« Le groupe qui se veut légitime. Ils se prétendent tous légitimes, remarque. Disons que celui-là me paraît le mieux correspondre à l'idée que je me fais de la démocratie.

— Qu'est-ce qu'il compte faire de l'invention ?

— Ceux qui la contrôleront contrôleront la vie.

— Rien que ça ! »

Ahmed remisa le PM dans une poche de son treillis et désigna les corps des mercenaires d'un geste du bras.

« L'enjeu secret de cette guerre, c'est l'immortalité. Ni plus ni moins. »

Une moue de perplexité gonfla les joues d'Edmé.

« On naît et on meurt, l'un ne va pas sans l'autre.

— Le corps vieillit et meurt, d'accord, mais l'esprit, l'âme ? Imagine qu'on ait trouvé le moyen de le transférer dans un autre corps, un corps en pleine santé, un corps cloné. Ahmed marqua un temps de silence, les yeux rivés sur l'agonisant. Lui, par exemple, on pourrait projeter sa conscience dans un nouvel organisme, sauvegarder sa mémoire, un peu comme des données informatiques copiées sur un disque dur.

— Si elle peut vraiment faire ça, c'est une putain d'invention ! » s'exclama Paul.

Le ronronnement de l'engin d'entretien s'interrompt et fit place à un silence ouaté.

« Je me suis débrouillé pour les attirer devant la bergerie, reprit Ahmed à voix basse. Mais je n'étais pas sûr que vous interviendriez.

— On avait une dette, protesta Edmé.

— Tout le monde ne rembourse pas, moi le premier. Je me serais pas foutu dans cette merde sinon.

— On va se la chercher, cette caisse ? gronda Paul en brandissant un fusil d'assaut. Je tiens pas à faire de vieux os dans le secteur. »

D'après Ahmed les garages se trouvaient de l'autre côté de la cour. Il leur faudrait traverser un espace découvert et déjouer la vigilance des vigiles et de leurs chiens. Pas facile, mais faisable à condition de garder son sang-froid. Ils devraient ensuite démarrer une voiture sans les clefs, mais ça, Paul savait faire, eh oui, il avait connu une adolescence un peu... difficile dans son Sud natal, puis foncer vers la sortie de la propriété en espérant ne pas tomber sur un barrage. Ils s'élancèrent après avoir vérifié les chargeurs de leurs armes. Edmé avait opté pour un automatique qui lui paraissait à la fois puissant et maniable. Le soleil levant peinait à percer la brume qui emmitouflait le ciel. Le moteur de l'engin d'entretien se remit à pétarader, masquant les autres bruits. Les trois hommes contournèrent la bergerie, longèrent le mur de pierres d'une autre construction, débouchèrent sur la cour. Au fond, la maison semblait encore plongée dans un demi-sommeil. Une trentaine de mètres les séparaient des annexes qui servaient de garages. Peu de monde dans les allées gravillonnées, des vigiles tenant leurs molosses en laisse, quelques mercenaires occupés à fumer en compagnie d'hommes de Calixte. Ahmed les salua d'un hochement de tête tandis qu'Edmé et Paul regardaient droit devant eux. Ils franchirent sans hâte et sans encombre la moitié de la cour, puis une voix puissante retentit dans leurs dos :

« Salah ! Salah !

— Mon nom de mercenaire, murmura Ahmed sans desserrer les

lèvres. Bougez surtout pas. »

Un vigile s'avança vers eux, face ronde, cheveux ras, barbiche fine, arcades sourcilières proéminentes, carrure de sumo, le genre à vous arracher la tête d'un revers de main. Son chien, un doberman équipé d'une muselière, grognait et tirait comme un damné sur la laisse, l'obligeant à s'arc-bouter sur ses jambes pour le maîtriser. La crosse de son énorme revolver dépassait de l'étui de cuir passé dans sa ceinture.

« Les Irakiens te cherchaient, Salah. Les yeux du vigile s'attardèrent sur le nez et les lèvres de son vis-à-vis. Ils t'ont trouvé, on dirait. »

Le sourire d'Ahmed s'acheva en grimace.

« Y avait quelques malentendus, on les a levés. »

Le regard du vigile se posa à plusieurs reprises sur Edmé et Paul, impassibles. Edmé avait gardé la main sur la crosse de l'automatique glissé dans une poche de son treillis. La tension lui crispait la nuque. Les autres, dans les allées, ne leur prêtaient pas attention. Le grondement du moteur absorbait leurs voix et des bruits indistincts en provenance de la maison. Le doberman tirait toujours sur sa laisse et grognait en sourdine.

« Serait peut-être temps de lever aussi les malentendus qu'il y a entre nous, reprit le vigile.

— Je peux pas rembourser tout le monde d'un seul coup, rétorqua Ahmed, les yeux baissés sur le molosse. Faudra attendre un peu. »

Le vigile secoua la tête d'un air buté.

« C'est que j'ai besoin de fric et plus trop de patience, Salah.

— Ces enfoirés d'Irakiens m'ont totalement rincé. »

Sans quitter Ahmed des yeux, le vigile se pencha légèrement pour caresser le flanc de son chien.

« Ça m'embêterait, tu vois, de le lâcher sur toi, tu serais vraiment pas beau à voir. Il est pas si cool que les Irakiens. Disons que je te laisse jusqu'à demain soir pour me payer. Après, t'auras plus un moment de tranquillité. »

Ahmed écarta les mains en signe de conciliation.

« Parfait, mec, tu l'auras demain soir, ton fric.

— Vaudrait mieux pour toi, Salah. »

Le vigile s'éloigna de son allure dandinante en traînant son molosse derrière lui. Ahmed fit signe à Edmé et Paul de se remettre en marche. Le sixième de groupe n'attendit pas d'être entré dans le bâtiment pour demander, à voix basse :

« C'est quoi, cette histoire d'Irakiens ? »

Ahmed se retourna furtivement pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

« La plupart de ces types ont fait la guerre en Irak. Les armées privées ont gagné des fortunes dans les conflits du Moyen-Orient.

— Et tu lui dois combien, à ce gorille ?

— Quelque chose comme dix mille euros. Une broutille par rapport à ce que je devais aux autres. »

Ils traversèrent un premier bâtiment, croisèrent deux autres vigiles qui les regardèrent passer d'un air indifférent, entrèrent dans une salle en enfilade où étaient garées un 4x4 et cinq ou six berlines. Paul choisit l'une des plus anciennes, une BMW noire série 7, un modèle qu'il avait « livré » un nombre incalculable de fois dans sa jeunesse. Tu n'as jamais été serré ? demanda Edmé, les yeux rivés sur l'une des deux portes tandis qu'Ahmed surveillait l'autre. Si j'avais eu un casier, j'aurais jamais pu entrer dans la police, répliqua le sixième de groupe en fourrageant dans les fils sous le tableau de bord. Il parvint à la démarrer au bout d'une trentaine de secondes, s'installa au volant et donna trois coups d'accélérateur pour faire grimper le moteur en régime. Ahmed pressa un bouton, le portail automatique se souleva en silence et dévoila le chemin gravillonné qui rejoignait l'allée centrale une cinquantaine de mètres plus loin. Edmé s'assit sur la banquette arrière tandis qu'Ahmed s'installait à la place du mort. Paul accéléra brutalement à la sortie du garage.

« Du calme ! glapit Ahmed. Si tu roules tout de suite comme un taré, les autres vont se douter de quelque chose. »

Le sixième de groupe poussa un soupir d'agacement et leva le pied. Edmé tenait l'automatique contre sa cuisse. Il gardait son calme malgré les vagues incessantes d'adrénaline qui le battaient jusqu'aux extrémités des doigts. Sa pensée restait accrochée à Sylvaine, il ne savait pas s'il avait un avenir avec elle, il s'en foutait, il baignait en elle, totalement, pas besoin d'habiller le présent de désirs, de projets, de rêves, il lui suffisait de toucher son âme. Le soleil levant inondait la cour de sa lumière rasante, enflammant les dernières écharpes de brume qui enroulaient buissons et arbustes. Ils avancèrent au ralenti vers l'allée centrale qui traversait la clairière dans le prolongement de la cour et s'enfonçait au loin dans la forêt.

« Bordel ! »

Ahmed tendit le bras : deux 4x4 fonçaient côte à côte sur l'allée centrale, en direction de la maison. Paul recula sur le chemin d'accès au garage pour les laisser passer.

« Accélère ! hurla Ahmed.

— T'es dingue ! Ils vont nous rentrer dedans.

— Pas de ce côté, de l'autre ! Faut essayer de les semer en passant par l'arrière de la maison. Il y a un chemin de terre dans la forêt.

— Mais pourquoi tu...

— Ils ont été prévenus. Fissa, bordel ! »

Les 4x4 roulaient portes ouvertes, des hommes en armes sur les marchepieds pointaient leurs fusils d'assaut sur la BMW immobilisée au milieu du chemin.

Cyrian ligota le rhinocéros et le merle avec leurs ceintures, leurs lacets et la cravate du commissaire, les traîna dans un coin, récupéra l'arme de service de Verdier, qu'il confia à Léonie après avoir déverrouillé le cran de sûreté, puis, muni du pistolet de Zvaros, il pressa le bouton commandant l'ouverture de la porte de la salle de translation, traversa le premier sas désert et, suivi des filles, s'engagea dans l'étroit corridor.

Deux vigiles se dressaient quelques pas plus loin dans la petite pièce nue éclairée par la lumière rasante du matin. L'arme pesait des tonnes dans la main de Léonie. La dernière fois qu'elle avait tenu un pistolet, elle avait pulvérisé le crâne de Lucius, le paon, un froid ténébreux, hideux, s'était étendu sur elle, comme s'il allait l'emporter avec lui de l'autre côté, elle était devenue une servante de la mort. Mais elle avait repris des forces dans les bras et la chaleur de Cyrian, envahie de sentiments d'une violence et d'une douceur extrêmes. Elle n'avait jamais connu un tel bouleversement, même avec Dennis, le Bull, mais lui, elle ne l'avait pas porté dans sa chair, elle avait seulement plongé dans la douceur infinie de son regard. L'apparition du jeune homme blond, qu'ils n'avaient pas vu entrer avec les autres un peu plus tôt aurait dû alerter les vigiles, ils ne réagirent pas, pensant sans doute que Zvaros, le responsable de la sécurité, allait sortir à son tour. Cyrian s'approcha d'eux avant de relever le pistolet dissimulé derrière sa cuisse et leur ordonna, d'un geste péremptoire, de s'écarter. Ils reculèrent après un moment de stupeur et d'hésitation. La porte du sas se referma dans un sifflement à peine perceptible. Léonie constata avec soulagement que la femme aux yeux jaunes, la chatte, et ses hommes avaient déserté les lieux. Des grondements de moteurs et des cris provenant de la cour transperçaient les fenêtres et les murs. La main d'un des vigiles vola vers la crosse de son arme, elle n'eut pas le temps de l'atteindre. Le pistolet de Cyrian avait craché dans un hoquet étouffé. Touché à la cuisse, le cerbère perdit l'équilibre et s'affaissa de tout son long sur le carrelage. Léonie épia les réactions de l'autre, le doigt crispé sur la détente. Il leva bien haut les bras pour signifier qu'il n'avait pas l'intention d'esquisser un geste. Elle fut soulagée de ne pas avoir à tirer, elle redoutait d'être contaminée par le froid de l'au-delà.

Dehors, le vacarme s'amplifiait. Cyrian ordonna au vigile de se retourner, s'avança dans son dos et lui assena un violent coup de crosse sur l'arrière du crâne. L'homme, du genre costaud, mit un peu de temps avant de fléchir sur ses jambes et de tomber à genoux, il heurta durement le mur, bascula vers l'arrière, s'affaissa sur le dos en laissant échapper une exhalaison rauque. Le blessé gémissait en sourdine, la main plaquée sur sa blessure, le pantalon et le bas de sa veste maculés de sang. Il n'y avait qu'une seule issue, le long couloir qui rejoignait le grand salon et desservait une dizaine de pièces. Cyrian s'y engagea et fit signe aux filles de le suivre. Aurelle ne bougea pas, aucune expression, yeux mornes, traits impassibles, état de choc. Léonie l'entraîna par le bras dans le passage. Ils parcoururent cinq ou six mètres avant qu'un brouhaha retentisse devant eux. Une troupe accourait dans leur direction, qui ne tarderait pas à déboucher dans le couloir. Cyrian essaya la première porte sur sa gauche. Elle s'ouvrit sans difficulté. Il attendit que les deux filles se soient réfugiées dans la pièce pour s'y précipiter à son tour et refermer la porte derrière lui. Il resta collé au bois, reprenant son souffle, jusqu'à ce que le tumulte enfle et fasse vibrer la cloison avant de s'éloigner. Une salve de vociférations signala que la petite troupe, cinq ou six unités, peut-être plus, avait découvert les deux vigiles neutralisés au bout du couloir. Cyrian inspecta la chambre du regard. Les rideaux épais, filtrant la clarté du jour, la maintenaient dans la pénombre. Le lit était occupé par un malade ou un blessé sous perfusion. Il bloqua le petit verrou, se rendit près de la fenêtre, écarta les rideaux. La pièce donnait sur l'arrière de la maison, une vaste clairière inondée de lumière, parsemée de massifs, de buissons, bordée par une épaisse forêt une centaine de mètres plus loin. Consultait Léonie du regard il lut dans ses yeux une confiance absolue, vertigineuse. Mieux valait tenter de traverser l'espace dégagé plutôt que de rester confinés dans cette chambre, même s'il leur faudrait une trentaine de secondes pour atteindre la lisière de la forêt. Le regard de Léonie était une invitation à prendre des risques, elle dansait depuis sa tendre enfance sur la corde tendue au-dessus de l'abîme, elle était tous les noms de l'histoire. Il ouvrit la fenêtre. Une fraîcheur piquante et divers bruits emplirent la pièce, rugissements de moteurs, rafales d'armes automatiques, crissements, clameurs. D'un geste, Cyrian pressa les filles d'enjamber l'appui de la fenêtre. Il entrevit alors le visage du blessé, le reconnut malgré les bandages qui lui masquaient le nez et une partie du menton. Johannes. Johannes, relié à un moniteur qui affichait son rythme cardiaque et sa tension, Johannes, dont les cheveux reposaient sur l'oreiller comme un soleil gisant, Johannes, perdu entre la vie et la mort. Cyrian ne ressentit rien d'autre que de la compassion pour son ancien parrain, tout vestige de haine, tout

ressentiment avaient disparu. Le monde vu par les yeux de Johannes était une forteresse à conquérir, un royaume à bâtir, un défi perpétuel, il se servait des hommes comme de soldats sur son champ de bataille, il n'y avait plus de place pour les sentiments dans un cœur en guerre.

« Le grand hibou », chuchota Léonie.

Elle se souvenait de sa voix sèche, de son regard couleur d'eau sale, de ses gestes brutaux, de son mépris, elle espéra que l'occasion lui serait offerte de se réconcilier avec la vie. Poussant Aurelle vers la fenêtre, elle l'aida à passer dehors. Des claquements de portes retentirent un peu plus loin, dominés par des glapissements suraigus. La petite troupe avait commencé à fouiller les chambres. Léonie reconnut la voix de la chatte aux yeux jaunes et, aiguillonnée par la terreur, franchit d'un bond l'appui de la fenêtre. Cyrian rejoignit les deux filles. La lumière encore rasante du soleil levant les éblouit. Un vent froid, sec, soufflait par rafales et dispersait des odeurs mêlées de poudre, d'herbe coupée et d'essences fleuries. Les grondements des moteurs se rapprochaient. Ils ne distinguaient pourtant aucun véhicule, aucun autre mouvement que les frémissements des herbes, des buissons et des arbustes. Cyrian prit Aurelle par la main et se mit à courir en direction du massif le plus proche. Les cailloux craquaient et se dérobaient sous leurs pas. D'un coup d'œil, il vérifia que Léonie les suivait. Elle lui sourit malgré la frayeur qui débordait de ses yeux. Sa confiance en lui, en la vie, le bouleversa, le galvanisa. Le fracas d'une porte brisée se fit entendre derrière eux. La chatte aux yeux jaunes et ses hommes se ruaient dans la chambre de Johannes. Plus que dix mètres avant le massif. Ils se jetèrent sous les buis taillés, la joue de Cyrian se lacéra sur les épines d'un rosier. La course, brève, violente, lui avait coupé le souffle, son organisme n'avait pas encore récupéré de son coma artificiel. Le visage d'Aurelle n'affichait aucune expression, elle ne transpirait pas, ne haletait pas, absente de son corps. Léonie, allongée à ses côtés, avait glissé la tête entre les buissons pour surveiller leurs arrières. Des hommes vêtus de cuir et de jean franchirent un à un la fenêtre de la chambre de Johannes et se déployèrent dans la clairière. La chatte fermait la marche. Léonie frissonna. Cette femme n'était pas une servante de la mort, elle était la mort même, toute la cruauté du monde concentrée dans ses yeux, la mort qui moissonnait le pays de l'homme blanc. Au Liberia, elle prenait la forme d'enfants armés de mitraillettes, qui tuaient par jeu, ailleurs, le regard implacable d'un bourreau, la précision diabolique d'un sniper, la rage désespérée d'un kamikaze... Léonie leva le pistolet du rhinocéros et le maintint machinalement pointé sur la chatte. Ses hommes et elle avançaient prudemment en direction du massif, jetant de temps à autre des coups d'œil en direction des grondements. Cyrian repoussa une violente attaque de panique. Ils ne pouvaient ni se

relever ni se mettre à courir maintenant, ils n'avaient d'autre issue que d'ouvrir le feu. Il se positionna pour se ménager une lucarne de tir et dégager son bras. Malgré sa peur, ses gestes étaient d'une efficacité et d'un calme étonnants. Les autres n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres. Il lança un regard de biais à Léonie, toujours de l'effroi dans ses yeux noirs, mais aussi de la détermination, et cette confiance indestructible, inexplicable. Elle n'attendit pas son signal pour presser la détente de son pistolet. La chatte aux yeux jaunes, qui se tenait pourtant en arrière, sursauta, frappée en pleine poitrine. Cyrian tira à son tour, plusieurs fois de suite, pour ne pas laisser aux poursuivants le temps de s'organiser. Trois d'entre eux s'écroulèrent, les autres battirent en retraite en direction de la maison, aucun ne vola au secours de la femme étendue sur l'herbe et secouée de spasmes.

« On fonce ! » souffla Cyrian.

La crosse du pistolet lui brûlait la paume. Il se remit debout, aidant Aurelle à se relever. Léonie fixa un moment la femme qu'elle avait abattue. Elle ne ressentait pas le même froid hideux que sous le corps inerte de Lucius, peut-être parce que sa victime remuait encore, ou qu'elle était la mort même et que tuer la mort n'était pas un sacrilège. Ils repartirent en direction de la forêt. Alors qu'ils se lançaient sur une portion complètement dénudée, une voiture noire déboucha à vive allure de l'angle formé par la maison et les dépendances, louvoyant entre les massifs. Deux hommes avaient passé le bras par la vitre de leur portière et restaient tournés vers l'arrière tandis que le conducteur rattrapait avec adresse les dérapages sur les cailloux et l'herbe humide.

« Qu'est-ce que... »

Le garçon et les deux filles, surgis d'un massif, cavalaient en direction de la forêt. Paul jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Les 4x4 lancés à leur poursuite, moins rapides que la BMW, n'étaient pas encore visibles. Il avait réussi à les semer en feignant de piquer droit sur l'orée de la forêt entre le plan d'eau et la clôture, puis en changeant brusquement de direction au risque de s'embarquer dans un dérapage incontrôlé. Une balle avait fracassé la lunette arrière sans provoquer d'autres dégâts.

« Du monde devant. »

Ahmed et Edmé pivotèrent dans le même mouvement et aperçurent à leur tour les trois silhouettes courant au milieu de la clairière.

« Les filles arrivées avec le divisionnaire, cria Ahmed.

— Qu'est-ce qu'elles foutent là ? grogna Paul.

— Elles s'enfuient. Y a du monde derrière. »

Ahmed désignait les hommes qui s'agitaient comme des fourmis affolées une quarantaine de mètres plus loin.

« Ils vont les descendre, rugit Edmé. Arrête, Paul, on les embarque.

— T'es ouf ! Ils vont nous rattraper.

— On les ramasse, je te dis, répéta Edmé d'une voix dure.

— Tu fais chier, Le Miso. »

Paul s'arc-bouta sur la pédale de frein et débraya. La voiture hoqueta, vibra de toute sa carcasse, partit dans une longue embardée, finit par s'immobiliser à quelques mètres des fuyards. Paul empêcha le moteur de caler. La fille noire et le garçon blond s'arrêtèrent de courir et braquèrent leurs armes sur le véhicule, Dans leurs regards de l'affolement mais aussi une ferme résolution. L'autre, la fille blanche, paraissait inerte, comme éteinte. Quel âge pouvaient-ils avoir ? Une vingtaine d'années ? Comment s'étaient-ils embarqués dans cette galère ?

« Grimpez, hurla Edmé en ouvrant sa portière. On est flics !

— Vite, bordel ! » glapit Paul.

Les 4x4 se présentaient dans la clairière. Paul embraya et repartit au ralenti sur le sol jonché de pierres et d'herbes folles. Edmé fit de la place à la fille noire, la première à s'engouffrer sur la banquette arrière. Elle tira l'autre fille par le bras à l'intérieur de la voiture, puis, tandis que le sixième de groupe accélérail, le garçon parvint à enfourner sa grande carcasse dans l'étroit habitacle. Paul écrasa l'accélérateur avant même qu'il ait eu le temps de refermer la portière sur lui.

« On est trop chargés, putain de merde ! »

Lancés à toute allure, les 4x4 gagnaient du terrain. L'orée de la forêt se rapprochait. On distinguait maintenant le chemin de terre entre les arbres et les buissons. Paul contourna un bosquet et un dernier massif avant de foncer droit vers le passage. L'un des 4x4 roulait parallèlement à la forêt pour lui couper la trajectoire. Le bas de caisse raclait les herbes, la terre, les pierres. Pas facile de viser dans les tressautements de la voiture. Edmé et Ahmed firent feu à plusieurs reprises, leurs balles se dispersèrent dans le vide. Le garçon blond passa la tête et le bras par la vitre de la portière et tira à son tour. Plus qu'une vingtaine de mètres avant l'entrée du chemin. Le 4x4 semblait légèrement en avance sur la BM, mais Paul ne levait pas le pied, il donna un léger coup de volant sur sa droite, comme pour précipiter une collision qui paraissait inéluctable. Ballotté entre la portière et la fille noire, Edmé crut cette fois sa dernière heure arrivée, sa vie lui fut rappelée en un éclair, avec une étonnante clarté malgré le déferlement quasi simultanée des souvenirs, de sa petite enfance inodore à son adolescence incolore dans une banlieue morne, de son intronisation dans une cellule trotskyste, de la kyrielle de petits boulots minables à ses débuts dans la police, une violente dispute avec son ex-femme, elle veut un d'enfant, pas lui, bien d'autres motifs de s'engueuler, cette manie qu'elle a de déplacer sans cesse meubles et objets dans

l'appartement, un vrai TOC, et d'allumer les hommes pour se prouver qu'elle peut encore séduire, les flambées de violence, les gifles, les griffures, les coups, les morsures, et Sylvaine, incroyablement séduisante dans le sous-sol du pavillon de Nogent, sur la terre battue de l'allée de la zone pavillonnaire, sur son lit d'hôpital, Sylvaine qu'il ne reverra jamais, qu'il emporte avec lui dans un tourbillon de reconnaissance et de regrets, Sylvaine qu'il n'a fait qu'effleurer en sept ans, Sylvaine qui continuera de vivre sur une terre débarrassée de lui, Bon Dieu, l'injustice de la vie, pas d'autre choix que d'accepter, là-haut les pouces s'abaissent et se lèvent, la masse grise du 4x4 dans le coin de son œil, qui va percuter la voiture, l'énorme pare-chocs métallique, une mâchoire de dinosaure, l'homme debout sur le marchepied, le canon du fusil d'assaut pointé sur lui, le temps suspendu, aucun des deux, ni Paul ni le conducteur du tout-terrain, les yeux hors de la tête, ne veut céder, bluff intégral, silence sidéral malgré le feulement du moteur, le regard de Paul ne dévie pas, ses mains crispées sur le volant, Edmé se jette en arrière, un réflexe, il voit encore le 4x4 quitter sa trajectoire dans une violente embardée, les deux véhicules se frôlent, crissements grincements raclements, Paul redresse légèrement, s'engouffre dans l'étroit chemin de terre tandis que le 4x4, emporté par son élan, s'éloigne dans la direction opposée, la voiture bondit sur un petit talus, atterrit quelques mètres plus loin, le bas de caisse laboure le sol, le pot d'échappement s'éventre sur l'arête d'une racine, boucan de ferraille pliée, fracas pétaradant du moteur, Paul ne ralentit pas, les branches fouettent les ailes et les vitres, d'innombrables bras végétaux se dressent sur le chemin et obscurcissent le jour, rendant la visibilité quasi nulle, Edmé pense chaque instant qu'ils vont percuter un tronc, un rocher, une branche, mais la voiture avance en brinquebalant, le deuxième 4x4 apparaît une trentaine de mètres en arrière dans les rares lignes droites, il rattrape son retard, plus adapté aux terrains cahoteux, une pluie de balles cingle la carrosserie de la BM, Edmé et Ahmed ripostent, essaient de toucher le pare-brise ou les pneus, les secousses incessantes empêchent de viser juste, Paul a beau peser de tout son poids sur l'accélérateur, les poursuivants comblent l'intervalle mètre à mètre, le chemin semble s'élargir un peu plus loin, les ornières sont toujours aussi profondes, certaines débordent des pluies des jours précédents, les essuie-glaces balaient péniblement la boue qui gicle en gerbes épaisses, Paul jure, obligé de pencher la tête pour distinguer quelque chose, un bruit mat, Edmé sent une légère vibration sur sa nuque, une balle s'est engouffrée par la lunette fracassée, s'est logée dans l'appui-tête de son siège, heureusement épais et solide, il plaque sa main sur le crâne de la fille noire pour la contraindre à baisser la tête, une nouvelle série de cahots la soulève de la banquette, lui-même

est arraché du cuir et se retrouve vautré sur sa voisine et l'autre fille, il pousse un juron, se dégage aussi vite que possible, reprend sa place près de la portière, le 4x4 est maintenant tout près, la calandre dans l'échappement de sa proie, mais, par chance, le mauvais état du chemin, ne permet pas à ses passagers d'ajuster le tir, l'étroitesse du passage et la densité de la forêt lui interdisent de doubler et de pousser la BM contre un tronc, Edmé attend que le tout-terrain, qui louvoie sans cesse d'un bord à l'autre du chemin en percutant alternativement l'aile arrière et le pare-chocs de la berline, soit du côté opposé pour passer de nouveau tête et bras par la vitre, il s'agrippe à la poignée et, pistolet tendu devant lui, s'efforçant de résister aux chocs, attend que le 4x4 pointe le bout de son large mufle pour ajuster le conducteur.

Léonie releva la tête. Son nez, ses lèvres, ses gencives s'élancèrent. À ses côtés le flic, le loup gris, visait le véhicule qui essayait de doubler d'un côté ou de l'autre et heurtait régulièrement l'arrière de la voiture dans un vacarme de tôle froissée. Une toile d'araignée se dessina sur le pare-brise du 4x4. Le conducteur ne sembla d'abord pas touché, puis sa tête s'affaissa sur le tableau de bord, le tout-terrain partit aussitôt en travers, faucha buissons et arbustes avant de heurter de plein fouet le tronc noueux d'un chêne.

« Tu l'as eu ! » hurla le flic sur le siège du mort, le bouc, lèvres, yeux et nez tuméfiés.

Cyrian se redressa à son tour, la joue maculée de gouttes de sang. Il s'assura d'un regard que Léonie allait bien avant de vérifier qu'Aurelle n'était pas blessée. Le conducteur levait le pied sur le chemin de plus en plus cabossé et envahi de fougères.

« Tu peux ralentir, cria le bouc. On est débarrassés de ces enfoirés.

— Qu'est-ce que tu fais de l'autre 4x4 ?

— C'était moins une qu'il te rentre dedans tout à l'heure. »

Le conducteur lâcha un rire enroué, un gloussement de coq.

« Rien dans le bide, ce gouya ! »

Roulant à une allure soutenue dans un vacarme de plus en plus pétaradant, ils débouchèrent sur un autre chemin plus large, emprunté principalement, à en croire des ornières profondes creusées de chaque côté, par des tracteurs et autres engins agricoles.

« Merci de nous avoir sortis de là », dit Cyrian.

Les yeux perçants et délavés du loup gris se posèrent avec bienveillance sur Léonie et lui.

« On n'est pas encore tirés d'affaire. Qu'est-ce que vous fichiez dans le coin ? »

Ils relevèrent Aurelle, toujours en état de choc, et la calèrent contre la banquette.

« C'est une longue histoire...

— Est-ce que ça a à voir avec cette machine à transférer les âmes ? coupa le bouc.

— Ah, vous êtes au courant de l'existence du translateur... Cyrian désigna Léonie. Elle était mon corps d'emprunt, mon vaisseau, j'étais

son passager. Ils avaient déménagé mon corps dans cette maison. Il fallait que je le récupère. »

Une moue dubitative étira les lèvres du bouc.

« Attends, tu veux dire que tu t'es baladé dans le corps de cette fille ?

— Elle s'appelle Léonie.

— Enchanté, moi, c'est Ahmed, lui, Paul, et lui, Edmé. Tu viens d'où, Léonie ? Ils t'ont salement amochée, hein ? »

Elle ne répondit pas, baissant la tête pour échapper au regard inquisiteur du coq dans le rétroviseur.

« Clandestine, pas vrai ? reprit le bouc. Aucune importance : on n'est pas là pour faire le sale boulot des capos de l'immigration. Tu t'es donc retrouvé dans son corps ?

— J'ai vu le monde par ses sens pendant quatre ou cinq jours, répondit Cyrian.

— Qu'est-ce que ça t'apporte, ce genre de truc ? »

Oubliant un instant de se concentrer sur la conduite, le coq remarqua trop tard le profond fossé qui barrait le chemin. La voiture, comme secouée par une explosion, perdit le reste de son pot d'échappement, se mit à zigzaguer après un saut de cabri, avança en crabe sur une trentaine de mètres avant de se stabiliser et de tirer à peu près droit.

« Fais gaffe, merde ! gronda le bouc.

— Pas la peine de t'énerver, mec, y a rien de cassé, rétorqua le coq.

— Faut sortir de cette putain de forêt avant que les autres rappellent.

— Tu y es déjà venu ? demanda le loup gris.

— Plusieurs fois, mais je la connais pas très bien. Espérons que ce chemin débouche sur une route. »

Léonie jetait des coups d'œil réguliers en arrière, guettant le deuxième 4x4 sous la voûte ajourée des ramures. Elle avait posé le pistolet à ses pieds. Plus envie d'être une autre Tania, une fille au sourire d'ange qui tuait de sang-froid. Les trois hommes lui inspiraient confiance, surtout le loup gris avec ses yeux qui semblaient voir au-delà des apparences : c'était la première fois que des flics ne la terrorisaient pas. Et elle était aux côtés de l'homme qu'elle avait porté quelques jours. Leur complicité, leur intimité, bien que de courte durée, avaient tissé entre eux un lien indestructible, une confiance inébranlable. Séparée de lui par un océan, elle continuerait de baigner dans son âme. Le bouc se tourna de nouveau vers Cyrian.

« Alors, ça t'avance à quoi de te balader dans le corps d'une autre ? »

Il parlait en s'appliquant à remuer le moins possible ses lèvres gonflées.

« Ça permet de voir le monde d'une autre façon, d'explorer divers aspects de l'humanité.

— Quel intérêt ?

— Découvrir quelqu'un d'autre, le comprendre.

— Pas besoin de changer de corps pour comprendre l'autre. Et elle, tu l'as comprise ? »

Cyrian marqua un temps de silence, les yeux soudain embués.

« Bien plus que ça.

— Tu veux dire que tu en es tombé amoureux ? intervint le loup gris.

— Bien plus que ça. »

Bien plus que ça : un amour inconditionnel, un amour par-delà l'espace et le temps.

Le loup gris hocha la tête avec un sourire enfantin.

« Si cette machine permet de tomber amoureux, c'est pas une si mauvaise invention.

— Pas besoin de machine pour tomber amoureux, pas vrai Le Miso ? » chanta le coq.

Ils sortirent de la forêt quelques kilomètres plus tard, débouchant sur une route étroite qui serpentait entre cultures de céréales et pâturages. Le second 4x4 ne les avait pas pris en chasse. Ils doivent déjà prendre leurs dispositions pour déménager leurs foutues machines, dit le bouc. Le temps de prévenir la hiérarchie et d'envoyer des troupes dans le secteur, il n'y aura plus une seule trace d'activité et plus personne dans la propriété, pas même un cadavre. Ça veut dire qu'on va laisser cette bonne femme et les autres cinglés torturer leurs semblables sans tenter de les arrêter ? s'insurgea le coq. Calixte est protégée au plus haut niveau, elle nettoie leurs saloperies, elle en tient quelques-uns par les couilles. On appelle tout de même le divisionnaire adjoint et notre chef de groupe, trancha le loup gris. Si ça peut te donner bonne conscience, persifla le bouc. L'image de la chatte gisant sur les cailloux de la clairière revint à l'esprit de Léonie. Calixte, c'est la femme aux yeux jaunes ? Elle ne fera plus de mal, je crois bien qu'elle est morte.

Ils arrivèrent dans un village briard ensommeillé, se garèrent sur la place de l'église et entrèrent dans l'unique café du coin, l'un de ces troquets tout droit surgis de la Grande Guerre. Le patron, un homme à la moustache et à l'estomac imposants, leur demanda d'autorité s'ils cherchaient un garagiste parce que, leur bagnole, hein, on l'entendait des kilomètres à la ronde et que, vu son état, ils risquaient une bonne dizaine d'amendes en cas de contrôle. Ils éclatèrent de rire et commandèrent des petits déjeuners – seul Cyrian retrouva quelques billets chiffonnés dans sa poche. Paul s'enferma dans la cabine téléphonique pour prévenir Giovanni et rassurer son amie Manon. Rien

de nouveau pour Sylvaine ? s'inquiéta Edmé à son retour. Le sixième de groupe avoua, penaud, qu'il avait oublié de prendre de ses nouvelles. Giovanni et le divisionnaire adjoint se chargeaient de contacter les brigades de Meaux, de Crécy et de Coulommiers. Le rendez-vous était fixé à la gendarmerie de Crécy à 10 h 30. Paul et Edmé devaient guider les brigades jusqu'à l'entrée de la propriété et superviser le bouclage du secteur en attendant l'arrivée des renforts du RAID et des équipes de la Crim'. Le patron du café leur donna les indications pour gagner Crécy, à environ douze kilomètres.

« Je vous laisse, dit Ahmed. Je ne dois pas apparaître dans tout ça, je suis un homme de l'ombre. »

La voiture les avait emmenés tant bien que mal jusqu'à la place centrale de Crécy. Le vacarme du moteur s'accompagnait désormais d'un horripilant grincement de tôle raclant le bitume.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? s'enquit Paul.

— J'en sais foutre rien. Mes chefs vont me passer un savon avant de me balancer sur une autre mission.

— Ça veut dire qu'ils vont laisser tomber celle-là ?

— Pas le genre de la maison. Ils enverront quelqu'un à ma place pour continuer le travail. »

Edmé serra la main d'Ahmed.

« Comment te remercier ?

— Accordez-moi juste une petite faveur, les mecs : ne parlez pas de moi. Pour le reste, on est quitte. Salam. »

Ahmed s'éloigna de sa démarche chaloupée et disparut dans une rue perpendiculaire à la place.

À la gendarmerie de Crécy, on nettoya les plaies et bosses à l'antiseptique et on commanda une ambulance pour transporter Aurelle, toujours en état de choc, à l'hôpital de Meaux. Cyrian et Léonie l'accompagnèrent après avoir laissé leurs coordonnées au loup gris. On les convoquerait dans quelques jours au quai des Orfèvres pour prendre leur déposition. Le loup gris promit à Léonie qu'on lui ficherait la paix avec ses papiers et qu'il s'arrangerait pour lui obtenir une carte de séjour en bonne et due forme.

À l'hôpital, Cyrian s'occupa des formalités d'admission d'Aurelle. Il ne se souvenait pas des numéros de téléphone de ses parents, mais de leur adresse parisienne. La standardiste se débrouillerait pour les prévenir et organiser avec eux, le transfert de leur fille dans un établissement plus proche de leur domicile. Léonie et Cyrian se rendirent dans la chambre d'Aurelle avant de partir. Allongée sur son lit, toujours murée dans un univers d'hébétude et de silence, elle ne réagissait ni à leur présence, ni à leurs voix, ni à aucune autre

sollicitation. Le psychiatre du service, le hibou, parla d'état de stupeur, estimant qu'elle pourrait retrouver une vie normale après une période de repos et un traitement approprié. Ils décidèrent de rentrer à Paris par le train de banlieue et gagnèrent la gare à pied. Au bout de dix minutes de marche, Cyrian prit la main de Léonie ; elle la lui confia volontiers. Il s'arrêta encore au bout de cinq minutes pour l'attirer à lui et l'embrasser. Cette fois, les lèvres déchirées de Léonie ne se déroberent pas, elle s'abandonna au baiser de Cyrian avec une ferveur et une joie qui scellaient sa réconciliation définitive avec le monde. Ils restèrent un long moment enlacés sur le trottoir inondé de soleil et de chaleur printanière.

« Qu'est-ce qu'on va devenir, Cyrian ?

— Je ne sais pas. En tout cas je ne te quitte plus. On a toute la vie devant nous, pour nous.

— Mais, tes parents, ils ne vont pas me... »

Cyrian posa l'index sur la bouche de Léonie.

« Soit ils t'adorent, soit ils ne me voient plus. Et si on ne veut pas de toi en France, alors c'est moi qui te suivrai en Afrique.

— On est si...

— Différents ? »

Elle avait les larmes aux yeux. Cyrian la serra contre lui.

« Louée soit la Confrérie des Titans : sans elle, je n'aurais jamais eu l'occasion de te connaître. Pour le reste, qu'ils aillent se faire foutre. »

Léonie demeura un long moment suspendue dans les éclats de son rire.

« Sylvaine ? Désolé, pas de nouvelles, on a été débordés ces temps-ci. »

Une quinzaine de voitures stationnaient maintenant sur l'allée de terre qui menait à La Fallière. Giovanni venait tout juste d'arriver avec le divisionnaire adjoint et un autre ponte de la PJ. Edmé se demanda si celui-là, yeux fouineurs, mine sinistre, allure de vautour, n'était pas membre du « gouvernement occulte » évoqué par Ahmed. Les gendarmes des trois brigades et les hommes du RAID s'étaient déployés depuis un bon moment autour de la propriété. On n'attendait plus que le signal du divisionnaire pour relever le filet en espérant ramener des poissons intéressants. Edmé en doutait : les opérations s'étaient déroulées avec une lenteur exaspérante, d'abord le rassemblement chaotique des brigades, ensuite la mauvaise volonté manifeste de deux des trois capitaines de gendarmerie, enfin l'arrivée tardive du RAID et des équipes de la Crim'. Ahmed avait raison, on ne ratisserait rien d'intéressant dans la propriété, ni matériel, ni homme, ni cadavre, ni indice, on avait laissé à la bande le temps d'effacer les traces de ses activités. Après un bref conciliabule avec ses supérieurs,

Giovani revint vers Edmé et Paul.

« Bon boulot, les gars. Vous avez l'air crevés. Prenez une voiture et rentrez vous reposer. On se charge du reste. On se verra demain au bureau pour le rapport. »

Au regard furtif que lui adressa Paul, Edmé comprit que son équipier pensait la même chose que lui : le Corse, qui n'avait rien d'un philanthrope, se débarrassait d'eux. Ils acceptèrent la proposition sans se faire prier, Paul brûlant d'envie de retrouver sa Manon, Edmé pressé de prendre des nouvelles de Sylvaine. Ils s'installèrent dans la voiture la plus proche de la route et prirent aussitôt la direction de Paris.

« Qu'est-ce que tu vas faire, Le Miso ? demanda Paul alors qu'ils franchissaient la porte de Bercy.

— Mon boulot, tout simplement... répondit Edmé.

— Tu sais bien que tu ne trouveras rien... »

Edmé hocha la tête.

« On nous présentera bientôt un beau coupable, reprit Paul. Calixte, par exemple. Elle est morte, c'est la candidate idéale. »

Tout le monde serait satisfait, les élus, la presse, l'opinion. Mais Edmé n'avait pas l'intention de laisser tomber.

Pas maintenant.

Elle était là, reposant sur le lit blanc, les yeux grands ouverts, la mine alanguie et limpide des convalescents. Elle lui sourit lorsqu'il entra dans la chambre. Sa beauté le bouleversa. Il s'assit sur le bord du lit et lui baisa le creux de la main de toute la tendresse dont il était capable. Malgré son impatience, il avait pris le temps de se laver, de se raser et de se changer avant de prendre le chemin de l'hôpital. Un toubib croisé dans le couloir lui avait dit qu'elle conserverait sans doute une légère raideur dans la jambe gauche, mais qu'elle ne souffrirait d'aucun autre handicap qu'une légère claudication.

« Tu es revenue parmi nous », murmura-t-il d'une voix dont il ne cherchait pas à contenir l'émotion.

Elle le fixa un petit moment avant de dire :

« On dirait que, toi aussi tu reviens de chez les morts.

— Y a un peu de ça, j'ai été me jeter une deuxième fois dans la gueule de notre amie Calixte.

— Elle t'a encore laissé partir, hein.

— J'avais une telle envie de te revoir. »

Elle lui posa la main sur la nuque et l'attira à elle. Aucune chaîne, cette fois, pour entraver leurs mouvements.